





EXPLORATION

SCIENTIFIQUE

DE L'ALGÉRIE

PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841, 1842

CHEZ MM.

LANGLOIS ET LECLERCQ,

VICTOR MASSON,

LIBRAIRES,

A PARIS.

EXPLORATION

SCIENTIFIQUE

DE L'ALGÉRIE

PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841, 1842

PUBLIÉE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

ET AVEC LE CONCOURS D'UNE COMMISSION ACADÉMIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

IX



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLVI

MODE DE TRANSCRIPTION

DES

MOTS ARABES EN CARACTÈRES FRANÇAIS

ADOPTÉ POUR LA PUBLICATION
DES TRAVAUX DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ALGÉRIE.

On a cherché à représenter les mots arabes de la manière la plus simple et en même temps la plus conforme à la prononciation usuelle.

Il a paru convenable de rejeter les lettres purement conventionnelles, dont l'emploi augmente les difficultés de l'orthographe, sans retracer plus exactement l'expression phonique.

Il a été reconnu que, sauf deux exceptions, tous les caractères arabes rencontrent des caractères ou identiques ou analogues dans l'alphabet français. On a donc rendu par les lettres françaises simples ceux des caractères arabes qui leur sont identiques pour la prononciation, et par les mêmes lettres, accompagnées d'un accent[1], ceux qui leur sont analogues.

Les deux lettres qui n'ont, dans notre langue, ni identiques, ni analogues, sont le ع et le غ. La pre-

[1] Cet accent est celui qui, désigné en algèbre sous le nom de *prime*, y est employé comme signe de l'analogie entre les quantités.

mière est partout remplacée par une apostrophe, accompagnée des voyelles que la prononciation rend nécessaires ; la seconde, par la double lettre *kh*, conformément à l'usage.

Trois autres caractères, qui n'ont pas, dans la langue française, d'identiques ou d'analogues simples, ont été rendus par des lettres doubles, savoir : le ج par *dj*, le ش par *ch*, le و par *ou*. La prononciation arabe se trouve ainsi fidèlement reproduite.

Les avantages qu'a paru offrir ce mode de transcription sont surtout :

1° De ne point exiger la fonte de caractères nouveaux, et de pouvoir être ainsi adopté, sans aucune dépense, dans tous les établissements typographiques;

2° De fournir un moyen facile de rétablir les mots dans leurs caractères primitifs.

Lettres.	Valeur.	
ا	A, È, I, O.	L'emploi de ces divers caractères est déterminé par la prononciation et l'accentuation de la lettre arabe.
ب	B.	
ت ث	T.........	Ces deux lettres sont généralement confondues dans la prononciation.
ج	Dj.	
ح	H'.	
خ	Kh.	
د ذ	D.........	Généralement confondues.
ر	R.	
ز	Z	

Lettres.	Valeur.	
س	S, C, Ç....	L'emploi de ces trois lettres sera réglé de manière à conserver le son sifflant de l'S.
ش	Ch.	
ص	S', C', Ç'....	Même observation que pour le س.
ض ظ	D'........	Ces deux lettres sont confondues par tous les Barbaresques dans la prononciation et dans l'écriture.
ط	T'.	
ع	'..........	Apostrophe précédée ou suivie de celle des voyelles dont la prononciation nécessite l'emploi.
غ	R'.	
ف	F.	
ق	K', G, Gu..	Le *g* et le *gu* seront employés dans les mots où l'usage attribue au ق la prononciation gutturale du *g*; ex.: *Gafs'a, Guêlma.*
ك	K.	
ل	L.	
م	M.	
ن	N.	
ه	H.	
و	Ou, Ô.	
ى	Î, Ï.	

OBSERVATIONS.

1° Dans les mots qui, étant précédés de l'article, commencent par une lettre solaire, on se conformera à la prononciation en redoublant la lettre initiale. Ainsi on écrira *'Abd-er-Rah'mân, Nâc'er-ed-Dîn,* et non *'Abd-el-Rah'mân, Nâc'er-el-Dîn.*

2° Les mots terminés par la lettre ة, qui ne prend alors que le son de l'*a* sans aspiration, seront terminés,

dans la transcription française, par la lettre *a* simple, et non par *ah*. On écrira donc *Miliâna*, *Blîda*, et non pas *Miliânah*, *Blîdah*.

3° Les consonnes placées à la fin d'une syllabe ne seront jamais suivies de l'*e* muet. Toutefois il ne faut pas oublier que dans la langue arabe les consonnes se prononcent toutes distinctement, et qu'aucune ne prend le son nasal ni ne s'élide. Ainsi *Bîbân* doit se prononcer *Bîbâne*; *Mans'our*, *Manns'our*; *Tôzer* se prononce *Tôzere*; *Kouînîn*, *Kouînîne*; *Zâr'ez*, *Zâr'ezz*; *Gâbes*, *Gâbess*.

VOYAGES

DANS LE SUD DE L'ALGÉRIE

ET DES ÉTATS BARBARESQUES

DE L'OUEST ET DE L'EST

PAR

EL-'AÏACHI ET MOULA-AH'MED

TRADUITS

SUR DEUX MANUSCRITS ARABES DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALGER

PAR ADRIEN BERBRUGGER

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ALGÉRIE
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DU MUSÉE D'ALGER

SUIVIS

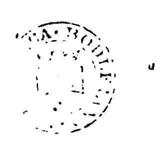
D'ITINÉRAIRES ET RENSEIGNEMENTS

FOURNIS PAR SID-AHMED-OULID-BOU-MEZRAG

ET

DU VOYAGE PAR TERRE, DE T'AZA A TUNIS

PAR M. FABRE



Médéa sera plus tard la station destinée à assurer les communications et le commerce entre le S'ah'ra, les Beni-Mzâb et Alger. (*Tableau de la situation des établissements français en Algérie pendant l'année 1840*, p. 18.)

INTRODUCTION.

Si l'on jette les yeux sur les cartes de l'Afrique septentrionale les plus récentes et les plus estimées, on sera surpris des lacunes nombreuses et considérables qu'elles offrent en ce qui concerne les contrées situées au Sud de la chaîne du petit Atlas, depuis l'océan Atlantique jusque vers les syrtes de Tripoli. Cette vaste zone, dont l'épaisseur moyenne peut être d'une soixantaine de lieues, ne fournit à nos géographes, dans sa partie méridionale, malgré son étendue, qu'un bien petit nombre de désignations topographiques. Quelques personnes se sont expliqué cette absence presque complète de noms de localités, en supposant que le S'ah'ra arrive jusqu'au pied de la chaîne en question, hypothèse d'après laquelle il n'y a plus lieu, en effet, de s'étonner; car rien de plus

naturel que de ne pas rencontrer un grand nombre de lieux habités dans un espace présumé désert. Mais cette supposition, trop généralement adoptée en Algérie, est une grave erreur dont il n'est pas difficile d'indiquer les causes. On peut dire qu'en général le désert a commencé là où finissaient les connaissances précises en géographie africaine. On a aussi mal compris la valeur du mot *s'ah'ra*[1], qui, chez les indigènes du Nord de l'ex-régence, n'a pas le sens que nous y attachons. Enfin, par un sentiment de vanité puérile, quelques personnes ont voulu faire croire au public, ou se sont peut-être persuadé à elles-mêmes qu'elles avaient vu les sables du désert. Si l'on a parcouru les relations écrites sur ce pays, depuis l'occupation française, on trouvera que dès le débarquement, en 1830, il fut question du désert, à propos du terrain sablonneux de Sidi-Feredj [2]. Plus tard, les sables reculèrent jusque dans la Metidja, où, selon l'expression du colonel Pelissier, on n'en ramasserait pas de quoi poudrer une

[1] « S'ah'ra, dit M. de Sacy (*Chrest. arabe*, tom. I, pag. 194) signifie en général une campagne déserte ou inculte. »

[2] Ou Féruch, comme on dit ici par corruption.

lettre. Les dernières courses de notre armée l'ont rejeté pour le moment au delà de T'aza, Tak'demt, Sa'ïda, Zebdou. Enfin, voici deux voyages, ceux dont on donne ici la traduction, qui le font reculer bien davantage, et qui mettent définitivement le S'ah'ra à sa véritable place en ce qui concerne l'Algérie, c'est-à-dire à plus de cent lieues du littoral[1].

Ainsi nos hommes d'état qui tiennent dans leurs mains les destinées de l'Algérie, et qui sans doute se sont demandé plus d'une fois si ce pays vaut tout ce qu'il coûte à la métropole, peuvent se rassurer. Car c'est une chose qui mérite considération et légitime bien des sacrifices, que de doubler la puissance et la richesse de la France en doublant son territoire, sa population et sa sphère d'activité. Les colons n'ont pas à craindre que de longtemps la terre manque ici aux nombreux émigrants que l'Amérique a eu jusqu'à présent le privilége d'enlever à l'Europe. Et quand le vaste terrain compris entre le littoral et l'intérieur sera rempli et cultivé, il y aura encore place

[1] Depuis que ceci a été écrit, une nouvelle opinion a été émise relativement au désert, c'est qu'il n'existe pas. Erreur d'un autre genre, comme le démontrera la lecture de ces voyages.

dans bien des endroits du véritable S'ah'ra; les indigènes, qui ne brillent certes pas par leurs connaissances agricoles et par leur ardeur au travail, ont bien pu, sur plusieurs points, le forcer à produire, ainsi qu'on le verra dans ce livre; à plus forte raison, des hommes intelligents et laborieux sauront tirer parti des portions, plus nombreuses qu'on ne le pense, où il est susceptible de culture[1].

Les autorités auxquelles on doit cette rectification géographique et beaucoup d'autres d'assez grande importance sont deux pèlerins arabes qui, partis des bords de l'océan Atlantique pour se rendre par terre à la Mecque, ont traversé toutes les parties méridionales du Maroc, de l'Algérie, de Tunis et de Tripoli. Tous deux sont des hommes instruits, d'une position élevée, de sorte que partout sur leur route ils ont été en rapport avec les personnes les plus considérables par leur savoir et par leur rang, et ils ont pu ainsi, pour chaque localité, puiser les renseignements qu'ils donnent aux sources les plus abondantes et les plus

[1] On sait que, sous les Turcs, le territoire de la Régence s'étendait jusqu'aux oasis d'Ouâregla et de Tougourt. C'est seulement de cette partie du désert qu'on entend parler ici.

authentiques. Ils ont fait chacun trois pèlerinages, ont parcouru, l'un six fois, l'autre cinq fois le même chemin. L'arabe étant leur langue maternelle, il n'y a pas à craindre avec eux ces altérations de noms de localité qui sont si fréquentes dans les récits des voyageurs européens, altérations qui sont une source d'embarras pour le géographe et l'exposent à commettre une foule d'erreurs. On n'a pas à redouter non plus dans ce qu'ils disent de la religion, des mœurs, des lois, de l'histoire, etc. des pays qu'ils visitent, les grossières méprises où tombent les auteurs qui ne connaissent qu'imparfaitement (s'ils ne l'ignorent pas tout à fait) le langage des populations qu'ils observent.

Le premier de ces voyageurs, Abou-Salem-el-'Aïachi, après être allé à la Mecque, en 1059 (1649 de J. C.) et 1064 (1653 de J. C.), entreprend un troisième pèlerinage en 1073 (1661 de J. C.); il part de la tribu berbère des 'Aït-'Aïach [1], pays situé sur la partie la plus élevée de l'Atlas marocain, entre les sources de la Moulouïa et celles de l'Ouad-Djîr. Il descend la vallée de cette

[1] 'Aït-'Aïach, les fils d'Aïach. Le mot *'Aït,* chez les Kabiles du Maroc, est l'équivalent des mots *oulâd* et *benou.*

dernière rivière, et, passant par les oasis de Touât, Ouâregla et Tougourt, il va rejoindre la route ordinaire des caravanes auprès de la grande sebkha, dans la régence de Tripoli; à son retour, il passe par Biskra, El-Ar'ouât', 'Aïn-Mâd'i, Figuîg, etc.

Cette simple indication suffira pour démontrer l'importance de ce voyage aux personnes qui ont remarqué les nombreuses lacunes de la géographie africaine dans ces régions si peu connues.

L'autre voyageur, Moula-Ah'med-el-Mor'erbi, part de Tamk'rout dans l'Ouadi-Darâ, province méridionale du Maroc, va joindre la caravane à Sedjelmâça; de là, traverse le bassin de l'Ouadi-Djîr pour gagner l'oasis de Figuîg, et, passant par El-Ar'ouât', 'Aïn-Mâd'i, Biskra et Kabes, arrive aussi à Tripoli. Il effectue son retour à peu près par le même chemin; de sorte qu'en comptant l'itinéraire du retour d'El-'Aïachi, nous avons trois récits sur cette importante voie intérieure.

Pour convaincre le lecteur de la confiance que ces deux auteurs ont droit d'inspirer, je vais donner une courte notice sur leurs personnes et leurs ouvrages.

Le cheikh, l'imâm Abou-Salem-es-Sid-ebn-'Abd-

Allah-ben-Moh'ammed-ben-Abou-Beker-el-'Aïachi, était un personnage recommandable par ses vertus et sa science. On voit combien était grande la considération dont il jouissait dans son pays par ce seul fait que, pour lui complaire, et afin de l'avoir pour compagnon de voyage, le prince de la grande caravane réunie à Sedjelmâça n'hésite pas à reculer le moment déjà fixé du départ des pèlerins. Le récit de son voyage donne plusieurs preuves de l'estime que faisaient de lui les savants et les chefs du pays, dont il était déjà connu par ses pèlerinages antérieurs, de 1059 (1649 de J. C.) et de 1064 (1653 de J. C.).

On verra cependant, en quelques endroits de son livre, qu'il faisait sa route à pied, ce qui ne donnerait pas une haute idée de sa position sociale, si l'on ne savait que les musulmans zélés, malgré leur fortune et leur puissance, adoptent cette manière de voyager, soit par esprit d'humilité, soit par l'effet d'un vœu.

El-'Aïachi est principalement connu par la Rah'la[1] dont je publie ici la partie relative aux

[1] Voyage, excursion. C'est aussi le titre de l'ouvrage du célèbre Ebn-Batouta.

États barbaresques. Il est auteur, en outre, de poésies nombreuses, la plupart sur des sujets religieux, qu'il a, du reste, insérées, en presque totalité, dans le volumineux récit de ses voyages. Le manuscrit 375 B de la bibliothèque d'Alger est une des productions poétiques de cet écrivain : c'est une petite pièce de vers en *alif.*

Sous le n° 60 A, la bibliothèque d'Alger possède un autre manuscrit, intitulé *El-Anouar-es-Senïa-'Ala-el-Oud'ifat-ez-Zerrok'ia* [1], dont l'auteur, Sid-Abou-Zid-'Abd-er-Rah'mân-ben-Moh'ammed-ben-'Abd-Allah-ben-Moh'ammed-ebn-Abou-Beker-el-'Aïachi, paraît être un neveu de l'écrivain qui a composé la Rah'la.

Le cheikh, l'imâm, le savant, etc. Abou-el-'Abbas, notre seigneur et maître, 'Ahmed, fils de

[1] Cet ouvrage est le commentaire du poëme technique sur le droit et la jurisprudence, du cheikh Ez-Zerrok', auteur dont le nom est Ah'med-ben-Moh'ammed-ebn-Ah'med-ebn-'Aïça-el-Bernouci-el-Faci. Zerrok' est né, dit l'auteur d'un dictionnaire biographique arabe (man. 156 A de la bibliothèque d'Alger), un jeudi, au lever du soleil, le 28 du mois de........ 864. Il est mort à Tripoli de l'Ouest en s'afar de l'année 899. Ez-Zerrok' est un des écrivains les plus renommés de l'Afrique septentrionale. Commentaires ou textes, le nombre de ses ouvrages est considérable, et embrasse toutes sortes de sujets.

l'accompli seigneur Moh'ammed-ben-Nâc'er, était des environs de Tamk'rout, ville importante, capitale de l'Ouadi-Darâ. Bien que nulle part dans son ouvrage il ne donne le nom de son pays, l'assertion que j'émets à cet égard est prouvée par la direction de l'itinéraire qu'il suit pour aller à Sedjelmâça, par plusieurs passages de son récit, et par les renseignements que m'ont fournis des gens de l'Ouadi-Darâ. J'ai su par ceux-ci qu'il y a à Tamk'rout une zaouïa célèbre consacrée à Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er; c'est la Zaouïa-en-Nas'rïa dont parle Moula-Ah'med, et d'où il partit pour se rendre à la Mecque. Au reste, notre auteur, dans un passage de son livre (voyez le récit du retour, au 24 cha'ban), laisse échapper une expression que le sentiment patriotique lui inspire, et qui prouve ce que j'avance. « Il vint à moi, dit-il, une personne de mon pays, Sid-Moh'ammed, dont le surnom est noble, Et-Tamk'routi. »

Le père de Moula-Ah'med, Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er, était un homme distingué par sa science théologique. Il a composé un ouvrage dont la réputation est grande dans tout le Mor'reb; c'est le *Kitâb-el-adjoubât-en-Nas'rïa-fi-bâd'-maçâïl-*

el-badïa, c'est-à-dire, le livre des réponses de Moh'ammed-ben-Nâc'er à quelques questions des gens du désert. Il y traite surtout des matières de liturgie, de cérémonies religieuses et de droit, sujets qui sont d'une haute importance aux yeux des indigènes. Ce traité a été recueilli par son élève Sid-Moh'ammed-ben-Aboul-K'âcem-es-S'enh'adji. La bibliothèque d'Alger possède, sous les nos 163 A[1], 281, 290, 631 B, quatre exemplaires de cet ouvrage. Sur deux de ces exemplaires, Moh'ammed-ben-Nâc'er est surnommé Ed-Darâï, de l'Ouadi-Darâ, contrée habitée par sa famille, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Sur une des pages de garde, et en tête du ma-

[1] Une note écrite sur une des pages de garde, de la main de Sid-Moh'ammed-el-'Arbi, ancien k'âd'i de Constantine, indique que le volume 163 contient trois ouvrages, dans l'ordre suivant :

1° *El-Adjoubât-en-Nas'rïa*, de Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er;

2° *Et-Tanouïr*, d'Ebn-'At'â-Allah;

3° *Er-Rah'la-en-Nas'rïa*, qui est le voyage de Moula-Ah'med.

En titre d'*El-Adjoubât*, on lit ces noms : Cheikh Moh'ammed-ben-Moh'ammed-ebn-Nâc'er. Le préambule des autres exemplaires manque ici, et les questions résolues ne sont pas identiques. Il est donc probable que, sous le même titre, Moh'ammed, fils de Moh'ammed-ben-Nâc'er et frère de Moula-Ah'med, traite des matières différentes.

Les nos 281 B, 290 et 632 B, présentent un texte identique.

nuscrit n° 163, on trouve sous ce titre, *Généalogie de nos maîtres ou autorités*, l'énumération chronologique des professeurs ou écrivains suivis par l'auteur; cette liste est si mal écrite qu'il est fort difficile de la déchiffrer, d'autant plus que, dans une pièce de ce genre, le sens ne vient pas en aide au lecteur pour lutter contre les imperfections graphiques. Voici, néanmoins, ce que j'ai pu en tirer :

Sid-'Abd-el-H'afid';

Sid-Ah'med-ben-Nâc'er (peut-être un oncle de Moula-Ah'med);

Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er (le père de Moula-Ah'med);

Sid-'Abd-Allah-ben-H'ouceïn;

Sid-'Ali-ben-'Abd-Allah;

Sid-Ah'med-H'adji;

Sid-Aboul-K'âcem-et-Tezi;

Sid-Ah'med-ben-Ioucef;

Sid-Ah'med-Zerrok'[1];

Sid-Ah'med-el-H'ad'rami;

Sid-'Ali-el-K'orafi;

[1] Voyez sa biographie, manuscrit 156 A de la bibliothèque d'Alger, au commencement du feuillet 15 verso.

Sid-Ah'med-'At'â-Allah;
Sid-Aboul-'Abbas-el-Maraci;
Sid-Aboul-H'acen-ech-Chadili;
Sid-'Abd-es-Selâm-ben-Mochich;
Sid-'Abd-er-Rah'mân-el-Medni-el-'At'ar;
Sid-Tak'i-ed-dîn;
Sid-Fakhar-ed-dîn;
Sid-Nour-ed-dîn;
Sid-Tâdj-ed-dîn;
Sid-Chems-ed-dîn;
Sid-Zin-ed-dîn-el-K'azouani;
Sid-Ibrâhim-el-Bas'ri;
Sid-Ah'med-el-Merouani;
Sid-Sa'ïd;
Sid-Feth'-el-Meçа'oud;
Sid-Sa'ïd-el-K'azouani;
Sid-Djâber;
Sid-El-H'acen-es-Sebt'i, lequel tenait ses connaissances de son père, lequel les tenait du prophète, lequel les tenait de l'ange Gabriel, de la Table divine et de Dieu.

Je n'ai traduit de la longue relation d'Ah'med-el-Mor'erbi, et de celle plus longue encore d'El-'Aïachi, que la partie intéressante au point de vue

de l'occupation de l'Algérie. Je n'ai donc suivi nos voyageurs que jusqu'à Tripoli, d'où ils se rendent à la Mecque par terre. Je les ai repris au même point, à leur retour, jusque dans le pays natal.

Dans la partie traduite, il a fallu faire quelques coupures, abréger certains passages, ce qui toutefois n'a eu lieu qu'à la dernière extrémité, et lorsque les détails dans lesquels entraient Moula-Ah'med et El-'Aïachi étaient tout à fait inutiles par rapport au but que je m'étais proposé, et n'auraient pas manqué d'ennuyer le lecteur. Ainsi, ces voyageurs n'oublient jamais, lorsqu'ils visitent une chapelle de marabout, de raconter longuement la légende du saint qui y est enterré, ou seulement commémoré; ils rapportent, avec une complaisance prolixe, excusable chez des hommes qui voyagent dans un but uniquement religieux, les controverses théologiques qu'ils ont soutenues avec leurs hôtes. Ils entremêlent leur récit de pièces de poésie religieuse, composées par eux, par leurs parents, leurs amis et connaissances. On conçoit que j'aie dû m'abstenir de reproduire ces passages dans la traduction.

Le manuscrit de la bibliothèque d'Alger où

se trouve le voyage de Moula-Ah'med, porte le n° 163 C. Je l'ai rapporté de Constantine, lors de la prise de cette ville, en octobre 1837. C'est un in-8° d'une écriture détestable, à l'exception d'une douzaine de pages, recopiées avec soin par une main plus habile que celle qui a tracé les autres. Aux difficultés occasionnées par la lecture viennent s'ajouter celles qui résultent des incorrections, des bévues manifestes échappées au copiste.

On conçoit qu'ayant opéré sur un texte aussi défectueux, je ne puisse pas affirmer qu'il ne me soit pas arrivé de commettre quelques erreurs; mais j'ai l'espoir que la partie essentielle, celle qui a trait à la géographie, en est à peu près exempte, attendu que la répétition des mêmes désignations dans le double récit des deux circonstances de l'aller et du retour a fourni les moyens de contrôler ce genre de faits, ainsi qu'on l'a déjà dit plus haut. Les marges du manuscrit en question sont quelquefois chargées de notes, dont quelques-unes présentent de l'intérêt.

Quant au manuscrit d'El-'Aïachi qui est inscrit au catalogue de la bibliothèque d'Alger sous

le n° 418, et qui a été acheté à un indigène de cette ville, c'est un assez gros in-4°, écrit correctement, mais dont la lecture est parfois assez difficile, à cause de certains traits parasites que le copiste ajoute aux lettres, dans un but calligraphique. Ce copiste qui, contre l'usage de ses pareils, garde modestement l'anonyme, assure qu'il a achevé son œuvre dans la soirée du mercredi, 21 chaouâl 1136 (1768 de J. C.), c'est-à-dire environ cent ans après le dernier voyage d'El-'Aïachi. Il a travaillé consciencieusement, et d'après un bon exemplaire, car on ne trouve pas dans sa copie les fautes grossières, les bévues évidentes qui déparent celle du voyage de Moula-Ah'med. Les marges du manuscrit sont quelquefois chargées de notes. Malheureusement l'annotateur ne s'est guère arrêté que sur les passages où il est question de religion et de droit.

J'ai joint au récit des voyages d'Ah'med et d'El-'Aïachi un extrait d'une course faite en février, mars, avril, mai et juin 1838, par un Français prisonnier des Arabes, et qui, s'étant échappé d'une mine de soufre où on le faisait travailler, au sud de T'aza, a gagné Tunis par terre. Cette

narration est loin d'être circonstanciée comme celle des pèlerins arabes, et d'offrir les mêmes caractères d'exactitude, mais, telle qu'elle est, elle pouvait fournir quelques données utiles et intéressantes sur l'état et la nature des pays situés entre la ligne parcourue par Ah'med et la chaîne de l'Ouranseris[1]. Je n'ai donc pas hésité à l'ajouter à cette publication. L'extrait que j'en ai fait a été copié sur l'original écrit de la main du voyageur, M. Fabre, adressé par lui au maréchal Valée, et déposé aux archives du gouvernement. M. Veuillot, secrétaire du maréchal Bugeaud, a bien voulu m'en donner communication. Enfin, j'ai joint à ces trois textes des notes qui m'ont été fournies par Ah'med-Oulid-Bou-Mezrag, fils de l'ancien bey de Tit'erî.

A une époque où l'on s'occupe avec ardeur d'études géographiques sur l'Afrique septentrionale, la publication de ces voyages, exécutés au delà de l'Atlas, dans la partie la moins connue des Européens, et sur une ligne d'environ cinq cents

[1] J'écris ce mot avec l'orthographe adoptée officiellement en Algérie; mais je dois avertir que dans plusieurs manuscrits j'ai trouvé *Ouanseris* et même *Ouancherich*.

lieues, de l'Ouest à l'Est, depuis Tamk'rout, dans le Maroc, jusqu'à Tripoli de Barbarie, ne peut manquer d'être bien accueillie. Outre l'intérêt scientifique qui s'attache à un pareil ouvrage, il y a un but d'utilité pratique dont l'importance ne saurait être contestée. L'une des routes parcourues par les deux pèlerins est une voie de communication très-suivie par le commerce indigène; elle met en relation, par terre, les deux extrémités et le centre des États barbaresques; elle traverse nos possessions en Algérie, vers El-Ar'ouât', Tedjmout, 'Aïn-Mâd'i; et comme, d'un autre côté, elle réçoit des rameaux qui partent de l'intérieur du continent africain, et dont le principal, passant par l'oasis de Touât, vient aboutir à 'Aïn-Mâd'i, on conçoit que, notre domination s'établissant avec solidité sur le littoral, il est permis d'espérer la création d'une route commerciale qui, par Alger, Médéa, Bor'ar, le cours supérieur du Chélif, 'Aïn-Mâd'i, l'Ouadi des Beni-Mzâb et celui de Touât[1], ouvrirait des relations importantes avec le Soudân.

[1] La distance entre R'ârdêia, la ville la plus méridionale de l'Ouadi-Mzâb, et l'oasis de Touât, est d'à peu près cent lieues. La

Après avoir lu le voyage que nous publions, on conviendra que cette pensée est loin d'être une utopie, comme on pourrait l'imaginer au premier abord.

Puisque le moment de créer, d'organiser paraît venu, puisqu'on est en mesure d'obtenir des produits qui indemnisent des sacrifices, la question du commerce intérieur doit fixer l'attention du gouvernement. Dans l'intérêt de la France et de l'Algérie, il faut montrer le rôle important que le négoce avec les indigènes pourra jouer par la suite, soit par les bénéfices qu'il procure, soit par les conséquences politiques qui doivent nécessairement découler des rapports multipliés que ce négoce établira entre les Européens et l'Afrique septentrionale.

route passe par Tegorârîn, qui se trouve à environ un tiers du chemin. « Les bourgades de Tsâbet (dans l'oasis de Touât) sont, dit El-'Aïachi, le rendez-vous des caravanes qui viennent de la ville de Timbektou, du canton d'Agri et des différentes parties du Soudân. On y trouve des étoffes de toute espèce et des marchandises de tout genre, qui y arrivent en grande quantité. C'est l'entrepôt des articles qui arrivent du Maroc, à la demande des gens du Soudân, tels que chevaux, vêtements de drap et de soie. De sorte qu'une caravane qui se rend à Tsâbet y trouve un marché important. »

On a vu, du reste, par l'épigraphe qui figure en tête de cet ouvrage, que le gouvernement, dans sa prévoyance des intérêts du pays, a songé depuis longtemps à ces relations commerciales, et qu'il a indiqué d'avance Médéa comme devant être « la station destinée à assurer les communications et le commerce entre le S'ah'ra, les Beni-Mzâb et Alger. » On reconnaîtra, en lisant le voyage d'El-'Aïachi et de Moula-Ah'med, que l'espoir conçu par le gouvernement est parfaitement fondé.

L'émir 'Abd-el-K'âder, auquel on ne peut refuser des vues très-élevées, avait parfaitement compris l'importance de cette voie intérieure, et il n'avait tant tenu à occuper 'Aïn-Mâd'i, ou tout au moins à y dominer, que parce que cette position, à portée d'El-Ar'ouât' et de Tedjmout, commande le passage habituel des pèlerins.

Si les documents sur l'histoire des peuples commerçants de l'antiquité n'étaient pas aussi rares, et si l'intérêt mercantile de ces peuples ne les avait pas excités à cacher leurs relations de négoce avec les nations de l'intérieur de l'Afrique, nous aurions probablement la preuve que la grande voie de communication qui court de l'Ouest à l'Est, sur

les limites Sud des États barbaresques, leur a été connue. On est d'autant plus fondé à le croire *à priori*, qu'Hérodote indique déjà celle qui passait dans le désert par les oasis, et qu'il fallait beaucoup plus d'audace pour se lancer dans cette mer de sable que pour parcourir le pied des pentes méridionales de l'Atlas, où presque partout (ainsi qu'on en aura la preuve en lisant les relations de Moula-Ah'med et d'El-'Aïachi) on trouve de l'eau, des terrains fertiles, en un mot, un pays habitable et qui probablement a toujours été habité [1]. Ce n'est cependant que de l'invasion arabe et de la conversion de l'Afrique à l'islamisme que doivent dater la sécurité et l'importance de cette grande route commerciale qui, des bords de l'o-

[1] Le lecteur s'étonnera sans doute en apprenant l'existence d'une zone presque constamment peuplée et cultivée à une grande distance des points où ont été poussées les excursions les plus extrêmes, à propos desquelles il a souvent été question du S'ah'ra. Les quelques mots d'explication donnés au commencement de cette Introduction suffiront pour éclaircir les doutes. Les Arabes n'appellent pas seulement le S'ah'ra le grand désert de sable ; ils donnent ce nom à tout endroit vaste, inculte et inhabité ; de là, ils ont souvent désigné aux Européens, comme étant le désert, des localités qui en étaient à une grande distance, et séparées de lui par des terrains fertiles. C'étaient des *endroits déserts* et non *le désert*.

céan Atlantique, aboutit à la Mecque. La religion lui assura ces avantages, et à tel point que, malgré la turbulence des populations dont elle traverse le territoire, en dépit des nombreuses révolutions qui les ont agitées, elle est cependant toujours restée libre pour les hommes pieux qui allaient en pèlerinage visiter les saintes villes de la Mecque et de Médine. Si, dans le cours de cette longue pérégrination d'un millier de lieues environ, quelques actes de violence sont commis par des gens sans foi et sans loi, comme il s'en trouve partout, contre les caravanes de fidèles voyageant pour l'accomplissement de la prescription la plus sacrée de l'islamisme, ce sont des faits exceptionnels auxquels on peut opposer la règle générale, qui est l'accueil le plus cordial fait aux pèlerins par la masse des populations, les provisions qu'on s'empresse de leur apporter gratuitement, l'enthousiasme qui éclate à leur arrivée, les vœux et les bénédictions qui accompagnent leur départ.

Avant que Mahomet, par une réforme malheureuse, eût supprimé les jours supplémentaires qui mettaient l'année lunaire des Arabes en concordance avec celle des peuples qui règlent la

leur sur le cours du soleil, il y avait un mois consacré au pèlerinage, ainsi que le rappelait son nom de doul-h'adja[1]. Mais, dans l'état actuel du calendrier musulman, ce mois, au bout de trente-deux ans, a successivement passé par toutes les saisons, de sorte que les peuples qui, pour arriver à la Mecque, sont obligés, comme ceux du Maroc, de traverser des pays où il n'est pas indifférent de voyager à toute époque de l'année, ne peuvent pas toujours choisir le mois consacré. C'est ce qui arrive à 'Ahmed-el-Mor'erbi qui part en djoumâd-et-tani, un des premiers mois de l'année arabe; de sorte qu'il ne peut gagner à son long voyage que le titre de h'adji ou pèlerin, qu'on accorde à celui qui a vu la Mecque seulement, tandis que l'on appelle 'amer le musulman qui a visité la Mecque et Médine, et cela à l'époque où se font les grandes cérémonies, c'est-à-dire en doul-h'adja.

C'est à Tâza, dans la province de Fedla, à une petite journée Est de Fês, que se fait le premier

[1] Le pèlerinage à la k'ab'a, ou maison sacrée de la Mecque, est, comme on le sait, bien antérieur à l'établissement de l'islamisme. Mahomet a trouvé cette pratique en vigueur, et il l'a appropriée à son nouveau culte.

rassemblement de pèlerins. Comme c'est la plus fertile, la plus commerçante du Maroc, et qu'il est facile de s'y pourvoir de toutes choses, on a choisi ce lieu à dessein. La caravane s'y organise par les soins d'un chef que l'on appelle êmir er-rek'eb, mot à mot, prince de la chevauchée. On divise ceux qui doivent la former en trois classes, les Berbères ou K'baïl, les négociants, les personnes attachées à la cour ou qui ont des charges publiques. Les individus de la première classe n'ont pas besoin de permission pour entreprendre ce voyage; les seconds se présentent devant les gouverneurs des provinces; quant aux gens en place, ils ne peuvent partir qu'avec le consentement exprès de l'empereur. Ces entraves ont pour but principal d'empêcher les gens perdus de dettes d'échapper à leurs créanciers, sous prétexte de pèlerinage, et de prévenir l'emploi des moyens condamnables auxquels certains individus pauvres pourraient avoir recours, par excès de zèle religieux, pour se mettre en état d'aller à la Mecque.

Moula-Ah'med, en sa qualité d'imâm, avait dû se munir d'une autorisation de l'empereur. Il raconte, au commencement de son livre, qu'en

1119 (1707 de J. C.), ayant le désir d'aller en pèlerinage, il se rendit à Tâza, afin de voir Moula-Ism'aïl qui régnait alors, et de solliciter de lui une autorisation de se joindre à la caravane : il ne put être admis en présence du souverain, et la permission qu'il sollicitait pour lui et ses compagnons lui fut refusée pour des motifs qu'il ne fait pas connaître. El-'Aïachi éprouve les mêmes difficultés.

Pour ne pas faire un double emploi, je ne donnerai pas ici tous les nombreux détails relatifs aux caravanes qui se trouvent en plusieurs endroits des relations de Moula-Ah'med et d'El-'Aïachi. Je ferai remarquer seulement que les caravanes se divisent en deux classes, d'après le mode de transport employé sur chacune de ces grandes lignes. Il y a les caravanes du S'ah'ra et celles du Djerid. Les premières emploient essentiellement des chameaux; les autres se font surtout avec des chevaux, des ânes et des mulets, mais seulement jusqu'à Tripoli de l'Ouest, où les pèlerins échangent ces montures contre des chameaux. La nécessité de traverser le désert de Bark'a, pour gagner le Caire, les y oblige.

Une caravane en marche présente une organi-

sation régulière, où l'on retrouve la hiérarchie, les chefs, les juges et la police d'un établissement fixe. Il y a l'êmir er-rek'eb, ou prince de la chevauchée, qui commande à l'ensemble des pèlerins, ayant sous ses ordres des amin, qui dirigent chaque compagnie des gens d'une même ville, d'une même tribu. Un k'âd'i rend la justice ou dresse les actes que les circonstances exigent; car, dans ce long espace de temps qu'il faut pour accomplir le voyage, des gens meurent, d'autres naissent, quelques-uns se marient ou divorcent. Cependant, les circonstances particulières dans lesquelles se trouvent les caravanes ont introduit un principe tout démocratique dans leur organisation. Les chefs ou fonctionnaires sont quelquefois destitués en route, et remplacés par d'autres. L'intérêt général commande parfois ces sortes de mesures, dont on trouve un exemple dans le récit des voyages de nos deux pèlerins.

On a déjà vu que les ouvrages de Moula-Ah'med et d'El-'Aïachi, indépendamment des éléments qu'ils fournissent pour apprécier la question du commerce intérieur, enrichissent la géographie africaine de documents précieux. A la suite du

texte des deux Marocains et de ceux d'Ah'med-Oulid-Bou-Mezrag et de M. Fabre, j'ai placé un commentaire explicatif, qui traite du petit désert, de la route des caravanes du Djerid et de celles du S'ah'ra, trois sujets qui embrassent tout l'espace, encore peu connu, de nos possessions algériennes. Enfin je me suis efforcé de faire connaître la littérature particulière au Mor'reb, en accompagnant de notes puisées à des sources originales les fréquentes citations d'auteurs ou d'ouvrages qu'on rencontre dans la Rah'la de Moula-Ah'med et dans celle d'El-'Aïachi. On peut dire que cette littérature de l'Afrique septentrionale n'est pas plus connue que ne l'est le pays lui-même où elle a pris naissance. L'ouvrage, si estimable d'ailleurs, de d'Herbelot, ne fournit qu'un bien petit nombre de notions à cet égard. Heureusement plusieurs dictionnaires biographiques ou bibliographiques arabes, qui figurent parmi les manuscrits de la bibliothèque d'Alger, m'ont permis de suppléer au silence du savant orientaliste dont je viens de parler.

OBSERVATIONS

DU TRADUCTEUR

SUR LES VOYAGES

D'EL-'AÏACHI ET DE MOULA-AH'MED,

ET SUR LES AUTRES DOCUMENTS GÉOGRAPHIQUES
PUBLIÉS DANS CE VOLUME.

Le Mor'reb[1] se divise naturellement en une certaine quantité de zones parallèles au littoral, qui sont le Sah'el, El-Out'a, El-Djebel (trois subdivisions du Tell), le K'ibla (dont certaines parties portent le nom de Belâd-el-Djerid), et le S'ah'ra.

Sah'el, qui veut dire « rivage, » s'applique en général au système de petites collines qui règnent le long de la mer, et qui sont ordinairement bornées au Sud par des plaines. Quelquefois, de la chaîne du petit Atlas, se détachent des chaînons qui arrivent jusqu'au littoral. Alors les collines et les plaines sont interrompues en ces endroits, qui n'en portent pas moins le nom de Sah'el. Ces caps avancés de la

[1] Ce mot, qui signifie « le couchant, » s'applique dans le sens le plus étendu à tout le continent africain, et dans le sens le plus restreint à l'Algérie et au Maroc. C'est avec cette dernière valeur que je l'emploie ici.

montagne proprement dite sont habités par les K'baïl. Le plus considérable s'étend entre le cap de Fer et le cap Bengut.

Out'a. — Ce sont les plaines qui sur plusieurs points s'étendent au Sud du Sah'el. Ces plaines et les collines dont on a parlé tout à l'heure sont essentiellement habitées par les Arabes.

Djebel. — La montagne proprement dite. Cette partie, qui s'étend jusqu'aux vastes plaines du K'ibla, est habitée par les Arabes et par les Berbères; ces derniers se rencontrant surtout dans les lieux les moins accessibles.

Sah'el, Out'a et Djebel forment le Tell, ou la portion de terrain la plus susceptible de culture. On peut lui assigner une largeur moyenne de 120 kilomètres du Nord au Sud.

Le K'ibla ou Midi est un ensemble de plaines plus ou moins accidentées, coupées longitudinalement par la deuxième chaîne de l'Atlas. C'est dans la partie la plus méridionale de cette zone, et dans les intervalles des chaînes que la montagne détache vers le Sud, qu'on trouve les pays de dattes. La largeur moyenne du K'ibla est d'environ 300 kilomètres. La partie montagneuse renferme les K'baïl; les Arabes se tiennent dans les plaines.

Le S'ah'ra est le désert proprement dit, pays de sables ou vastes solitudes dont l'aride uniformité est souvent interrompue par des oasis, au moins dans la partie septentrionale.

Les documents géographiques contenus dans cet ouvrage ne se rapportent qu'à ces deux dernières subdivisions; je me bornerai, pour les autres, aux observations générales qui viennent d'être exposées. Mais avant de traiter les questions qui se rattachent au K'ibla et au S'ah'ra, je dois dire

quelque chose de la célèbre ville de Sedjelmâça, qui joue un rôle important dans les voyages de Moula-Ah'med et d'El-'Aïachi.

SEDJELMÂÇA.

Lorsqu'en parcourant pour la première fois le manuscrit des deux pèlerins arabes, je rencontrai le nom de Sedjelmâça cité comme celui d'une ville qui existait encore à l'époque où ils écrivaient, j'éprouvai quelque surprise; car j'avais lu dans les ouvrages de géographie [1] que cette ville, déjà ruinée du temps de Léon l'Africain, n'avait pas été rebâtie depuis lors. Cependant les détails donnés par Moula-Ah'med et par El-'Aïachi étaient trop nombreux et trop précis pour qu'il fût possible de conserver le moindre doute sur l'existence de Sedjelmâça, au moins jusqu'en 1710 de notre ère. Ce fait positif, acquis à la science géographique, n'infirme pas le témoignage de Léon, la ville ayant probablement été rebâtie après l'époque dont il parle.

M. Walckenaer a très-bien établi l'identité des vallées de Tafilêlt et de Sedjelmâça, et M. d'Avezac a produit de nouvelles preuves à l'appui de cette opinion. Il ne reste donc plus qu'à préciser la situation de cette dernière ville dans la vallée de l'Ouad-Zîz : je crois qu'elle était au Sud-Est et à

[1] Voyez, entre autres géographes, Balbi, tom. I, pag. LX, qui s'exprime en ces termes : « Nous n'avons pas mentionné parmi les villes les plus remarquables de l'État de Maroc, la célèbre Sedjelmâça, parce que nous ne savons pas si son territoire, dont Ebn-el-Ouardi-Bakoui, Léon et Ben-Ayas ont tant célébré la fertilité et la richesse, appartient encore à cet empire. D'ailleurs, cette grande ville, qui s'élevait sur les bords du Zîz, et qui a été le premier siége de la dynastie des Almoravides, n'existait déjà plus du temps de Léon; elle avait été abandonnée par ses habitants à la suite de nombreuses révolutions. »

une petite distance de Tafilêlt. Voici sur quoi je me fonde : Lorsque El-'Aïachi arrive à Sedjelmâça il y trouve la caravane réunie et près de partir. Cette caravane, dont le noyau s'était formé comme d'ordinaire à Tâza, dans le Nord du Maroc, ayant à suivre la route du désert, s'était dirigée vers le Sud. A partir du moment où notre voyageur marche, il nous donne fidèlement son itinéraire dans lequel Tafilêlt ne figure pas. Cependant, en racontant son séjour à Touât, il dit[1] :

« Lorsque le change de l'or s'était élevé à Tafilêlt, la majeure partie des pèlerins avait résolu d'en prendre à Touât, où ce métal est à bon marché. D'ailleurs ils n'avaient pas fait toutes leurs provisions à Tafilêlt, à cause de la cherté des vivres, et il fallait les compléter dans cet endroit. »

C'était donc sur la portion de route qu'El-'Aïachi n'avait point parcourue avec la caravane, et lorsque celle-ci voyageait du Nord au Sud pour atteindre Sedjelmâça que les pèlerins avaient séjourné à Tafilêlt.

La narration de Moula-Ah'med fournit une preuve du même genre. On sait que, parti de Tamk'rout et marchant de l'Ouest à l'Est, il avait joint aussi la caravane à Sedjelmâça. Or, en parlant de son séjour à Figuîg, il dit[2] :

« Les pèlerins achetèrent des vêtements et ils payèrent les portefaix arabes qui étaient venus de Tafilêlt à Fidjidj. »

Comme ni avant ni après Sedjelmâça, il ne mentionne Tafilêlt sur son itinéraire, il est évident que lorsque les pèlerins ont loué les portefaix, il n'était pas avec eux et que cette location avait eu lieu lorsque la caravane se trouvait encore au Nord de Sedjelmâça.

[1] Voir pag. 23.
[2] Voir pag. 194.

Quant à la distance entre Tafilêlt et Sedjelmâça, voici ce qui me fait supposer qu'elle ne pouvait pas être bien considérable. Lorsque Moula-Ah'med, de retour de la Mecque, est arrivé aux portes de Sedjelmâça, il dit[1] :

« Je pris congé de mes amis de Tafilêlt qui m'avaient accompagné jusqu'à El-K'ouz[2] et qui, avant de partir, nous traitèrent dans un repas où chacun apporta sa part, pauvres ou riches, chérifs ou autres, chacun selon son pouvoir. »

Si l'on fait attention à la direction de la route suivie par la caravane depuis Fidjidj, on acquerra la preuve que si Tafilêlt eût été beaucoup au Nord de Sedjelmâça, la séparation de Moula-Ah'med et de ses amis de Tafilêlt aurait eu lieu bien avant El-K'ouz et probablement lorsqu'ils étaient dans la vallée de l'Ouad-Djîr.

La comparaison que je vais établir entre une portion de l'itinéraire fourni par le chérif Moh'ammed à M. Delaporte, cité par M. d'Avezac[3], et un fragment d'itinéraires donnés par Moula-Ah'med, achèvera de prouver ce que j'ai avancé.

ITINÉRAIRE DE MOULA-AH'MED[4].		ITINÉRAIRE DU CHÉRIF MOH'AMMED.	
1re journée.	Ouadi-Djîr. Ouad-Safsaf[5].	Oued-G'yr. Esfasef, torrent.	1 journée.

[1] Voir pag. 340.

[2] El-K'ous ou Akous, comme l'écrit aussi le copiste, est tout près de Sedjelmâça. On y trouve la zaouïa d'Abou-el-K'âcem-ben-Mouloud et Sid-'Abd-el-Ouah'ed.

[3] *Études de géographie antique*, pag. 165.

[4] Ce sont les localités entre l'Ouad-Djîr et Sedjelmâça, telles qu'elles sont indiquées dans les itinéraires de l'aller et du retour.

[5] Entre cette rivière et la précédente, Moula-Ah'med cite Dâr-el-Hedjâdj et Dâr-el-'Aâda.

	ITINÉRAIRE DE MOULA-AH'MED.	ITINÉRAIRE DU CHÉRIF MOH'AMMED.
1re journée.	'Ak'la-Hamida-el-Lah'am. K'eltet-Abou-El-'Amoud. El-Mebrih'ia. Ouellous. Sfisfa.	Sefsâf, désert avec un grand lac. 1er jour.
1re journée.	'Ak'ba-Ouardmis [1]. Maharas. K'orb-el-Hammâd. Menhal-Telermet.	Fidah, en Tafilêlt. 1er jour.
1re journée.	El-Medakik. Ouadi-Amerfouh'. Madjan-el-R'osfa. Sedjelmâça.	Ayn-el-'Abbas. 1er jour.

L'identité de Ouadi-Djîr avec Oued-G'yr, de Ouad-Safsaf avec le torrent Esfasef, et de Sfisfa avec Sefsaf apparaît clairement, malgré quelques variantes qui tiennent surtout à une différence de système de transcription des mots arabes entre M. d'Avezac et moi. Après trois journées de marche, à partir de l'Ouad-Djîr, le chérif Moh'ammed est arrivé à Fidah, en Tafilêlt, son pays. Il faut une journée de plus pour aller à Sedjelmâça. Enfin Aïn-el-'Abbas, qui est indiqué par le chérif à une journée dans le Sud-Est de Fidah, sur la route de Touât, est placé par El-'Aïachi à une journée dans l'Est de Sedjelmâça, sur la même route de Touât. En combinant toutes ces données, il me semble fort probable que la distance entre Sedjelmâça et Tafilêlt était d'environ 21 milles ou une journée de marche.

Avant d'avoir suffisamment examiné les textes que j'ai

[1] Il s'appelle aussi 'Ak'ba-el-K'abila.

eus à traduire, j'avais été tenté de croire que Sedjelmâça et Tafilêlt étaient une seule et même ville; mais les passages où Moula-Ah'med parle de Moulaï-Moh'ammed et du chérif Ben-'Amar comme administrant à la même époque, l'un à Tafilêlt et l'autre à Sedjelmâça, suffisaient pour me prouver que ces deux cités appartenaient à des territoires différents, dont chacun avait son gouverneur. D'ailleurs, si ces deux villes eussent été identiques comme localité, Moula-Ah'med n'aurait pas dit qu'il avait pris congé de ses amis de Tafilêlt aux portes de Sedjelmâça, ainsi qu'on a vu plus haut.

Le nom de Tafilêlt est la forme berbérisée du mot Filala, qui se trouve dans le passage suivant, extrait du récit d'El-'Aïachi[1] :

« Le lendemain nous mîmes pied à terre au d'ohor avant El-'Aouïna. Là mourut un de mes amis de Filala (Tafilêlt), un des enfants de l'imâm des gens de Sedjelmâça. »

Quand on veut désigner quelque habitant ou originaire de cette ville, on dit El-Filali. Marmol[2], après avoir dit que Tafilêlt a été bâtie par les anciens Africains dans une plaine de sable, ajoute qu'il est peuplé de Berbères Filili.

Le rôle important que devait jouer Sedjelmâça dans la construction de la carte motive la longue digression qu'on vient de lire. Ceci étant déterminé, ainsi que les points de départ de Moula-Ah'med, d'El-'Aïachi et de M. Fabre[3], je reviens aux observations que j'ai promises sur la vaste étendue de pays désignés sous le nom de K'ibla et de S'ah'ra. Je commencerai par ce dernier.

[1] Voyez pag. 148.

[2] Tom. III, pag. 22.

[3] Voir au commencement de la narration de chacun de ces voyageurs.

S'AH'RA.

La route suivie par Moula-Ah'med entre Tamk'rout et Sedjelmâça, celle surtout que parcourut El-'Aïachi, depuis cette dernière ville jusqu'à Sebkha-el-Kebira, en passant par Touât, K'olïa, Ouâregla, Tougourt et S'ïouf, sont les seules qui se rapportent au désert proprement dit. Cependant le mot S'ah'ra se trouve plus d'une fois dans la bouche de nos voyageurs, à propos de régions situées beaucoup plus au Nord; mais alors il faut lui attribuer le sens que j'ai indiqué dans l'introduction.

On se tromperait beaucoup si, même lorsqu'il s'agit du vrai désert, on se figurait une immense mer de sable dont aucune végétation n'interrompt l'aridité, dont aucune élévation ne dérange le niveau. Une courte analyse des narrations d'El-'Aïachi et de Moula-Ah'med donnera le véritable aspect du S'ah'ra, au moins dans sa partie septentrionale.

Dans le trajet de Tamk'rout à Sedjelmâça, Moula-Ah'med indique presque partout de l'eau en abondance et des pâturages. Or il faut remarquer qu'il voyageait à la fin de juillet. Ce n'est qu'à la sixième journée de marche qu'il parle d'un pays moins favorisé. « Nous abandonnâmes, dit-il, la route habituelle, à cause de la violence de la chaleur, de la rareté de l'eau, de la sécheresse de la terre et de la grande quantité de serpents qu'on trouve dans ce pays [1]. » La caravane laisse au Sud Aznatia [2], lieu où elle avait

[1] Voir pag. 177.

[2] C'est sans doute l'endroit désigné dans la carte de M. d'Avezac, sous le nom de Zenêtyah.

passé dans un précédent pèlerinage, et se dirige vers le Nord-Est. On ne peut pas évaluer à moins de 190 milles la distance parcourue par la caravane entre Tamk'rout et Sedjelmâça. Sur la carte de M. d'Avezac il n'y en a que 120 (même en tenant compte des détours). Si les renseignements fournis par nos voyageurs sont exacts, il faut reporter, je crois, Tamk'rout plus au Sud-Ouest.

Pour se rendre à Touât en partant de Sedjelmâça, El-'Aïachi pénètre beaucoup plus au Sud que Moula-Ah'med, qui a marché à peu près Ouest-Est. La marche de la caravane se fait sur deux directions, de l'Ouest à l'Est, pendant les sept premières journées, et vers le Sud durant le reste du voyage. La cause pour laquelle elle ne va pas immédiatement dans cette dernière direction, qui était la véritable, est qu'on voulait gagner l'Ouadi-Djir, vallée dans laquelle on trouve toujours de l'eau et des pâturages jusqu'à Touât. Contrairement à ce qu'il paraît naturel d'imaginer, c'est en allant de l'Ouest à l'Est qu'elle rencontre des contrées qui ressemblent un peu au S'ah'ra et dont El-'Aïachi dit (pag. 13) : « Devant nous se développait une contrée vaste, où la population est rare et disséminée, un de ces endroits difficiles où chacun ne s'occupe que de soi, de ses bagages et de ses bêtes de somme. Dans le pays raviné que nous parcourions, l'œil n'aperçoit que la poussière soulevée par un vent continuel. Les chameaux et les oiseaux du ciel peuvent seuls traverser ces solitudes. »

La caravane gravit ensuite le H'ammâd-el-Kebir, chaîne que le grand Atlas marocain détache vers le désert, et qui sépare les vallées de l'Ouad-Zîz et de l'Ouad-Djîr. Deux jours et demi sont nécessaires pour traverser cette montagne qu'El-'Aïachi signale comme un terrain rude, diffi-

cile[1]. « On n'y trouve, dit-il, ni arbres, ni broussailles, ni herbes. L'œil n'y aperçoit que des nuages de poussière soulevés par des vents continuels qui, dans leur violence, effacent les traces de la marche des caravanes, à mesure que les pieds des hommes et des animaux les y impriment. L'aquilon qui soufflait en ces lieux égalait en froideur ce qu'on ressent en enfer; les mots me manquent pour exprimer cette température rigoureuse. Nous ne nous arrêtâmes pour la couchée qu'au mor'reb, et personne ne put dormir à cause du froid. » Le pays qui se trouve au pied du versant oriental du h'ammâd n'est pas beaucoup plus favorisé. « C'est, dit notre voyageur, un terrain rude, sablonneux, et qui cependant offrit quelque pâture aux chameaux, pâture toutefois aussi insuffisante, pour les rassasier, que l'est une goutte d'eau pour étancher la soif d'un homme altéré[2]. »

La description qu'El-'Aïachi fait de l'Ouadi-Djîr explique très-bien pourquoi la caravane a quitté pendant quelques jours sa véritable direction afin de gagner cette vallée favorisée de la nature, d'où l'on peut conclure que l'Ouad-Zîz ne s'étend pas aussi loin qu'elle dans le Sud, ou que ses bords sont déserts et arides.

« L'Ouad-Djîr, dit El-'Aïachi[3], est grand, large et bordé d'arbres. Les cours d'eau qui y confluent viennent de très-loin, et n'y arrivent qu'après quelques jours de marche. La source de l'Ouad-Djîr est du côté de mon pays (le pays des Aït-'Aïach), ses bords sont couverts de cultures et de population. Son cours est dans la direction du S'ah'ra, vers lequel

[1] Voir pag. 13.
[2] Voir pag. 14.
[3] *Ibid.*

il coule entre des rives parsemées de villages. Lorsque cette rivière arrive vers la partie du H'ammâd-el-Kebir qui est entre sa vallée et Sedjelmâça, la population cesse jusqu'au premier village de l'Ouad-el-Açaouïr[1], endroit où elle recommence et se continue pendant environ 10 journées, jusqu'auprès de Touât. Alors l'Ouad-Djîr tourne sur la droite (au Sud-Ouest ou à l'Ouest) dans d'immenses sables. »

On voit par cette description remarquable que la vallée de l'Ouad-Djîr est peuplée et cultivée dans toute son étendue, sauf la lacune de 2 journées et demie environ signalée par El-'Aïachi. Par Tlemsên, Figuîg et K'anadsa on peut arriver en 10 journées de caravane, en 4 autres journées venir à la hauteur de Tafilêlt, puis, en descendant pendant 10 journées l'Ouad-Djîr, atteindre les bourgades de Touât en une somme totale de 24 étapes.

El-'Aïachi ne fait aucune remarque particulière sur la nature du terrain comprise entre Touât et Aouah'dets, une des bourgades du canton d'Aouguert. Entre Aouah'dets et El-K'olïa se trouve l'Ouad-Ouamguiden que la caravane suit pendant dix journées. On trouve de l'eau tous les jours le long de cette vallée, dans des trous appelés maât'en; cette eau est douce et abondante. Mais après avoir traversé le bourg de Ouâlna, la caravane « trouve un pays de sables qui étonnait l'œil par son étendue. Nous le parcourûmes avec beaucoup de peines et de fatigues, dit El-'Aïachi[2], et nos chameaux eurent encore plus à souffrir que nous. A l'aspect de cette immensité de sables, je me rappelai cette parole, Bénissez notre seigneur Mahomet autant que le sable est étendu, et j'en compris toute la portée. »

[1] El-'Aïachi écrit ailleurs Ouad-es-Saourah.

[2] Pag. 28.

C'est entre Ouâlna et El-K'olïa que vient s'embrancher la route de Tegourârîn.

Après El-K'olïa, la caravane passe une montagne et atteint un pays raviné qu'elle traverse en six jours. Le septième, elle commence à gravir le H'ammâd-el-Kebir, montagne qui n'a pas sa pareille dans tout le pays du R'arb, dit El-'Aïachi; or ce voyageur, qui est de la partie la plus élevée du Maroc, ne peut faire une semblable remarque qu'à propos d'une montagne dont la hauteur doit être considérable[1]. Comme il paraît peu probable que ce H'ammâd-el-Kebir soit une continuation de celui dont il a été parlé plus haut, je crois qu'El-'Aïachi emploie ici ce mot comme nom commun et dans la signification de حاد que Freytag définit *finis, terminus*. A partir du h'ammâd, on ne trouve plus d'eau ni de pâturages, jusqu'à Ouâregla, dit notre voyageur, sauf à l'étape de l'Ouad-M'achoucheb, où l'herbe et l'eau se rencontrent. A l'exception de cet endroit favorisé, partout sur leur route le terrain est rude, pierreux, sans arbres, quelquefois de couleur noire, et les animaux n'y trouvent absolument rien à pâturer. Le vent qui souffle avec violence et la pluie qui tombe par torrents augmentent encore pour nos voyageurs les difficultés du voyage dans de pareilles contrées.

El-'Aïachi ne fait aucune remarque sur le terrain situé entre Ouâregla et Maguersâ, espace d'environ dix milles; mais en quittant cet endroit, « la caravane marche, dit-il[2], sur un terrain de sables, où l'on ne peut se diriger qu'autant

[1] Dans un autre endroit, El-'Aïachi, parlant de ce H'ammâd-el-Kebir, dit que cette montagne peut passer pour la mère de toutes les montagnes du monde, à cause de sa longueur, de sa largeur et de sa hauteur. (Pag. 45.)

[2] Pag. 58.

qu'on le connaît parfaitement. » Son itinéraire, pendant trois jours, à partir de celui où il fait cette remarque, n'indique ni localités, ni eau, ce qui ferait croire qu'on a toujours marché dans le sable ; puis, après avoir mentionné Aguedag, première ville de l'Ouad-Rir', il parle de Temâcen, bourgade située à peu de distance de là, et où il y a une grande quantité de palmiers. De là à Tougourt, il ne signale rien. Dans une lettre que notre voyageur écrit à ses parents, et qu'il a intercalée dans son récit, on lit [1] : « Nous partîmes d'Ouâregla le 9 de djoumâd-et-tani, nous traversâmes un canton rempli de sable, puis nous arrivâmes à Tougourt.... » Ce passage autorise à penser que le pays compris entre Ouâregla et Tougourt est un terrain de sable dont l'uniformité n'est guère interrompue que par les petites oasis de Maguersâ, Aguedad et Temâcen.

Entre Tougourt et Souf, il n'y a que du sable; « c'est, dit El-'Aïachi [2], un pays qu'on prend ordinairement pour terme de comparaison quand on veut désigner un endroit où le sable abonde. » La caravane le traverse lestement, en quatre jours, parce qu'il y avait plu beaucoup, ce qui avait solidifié momentanément le terrain.

A partir de Souf, la caravane voyage pendant sept jours dans les sables, sur un terrain uni. Dans les derniers jours deux sebkha, ou lacs salés, rompent la monotonie de ces contrées. Le huitième jour, la caravane arrive à la grande sebkha qui est entre les régences de Tunis et de Tripoli, et elle se trouve tout à fait hors du S'ah'ra.

Il résulte de ceci que dans le triangle dont El-'Aïachi a parcouru les côtés Ouest, Sud et Sud-Est, c'est précisément

[1] Pag. 59.
[2] Pag. 65.

la pointe, la partie la plus méridionale, qui ne présente pas de sables, et que ceux-ci ne commencent qu'à Ouâlna, d'où ils se continuent jusqu'à la sebkha Kebira, avançant d'autant plus vers le Nord qu'on se trouve davantage dans la direction de l'Orient. En appliquant cette donnée à l'Algérie, on peut conclure que la province d'Oran est celle où la bande de terre cultivable et habitable présente le plus de largeur [1], tandis que la province de Constantine est dans des conditions diamétralement opposées. Biskra, qui n'est qu'à 60 lieues environ de la côte, touche presque au S'ah'ra par le Sud; et, par l'Ouest, à la mefaza de Sidi-Khâled, contrée aride et inhabitée, qui est une espèce de sentinelle avancée du grand désert; tandis que Touât, qui est à plus de 200 lieues du littoral, communique avec celui-ci par une route où on ne trouve pas de sables, et où les habitants et les cultures se rencontrent sans presque aucune solution de continuité. La conclusion à tirer de tous ces faits est que la route indiquée par la nature des localités, pour commercer avec l'intérieur de l'Afrique, est par Tlemsên, Figuîg, etc. ainsi qu'il a été indiqué plus haut; ou, ce qui est préférable pour beaucoup de raisons, par Alger, Médéa, Bor'ar, El-Ar'ouât', et R'ârdêia des Beni-M'zâb. Sur cette longue ligne, un tiers des populations est directement ou indirectement sous notre influence. Les M'zâbi qui abondent dans nos villes, où ils viennent chercher fortune, et qui, par leur aptitude pour le commerce, rappellent la nation juive, occupent en grande partie le reste de la ligne à parcourir. Il serait facile de lier avec eux des relations de

[1] Shaw prétend le contraire; mais il est facile de voir que, trompé par le sens très-général que les indigènes donnent au mot S'ah'ra, il attribue au désert des terrains qui sont cultivés ou cultivables.

négoce, où ils figureraient comme nos intermédiaires : c'est une entreprise qui mérite d'être tentée.

EL-K'IBLA.

Ce mot, que les Arabes prononcent *Guibla*, signifie le Midi. De même qu'en France on désigne spécialement par cette expression certaines parties du territoire, il est employé ici en parlant des contrées situées au delà des montagnes du petit Atlas. Il sépare le Tell du S'ah'ra. Le K'ibla est coupé par une chaîne de montagnes qui s'étendent de l'Ouest à l'Est, sous divers noms, et que j'appellerai montagnes bleues, désignation qui a pris spontanément naissance dans notre armée, et a été admise jusque dans des rapports officiels. Nos soldats n'ayant encore aperçu cette chaîne que dans le lointain ont été frappés de sa couleur azurée, effet naturel de la distance, et lui ont imposé le nom que j'adopte ici, précisément à cause de sa signification très-générale. Les montagnes bleues divisent donc le K'ibla en trois parties distinctes. K'ibla septentrional, K'ibla montagnard et K'ibla méridional. Le K'ibla septentrional se compose de vastes plaines, légèrement accidentées, sauf dans les endroits où des chaînons d'une certaine élévation, se détachant des cimes les plus hautes de l'Atlas du Tell, poussent assez avant leurs ramifications, qui, quelquefois même, vont se confondre avec celles que les montagnes bleues envoient vers le Nord. Certaines plantes caractérisent ces plaines : ce sont le chih', le h'alfa, le guettaf, etc. Le récit de M. Fabre et les renseignements recueillis lors de l'expédition du général Marey chez les Oulâd-Naïl doivent définitivement enlever à cette contrée le nom de désert, qui lui avait été

donné si improprement. Le pays est, sinon partout habité et cultivé, du moins presque partout habitable et cultivable.

Le K'ibla montagnard est accidentellement décrit par Moula-Ah'med, et par El-'Aïachi à son retour. Ce dernier voyageur raconte qu'en quittant une petite ville appelée Loua, la caravane apprit, à une demi-étape de là, à Douïça, lieu situé à 4 milles du bourg des Oulâd-Djelâl, que les Arabes se proposaient de l'attaquer. On se jette alors, vers le Nord, par le chemin du D'ahra, dans les montagnes qui séparent du Zâb le grand Chot, qui est auprès de Bou-Sa'da. Ce n'est qu'après s'être détourné de près de 40 milles de la route ordinaire, qu'on atteint le défilé appelé Khouza-el-Bot'om, ou le défilé du Térébinthe, d'où les pèlerins gagnent 'Abd-el-Medjid, rivière qui est sur le chemin habituel des caravanes. El-Aïachi dit que le terrain parcouru dans ce détour est très-rude, et qu'on y eut très-froid (c'était à la fin de mars), ce qui ferait penser que la température de ces montagnes est à peu près celle de l'Atlas du Tell.

En quittant El-Ar'ouât', la caravane dont faisait partie El-'Aïachi se divise en deux portions : la plus considérable prend une route qui incline au Sud, tandis que l'autre va par 'Aïn-el-Mâd'i. Le chemin suivi par la majorité des pèlerins traverse un pays montagneux et rude, où le froid et la pluie accablent les malheureux voyageurs. Ce n'est qu'au Sud-Ouest d'Er-Raçoul qu'ils se retrouvent sur la voie habituelle.

Dans tout le terrain parcouru, soit dans le K'ibla méridional, soit dans le K'ibla montagnard (que la caravane traverse quelquefois pour éviter des détours vers le Sud ou pour d'autres causes), El-'Aïachi ne fait aucune observation qui permette de supposer que ce soit là le désert; au con-

traire, il parle très-souvent de la bonne qualité et de l'abondance des eaux, de l'étendue et de la richesse des pâturages; il cite parfois des bourgades et des tribus qui se rencontrent sur la route; et s'il paraît résulter de quelques parties du récit que la population est faible, on ne peut rien conclure de ceci; car, dans les lieux qui nous sont très-connus, ne trouve-t-on pas souvent des contrées fertiles et cependant inhabitées [1]?

Dans un des itinéraires de Moula-Ah'med, ce voyageur signale, entre El-'Ark et Ouadi-Rir', un grand désert qu'il appelle Mor'eran, et un autre, la Mefaza de Sid-Khâled, entre Sidi-Khâled et Ouadi-Rir'. La proximité d'El-'Ark et de Sidi-Khâled autorise à penser que le Mor'ran et la Mefaza sont une seule et même chose. Il résulte, du reste, de son propre récit, que les pèlerins trouvèrent de l'eau dans ces solitudes, bien qu'on leur eût annoncé qu'il n'y en avait pas.

Il me paraît impossible de ne pas reconnaître, après la lecture attentive des documents contenus dans cet ouvrage, que le désert, ainsi que je l'ai dit dès l'introduction, est beaucoup plus éloigné du littoral qu'on ne l'avait imaginé jusqu'ici, et que les contrées désignées sous le nom de S'ah'ra par les indigènes ne répondent nullement à l'idée que ce mot nous en avait fait concevoir; car elles sont généralement habitées et cultivées ou cultivables.

Il existe encore, relativement au K'ibla, une opinion que je crois erronée. On a dit que cette contrée ne produisait pas de céréales: la preuve du contraire se trouve dans le récit de M. Fabre. Si donc, parmi les tribus qui l'habitent, il en est qui viennent faire des achats considérables de blé

[1] Il faut rappeler, toutefois, qu'El-'Aïachi, lors de son retour par le K'ibla, parle de sables entre Neft'a et El-'Ardj; mais il fait observer à ce sujet que la caravane avait alors quitté la route habituelle et avait incliné vers le Sud.

dans le Tell, on ne peut tirer de ce fait la conclusion absolue dont il vient d'être parlé. Il me semble que la plupart des nomades du K'ibla ne se livrent pas à cette espèce de culture, non point faute de terrains qui y soient propres, mais pour donner moins de prise au pouvoir, quel qu'il soit, qui cherche à les dominer. Sachant que les gens du Tell ont besoin des dattes et autres produits de leur sol ou des contrées situées plus au Sud, ces nomades sont toujours sûrs d'être reçus sur les marchés du Nord, moyennant quelques sacrifices pécuniaires, sacrifices inférieurs à ce que leur coûteraient les visites de collecteurs armés dont parle M. Fabre.

NOTE SUR LES HEURES.

L'indication des heures, chez les musulmans, se fait à l'aide d'expressions dont la traduction ne laisse pas d'être embarrassante, parce qu'elles ne rappellent pas, comme chez nous, des divisions exactes et uniformes du temps, qui restent les mêmes dans toutes les saisons, mais qu'au contraire elles se rapportent à des circonstances essentiellement variables, selon les différentes époques de l'année. Ainsi, l'heure qu'ils appellent *mor'reb*, par exemple, et qui signifie « le coucher du soleil, » n'est pas la même dans tous les pays ni dans toutes les saisons; de sorte que, traduire cette expression par « cinq heures après midi, » c'est supposer que le soleil se couche partout et toujours à la même heure. Pour éviter ces erreurs, peut-être inévitables dans la traduction des mots par lesquels les musulmans expriment les divisions du temps, j'ai conservé les dénominations arabes. Je vais ici énumérer toutes celles de ces expressions qui se trouvent employées dans El-'Aïachi et dans Moula-Ah'med; j'essayerai de fixer leur valeur d'après les meilleurs glossaires, d'après une étude attentive des deux manuscrits où elles sont employées, et les explications qui m'ont été données par des Algériens instruits.

سَحَر *sah'ar* (dans l'usage vulgaire), c'est le temps qui précède l'aurore, les premiers rayons du jour;

فَجْر *fedjer,* point du jour, premier rayon de l'aurore;

طلوع الشمس *t'olou' ech-chems*, le lever du soleil. Cette expression emporte avec elle son explication.

ضحى *d'oh'a.* Ce mot, suivant quelques auteurs, est le pluriel de d'ah'oua, qui se dit au moment où le jour est élevé; c'est l'instant de la matinée où, après le lever du soleil, cet astre est le plus haut. D'oh'a exprime un moment encore plus avancé. Il résulte, des divers passages où ce mot

De retour de ce premier voyage, il compose des notices séparées où il consigne le résultat de ses observations. Il reproduit ici le préambule de ce premier travail : « Je raconterai, dit-il, les événements de mon pèlerinage; je donnerai les noms des endroits que j'aurai vus, et j'en ferai la description, afin que les fidèles qui se rendent à la Mecque apprennent à connaître la route et les stations, sachant quels sont les chemins faciles, ceux qui ne le sont pas, les endroits où l'on trouve de l'eau et ceux qui en sont dépourvus. Je parlerai aussi des marabouts, des savants et des personnages considérables que j'aurai eu occasion d'entretenir. »

A la fin de rebi' 1064 (1653), il part une deuxième fois pour la Mecque. Il se pourvoit de tous les livres dont il croit avoir besoin pour composer le récit de ce nouveau voyage. A son retour, il réunit les notes séparées qu'il avait rédigées la première fois, et il en forme un tout.

En 1069 (1658), il avait l'intention d'aller encore en pèlerinage; le mauvais état des chemins le force de renoncer à son projet.

En 1072 (1661), il veut mettre son dessein à exécution; mais il n'y eut pas de caravanes pour la Mecque cette année, à cause des guerres civiles qui désolaient le pays [1]. El-'Aïachi se console de ce contre-temps en composant une longue pièce de poésie sur le mouloud ou nativité de Mahomet.

[1] La révolte de Moula-Rachid contre son frère Moula-Moh'ammed, émir de Tafilêlt.

L'année suivante, le sultan, voyant que le pays était un peu plus tranquille, permit à quelques personnages de haute distinction ou à des marabouts d'aller en pèlerinage. Quoique notre voyageur ne fût pas du nombre des privilégiés et qu'on lui eût refusé le tesrih', ou lettre d'autorisation, il consulte la Divinité, au moyen de l'istikhara [1], afin d'être fixé sur l'entreprise qu'il médite. « Les hommes intelligents, dit-il, et qui connaissent leur religion, ont recours à ce moyen, même pour une vente ou un achat, transactions de peu d'importance; on doit, à plus forte raison, l'employer quand il s'agit d'entreprendre un voyage long et dangereux comme celui de la Mecque. » Aussi El-'Aïachi n'y manque-t-il pas; et, ayant obtenu des augures favorables, il prépare tout pour partir avec un marabout qui avait un tesrih'. Il est probable, quoiqu'il ne juge pas à propos d'en informer le lecteur, que cette autorisation s'étendait jusqu'à lui, ou que, par la suite, il en reçut une lui-même.

Vers le milieu de rebi'-el-oouel [2] de l'année 1073,

[1] On appelle *istikhara* un ensemble de pratiques religieuses par lesquelles on consulte Dieu sur les choses que l'on veut entreprendre. On se purifie, on fait la prière d'obligation (s'ela), on récite une oraison surérogatoire (deker), après quoi on se couche, et on voit en songe ce qu'on doit décider.

[2] Le manuscrit dit, « vers le milieu de moh'arrem, » par une erreur de copiste sans doute; erreur dont l'évidence ressort du reste de ce passage. En effet, El-'Aïachi arrive à Sedjelmâça, peu de jours après sa lettre, le jeudi 1er de rebi'-et-tani. Or, si moh'arrem était la leçon exacte, il se serait écoulé la dernière moitié de ce mois, tout safar, rebi'-el-oouel tout entier, c'est-à-dire deux mois et demi, entre l'envoi de sa missive et son arrivée au camp de la caravane.

El-'Aïachi avait à peu près tout disposé pour son départ. La caravane générale, réunie à Sedjelmâça, était alors sur le point de se mettre en route, la plupart des pèlerins se trouvaient déjà rassemblés dans cette ville, et ils se souciaient d'autant moins d'y prolonger leur séjour, que tout y était hors de prix. Mais notre voyageur, qui avait pour ami intime l'êmir er-rekeb, ou prince de la caravane, Sid-Moh'ammed-el-H'afîân, écrivit à ce chef pour le prier de l'attendre pendant quelques jours, lui promettant d'être prêt au commencement du mois suivant. Afin d'être plus certain d'obtenir le délai qu'il désire, il envoie des lettres aux principaux de la caravane, entre autres à Sid-Ah'med-el-Khat'ib, k'âd'i de Marrakch (Maroc) et de ses dépendances, afin qu'ils appuient sa demande auprès de Sid-Moh'ammed-el-H'afïân. Ses lettres arrivent à propos, car on allait se mettre en route; mais, par une faveur insigne, on recula pour lui le moment du départ, ce qui contraria beaucoup les autres pèlerins.

El-'Aïachi se hâta d'achever ses préparatifs; et, malgré les efforts de ses parents et de ses amis pour le retenir, il part de chez lui le 1er de rebi'-et-tani de l'année 1073 (2 novembre 1662). Ici, on le laissera prendre la parole et raconter lui-même son intéressant voyage.

DÉPART D'EL-AÏACHI.

RÉCIT DE MON DÉPART; MES ADIEUX À MA FAMILLE, À MON PÈRE, À MES ENFANTS.

Jeudi, 1er rebi'-et-tani 1073 (2 novembre 1662).

Je sortis de chez moi[1] le jeudi, au point du jour; car le prophète a dit: « Le jeudi sera béni pour ceux qui, ce jour, se mettront en route de bonne heure. » Aussi, dès le mercredi, j'avais fait sortir les tentes et le bagage pour être tout préparé à profiter de la bénédiction promise par l'envoyé de Dieu. J'allai visiter le tombeau de mon père, afin de prendre congé de lui. Ce devoir accompli, je fis mes adieux à mon oncle paternel, à ma mère, à toute ma famille, et je reçus les leurs. Je dis l'oraison que l'on récite quand on entreprend un voyage, puis je me rendis à la mesdjid[2], afin d'obtenir la bénédiction attachée à cet acte. Je me dirigeai

[1] Notre auteur n'indique pas son point de départ; on verra plus loin que c'est le pays des Aït-'Aïach, kabiles qui habitent la partie de l'Atlas comprise entre les sources de la Moulouïa et celles de l'Ouad-Djîr.

[2] Mesdjid, à proprement parler, est, par opposition à djâma', une mosquée où l'on ne fait pas la khot'ba, ou sermon solennel du vendredi. Cependant je dois avertir que notre auteur ne s'astreint pas à observer cette différence, et qu'il emploie, presque toujours le premier de ces mots dans le sens de l'autre. *Mesdjid,* prononcé *mesguid,* dans beaucoup d'endroits, est l'origine du *mezquita* des Espagnols et de notre mot *mosquée.*

ensuite vers le campement des autres pèlerins et visitai le tombeau de Sid-'Abd-Allah-el-Mazr'i-ed-Dedici, qui était à côté du bivac. Dès le lever du soleil, on avait commencé à charger dans ce lieu, où j'avais fait porter tous mes effets. Là, je me séparai de mes parents, de mes amis, et les larmes coulèrent en abondance[1].

Nous marchâmes toute cette journée jusqu'à l'ac'er[2]. Cependant nous n'arrivâmes ni à H'ella (حلة), ni à K'ec'er (قصر), parce que, dans cette saison, les journées sont courtes, et que les allées et venues des pèlerins, les adieux, etc. nous avaient fait perdre du temps. Nous couchâmes près du défilé[3] de Toulichât (خنق تليشات), où nous fûmes bien traités par les habitants, sous tous les rapports.

Dans cet endroit, les allées et venues cessèrent; le chagrin du départ commença à se calmer, et la seule chose qui nous occupa était la crainte de nous trouver en retard avec la caravane qui nous attendait à Sed-

[1] On supprime ici un passage relatif au chagrin du départ, etc. On a déjà vu, dans la préface, qu'il y aura souvent lieu de faire de semblables suppressions, dont on n'avertira plus, à l'avenir, pour ne pas multiplier les notes sans utilité.

[2] Voir la note en tête de l'ouvrage.

[3] *Khenk'*, étranglement, défilé. C'est sans doute de cet endroit que Léon l'Africain veut parler, lorsqu'il dit (tom. I, pag. 103) : « Le Cheneg est une province sur le fleuve de Ziz, qui confine avec les montagnes de l'Atlas..... les habitants sont..... les uns, pauvres en toute extrémité, et les autres opulents, parce qu'ils ont le gouvernement du *pas* qui est entre Fès et Segelmesse, là où ils font payer de grosses gabelles aux marchands. Cette province a 40 milles d'étendue. »

jelmâça, et, par conséquent, de manquer le pèlerinage; car, au moment où j'envoyai des messagers pour solliciter un délai, j'en recevais qui me pressaient de partir. Mon frère Moh'ammed passa la nuit avec moi; il devait m'accompagner à la Mecque; mais il tomba malade subitement, et il lui fallut renoncer à son projet et retourner dans notre pays. Ce contre-temps le chagrina tellement qu'il en répandit des larmes.

Vendredi, 2 de rebi'-et-tani (3 novembre).

Nous marchâmes toute cette journée jusqu'à la nuit, et nous allâmes coucher à Ta'lâlin (تعلالين).

Samedi, 3 de rebi'-et-tani (4 novembre).

C'était le premier jour de l'hiver. Nous entrâmes dans le défilé, et nous descendîmes à K'ec'er-beni-'Otsmân (خنق قصر بنى عثمان), où nous couchâmes. J'y rencontrai mon ami le légiste (*fak'i*), Sid-Moh'ammed-ben-Es-Souci, qui passa la nuit avec moi, et dont l'intéressante conversation fit un peu trêve à ma douleur.

Dimanche, 4 de rebi'-et-tani (5 novembre).

Nous partîmes de K'ec'er-beni-'Otsmân, et, dans l'après-midi, à l'achïa, vers cinq heures du soir, je visitai, en pèlerinage, le tombeau de l'imâm Moula-'Abd-Allah-ben-T'ahar-el-H'açani, à Medr'ara (مدغرة)[1].

[1] C'est le chef-lieu du canton que Léon l'Africain appelle Matgara, lequel est, dit-il, un autre territoire hors de ce détroit (*el-khenk'*). Moula-Ah'med mentionne la tribu des Oulâd-'Abd-Allah ben-'Amar,

Je passai la nuit chez le fils de ce saint personnage, Moula-Moh'ammed-ben-'Ali, qui me reçut fort bien. Il traita aussi les autres pèlerins, et ne négligea rien pour nous obliger ou nous être agréable, donnant du kouskouçou aux gens, de l'orge aux animaux, et, en général, tout ce qui manquait aux nécessiteux qui n'avaient que peu ou point de provisions. Mon séjour chez lui fut des plus agréables. Que Dieu le comble de biens!

Notre hôte tenait de son père une oraison à l'aide de laquelle on ne courait aucun danger dans les lieux périlleux et on n'avait aucun malheur à y redouter. Il voulut bien me la communiquer.

Lundi, 5 de rebi'-et-tani (6 novembre).

Je partis de chez cet homme généreux, et j'allai visiter le fak'i « légiste » Sid-Abou-Beker-'Ali-ben-el-H'acen, qui mourut quelque temps après, au commencement de 1074, pendant que nous allions en H'edjâz. Je descendis, ce jour, vers l'Ouad-er-Reteb (وادى الرتب) [1], chez le raïs el-belâd « chef de canton » Moh'ammed-ben-Mor'far, où je reçus une hospitalité libérale.

Mardi, 6 de rebi'-et-tani (7 novembre).

Nous quittâmes l'Ouad-er-Reteb, et nous descendîmes à la zaouïa de Sid-Ah'med-ben-'Abd-es'-S'adok'. J'y ren-

comme appartenant au canton de Medr'ara. (Voyez plus loin un passage sur les Madr'ar-ebn-Fatin.)

[1] Le mot *Reteb* est écrit *Retel*, par Léon l'Africain, qui appelle ainsi le canton de 50 milles d'étendue situé entre Medr'ara et Sedjelmâça.

contrai Ebn-'Abd-Allah, fils de ce saint personnage; nous nous donnâmes réciproquement la bienvenue.

Le pays était alors divisé par une guerre acharnée. Le parti à la tête duquel était le prince du pays (êmir el-belâd) avait battu l'autre, avait dévasté son territoire et avait coupé deux cents palmiers. Que Dieu éloigne ce feu de discorde!

Mercredi, jeudi et vendredi, 7, 8 et 9 de rebi'-et-tani (8, 9 et 10 novembre).

Nous partîmes au s'bah'. Je rencontrai, dans le chemin, le chérif, le légiste Moula-Moh'ammed-ben-'Abd-Allah-ben-S'aïd, qui me connaissait depuis longtemps et était un de mes amis. Lorsque nous prîmes congé l'un de l'autre, il me donna une oraison pour les endroits périlleux[1].

Nous marchâmes toute cette journée, et nous entrâmes à Sedjelmâça (سجلماسة) dans la soirée ('achïa.) Je descendis à la mous'alla-el-'aïd (l'oratoire de la fête)[2],

[1] La prière généralement employée, en pareil cas, par les Algériens, est un verset du K'oran, qu'ils appellent le verset du trône (aïat-el-korsi). C'est leur oraison de saint Julien.

[2] On appelle ainsi un lieu où la population va faire la prière en certaines occasions, notamment le jour de l'aïd-el-kebir, ou la grande fête, et celui de l'aïd-es'-s'er'ir, petite fête à la fin du ramad'ân. Le mous'alla d'Alger était hors de la porte dite Bâb-el-Ouad. Dans des temps plus anciens, il avait été entre les murailles d'une vaste église chrétienne ruinée, sur l'emplacement de la grande mosquée actuelle. (Voyez, sur la mous'alla, M. de Sacy, *Chrest. arabe*, t. I[er], p. 192.) Le voyageur espagnol Badia, sous le pseudonyme d'Ali-Bey, dit, tom. I, pag. 226 : « Je rappelle, à cet égard, qu'auprès de toutes les

hors de la k'as'ba de cette ville. Je trouvai la caravane campée hors de Sedjelmâça, à El-R'orfa (الغرفة), où elle attendait depuis longtemps. L'êmir er-rekeb, Sid-Moh'ammed-ben-Sid-Moh'ammed-el-H'afiân, était sorti le jour même de notre entrée, et la caravane se préparait à partir le jeudi. Sid-El-H'afiân, ayant appris mon arrivée, revint en ville et m'aida à faire mes préparatifs. Le départ fut, à cause de moi, reculé jusqu'au samedi. Je ne séjournai donc que deux jours, temps qui ne suffisait pas pour ce que j'avais à faire. J'achetai tout ce qu'il me fallait pour le voyage. Je n'eus pas le temps d'aller visiter, en pèlerinage, les marabouts de l'endroit, ni de voir les personnes pieuses ou savantes qui y habitent. Je ne pus aller qu'à la k'oubba de Sid-'Abd-Allah-ed-Dek'ak', ce qui suffira, aux yeux du Très-Haut, attendu que, si je n'ai pas fait d'autres pèlerinages, ce n'a pas été par un effet de ma volonté, mais seulement à cause de la hâte où j'étais.

Sid-Ed-Dek'ak', dont je viens de parler, est mentionné dans le Kitâb-et-Tchououf d'Et-Tadeli. Parmi les gens distingués de Sedjelmâça, ou recommandables par leurs vertus et leur puissance, j'ai vu Moula-Moh'ammed-ben-Moubarak, dont la bienfaisance s'étend à tous les habitants de la ville. J'ai rencontré, en outre, le khat'ib de la grande mosquée [1], Moula-Moh'ammed-

villes, vers le quart du Sud-Est, il se trouve un endroit nommé El-Ems'alla, qui est destiné à la prière pascale.» Dans cette hypothèse, la mous'alla d'Alger eût été mal placée.

[1] Khat'ib, celui qui lit la khot'ba à la mosquée.

ben-'Abd-Allah-ben-es-Sid, lequel est en même temps professeur de l'école supérieure (*medreça*), annexée à ladite mosquée. Le vendredi, dans l'oratoire de l'émir, j'ai trouvé Sid-Ah'med-ben-Moh'ammed et son frère Sid-Moh'ammed-et-Tedjemouâti[1]. Je ne fis, faute de temps, qu'échanger quelques compliments avec eux. Enfin, dans le medjelès[2] de ces oratoires, j'ai vu le k'âd'i Sid-Red'ouân, le mouderris (professeur) Sid-El-'Arbi-ben-'Abd-el-'Aziz, et son frère Sid-Ah'med; mais ce fut seulement le jour de notre départ, et lorsque, la caravane étant déjà sortie, ils venaient pour prendre congé de nous.

Pendant les deux jours que je passai à Sedjelmâça, je fus très-bien traité par l'êmir el-belâd, qui me donna même des provisions pour le voyage. J'avais amené trois chameaux avec moi, et j'en achetai un autre à Sedjelmâça. Je donnai le meilleur à l'êmir er-rekeb, et j'amenai les trois autres à Touât. L'êmir el-belâd fit des lettres pour tous les pays qui dépendaient de lui sur notre route, afin que mes chameaux reçussent des rations jusqu'à Touât.

Samedi, 10 de rebi'-et-tani (11 novembre).

Je quittai Sedjelmâça le samedi 10 de rebi'-et-

[1] Dans le manuscrit 475 de la bibliothèque d'Alger, il y a deux pièces de vers sur des questions théologiques, dont l'auteur, Sid-'Abd-el-Mâlek-ben-el-Fak'i-Sid-Moh'ammed-et-Tedjemouâti, est peut-être le fils du personnage dont parle Moula-Ah'med.

[2] Lieu où l'on s'assied. A Alger, on donne ce nom au tribunal d'appel formé par les k'âd'i et les mufti.

tani, et ne sortis de la ville que lorsque la caravane était déjà en route. Quand je passai sur le lieu de son bivac, je n'y trouvai plus personne. Je suivis leurs traces, et si l'êmir er-rekeb n'avait pas laissé, au milieu du chemin, quelqu'un pour m'attendre, je n'aurais peut-être point retrouvé la caravane, que je ne rejoignis pas avant minuit. Elle était alors au bivac à 'Aïn-el-'Abbâs (عين العباس).

Dimanche, 11 de rebi'-et-tani (12 novembre).

Le lendemain, nous séjournâmes en cet endroit pour attendre quelques compagnons qui étaient restés à Sedjelmâça, à cause de leurs affaires; ils nous rejoignirent ce jour même. Là je reçus les adieux des dernières personnes de mon pays qui étaient venues m'accompagner; et, à partir de ce moment, nous restâmes sans nouvelles les uns des autres. Je leur donnai des lettres pour mes parents et mes amis; j'écrivis aussi à mes amis de Fês, ne sachant pas si je les reverrais jamais.

Lundi, 12 de rebi'-et-tani (13 novembre).

Nous partîmes d'Aïn-el-'Abbâs[1], nous dirigeant vers une terre étrangère. Ce que nous laissions en arrière

[1] M. d'Avezac, dans sa géographie de l'Afrique septentrionale (pag. 165), s'appuyant sur l'autorité du chérif Moh'ammed, place 'Aïn el-'Abbâs au-dessous de Fida en Tafilêlt, à une journée sur la route de Touât.

cessa de nous occuper, et nous ne pensâmes plus qu'au but vers lequel nous tendions.

Devant nous se développait une contrée vaste, où la population est rare et disséminée, un de ces endroits difficiles où chacun ne s'occupe que de soi, de ses bagages et de ses bêtes de somme. Dans le pays raviné que nous parcourions, l'œil n'aperçoit que la poussière soulevée par un vent continuel. Les chameaux et les oiseaux du ciel peuvent seuls traverser ces solitudes. Nous ne nous arrêtâmes qu'à l'eucha. Sur l'emplacement de notre bivac, il y avait des trous creusés dans le sable, où nous trouvâmes de la bonne eau, qui valait celle que nous avions bue jusqu'alors. Nous y fîmes nos provisions pour trois jours, afin de traverser le h'ammâd (الحماد). Chacun visita ses outres et les remplit.

Mardi, 13 de rebi'-et-tani (14 novembre).

Nous partîmes au point du jour, et, vers une heure de l'après-midi, nous commençâmes à gravir le h'ammâd; nous couchâmes près du sommet[1], dans un endroit que l'on appelle Ouad-es-Sebt' (وادى السبط).

Mercredi, 14 de rebi'-et-tani (15 novembre).

Nous partîmes de cet endroit et nous marchâmes toute la journée, jusqu'à la nuit, dans un terrain rude, difficile : on n'y trouve ni arbre, ni broussailles, ni herbe. L'œil n'y aperçoit que des nuages de poussière soulevés

[1] Je traduis ainsi le mot *kerb* (كرب), que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire. La suite du récit indique qu'il ne peut avoir d'autre sens.

par des vents continuels, qui, dans leur violence, effacent les traces de la marche des caravanes, à mesure que les pieds des hommes et des animaux les y impriment. L'aquilon, qui soufflait en ces lieux, égalait en froideur ce qu'on ressent en enfer[1]; les mots me manquent pour caractériser cette température rigoureuse. Nous ne nous arrêtâmes pour la couchée qu'au mor'reb, et personne ne put dormir, de la nuit, à cause du froid.

Jeudi, 15 de rebi'-et-tani (16 novembre).

Le lendemain nous descendîmes du h'ammâd après le d'ohor, et nous arrivâmes, avant l'ac'er, à la couchée, au-dessous de cette montagne, dans un terrain rude, sablonneux et qui, cependant, offrit quelque pâture aux chameaux, pâture, toutefois, aussi insuffisante pour les rassasier que l'est une goutte d'eau pour étancher la soif d'un homme altéré.

Vendredi, 16 de rebi'-et-tani (17 novembre).

Nous partîmes de cet endroit et nous arrivâmes vers l'Ouad Djir (وادى جير), à l'heure du d'oh'a; cette rivière est grande, large, bordée d'arbres. Il y a beaucoup de pierres et d'arbres dans les environs. Les cours d'eau qui y confluent viennent de très-loin et n'y arrivent

[1] Les musulmans croient qu'il y a en enfer un lieu appelé *zemmarir*, où le froid est extrême. L'expression familière usitée chez nous (un froid d'enfer) donnerait à croire qu'il a existé jadis quelque opinion analogue dont la trace se serait perdue.

qu'après plusieurs jours de marche. La source de l'Ouad-Djir est du côté de mon pays[1]; ses bords sont couverts de cultures et de populations; son cours est dans la direction du S'ah'ra, vers lequel il coule entre des rives parsemées de villages. Lorsque cette rivière arrive vers la partie du H'ammâd-el-Kebir qui est entre la vallée et Sedjelmâça, la population cesse jusqu'au premier village de l'Ouad-el-Açaouïr, endroit où elle recommence et se continue, pendant environ dix journées, jusqu'auprès de Touât. Alors l'Ouad-Djir tourne sur la droite[2], dans d'immenses sables. Cette vallée n'est pas d'un grand profit et est un lieu d'effroi; cependant, lorsque nous la parcourûmes, la paix y régnait; nous y trouvâmes des juments abandonnées à elles-mêmes, sans gardiens, et personne ne songeait à les voler, dans la crainte des punitions sévères que l'émir infligeait aux malfaiteurs. Ceux-ci, lorsqu'ils tombaient entre les mains de ce chef, ne pouvaient échapper au châtiment, et c'est à cause de cette justice rigoureuse que, par la grâce de Dieu, le pays se trouvait délivré des mauvais sujets.

Cette extrême sévérité envers les voleurs n'était pas conforme à la loi, et souvent elle s'exerçait à tort; mais c'était le seul moyen de faire cesser les vols; et, après

[1] Moula-Ah'med, qui a copié ce passage, a substitué à *mon pays*, ces autres mots : *le pays des Aït-'Aïach*. Cette circonstance nous fait connaître la patrie de notre auteur, laquelle était, du reste, déjà indiquée par son surnom de *El-'Aïachi*, et par l'itinéraire qu'il suit pour arriver de chez lui à Sedjelmâça.

[2] Au Sud-Ouest ou à l'Ouest.

tout, la mort de quelques-uns amenait la réforme de tous.

Nous suivîmes l'Ouad-Djir jusqu'au moment du d'ohor, et nous nous arrêtâmes alors auprès d'un cours d'eau, que l'on appelle D'âïa el-H'amâr (ظاية الحمار).

Samedi, 17 de rebi'-et-tani (18 novembre).

Nous partîmes de cet endroit, et, après avoir traversé un autre h'ammada[2], nous descendîmes auprès d'un lieu qu'on appelle Es-Sed (السد), sur un affluent très-abondant de l'Ouad-Djir.

Dimanche, 18 de rebi'-et-tani (19 novembre).

Nous quittâmes Es-Sed, et nous traversâmes, au d'oh'a, un lieu qu'on appelle Adjeli (اجلى), le premier village de l'Ouad-es-Sâoura (وادى الساورة). C'était aussi le premier des endroits pour lesquels l'êmir de Sedjelmâça m'avait donné des lettres; mais là on n'eut pas égard, le moins du monde, à sa recommandation. Nous nous arrêtâmes, ce jour, dans un village qu'on appelle Fâzzer (فازّر).

Lundi, 19 de rebi'-et-tani (20 novembre).

Nous partîmes de ce lieu, et nous descendîmes au

[1] Cette expression, *un autre h'ammada*, ferait supposer que ce mot a déjà été employé plus haut, ce qui n'est point le cas. Peut-être faut-il lire *d'aïa-el-h'ammâd* (le lac du h'ammad), au lieu de *d'aïa-el-h'ammâr*. H'ammada ne se trouve pas dans les dictionnaires. Des indigènes de l'Ouest m'ont assuré que ce mot signifie un terrain sec et élevé, par rapport à des contrées basses et marécageuses.

bourg des Beni-'Abbâs (بنى عباس), qui sont trois villages disséminés sur le penchant d'une petite montagne qui touche au bord de la rivière. Le canton, fertile en palmiers, offre beaucoup de beaux jardins fruitiers; on y voit aussi un canal d'eau courante et douce.

Auprès de là, dans un autre village, vivait Sid-Ah'med-ben-'Abd-Allah-ebn-Abou-Meh'alli[1], personnage qui jadis se mit en état de révolte ouverte, et dont la sédition avait commencé dans ce bourg. Aujourd'hui encore sa maison est connue et on la montre aux voyageurs.

Comme nous descendions chez les Beni-'Abbâs, Sid-Ibrâhim-es-Souci m'envoya une lettre contenant une question; cet homme faisait le pèlerinage avec nous, mais je n'avais eu jusque-là aucun rapport avec lui. La question, formulée en trois vers, était relative à la poésie. J'ai oublié ces vers, mais en voici le sens : « Peut-on, pour les besoins de la rime, changer les signes voyelles, en retrancher ou en ajouter? » Ceci me fit connaître que j'avais affaire à un poëte et je crus devoir lui envoyer une réponse rimée, dans laquelle je lui disais que cette licence, intolérable dans le langage libre, peut être admise en poésie, où la sévérité des règles met un auteur fort à l'étroit; mais qu'il fallait n'user d'un pareil moyen qu'à la dernière extrémité,

[1] C'est probablement le marabout révolté qui s'empara de Maroc, au commencement du vi^e siècle de l'hégire, après avoir battu 'Ali, fils de Ioucef-ben-Tachfin, ainsi que le rapporte Léon l'Africain (tom. I, pag. 175), qui l'appelle El-Mah'eli.

et lorsqu'il y avait impossibilité de faire autrement [1].

Nous quittâmes, au d'ohor, les villages des Beni-'Abbâs, et, continuant de suivre la bande de pays habitée, nous descendîmes loin de ces villages, sur le bord de la rivière.

Mardi, 20 de rebi'-et-tani (22 novembre).

De là nous allâmes bivaquer auprès d'un village qu'on appelle Bechir (بشير).

Mercredi, 21 de rebi'-et-tani (22 novembre).

Nous partîmes de Bechir, et nous laissâmes sur notre gauche Er-R'âfa (الغافة), canton où il y a beaucoup de villages qui possèdent des plantations de palmiers. Ce lieu est, de tout le Ouâdi, celui qui produit le plus de dattes. Une grande quantité d'Arabes le parcourent pour s'y livrer à la chasse. Nous ne traversâmes pas le canton et nous prîmes par un h'ammada, que nous longeâmes sur son côté gauche, jusqu'à ce que nous descendîmes à un lieu appelé Foum-el-Medfa' (فم المدفع). C'est le point d'intersection de la route que nous venions de parcourir, avec le chemin de S'âber (صابر), lequel coupe le H'ammâd-el-Kebir et va jusqu'à Mezer'mour (مزغمور).

[1] Le procédé dont parle El-'Aïachi a quelque analogie avec celui qu'emploient nos poëtes, et dont voici un exemple :

.... Ah ! bon Dieu, je *frémi*.
Pandolfe qui revient! fut-il bien endormi!

(Molière, *l'Étourdi*, acte II, scène 5.)

Jeudi, 22 de rebi'-et-tani (23 novembre).

Après avoir quitté Foum-el-Medfa', nous traversâmes un village que l'on nomme Beni-Khalef (بنى خلف); nous marchâmes toute cette journée et nous allâmes bivaquer à la zaouïa de Sid-Ah'med-ben-Mouça (زاوية سيدى احمد بن موسى). L'amel, ou chef du pays, me traita, ainsi que toute la caravane, et il me fournit tout ce que l'émir de Sedjelmâça lui avait recommandé, par sa lettre, de me donner.

Vendredi, 23 de rebi'-et-tani (24 novembre).

Nous partîmes au s'bah', après avoir visité, en pèlerinage, le tombeau de Sid-Ah'med-ben-Mouça. Nous marchâmes dans le canton qui dépend de cette zaouïa [1] jusque dans un lieu qu'on appelle Et'-T'ouïl [2] (الطويل), lequel est à l'extrémité méridionale dudit canton.

Samedi, 24 de rebi'-et-tani (25 novembre).

Nous partîmes d'Et'-T'ouïl, et, laissant les bourgs

[1] Les tribus désignées sous le nom de zaouïa sont fixées auprès de la demeure des marabouts vivants, et des k'oubba ou tombeaux des marabouts morts. Les individus qui les composent sont considérés comme autant de serviteurs de ces saints personnages. En effet, le marabout ou ses ayants droits les commande seul, et perçoit, à son profit, toutes les redevances attribuées ailleurs au beylik. Comme il y a presque toujours un enseignement dans ces k'oubba, elles prennent le nom de zaouïa.

[2] 'Ogla-T'ouïla, de l'itinéraire du chérif Moh'ammed, cité par M. d'Avezac, est peut-être notre T'ouïl.

des Oulâd-Râfia' (اولاد رابيع) sur notre gauche, nous traversâmes un h'ammada, et nous allâmes bivaquer sur un cours d'eau que l'on appelle l'Ouad-T'emr'aoub (واد طمغاوب). Nous y fîmes nos provisions d'eau pour le séjour.

Dimanche, 25 de rebi'-et-tani (26 novembre).

Nous quittâmes cet endroit, et une partie de la caravane suivit l'Ouad, en passant par des villages qu'on appelle El-K'as'bât (القصبات). Le reste prit à gauche de ce canton, parce qu'il croyait que l'on s'égarerait si l'on continuait de suivre l'Ouad. Les deux troupes ne se rejoignirent qu'à l'eucha; et nous nous arrêtâmes tous ensemble au coude [1] de l'Ouad, dans un défilé de la montagne où la rivière tourne, se dirigeant vers les sables.

Lundi, 26 de rebi'-et-tani (27 novembre).

De là, nous allâmes vers le h'ammâd qui est entre Touât et l'Ouad, et nous descendîmes à un endroit qu'on appelle Ed-Demirk'a (الدميرقة). Ce mot est un diminutif de dimrâk', nom d'un arbre dont les chameaux se nourrissent volontiers, et qui a la propriété de les engraisser. On appelle ainsi cet endroit parce qu'il y croît beaucoup de ces arbres.

[1] Le manuscrit porte ici اخر الوادى. La contexture de la phrase ne permet pas, il me semble, de donner un autre sens à ce mot que celui de *coude*. Dans tous les cas, ce ne peut pas être *fin*, puisque l'auteur ajoute que là la rivière tourne, se dirigeant vers les sables.

Mardi, 29 de rebi'-et-tani (28 novembre).

Nous partîmes de Demirk'a, et nous marchâmes toute la journée. Nous n'arrivâmes à El-H'aç'oua (الحصوى) que vers le premier tiers de la nuit. Ce lieu est un tenïa, ou col, à la fin du h'ammâd qui domine le pays de Touât (توات). Je n'avais jamais fait une pareille étape avec autant de fatigues et de faim pour les hommes et les animaux. Nous n'arrivâmes au bivac qu'après une très-forte journée et une nuit de marche. Dieu veuille que ce soit là notre dernière mauvaise journée !

Mercredi, 28 de rebi'-et-tani (29 novembre).

Nous partîmes d'El-H'aç'oua, et nous entrâmes dans le commencement du pays de Touât par les bourgades que l'on appelle Tsâbet[1] (تسابيت).

Jeudi, 29 de rebi'-et-tani (30 novembre).

Dans la principale de ces bourgades, je visitai en pèlerinage l'ami de Dieu, Sid-Moh'ammed-S'âlah', élève de Sid-Abou-er-Raouaïn, qui est enterré à Meckneça de l'Ouest. Nous y arrivâmes, au d'oh'a, le jeudi, dernier jour de rebi'-et-tani[2], et nous y restâmes six jours[3].

[1] Léon l'Africain (t. I, p. 9), en énumérant les villes ou bourgades du S'ah'ra barbaresque occidental, cite Tegvad (Touât), Tsâbit, Tégorarin, etc. Il est probable que ce Tsâbit est le Tsâbet cité par El-'Aïachi.

[2] Après la date de son départ, celle-ci est la seule que donne El-'Aïachi jusqu'à cette époque de son voyage; mais ces deux indications ont suffi pour la construction du calendrier de l'itinéraire, dont la concordance est parfaite.

[3] El-'Aïachi ne donne pas ici le nom de cette bourgade; mais plus

Vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi et mercredi, 1, 2, 3, 4, 5, 6 djoumâd-el-oouel (1, 2, 3, 4, 5, 6 décembre).

SÉJOUR.

Nous vendîmes dans cet endroit les chameaux et les chevaux malades ou fatigués, et nous y achetâmes des dattes. Ce fruit offre dans ce pays beaucoup d'espèces différentes, qui se vendaient à fort bon marché.

Je ne trouvai point dans cet endroit un seul marabout, un homme pieux ou un savant; ce sont tous des ignorants qui ne savent pas même écrire, des gens de commerce dont les moyens d'existence sont principalement basés sur la vente des dattes. A la sortie de la ville, il y a de beaux pâturages pour les chameaux; les nôtres s'y reposèrent de leurs fatigues et y engraissèrent pendant le temps de notre séjour.

La valeur du mitk'al ordinaire[1], parmi les gens de ce pays, est de vingt-quatre mouzounat. Ils ont encore un autre mitk'al de quarante mouzounat, qu'ils appellent

bas, en quittant ce lieu, il dit : « Nous quittâmes Touât, etc. » Dans une lettre à ses parents, qui est à la page 77 du manuscrit, il dit encore, à propos de la même localité : « Le 7 de djoumâd-el-oouel, je partis de Touât, etc. »

[1] *Mitk'al.* Les monnaies ont subi de telles variations, dans les États Barbaresques, qu'il est presque impossible d'assigner leur valeur à une époque donnée. Cependant, par des motifs qu'il serait peu utile et fort long de développer ici, je pense que le mitk'al ordinaire valait alors 3 francs 60 centimes, et le mitk'al cherifi, 6 francs.

cherifi, du nom de l'êmir Ech-Cherif, prince de Sedjelmâça, dont leur pays est une dépendance.

Je fis la prière du vendredi dans cet endroit, le lendemain de notre arrivée. Le khat'ib lut la khot'ba sur un papier, ainsi que le sermon. Ce dernier morceau était assez bon, et il l'avait sans doute trouvé tout fait sur un vieux livre. Il est permis de le croire, à la manière dont il l'estropia à la lecture. Quoi qu'il en soit, il se hâta d'en finir par la formule : « Écoutez la parole du prédicateur, suivez ses conseils, et que le salut soit sur vous ! » Un homme de la caravane, qui assistait à ce sermon, pleurait abondamment; je crus d'abord qu'il en faisait semblant, mais, à ma grande surprise, je reconnus, en l'observant avec plus d'attention, qu'en effet ses larmes étaient sérieuses.

Ce fut par les motifs suivants que nous séjournâmes dans ce lieu : lorsque le change de l'or s'était élevé à Tafilêlt, la majeure partie des pèlerins avait résolu d'en prendre à Touât, où ce métal est à fort bon marché. D'ailleurs, ils n'avaient pas fait toutes leurs provisions à Tafilêlt, à cause de la cherté des denrées, et il fallait les compléter dans cet endroit.

Les bourgades de Ṭsâbet sont le rendez-vous des caravanes qui viennent de la ville de Timbouktou, du canton d'Agri et des différentes parties du Soudân. On y trouve des étoffes de toutes espèces et des marchandises de tout genre qui y arrivent en grande quantité. C'est l'entrepôt des articles qui viennent du Maroc, à la demande des gens du Soudân, tels que chameaux,

vêtements de drap et de soie ; de sorte qu'une caravane qui se rend à Tsâbet y trouve un marché important.

Jeudi, 7 djoumâd-el-oouel (7 décembre).

Nous quittâmes Touât après avoir été rejoints par une compagnie de gens de ces endroits, qui voulurent faire le pèlerinage avec nous. Laissant derrière nous les bourgades de Touât, nous tournâmes, à gauche, vers la ville d'Aouguert (اوكرت), et nous nous arrêtâmes au village d'Ed-Der'âmcha (الدغامشة), près la zaouïa de Sid-'Abd-Allah-ben-T'amt'am.

Vendredi, 8 djoumâd-el-oouel (8 décembre).

Comme nous partions de cet endroit, l'êmir er-rekeb alla, avec quelques amis, visiter le marabout. Dieu ne voulut pas que je les suivisse, parce que, la caravane ayant pris sur la droite, et me trouvant à pied, je ne pouvais marcher vite [1]. D'ailleurs, le pays que nous parcourions était du sable.

Lorsque nos compagnons nous rejoignirent, ils ne tarirent pas en éloges sur le saint homme qu'ils venaient de visiter et sur l'accueil hospitalier qu'ils en avaient reçu. Il traitait ses hôtes, disaient-ils, avec des mets qui, dans ce pays, sont aussi rares et aussi chers que des médicaments.

[1] On voit, par plusieurs passages, qu'El-'Aïachi accomplissait le pèlerinage à pied. Comme il avait des chameaux et des chevaux, c'était sans doute dans des vues de mortification qu'il agissait ainsi, ou bien accidentellement.

D'après ce qu'on nous rapporta, ce marabout ne permet à aucun Arabe du pays de venir manger chez lui; et lorsqu'il y a des étrangers, et que quelques-uns de ces Bédouins se mêlent à eux, il les fait sortir et dit aux hôtes : « Je ne veux pas que ces brigands viennent ici prendre des forces avec mon kouskouçou, pour aller ensuite attaquer les musulmans sur les chemins. » Et lorsqu'il met ainsi outrageusement dehors ces hommes vigoureux, et qui ne reculent devant aucun crime, il est à remarquer qu'il n'en est pas un qui ose lui résister.

Un des pèlerins me raconta que, lorsqu'ils prirent congé de ce pieux personnage, il leur lut la fath'a [1], puis leur fit l'imposition des mains. Un homme de la caravane, qui ne s'était pas trouvé à la prière, vint ensuite lui demander de lire la fath'a pour lui seul. « Une fath'a, répondit le marabout à cet importun, suffit pour le monde entier. »

Lorsque nos amis, qui avaient visité le saint homme, nous rejoignirent, nous étions arrivés au bourg qu'on

[1] Le mot, qui signifie *ouverture*, est le nom du premier chapitre du K'oran, de celui qui *ouvre* ou commence ce livre. Il est devenu, pour les musulmans, une prière à laquelle ils attribuent une grande efficacité. On y trouve les sept versets suivants :

> Louanges à Dieu, souverain de l'univers,
> Le clément, le miséricordieux,
> Souverain au jour de la rétribution.
> C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours.
> Dirige-nous dans le sentier droit,
> Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
> De ceux qui n'ont point encouru ta colère, et qui ne [illegible] pas. Am[illegible]



appelle Oulâd-Mah'moud (اولاد محمود), et qui fait partie du canton d'Ed-Der'âmcha.

Samedi, dimanche, lundi 9, 10, 11 djoumâd-el-oouel (9, 10, 11 décembre).

De cet endroit, nous allâmes à Aouguert, où nous arrivâmes à l'eucha. C'est un assemblage de bourgs nombreux, où il y a des palmiers. Ils font partie du pays de Tedjourâren (تجورارن). Là on acheta ce dont on avait besoin en fait de provisions, pour arriver jusqu'à Ouâregla [1]. Nous séjournâmes deux jours à Aouguert, et nous y échangeâmes les chameaux malades ou fatigués [2].

Me trouvant auprès de la zaouïa de Sid-'Omar-ben-Moh'ammed-S'âlah-el-Ans'âri-el-Khazradji-ech-Châmi, je rencontrai un fak'i (légiste), Sid-Moh'ammed-ben-Moh'ammed-ben-'Ali-ben-Abou-Beker, homme instruit. Il m'adressa deux questions, l'une sur les h'abous ou substitutions, l'autre sur la vente.

J'ai appris, par des gens véridiques, des t'o'lba de Touât et de Tedjourâren, une coutume singulière de leur pays. Si une femme, à la suite d'une querelle avec son mari, force celui-ci à la répudier, il amène deux témoins, et leur dit en parlant de sa femme : « Té-

[1] Le copiste a écrit وارجلان, mais l'erreur est tellement évidente, que l'on n'a pas hésité à rétablir la véritable leçon.

[2] Dans une lettre qu'El-'Aïachi écrit à ses parents, et qui est à la page 73 du manuscrit, on trouve ce passage : « Le 7 de djoumâd-el-oouel, je partis de Touât, et descendis à Aouguert, après trois journées de marche. J'y restai deux jours; j'y changeai deux chameaux, en donnant, par-dessus le marché, environ vingt mitk'al.

moins, vous certifiez que je répudie sa vue, ses actions. » Quand la femme, le temps légal étant expiré, désire contracter un nouvel hymen, elle ne trouve personne qui veuille la prendre avec un pareil acte, lequel n'exprime pas une intention formelle de divorce, comme la loi l'exige; de sorte qu'elle est obligée de revenir à son premier mari. Les t'o'lba qui m'ont raconté ceci prétendaient que cette action était basée sur l'autorité d'un fetoua ou décision, mais je ne sais où ils ont vu ce fetoua [1].

Mardi, 12 djoumâd-el-oouel (12 décembre).

RÉCIT DE NOTRE DÉPART DE AOUAH'DETS.

Aouah'dets est la dernière des villes qui sont sous la dépendance de Sedjelmâça. Nous en sortîmes au s'bah', le mardi 12 djoumâd-el-oouel, nous dirigeant vers Ouâregla [2]. Il partit avec nous une compagnie de gens du pays, qui allaient en pèlerinage. Nous prîmes le chemin de l'Ouad-Ouamguiden (واد ومكيدن), dirigés

[1] On supprime la suite de cette digression, qui n'offrirait aucun intérêt, ainsi que des dissertations théologiques qui remplissent depuis la page 20 jusqu'à la page 32 du manuscrit.

[2] El-'Aïachi a oublié de dire que Aouah'dets est la même chose que Aouguert, ou que c'est, au moins, une bourgade de cette contrée; car, après avoir dit qu'il arriva à Aouguert le samedi 9 de djoumâd-el-oouel, qu'il y séjourna le dimanche 10 et le lundi 11, il ajoute qu'il part de Aouah'dets le mardi 12, sans autre explication. Il résulte, cependant, de la date de l'arrivée, de celle du départ et de l'indication du séjour, qu'il est impossible de ne pas admettre une des deux hypothèses exprimées ci-dessus.

par un Arabe d'El-Khonâfsa (الخنافسة), que le chef de la caravane avait loué pour nous montrer la route. Il y a beaucoup de ma't'en, ou fosses remplies d'eau, dans ce Ouad; on ne fait presque pas une journée de marche sans en rencontrer. L'eau est douce, abondante, et les Arabes de la contrée disent à ce sujet : « Dans l'Ouad-Ouamguiden, on ne s'inquiète pas de l'eau; tous les jours on en trouve. » Cependant, lorsque nous y passâmes, la plupart de ces fosses étaient comblées, parce que les Oulâd-Mah'moud, Arabes de Touât, craignant une incursion de la part des Beni-Saïd (بني سعيد), leurs ennemis, avaient bouché toutes celles qui se trouvaient sur la route de ces derniers.

Du mercredi 13 au jeudi 21 de djoumâd-el-oouel (du 13 au 21 décembre).

Nous continuâmes de suivre ce Ouad, et chaque jour nous trouvions de l'eau. Le temps était alors très-froid, et se maintint d'une rigueur excessive jusqu'à notre arrivée à un bourg qu'on appelle Ouâlna (والن), c'est-à-dire le dixième jour depuis notre départ de Aouah'dets.

Après que nous eûmes traversé ce bourg, nous trouvâmes un pays de sables qui étonnaient l'œil par leur étendue. Nous le parcourûmes avec beaucoup de peines et de fatigues, et nos chameaux eurent encore plus à souffrir que nous. A l'aspect de cette immensité de sables, je me rappelai cette parole, « Bénissez notre

seigneur Mahomet autant que le sable est étendu; » et j'en compris toute la portée [1].

Le bourg dont j'ai parlé plus haut, Ouâlna, était aussi désolé que le désert dans lequel il est situé. Il ne mérite même pas le nom de bourg, car on n'y trouve qu'un petit nombre de palmiers, dont la plupart sont morts, et ressemblent à des mâts que le vent balance. Les huttes sont construites avec les tiges de cet arbre, et les poutres des plafonds proviennent de la même espèce de bois; elles sont de la longueur d'un homme debout. On place les dattes sur le toit qu'elles forment, parce que, si on laissait ces fruits à terre, le vent les emporterait, ou le sable ne tarderait pas à les couvrir.

Nous ne trouvâmes qu'un seul homme dans Ouâlna; il était avec des femmes de sa famille qu'il gardait. Il descend d'un saint personnage, appelé Sid-Moh'ammed-ben-Mouça, lequel est enterré dans une espèce de bâtiment qui, nous a-t-on dit, fut la première construction de ce bourg. C'est ce vénérable marabout qui a fondé Ouâlna, qui a découvert l'eau que l'on y boit, et planté le peu de palmiers qui s'y trouvent. Les Arabes de cette contrée qui venaient à s'arrêter dans cette solitude protégèrent la bourgade à cause du saint. Dans leurs guerres ou leurs contestations, ils prenaient celui-ci pour juge, et ils lui apportaient des provisions en offrande.

[1] C'est un h'adits, ou tradition, qui a été rendu populaire chez les musulmans, par l'ouvrage, très-répandu, qu'ils appellent *Dâleïl-el-Kheïrât* (la route du bien), lequel est une espèce d'eucologe.

Je trouvai dans la zaouïa de Sid-Mouça, un volume du Naouazil d'El-Bourzouli [1], de l'écriture de l'imâm Ez-Zerrok'; la pluie avait un peu gâté ce livre. J'y vis aussi un idjaza [2], ou certificat en écriture orientale. Surpris d'une pareille rencontre, je me demandai comment cette pièce était arrivée dans ce bourg. Après réflexion, je pensai que ces objets pouvaient provenir de la bibliothèque de Sid-Moh'ammed-ben-Isma'ïl, qui était mort à Tegourâren [3], en 1064 ou 1065 (1653-1654 de J. C.). Ce personnage possédait alors une grande quantité de livres, qu'il légua, par testament, aux villes sacrées de la Mecque et de Médine, ajoutant qu'il voulait que son corps fût embaumé, transporté et

[1] L'ouvrage dont il est ici question traite du droit, et il est en grande réputation. L'auteur, Abou-K'acem-ben-Ah'med-el-Bourzouli, a été mufti à Tunis. Le Kefaïa, dictionnaire biographique arabe (ms 156 de la bibliothèque d'Alger), le fait mourir en 242. La bibliothèque d'Alger possède, sous le n° 112, une copie du Naouazil. Voyez l'introduction, pour ce qui concerne le cheikh Zerrok'.

[2] Idjaza, certificat de capacité qu'un cheikh ou maître délivre à son disciple (telmid), et qui donne à ce dernier un caractère régulier et légal pour professer ou pour exercer des fonctions relatives à la science qui lui a été enseignée.

[3] On a vu plus haut que ce mot était écrit Tedjourâren. Le manuscrit porte tantôt تجورارن et tantôt تكورارن. Cependant la première leçon est la plus fréquente. On observe la même variation pour Figuig, qui est souvent écrit Fidjidj. Je crois que la prononciation, malgré ces divergences graphiques, ne change pas, et que si on emploie indifféremment le *kaf* à trois points ou le *djim*, c'est que, de ce côté, cette dernière lettre se prononce probablement *gue* comme en Égypte, ou que le copiste a oublié de placer, dessous, les trois points qui lui donnent la valeur du ك.

enterré à la cité sainte. Pour ce dernier objet, il avait consacré une somme de plus de trois mille soult'ani, destinés à celui qui exécuterait sa volonté. Il donna encore une jument noire, animal excellent, pour qu'elle restât à la disposition des moudjihadin (ceux qui font la guerre sainte). Enfin, il affranchit ses nègres, et leur fit un legs à chacun.

Après sa mort, les gens de la ville exécutèrent ses dispositions testamentaires, sauf l'article relatif au transport du cadavre, dont personne ne voulut se charger. Comme le défunt était connu sur toute la ligne des caravanes de la Mecque, et qu'il passait pour un homme fort riche, on craignait que celui qui transporterait sa dépouille mortelle ne fût soupçonné d'avoir commis un meurtre, et inquiété au Kaire ou dans le H'edjâz. On enterra donc Sid-Moh'ammed à Tedjourâren, et ses livres restèrent dans ce lieu pendant plusieurs années. On les transporta, par la suite, à El-K'olïa, attendu que l'êmir de Tedjourâren voulait s'en emparer. Ils demeurèrent encore quelques années dans cette ville, jusqu'à ce que Sid-'Ali-ben-Cheikh-el-H'afiân, allant en pèlerinage, les emporta avec lui. Mais, dans tous ces déplacements, il s'en était perdu la majeure partie. J'en ai vu quelques-uns, et, par la connaissance que j'avais du catalogue de ces ouvrages, je me suis aperçu que la plupart manquaient. Le propriétaire lui-même m'en avait dit le compte à Figuig, un an avant sa mort. Il y avait alors près de quinze cents volumes; or il n'en arriva à la Mecque guère plus de cent soixante et dix. Je les ai

examinés presque tous; c'étaient des livres précieux. Le grand vizir du sultan de Constantinople les avait achetés pour le défunt, par suite d'une circonstance qui vaut la peine d'être rappelée.

Ce vizir, avant d'être arrivé au poste élevé qu'il occupait, avait rencontré Sid-Moh'ammed à Bagdad (Bar'dâd), au tombeau de Sid-'Abd-el-K'âder-el-Djilâni[1]. Il était alors 'amel d'un district considérable des possessions du sultan. Quoiqu'il ne fût pas en très-bonne position auprès du souverain, le désir d'arriver à la dignité de vizir le tourmentait au point, qu'il dit un jour à Sid-Moh'ammed : « Priez le Seigneur pour que je devienne vizir; et, si vos prières sont efficaces, ce que vous me demanderez je vous l'accorderai. Fixez même, dès à présent, ce que vous voulez que je vous donne. »

Le défunt lui répondit : « Il y a dans cette ville des livres très-précieux; je n'ai pas assez d'argent pour en acheter autant que je voudrais. » Plus tard l'amel, devenu vizir, envoya chercher le crieur de livres, et lui dit : « Tout ce qui te viendra de manuscrits entre les mains, porte-les à ce savant, afin qu'il les examine; laisse-lui ce qu'il choisira, puis viens recevoir le prix chez moi pour le remettre au propriétaire. » La chose s'exécuta selon ses ordres.

[1] Ce marabout, que les Algériens appellent El-Djilâli, par corruption, est vénéré par eux dans une k'oubba célèbre, qui est située sur le bord de la mer, dans le faubourg Bâb-'Azoun. Dans un manuscrit de la bibliothèque d'Alger (n° 69 J), on le trouve désigné sous les noms suivants : Abou-S'âlah'-Moh'ammed-Mah'i-ed-dîn-'Abd-el-K'âder-es-Sid-el-Djilâni.

Outre que Sid-Moh'ammed était un saint personnage, il possédait une grande instruction sur toutes sortes de matières. Il avait voyagé de tous côtés, à l'Est et à l'Ouest, jusque dans le Maroc. Il avait vu le pays de Tunis et même le Soudân; il séjourna sept ans au Kaire, du vivant du cheikh El-Lak'k'ani[1].

Il m'a raconté que pendant son séjour au Kaire il avait lu sept fois le Mokhtaç'ar de Sid-Khelil[2], et qu'il avait eu des conversations avec tous les savants qui se trouvaient alors dans cette ville. Il avait habité aussi, pendant longtemps, la Mecque, Médine, et avait voyagé dans l'Iémen, où il avait cherché à inculquer aux habitants une morale un peu sévère; mais ses exhortations restèrent sans effet. Il alla également dans l'Irâk', et séjourna à Bar'dâd, où il adopta la discipline du cheikh 'Abd-el-K'âder-el-Djilâni, et apprit sa deker ou oraison particulière. De là il se rendit à Constantinople, où il

[1] Ce cheikh est très-célèbre, en Afrique, par un ouvrage sur le Tonh'id, ou unité de Dieu. La bibliothèque a plusieurs copies du texte et des commentaires, sous les nos 6, 71, 344, 456, 467 et 503. Le nom plein de cet auteur est 'Abd-es-Selâm-ben-Ibrâhim-el-Mâleki-el-Lak'k'ani-el-Mas'ri. Il est mort le vendredi 15 chaouâl de 1078 (1667 de J. C.). Une courte biographie de ce docteur se trouve sur la page de garde du manuscrit 469 de la bibliothèque d'Alger.

[2] Cet ouvrage est généralement connu; il est le code des musulmans qui professent la secte de Mâlek-ebn-Anâs, ce qui est le cas de l'immense majorité des indigènes de l'Algérie. Il est à désirer qu'à l'imitation du gouvernement anglais, qui a fait traduire l'Hedaïa, le gouvernement français fasse traduire le Mokhtaç'ar de Sid-Khelil, avec les annotations essentielles de ses principaux commentateurs, qui sont 'Abd-el-Bak'i, El-Kharchi et Ech-Chebrakhiti.

prêcha la religion et sa morale à principes rigides, sans s'inquiéter de froisser les princes et même le sultan. En 1060, il vint à Tripoli sur un bâtiment de guerre, en passant par la Grèce. Je le rencontrai alors à Meç'ourata, au tombeau du cheikh Ez-Zerrok'[1], et il me dit qu'il se sentait appelé à exalter la religion et à la mettre en lumière.

Sid-Moh'ammed se remit ensuite à voyager par terre, en suivant le littoral. Il visita le tombeau de Sid-'Abd-es-Selâm-ben-Mochich[2], où il séjourna longtemps sans réussir plus qu'ailleurs dans les essais de réforme morale et religieuse. De là il gagna Sous-el-Ak'ç'a, où on ne l'écouta pas davantage. Puis, par le Djebel-R'omâra, il se dirigea vers K'ol'aïa (*sic*), où il fit un séjour prolongé. Enfin, il vint à Figuig, où il habita longtemps et où je l'ai rencontré en 1064.

Il me raconta alors qu'il avait vu le prophète en songe, et que l'envoyé de Dieu lui avait dit : « Je t'ai donné la science, la richesse et le pouvoir. » Il allait continuer à m'entretenir sur ce sujet, lorsque je crus devoir lui déclarer que ces matières n'étaient pas de ma compétence. Il se mit alors à répandre des larmes, se plaignant avec amertume de ce qu'une vie aussi longue que la sienne et ses voyages continuels ne l'eussent mené à rien.

[1] Personnage plus célèbre encore par sa piété que par sa science. Voyez, pour ce qui le concerne, la biographie de Moula-Ah'med, dans l'introduction.

[2] A Tripoli. La bibliothèque d'Alger possède, sous le n° 24 A, un commentaire d'Ebn Mochich, sur la prière de l'*ouverture*.

« J'ai parcouru toute la terre, me dit-il; personne plus que moi ne chérit les musulmans, et plus que moi n'a pleuré sur leurs erreurs. Cependant je n'ai trouvé personne qui voulût m'imiter. Il est bien vrai que le prophète m'a adressé les paroles que je vous ai rapportées, mais mon esprit est impuissant à les comprendre. Il m'a dit que j'étais savant, il m'a dit que j'étais riche, et en effet j'ai toujours eu au moins cinq cents dinars sous la main à ma disposition. Mais il m'a dit que j'étais sultan! A-t-il voulu dire par là que j'exercerais le souverain pouvoir dans l'autre vie? Quant à moi, j'aurais cru que ce serait dans celle-ci; mais sans doute je me suis trompé, et je ne dois pas aspirer à la souveraine puissance dans ce monde. »

Sid-Moh'ammed, à la suite de cet entretien, me dit qu'il prendrait le parti de faire un dernier pèlerinage, puis d'aller finir ses jours auprès du tombeau de Sid-'Abd-el-K'âder-el-Djilâni. Je le laissai dans cette intention lorsque je quittai Figuig. J'ai su plus tard qu'il alla de là à Tegourâren, où il mourut. Cet homme connaissait la simïa et la kimïa[1], et la science des tableaux talismaniques ('elm-el-djedouâl)[2].

[1] Ces mots signifient tous deux *la chimie;* mais le premier se dit de la chimie appliquée aux minéraux, tandis que l'autre se dit de la même science s'appliquant aux végétaux. C'est à peu près comme alchimie et chimie. Toutes les fois que les Arabes parlent de la chimie en général, et des merveilleux effets qu'elle produit, ils joignent toujours ces deux mots de *simïa* et de *kimïa,* pour comprendre toutes les opérations qu'on fait, par le feu, sur les différents règnes de la nature.

[2] Ces tableaux se font avec des caractères arabes, syriens, etc. Il y

Lorsqu'il entra à Tripoli, le souverain d'alors, 'Otsmân-Pacha, lui dit : « Demande-moi ce que tu voudras. » « Je désire, répondit Sid-Moh'ammed, que tu exemptes de tout impôt les chérifs de ton royaume, et que tu accordes le même avantage aux voisins de la k'oubba du cheikh Ez-Zerrok'. »

Le pacha fit recenser les chérifs et les voisins en questions, et vit que cela faisait environ cinq cents maisons. Il accorda l'exemption, et ceux à qui cette faveur a été faite en jouissent encore aujourd'hui.

Vendredi, 22 djoumâd-el-oouel (22 décembre).

Nous partîmes de Ouâlna et nous nous arrêtâmes, au d'oh'a, entre ce bourg et El-K'olïa'. Nous fûmes rejoints par Sid-'Ali-ben-Cheikh-el-H'afïân, frère du prince des croyants, et par Sid-Moh'ammed, émir de notre caravane. Ce dernier amenait avec lui des gens de Tegourâren qui venaient faire le pèlerinage.

Samedi, 23 djoumâd-el-oouel (23 décembre).

Nous nous mîmes en route, par un vent extrêmement violent, qui fit souffrir cruellement les gens de la caravane. Il était impossible d'entr'ouvrir les yeux, sans les avoir à l'instant remplis de sable. Les cavaliers se ca-

a à la bibliothèque d'Alger, entre autres ouvrages qui traitent de cette prétendue science, un manuscrit fort curieux où l'on voit, contrairement aux prescriptions de l'islamisme, des figures entières d'hommes et d'animaux. L'auteur dit avoir copié sur des pierres antiques la plupart des caractères qu'il a produits.

chaient la figure, et les pèlerins qui allaient à pied se mettaient à l'abri, de leur mieux, derrière les chameaux, précaution qui ne les empêchait pas d'être aveuglés par la poussière. Nous arrivâmes enfin à El-K'olïa' (القليعة et aussi القليعة). Ce mot est un diminutif de k'ala', qui signifie forteresse. C'est un bourg assez fort, bâti sur un rocher de pierres dures, formant une montagne isolée. Il y a beaucoup de puits dont l'eau est bonne. On y trouve des palmiers, mais en petit nombre. Ce lieu dépend des possessions du sultan de Ouâregla, qui y entretient un 'amel, par lequel il fait exécuter ses ordres. Un pèlerin qui avait vu cet 'amel m'a dit qu'il était noir, sans souliers, sans coiffure et les habits sales, ce qui ne l'empêche pas de se faire obéir par les gens de la ville, lesquels ont grand'peur de lui.

El-K'olïa' a été habité par le cheikh El-H'adj-Sid-Abou-H'afs-ben-el-Ouâli-es'-S'âlah'-Sid-'Abd-el-K'âder-ben-Moh'ammed-ben-Selîmân-ben-Bou-Smâh'a, marabout qui est connu, dans le pays, sous le nom de Sid-Ech-Cheikh, nom par lequel ses enfants sont encore désignés jusqu'à présent[1]. Ce saint personnage a eu beaucoup d'influence sur ces contrées, dans le Tell comme dans le S'ah'ra, et son fils en a encore plus que lui. Ce dernier est un homme intelligent, vertueux, qui a passé presque toute sa vie en pèlerinage, jusqu'en 1071, année de sa mort. Il a été enterré auprès de son père, dans

[1] Le chef actuel de cette famille est un marabout influent qui, presque au commencement de la dernière guerre contre l'émir 'Abd-el-K'âder, s'est placé sous notre patronage.

le cimetière particulier de leur famille, que l'on appelle El-Abïod', et qui est auprès de Bou-Semr'oun [1]. Je me suis trouvé avec lui, en 1059, et nous avons fait route ensemble jusqu'à Touzir; je l'ai encore rencontré dans un autre pèlerinage, en 1065. Son influence spirituelle était évidente et sa parole était écoutée.

Dans la plupart des voyages qu'il fit au H'edjâz, il emmena avec lui ses femmes et ses enfants. Partout on l'accueillait bien, chacun selon son pouvoir, et ceux qui agissaient ainsi s'attiraient des bénédictions [2].

Dimanche, 24 djoumâd-el-oouel (24 décembre).

Nous partîmes d'El-K'olïa' et nous marchâmes une demi-journée, ayant la montagne à notre droite; le vent fut très-violent. Nous gravîmes la montagne; nous arrivâmes au sommet, à l'eucha, et nous y couchâmes.

Lundi, mardi, 25, 26 djoumâd-el-oouel (25, 26 décembre).

Le lendemain nous traversâmes un terrain difficile, rude, et où cependant nous trouvâmes de quoi faire pâturer les chameaux. Aussi, malgré les obstacles qu'il

[1] Le copiste écrit ce nom de localité tantôt Bou-Sem'aoun, et tantôt Bou-Semr'oun. Cette dernière leçon est la bonne.

[2] Dans la lettre à ses parents, El'Aïachi rend compte, en ces termes, de sa route, depuis Aouguert jusqu'à El-K'olïa' :

« Je partis d'Aouguert, et voyageai dans une contrée qui n'a pas sa pareille; elle n'offre que du sable et de la poussière; on y souffre de la soif, on y est tourmenté par le vent. J'arrivai, après douze étapes, à El-K'olïa', ville qui n'est forteresse que de nom. » On se rappelle que ce mot est un diminutif d'el-k'ala', forteresse.

opposait à notre marche, nous étions plus disposés à en faire l'éloge qu'à nous en plaindre. Le chemin était en grande partie dans un ravin, quoique la contrée, vue de loin, parût très-unie, attendu que les inégalités qui l'accidentaient échappaient à l'œil. On n'apercevait que les sommets des marabouts, tous de même hauteur, et on ne se doutait pas de l'existence de ces ravins, qui les séparaient les uns des autres. A distance, ce terrain offre une surface blanche, unie, où nulle solution de continuité ne se laisse deviner, bien que, ainsi qu'on l'a déjà dit, quand on arrive auprès, on le trouve entrecoupé de creux et de saillies qui le font ressembler à cet amas de petits nuages que l'on appelle ciel pommelé.

Mercredi, 27 djoumâd-el-oouel (27 décembre).

Le mercredi nous nous arrêtâmes à un endroit où il y a de l'eau, et qu'on appelle Zirâra (زيرارة). C'est un puits très-profond, isolé, situé entre deux montagnes, dont l'une est de sable. L'eau en est très-douce; et les Arabes de ce canton ont coutume de dire à ce sujet : « Eau de Zirâra, tu serais bien douce, s'il ne fallait pas t'aller chercher à une aussi grande profondeur. »

Après que nous eûmes dépassé cet endroit, la caravane fut troublée par un bruit qui se répandit, qu'une troupe d'Arabes arrivait sur nous pour nous dépouiller. Chacun préparait ses armes et se mettait en devoir de combattre, mais l'ennemi ne parut pas, et ce bruit d'une prétendue attaque se trouva sans fondement.

La caravane coucha cette nuit dans un endroit où il y a de l'eau, et qu'on appelle El-Djedid (الجديد).

Jeudi, 28 djoumâd-el-oouel (28 décembre).

. . . .

Vendredi, 29 djoumâd-el-oouel (29 décembre).

A deux jours de là, et le sixième de notre sortie de K'olïa', le vendredi 29 djoumâd-el-oouel, nous nous arrêtâmes, au d'oh'a, dans un endroit qu'on appelle Zellet-Der'ir (زلت دغير). C'est un puits où l'eau est très-abondante; il est placé dans un endroit uni, entre deux montagnes. Ce lieu n'est pas dépourvu d'habitants, et on y trouve presque toujours des Arabes appartenant aux tribus environnantes. Celles-ci se composent de gens paisibles qui n'attaquent pas les caravanes.

Samedi, 30 djoumâd-el-oouel (30 décembre).

Nous partîmes de Zellet-Der'ir, après avoir fait la provision d'eau pour quatre nuits. Nous traversâmes le chemin qui est au-dessous de l'Ouad où nous avions pris cette eau. Dans ce Ouad on trouve une colline de sable située dans un emplacement uni. On y voit des restes d'une mesdjid et de tombeaux; c'était sans doute un lieu de pèlerinage. Nous y fîmes la prière du d'ohor, puis nous visitâmes, dans un but religieux, cette mosquée ruinée, sans savoir le nom du saint ou des saints qui y étaient honorés. Les vestiges que nous rencontrions nous indiquaient suffisamment que ce lieu avait

dû être l'objet de la vénération des fidèles. D'ailleurs, dans ces solitudes, il est peu d'endroits où l'on rende hommage au Seigneur, et dans celui-ci particulièrement ce genre d'hommage avait dû être rare; cela seul devait nous déterminer.

Je questionnai ensuite le guide, qui connaissait bien ces localités, et il me dit que c'était le mouç'ala ou oratoire d'Abou-H'afs', et d'un autre marabout appelé H'adj-Ioucef. A droite de cet endroit, dans un ravin, on trouve de l'eau, à un lieu appelé Abou-ez-Zer'âouï. Nous y passâmes la nuit au-dessous de la montée par laquelle on gravit le h'ammâd.

Le jour la caravane ne fit qu'une demi-étape, parce qu'on trouva de l'herbe en abondance pour les chameaux.

On laissa les bêtes de somme paître en liberté, et les pèlerins se mirent de leur côté à dormir. Une troupe d'Arabes nous apporta quelques moutons; on enchérit à l'envi pour avoir de ces animaux, car beaucoup d'entre nous n'avaient pas mangé de viande depuis longtemps.

Dimanche, 1er djoumâd-et-tani (31 décembre).

Nous commençâmes à gravir le h'ammâd; la caravane allait doucement, afin de laisser aux chameaux la facilité de pâturer tout en marchant. Il arriva que nous fûmes en arrière d'une étape, et qu'il nous fallut ensuite forcer la marche, pour éviter d'avoir à souffrir de la soif, car de l'endroit dont on a parlé plus haut jusqu'à Ouâre-

gla il n'y a pas d'eau. Nous passâmes la nuit dans une contrée où le pâturage diminuait déjà beaucoup; et il diminua bien davantage lorsque nous approchâmes du sommet d'El-H'ammâd-el-Kebir, montagne qui n'a pas sa pareille dans le pays du R'arb [1].

Lundi, 2 djoumâd-et-tani (1er janvier 1663).

Nous commençâmes à gravir le sommet du h'ammâd, en passant par un terrain rude et exclusivement pierreux. Il n'y a pas d'arbres dans ce pays désolé, et nous n'y trouvâmes que le fiel répandu par les pèlerins, dont l'amer s'était déchiré en franchissant ces hauteurs à pic, ou les aoudjâm [2] élevés le long de la route, et qui peuvent remplacer les guides pour les voyageurs attentifs. Nous couchâmes, cette nuit (qui était la troisième), à l'Ouad Ma'choucheb [3] (واد معشوشب). Les chameaux se reposèrent et se désaltérèrent dans ce Ouad, où nous nous arrêtâmes vers l'ac'er.

Mardi, 3 djoumâd-et-tani (2 janvier).

Nous nous remettons en route par un temps couvert. Le vent commence à souffler avec violence, et la pluie

[1] Pour comprendre combien cette montagne doit être élevée, il suffit de se rappeler que le pays d'El-'Aïachi est dans la partie la plus haute de l'Atlas; et que, pour que le H'ammâd-el-Kebir lui produise l'effet dont il parle, il faut qu'en réalité l'élévation de cette montagne soit bien considérable.

[2] أوجام, pluriel de وجم, se dit d'amas de pierres que l'on élève, dans les lieux déserts, pour diriger les voyageurs.

[3] Ce mot signifie abondant en herbes.

tombe par torrents; les sables s'amoncellent au faîte des montagnes, et effacent tellement toutes traces des chemins, que la caravane ne sait plus de quel côté tourner. La tempête rugit avec une si grande force, que l'on ne s'entend plus les uns les autres. Nous marchâmes ainsi jusqu'à la nuit. Cette horrible journée nous fit oublier tout le bonheur qui nous avait accompagnés jusque-là dans notre voyage et la sécurité dont nous avions joui constamment sur la route. L'eau qui ne nous avait jamais manqué, les pâturages presque toujours abondants, toutes ces faveurs de la Providence s'effacèrent de notre mémoire devant les souffrances du moment présent. Nous établîmes notre bivac par une obscurité complète. C'était la quatrième nuit; toutes les difficultés s'y étaient accumulées.

Mercredi, 4 djoumâd-et-tani (3 janvier).

Nous partîmes le lendemain, et nous traversâmes un terrain difficile, comparable à celui où le genre humain doit rendre compte à Dieu le jour du jugement, avec cette différence que ce dernier est blanc, et que celui que nous parcourions est noir. On n'entendait pas d'autre bruit que le bruit de nos pas. Le guide le plus exercé ne marche dans ces solitudes qu'avec une ex trême précaution. On ne voyait pas les chameaux s'avancer, comme à l'ordinaire, la tête inclinée vers le sol et cherchant de la nourriture, car là il n'y avait absolument rien à pâturer. Ils allaient donc la tête haute, sans regarder ni à droite ni à gauche, et hâtaient tous

le pas, comme s'ils eussent voulu sortir au plus tôt de cette contrée maudite.

Le sol était si rude que les chaussures des voyageurs y étaient promptement coupées; la corne elle-même, que la Providence a destinée à protéger les pieds des chameaux et des mulets, était insuffisante à les garantir des blessures. Nous en fûmes réduits à envelopper nos pieds avec des chiffons ou des morceaux de vieux habits. Chacun se croyait à la fameuse r'azïa de Dât-er-Rek'âa'[1]; car nous marchions dans un pays comparable à celui de Safs'af dont il est question dans le K'oran; nous n'en avions jamais vu de pareil.

La nourriture et l'eau étaient épuisées; au lieu de kouskouçou nous avions du sable, et des pierres en place de boisson. La majeure partie des pèlerins pensait atteindre Ouâregla dans cette soirée; mais ils se trompèrent, et nous n'arrivâmes pas. Il nous fallut donc coucher en route, au milieu de tous les inconvénients de la nuit précédente, avec addition de la faim et de la soif.

[illegible] dimanche 8, djoumad-[illegible]

Nous nous remîmes en route, et nous descendîmes du sommet de la montagne, [illegible] fatigues, un peu avant le [illegible]. [illegible] Un de nos [illegible] les deux vers suivants :

1 [illegible]

Quelque long que soit le h'ammâd, nous voici enfin au bout! Dieu veuille que nous ne trouvions pas une autre montagne aussi difficile! S'il lui plaît, nous arriverons aisément tous, sains et saufs. Puisse-t-il, chaque jour, nous faire rencontrer des choses meilleures que la veille et rendre la fin de notre voyage aussi agréable que l'a été le commencement!

Enfin nous aperçûmes les palmiers de Ouâregla (وارقلا)[1]. Nous entrâmes dans cette ville aux environs du coucher du soleil. Nous descendîmes à la porte qu'on appelle Bâb-es-Solt'ân. Par une faveur que Dieu voulut bien nous faire, il se trouva qu'un peu avant notre arrivée une caravane d'Arabes d'El-Arbâa' (الاربع) était entrée et avait apporté beaucoup de beurre salé, des grains, et avait amené des moutons et des chameaux. Nos pèlerins s'empressèrent d'acheter selon leurs besoins, ce qu'ils firent à bon marché. Il vint le lendemain une autre caravane qui apporta autant, sinon plus, que la

[1] Dans la lettre à ses parents, document déjà cité, El-'Aïachi rend compte, en ces termes, de son voyage, depuis El-K'olïa' jusqu'à Ouâregla :

« De là je traversai El-H'ammâd, montagne qui peut passer pour la mère de toutes les montagnes du monde, à cause de sa longueur, de sa largeur et de sa hauteur. Si Dieu ne nous avait pas fait cette grâce que nous y rencontrâmes un peu d'herbe, nos chameaux y seraient tous morts, et autant en serait arrivé à nos pèlerins. J'y perdis un de nos meilleurs chameaux. Dans cette partie du h'ammâd, nous ressentîmes un grand froid ; jamais, dans notre pays, je n'avais éprouvé une température semblable. Par un pareil froid, l'homme le plus sain devient nécessairement malade. Enfin, nous arrivâmes à Ouâregla, après douze étapes, et nous y rencontrâmes des caravanes d'Arabes. »

première. Nos compagnons de voyage se rassasièrent de dattes et de beurre salé. Ils achetèrent aussi beaucoup de moutons, de sorte que, pendant notre séjour à Ouâregla, on se serait cru à l'Aïd-el-Kebir[1].

Nous étions arrivés à Ouâregla dans l'après-midi du jeudi, et nous y séjournâmes le vendredi, ainsi que les deux jours suivants. J'entrai dans la ville pour assister à la prière du vendredi, et j'allai à une mosquée qu'on appelle Djâma'-el-Mâlekïa. Le khat'ib[2] estropia singulièrement la khot'ba : il en ôtait, y ajoutait ou transposait sans scrupules, prononçant les lettres d'une manière détestable et paraissant plutôt les murmurer que les dire.

Je craignais que s'il altérait ainsi les parties essentielles de la s'ela ou prière obligatoire, nos vœux ne fussent pas exaucés par le Tout-Puissant; mais, grâce à Dieu, il s'en acquitta sans erreur. Il pria pour l'imâm El-Mehèdi, puis pour le grand sultan, le khak'an, etc. Moh'ammed-ben-Brâhim-ben-Mourâd[3], enfin pour le sultan de son pays, Moula-'Alâhoum.

[1] La grande fête. C'est le nom de la Pâque des musulmans, époque où ils sacrifient des moutons.

[2] Le khat'ib est celui qui fait seulement la prière du vendredi et prononce la khot'ba ou sermon, à la différence de l'imâm, qui dirige la prière tous les autres jours.

[3] Il s'agit ici du Grand Seigneur. L'assujettissement des gens de ce pays aux Turcs remontait à une époque fort éloignée; car on trouve dans Haedo (*Topographia de Argel, capit. VII, Epitome de los Reyes*), que Salah Raïs, qui régnait à Alger, ayant appris, en 1552, que les rois de Tougourt et de Ouâregla refusaient de payer le tribut, fit, au com-

Lorsqu'il eut terminé, je lui envoyai un de mes amis, afin de lui demander ce que c'était que ce Mehèdi, pour lequel il avait prié. Il se trouva que le khat'ib n'en savait absolument rien. Toutefois il répondit que c'était peut-être notre prophète (sur qui soit la bénédiction et le salut!). J'ai su plus tard qu'il avait trouvé cette khot'ba, probablement fort ancienne, ainsi écrite, et qu'il l'avait reproduite telle quelle, sauf les altérations dont j'ai parlé plus haut, altérations qui provenaient, sans nul doute, de ce qu'il l'avait mal copiée.

mencement d'octobre, une expédition de ce côté, à la tête de trois mille arquebusiers turcs, ou renégats, et de mille cavaliers. Il n'emmena que deux pièces de canon.

« Après avoir pris et pillé Tougourt (dit Haedo), il alla, à quatre journées de là, pour prendre et tuer le roi de Huerguela (Ouâregla), pays très-abondant en dattiers; car celui-là refusait également de payer le tribut aux Turcs. En arrivant, il trouva que le roi s'était enfui avec quatre mille cavaliers, ses vassaux, et qu'il ne restait, dans la ville, que quarante marchands nègres, venus du Soudân, comme d'habitude, pour vendre des noirs; ceux-ci n'avaient pu s'enfuir avec le roi avant l'arrivée des Turcs. Comme c'étaient des gens riches, S'âlah'-Raïs les fit venir à composition, et parvint à en tirer deux cent mille écus d'or, moyennant quoi il les laissa aller en paix.

« Le pacha et son armée se reposèrent pendant dix jours à Ouâregla. Il apprit que le roi de ce pays s'était retiré à sept journées de là, environ cinquante lieues, dans une contrée qu'on appelle Alcala (*El-K'olīa'*), contrée qui est très-près de la terre des nègres. Il lui fit dire de revenir, qu'il lui donnait sa parole qu'aucun mal ne lui serait fait, à condition que dorénavant il payerait le tribut à Alger, qu'autrement il reviendrait le chercher, et qu'il pouvait être certain de ne pas lui échapper. »

Le roi de Ouâregla ne rentra pas avant le départ des Turcs; mais sa crainte avait été telle, qu'il paya le tribut, qui était de trente nègres par an.

Cette khotba était peut-être celle qu'on prononçait du temps d'El-Mehedi-ben-Toumert, et notre homme s'était contenté d'y ajouter les noms des souverains actuels.

Après la prière, nous montâmes au minaret qui est au milieu de la ville et la domine tout entière. Ouâregla, avant que nous l'eussions regardé de ce point central et élevé, nous avait paru petit; mais alors nous le trouvâmes considérable. Il a sept portes et est entouré de palmiers dans un rayon de deux milles. En dehors sont des fossés remplis d'eau, de sorte qu'on ne peut entrer que par les portes.

La majeure partie de la ville est inhabitée à cause d'une catastrophe qui était survenue deux mois avant notre arrivée. L'émir, soupçonnant une partie des habitants d'avoir l'intention de l'assassiner, avait chargé les gens du dehors de tuer tous ces suspects, sans en épargner un seul, jeunes ou vieux. Pour cela, il fit fermer les portes de Ouâregla, après avoir averti les Arabes que, s'ils voyaient quelqu'un en sortir, ils eussent à lui couper immédiatement la tête. Toutes ces précautions étant prises, il tomba sur ses ennemis à l'improviste, et on fit un grand massacre dans lequel périrent environ deux cents personnes. Il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous les remparts, ceux que les Arabes n'aperçurent pas et ceux qui eurent le bonheur de se dérober aux embuscades par lesquelles l'émir avait voulu prévenir leur fuite.

Cette détestable action, suggérée à l'émir par son

mauvais jugement, ternit sa réputation et même diminua sa puissance ; avant cela, il jouissait d'une bonne renommée. Ses oncles maternels, les fils du cheikh Ah'med-ben-Djellâb, qui le protégeaient jadis, et à qui il devait d'être sultan de Ouâregla, devinrent ses ennemis à cause de ce massacre.

Je rencontrai l'imâm de la mesdjid, et j'allai chez lui. Il me montra ses livres, parmi lesquels il y avait un volume du Maout'a[1], un autre d'El-Boukhâri[2] et un du Akmal[3], quelques commentaires du Mokhtas'ar[4],

[1] *El-Maout'a*, ou le marche-pied. C'est un recueil de traditions fait par Abou-'Abd-Allah-Mâlek-ebn-Anâs-ebn-Abou-'Amar-el-As'behi-el-Medeni, chef de la secte dite des *mâlékites*. Cet ouvrage, fort estimé, est la base des croyances religieuses et des coutumes judiciaires des musulmans qui suivent le rite de Mâlek. Le khalife Haroun-er-Rachid faisait si grand cas de ce livre, qu'il s'arrêta dans la ville de Médine, où Mâlek habitait, pour l'entendre lire et expliquer par l'auteur lui-même.

La bibliothèque d'Alger possède trois copies du Maout'a, sous les n[os] 183, 223, 579 ; et sous les n[os] 92 et 184, l'excellent commentaire fait sur cet ouvrage, par Abou-Bekr-el-'Arbi, commentaire qui est connu sous le nom de K'abs.

[2] El-Boukhâri, nom du plus célèbre compositeur de traditions, parmi les musulmans orthodoxes. Son ouvrage, appelé *Es'-S'ah'eh'*, ou le véridique, renferme plusieurs milliers de traditions sur toutes les matières; il est en grande vénération dans l'Algérie. On le trouve à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 252.

[3] On donne le nom de *Akmal-el-Akmal* à un ouvrage très-estimé d'El-Oubbi, dont il sera bientôt question d'une manière plus particulière.

[4] *Mokhtas'ar*, ou abrégé. C'est le nom du code des mâlékites, lequel a été tiré du Maout'a et d'autres ouvrages estimés, par Sid-Khelil-ebn-Ish'ak'-ebn-Iak'oub-el-Mâleki. La bibliothèque d'Alger en a cinq copies,

et la Reçâla[1] d'Abou-Zid. Ces ouvrages étaient incomplets pour la plupart.

L'imâm me retint jusqu'au coucher du soleil, afin de me faire prendre part à un repas qu'il avait préparé pour moi. Nous allâmes ensuite, vers l'heure du mor'reb, prier à la mesdjid, qui est à côté de sa maison. Ce bâtiment est d'une jolie construction. Le sol est pavé de petites pierres noyées dans du ciment; les murs sont peints. Auprès des portes, il y a des niches pratiquées dans l'épaisseur de la muraille, et, en outre, un endroit pour faire l'ablution, des lieux d'aisances et même un fourneau pour faire chauffer l'eau. Tout cela me fit grand plaisir à voir.

Le moueddin arriva ensuite et cria *Allahou akbar* (Dieu est grand), quatre fois au commencement de l'appel à la prière et quatre fois à la fin. Ceci ne me plut pas, car je savais que les gens de ce pays sont mâlékites[2], et je les voyais suivre une pratique des h'anefites. Mais ce n'est pas tout; quand les fidèles arrivèrent pour la prière, ils allèrent se frotter les mains contre les murs de la mosquée[3]. Leur action me surprit, et je me disais en moi-même : « Est-ce que tous ces gens sont ma-

sous les n°s 8, 120, 169, 577, 584. Elle possède, en outre, les principaux commentaires qui ont été faits sur cet ouvrage.

[1] *Reçâla*, ou traité. Nom d'un petit traité sur les principes du droit, qui est classique en Algérie. L'auteur s'appelle Abou-Zid. La bibliothèque d'Alger en a des copies, sous les n°s 114, 375.

[2] Les mâlékites ne crient que deux fois.

[3] Cette pratique n'est légale qu'autant qu'on manque d'eau ou qu'on est malade.

lades ou manquent d'eau ? » Il me vint alors à l'esprit que ce pouvait bien être de ces hérétiques qu'on appelle rouâfed' [1]. Je questionnai quelques voisins à ce sujet, et j'appris que cette mesdjid était, en effet, à des khouamès, qui seuls y viennent prier, et que le fait est notoire.

Ces gens forment une fraction de la secte appelée abâd'ïa, dont le chef est 'Abd-Allah-ebn-Abâd'. Ils s'éloignent de la voie orthodoxe sur la plupart des points par lesquels les m'outazila (hérétiques) en diffèrent. Par exemple, ils prétendent, comme ces derniers, que les croyants ne verront pas Dieu dans l'autre monde, et ils disent aussi que le K'oran a été créé. Ils détestent quelques-uns des compagnons de Mahomet [2]. La majeure partie des habitants de la ville est infectée de cette opinion erronée, qui tire son origine des montagnes du Mezâb, où tous sont rouâfed', y compris les

[1] *Raouâfed'*, pluriel de *râfed'*. Dans l'usage ordinaire, on se sert du mot *khamsi*, cinquième, pluriel *khouamès*. On le dit surtout des Beni-Mezâb, qui, ne suivant aucun des quatre rites orthodoxes, forment, en effet, une cinquième secte. Ces hérétiques n'entrent, à Alger, dans aucune mosquée. Un moulin, appelé Cha'bân, situé hors de la porte Bâb-'Azoun, leur servait pour les cérémonies du culte. Ils ont, au-dessus de ce moulin, un endroit de sépulture particulier. Les Algériens, qui ne négligent aucune occasion de tourner ces sectaires en ridicule, prétendent qu'ils ôtent leur culotte pour prier, et disent qu'au lieu d'employer de l'eau dans certain acte de propreté, ils se servent de petites pierres. Le docteur des Beni-Mezâb est 'Abd-er-Rah'mân-ebn-Meldjoun, un des assassins d'Ali.

[2] En cela, ils ressemblent aux partisans d'Ali, lesquels maudissent les trois premiers khalifes, qu'ils regardent comme des usurpateurs.

oulema, s'imaginant, dans leur ignorance, que cette hérésie est la voie véritable. Les professeurs, auxquels nous donnons le titre de cheikh, ils les appellent *'amm* (oncles), et ils disent : « Ceci, nous le tenons de l'oncle Dâoud, de l'oncle Brâhim. Un individu du pays de Rir' (ريغ)[1], homme véridique, m'a raconté (et c'était un de mes professeurs) qu'un voyageur des environs de Bâs'ra (Bassora), qui se rendait au Mezâb, avait été questionné, à son passage, par des gens de l'Ouad-Rir', qui lui dirent : D'où es-tu ? — A quoi l'autre répondit : de Bâs'ra, et je suis venu pour *visiter*[2] en pèlerinage le pays de Mezâb.

Que Dieu maudisse le pèlerin et l'objet de son pèlerinage ! Certes, il revint chez lui *pèlerin*, mais à la bénédiction près.

Je demandai à quelques personnes pourquoi l'êmir, qui ne partageait pas l'hérésie, ne sévissait pas contre la portion de ses sujets qui en était infectée. On me répondit que ces gens étaient ses meilleurs soutiens dans la guerre que lui faisaient ses oncles maternels ou les Arabes qui dépendaient de ceux-ci, et que, par ce motif, il ne peut entreprendre de détruire leur hérésie. Si les autres musulmans de Ouâregla, lesquels sont de vrais croyants, se rangeaient franchement du parti de leur chef, celui-ci ne serait pas dans la dure nécessité d'en agir ainsi ; mais, parmi eux, il n'en est pas un auquel il puisse se fier.

[1] Ouad Rir', pays dont Tougourt est la capitale.

[2] J'ai déjà fait remarquer le sens particulier de ce mot.

Le dernier jour que je passai dans cet endroit, je demandai à mon ami l'imâm de la mesdjid en question s'il se trouvait une bibliothèque dans la ville. Il me répondit qu'il y en avait une chez l'émir, et que celui-ci en accordait l'entrée à qui la voulait examiner. J'allai donc chez ce prince avec l'imâm, et il nous accueillit très-bien. Mon introducteur lui exposa l'objet de ma visite, et il nous permit gracieusement de pénétrer dans l'endroit où étaient les livres. J'y trouvai une quarantaine de volumes, parmi lesquels on remarquait le Taoud'eh'[1], Et-Tatâï[2], Baharâm[3], et des gloses sur la S'ori'ra[4].

L'émir me fit apporter une collation et m'adressa quelques questions sur le droit, science qu'il connaissait un peu. Après avoir beaucoup causé avec moi, il

[1] Il y a plusieurs ouvrages qui portent ce titre, lequel signifie *l'éclaircissement;* mais il est probable qu'El-'Aïachi veut parler ici de celui qui a été composé sur le droit musulman par Ebn-el-H'adjeb, et sur lequel Sidi-Khelil a fait un commentaire très-estimé, qui est à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 85.

[2] Et-Tatâï. Chems-Ed-din-Moh'ammed-ben-Ibrâhim-et-Tatâï est un des nombreux commentateurs du Mokhtas'ar de Sidi-Khelil, ouvrage qui sert de code aux mâlékites, ainsi qu'on l'a déjà dit plus haut. Son commentaire est à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 89.

[3] Autre commentateur du Mokhtas'ar de Sidi-Khelil. Baharâm-ebn-'Abd-Allah-ebn-'Abd-el-'Aziz, etc. était k'âd'i des k'âd'i au Kaire. Son ouvrage est à la bibliothèque d'Alger, sous les n°s 86 et 580.

[4] *Es'-S'or'ira,* ou la petite. Nom d'un petit traité de Touh'id, ou unité de Dieu, composé par Moh'ammed-ebn-Ioucef-ebn-'Omar-ebn-Chaïb-es-Senouci. La bibliothèque d'Alger possède des gloses faites aux commentaires que El-H'adadi a composés sur cet ouvrage. Voir au n° 192.

me demanda un idjaza[1], ou certificat touchant la façon dont il avait discouru sur ces matières. De retour à mon logement, je lui en composai un à la manière des oulema, autant que je pus me le rappeler. J'y insérai, à la louange de cet êmir, un apologue, en deux vers, qui me furent inspirés par sa bonne réception[2].

J'envoyai le tout au prince par l'ami qui avait été mon introducteur auprès de lui. Ce dernier s'appelle Bâsdi, et son frère Sidi-S'enin; tous deux sont connus dans la ville comme les fils du fak'i (légiste) El-Man-s'our. Ils passent pour savants dans ces pays, où l'on n'en voit pas d'autres, quoique, dans le fait, ni l'un ni l'autre ne connaisse bien aucune partie de la science. Mais, comme on dit: « Lorsque, dans une contrée, l'herbe est séchée et disparue, les animaux doivent se contenter d'en flairer la place. »

Les gens de ce pays sont riches et emploient leurs capitaux dans le négoce. La majeure partie de leur monnaie est de cuivre; vingt-quatre pièces de ce métal forment un quart de rïal. Pendant quatre jours, ils traitèrent les gens de la caravane avec libéralité.

[1] Voyez note 2, pag. 30. Ces sortes de certificats sont, chez les musulmans, ce que sont, chez nous, les diplômes universitaires.

[2] On supprime ces vers, qui se composent de jeux de mots intraduisibles, sur le nom de l'êmir 'Alâhoum, qui signifie *sur eux*, et, en outre, *il les a commandés*.

SINGULARITÉ.

A la porte de la ville par laquelle nous étions entrés, il y avait beaucoup de vêtements de laine et de toile qu'on y avait jetés, dont la plupart étaient encore bons, et pouvaient être utilisés à différents usages. Or, n'ayant vu nulle part qu'on rejetât ainsi les effets qui n'étaient pas hors de service, la quantité de ceux-ci et leur bon état m'étonnaient. Je ne comprenais pas qu'on ne les ramassât point, et qu'on les laissât abandonnés comme du fumier. On aurait bien pu en charger vingt ou trente mules. Ces vêtements provenaient, me dit-on, de gens qui avaient succombé à différentes maladies. Quand quelqu'un meurt à Ouâregla, on a la coutume de jeter en cet endroit les habits dans lesquels il a cessé de vivre, et personne n'y touche.

Dieu sait pourquoi ils en agissent ainsi !

SINGULARITÉ DES SINGULARITÉS DE CETTE VILLE.

Pour que l'eau sorte avec force, ils creusent des puits à environ cinquante k'ama[1], profondeur à laquelle ils atteignent une marne qu'on appelle h'adjera-mous'fah' ou pierre plate, laquelle se trouve à la surface du noyau de la terre. Ils font un trou à cette couche et l'eau en jaillit aussitôt avec force et abondance; en moins de rien elle arrive à l'ouverture du puits, d'où elle coule et forme un ruisseau. Si celui qui pratique le trou n'est

[1] K'ama, قامة ; c'est une brasse ou 1 mètre 65 centimètres.

pas attentif, il est étouffé par la colonne d'eau. Ceux qui nettoient ces sortes de puits ont de grandes difficultés à surmonter et des dangers à courir ; souvent même, la violence du mouvement d'ascension empêche de les curer. Alors le trou finit par se boucher. Un de mes amis qui a vu nettoyer de ces puits m'a informé d'une chose fort singulière : c'est que les sources de l'Ouad-Rir' ont cette origine [1].

Lundi, 9 djoumâd-et-tani (8 janvier 1663).

Nous partîmes de Ouâregla le lundi, et nous nous arrêtâmes à Maguersâ, مقرسا petite ville qui est à une demi-étape de là. C'est une dépendance du pays de l'Ouad-Rir', et elle n'appartient pas à celui de Ouâregla, comme la proximité pourrait le faire croire. Quand nous nous présentâmes, les habitants ne voulurent pas nous laisser entrer dans leur ville. Il paraît qu'ils craignaient que le sultan de Ouâregla eût caché de ses soldats parmi les pèlerins, afin de s'emparer de Maguersâ par trahison, prendre leurs biens et établir, à leur place, les mor'rebin de la caravane. De pareils soupçons

[1] On voit que les puits artésiens sont connus jusque dans le désert. Si jamais ces oasis étaient habités par des Européens, quel immense parti ceux-ci pourraient tirer de cette facilité à obtenir des eaux abondantes pour modifier la nature de ces contrées si difficiles à parcourir aujourd'hui : avec une ligne de puits artésiens bien tubés, le voyage à Tombouctou deviendrait une excursion très-ordinaire. Avec des eaux très-abondantes, on peut cultiver et boiser certaines parties du désert. Voyez plus loin, à l'article *Souf*, ce que font aujourd'hui les indigènes, sous ce rapport.

prouvaient suffisamment leur peu d'intelligence et leur folie. Eh quoi! ils pouvaient craindre que des gens qui avaient abandonné leur pays, leurs parents, leurs amis, qui avaient quitté leur maison pour l'amour de Dieu, songeassent à venir demeurer dans une ville où n'habitent que les malheureux qui n'ont pu trouver un gîte ailleurs!

Les gens de Maguersâ montèrent la garde toute la nuit, témoignant beaucoup d'irritation contre ceux de Ouâregla. Ils n'attendaient, disaient-ils, que l'arrivée de leur êmir Er-Rir'i, lequel se trouvait alors en expédition, pour marcher sur Ouâregla, prétendant qu'il leur était licite de prendre les biens et de couper les têtes de pareils hérétiques.

Je leur demandai s'il y avait, cette année, quelqu'un d'entre eux qui irait en pèlerinage. Ils me répondirent: « Qui donc songerait à faire le pèlerinage quand la guerre est à sa porte? cette année, nous ne faisons que la guerre et ne pensons pas à autre chose. » Cette réponse me surprit beaucoup. L'origine de leurs soupçons contre nous venait de ce que, parmi les pauvres t'o'lba qui marchaient avec la caravane, quelques-uns avaient travaillé, à leur passage, chez le sultan de Ouâregla, et que celui-ci leur avait donné des armes en payement. Cette nouvelle, parvenue aux oreilles des gens de Maguersâ, leur avait fait croire que nous étions autant de séides du chef de leurs ennemis, et que nous venions pour nous emparer de la ville.

Mardi, 10 djoumâd-et-tani (9 janvier).

Nous quittâmes ce lieu et marchâmes vers l'Ouad-Rir' (واد ريغ) [1] par un terrain de sable où l'on ne peut se diriger qu'autant qu'on le connaît parfaitement.

Mercredi, 11, jeudi, 12 djoumâd-et-tani (10, 11 janvier).

Le troisième jour, au s'bah', il souffla un vent froid. La contrée où nous nous trouvions était remplie de sable que ce vent chassait sur nous avec tant de violence que l'air en était obscurci, et qu'on ne pouvait distinguer ce qui était à côté de soi. Ceci dura jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous eûmes à souffrir. Il ventait comme aux jours de beham [2].

Vendredi, 13 djoumâd-et-tani (12 janvier).

Nous traversâmes une bourgade qu'on appelle Aguedag (أكدك). C'est la première ville de l'Ouad-Rir' [3], puis nous allâmes vers Temâcen (تماسن), autre petite ville

[1] Ouad Rir'. Beaucoup d'indigènes qui ont voyagé dans ces contrées prononcent *Ouad-Rig*. On sait que dans l'Orient le *r'aïn* a presque la prononciation du *gue*, et c'est même pour cela que les orientalistes le transcrivent par *gh*. Il est probable que cette même prononciation existe du côté de Tougourt.

[2] Selon le Koran, au temps de Chiddad-ben-Aâd, Dieu détruisit les méchants par un grand vent qui dura sept nuits et huit jours. On appelle cette époque iâm-el beham.

[3] Plus haut, El 'Aïachi indique Maguersâ comme étant une dépendance de l'Ouad Rir'. Il semblerait dès lors que Aguedag n'était pas la première ville de l'Ouad Rir'. Une courte explication fera disparaître cette apparence de contradiction. Le premier de ces endroits

très-peuplée, où il y a une grande quantité de palmiers. Le prince qui y gouverne est le cousin de l'émir de Tougourt; il est là comme un étranger. Les pèlerins furent parfaitement traités par lui.

Dans la mesdjid de Temâcen, il y a un minaret fort élevé, dont la construction est solide; il a environ mille oudja de hauteur. Sur la porte de ce minaret on lit le nom de celui qui l'a bâti : c'est un architecte appelé Ah'med-ben-Moh'ammed-el-Fâci. La date de sa construction est 817 de l'hégire (1414 de J. C.).

Samedi, 14 djoumâd-et-tani (13 janvier).

SÉJOUR LES 15, 16, 17.

Nous partîmes de Temâcen et nous arrivâmes à Tougourt, capitale de l'Ouad-Rir', et résidence des princes de cette contrée, les Oulâd-Djellâb. Nous y arrivâmes le samedi 14 de djoumâd-et-tani[1].

Le premier t'a'leb que je rencontrai, après mon arri-

était une dépendance seulement, et l'autre reste, en effet, la première ville du territoire proprement dit.

[1] Dans la lettre à ses parents, El-'Aïachi raconte en ces termes son voyage de Ouâregla à Tougourt :

« Nous partîmes de Ouâregla le 9 de djoumâd-et-tani, et nous traversâmes un canton rempli de sable, puis nous arrivâmes à Tougourt, capitale de l'Ouad-Rir', et résidence du souverain de ce pays. A partir de cet endroit, je fus obligé d'acheter du blé, parce que nos provisions étaient épuisées, et qu'il ne me restait plus rien de ce que j'avais apporté de chez nous. Grâce à Dieu, je trouvai toutes les denrées à bon marché. Les dattes y sont à bas prix, comme à Ouâregla; l'orge et le blé se payent à raison d'un rial les neuf ous'eu' (أصع). »

vée, fut Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-el-Kerim-et-Touâti, fils de Sid-'Abd-el-Kerim, k'âd'i de Touât. Ce dernier était de Temendid'. Lorsque Sid-Moh'ammed fut devenu légiste, il quitta Touât pour aller habiter Ouâregla, où il demeura longtemps; de là il était venu à Tougourt. C'était un homme de bien, qui savait le droit, la grammaire et la poésie. Il me fit un bon accueil et amena les légistes de la ville pour me tenir compagnie. Il m'adressa plusieurs questions sur les traditions, et les autres t'o'lba me questionnèrent aussi beaucoup : je répondis à tout.

Le lendemain de notre arrivée à Tougourt, j'envoyai à Sid-Ah'med, frère de l'êmir, des vers, par lesquels je demandai à voir la glose faite par El-Oubbi [1], au commentaire de Mouslim, sur le recueil de traditions de Boukhâri, et, en outre, l'ouvrage d'El-Iâmouri, intitulé *Es-Sira* [2]. Je promettais de lui rendre ces deux ouvrages le lendemain, ne voulant que vérifier un mot sur lequel

[1] Cet ouvrage, composé par Abou-Abd-'Allah-el-Oubbi, porte le titre de *Akmal-el-Akmal*, le plus complet des complets (sous-entendez, commentaire). La bibliothèque d'Alger en a un fort bel exemplaire, qui provient de Constantine, où il avait été rendu h'abous, dans l'année 1223 de l'hégire (1808 de J. C.), par 'Ali-Bey, en faveur d'un établissement pieux.

[2] Cet ouvrage, intitulé *El-'Aïoun-el-Atsar-fi-fonoum-el-mar'azi-ou ech-Chemaïl-ou-Es-Sira*, est de Feth'-ed-Dîn-Moh'ammed-ben-Moh'-ammed-ebn-Moh'ammed-ben-Ah'med-ben-'Abd-Allah-ben-Moh'ammed-ben-Iah'ïa-ben-Sidi-en-Nas-el-Iâmouri. C'est une histoire de Mahomet, de ses contemporains, de ceux qui l'ont suivi, etc. Il en existe une fort belle copie à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 206. Elle remonte à l'année 999 de l'hégire (1590 de J. C.).

j'avais des doutes. C'était afin de satisfaire les légistes et les t'o'lba qui m'avaient adressé des questions. Ces derniers me demandèrent les Keç'âïdi-el-Outsriât[1] pour les copier; et Sidi-Moh'ammed-ben-Ibrâhim me prit une kerâça[2] du Lou-ech-Chart'ïa[3] et une autre kerâça que j'ai appelée : *Tenbi-daouï-el-hemam-el-'alïa-'ala-ez-zedi-fi-ed-deniâ-el-fânïa*[4]. Il me donna une medjmou'[5] contenant beaucoup d'ouvrages, cadeau dont je fus très-satisfait. Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-el-Kerim me fit voir un commentaire sur le poëme d'Abou-el-Faradj-el-Achbili, ouvrage qui traite des noms propres mentionnés dans les traditions[6].

Ils me demandèrent s'il leur était permis, théologiquement parlant, de faire la guerre aux habitants de Ouâregla. Je leur dis : « Ces gens ne sont pas de votre pays, et vous n'avez pas à vous mêler de leurs affaires. » Ils me répondirent : « C'est vrai, mais ne peut-on détruire ce qui est mauvais quand on le rencontre sur son chemin? — Oui, leur répliquai-je, pourvu qu'on ne

[1] Ceci est probablement un ouvrage d'El-'Aïachi. La bibliothèque d'Alger possède, de notre voyageur, une petite pièce de vers satiriques (ms. n° 575) qui n'a pas d'intitulé.

[2] On donne ce nom à un cahier contenant dix feuillets ou vingt pages. Les manuscrits arabes se composent d'un assemblage de ces cahiers.

[3] Voyez la note 1 de cette page.

[4] *Ibidem.*

[5] On appelle ainsi un volume qui renferme plusieurs ouvrages différents. Nous dirions *mélanges*.

[6] Voyez le poëme manuscrit 6, D, bibliothèque d'Alger.

remplace pas ce mal par quelque chose de pire. Or, vous ne pouvez venir à bout de votre dessein, qu'en tuant beaucoup de monde. Ceci est pour le cas où vous serez vainqueurs, mais si vous êtes battus? »

Les princes de Tougourt sont les fils du cheikh Ah'med-ben-Djellâb, et ils tirent leur origine des Beni-Merin [1]; leur père était un prince juste et habile, d'après ce qu'on m'en a raconté; ses fils suivaient ses traces. Ils ne faisaient rien sans consulter les légistes, et c'étaient ces derniers qui leur avaient dit qu'aller tuer les gens de Ouâregla était une action licite; en quoi ces légistes n'avaient fait preuve ni de droiture, ni de savoir.

Quant aux fils du cheikh Ah'med, s'ils étaient conseillés par des gens qui connussent bien la religion, et qui suivissent le droit chemin, ils ne feraient rien de contraire à la loi. Je n'ai jamais vu de princes qui leur fussent comparables; ils n'avaient point la morgue de

[1] Les Beni Merin ou Zenata descendent d'un certain Abou-K'ara-el-Mah'di, qui se révolta à Tlemsèn en 129 de l'hégire (746 de J. C.). Ils commencèrent à régner sur le Maroc en 656 (1258 de J. C.) dans la personne d'Abou-Iah'ia-abou-Beker-ben-'Abd-el-H'aï, vers 752 (1351) le reste du Mor'reb et même la province d'Afrikïa tombèrent au pouvoir de cette dynastie, par les conquêtes d'Abou-el-H'açen-'Ali-ben-'Otsman. Cette famille passe pour avoir été détruite vers la fin du XIV° siècle de notre ère. Il paraît, cependant, que la destruction ne fut pas complète, puisque, d'après le témoignage d'El-'Aïachi, des princes de cette race régnaient encore à Tougourt en [illegible] M. [illegible] ancien secrétaire d'Abd-el-K'ader, [illegible] que les Beni Djellâb [illegible]

quelques autres souverains; l'émir sort seul ou accompagné d'une ou deux personnes, au plus. Lorsqu'il est parmi les gens de la ville, il a tout à fait l'air de l'un d'entre eux, ne cherchant pas à se distinguer du vulgaire dans la manière de s'asseoir ou de parler. Il est accessible à tous.

Son frère, Sid-Ah'med, connaît un peu le droit et fréquente beaucoup les légistes. Sa manière d'être est bonne, et son caractère, vertueux. En général, les habitants de Tougourt, légistes, t'o'lba, ou autres, méritent les mêmes éloges; ils ne sont ni vaniteux, ni gonflés d'orgueil. L'émir exerce son pouvoir, sans contestation, sur Tougourt et ses environs.

Le jour de notre départ, deux de mes chameaux s'égarèrent, et un homme s'offrit de nous les ramener moyennant une rétribution. Le sultan, informé de cette circonstance, fit mettre cet homme en prison, et envoya des gens qui nous ramenèrent nos chameaux gratuitement[1].

[1] Je vais donner ici le reste du passage de Haedo. Voyez à l'article Ouâregla, relatif à l'expédition de S'âlah'-Raïs sur Tougourt:

« Dans cette même année de 1252, on apprit que le roi de Ticarte (Tougourt) ne voulait plus payer, comme par le passé, certains tributs au pacha d'Alger. Ce roi est un More dont les états sont à vingt et une journées d'Alger, à cinq de Bescari (Biskra), très-près de la Zahara (du S'ah'ra) et du pays des nègres; en tout à cent cinquante petites lieues d'Alger. S'âlah'-Raïs entreprit une expédition contre ce prince, au commencement d'octobre; il emmena trois mille arquebusiers, turcs ou renégats, mille cavaliers et pas plus de deux pièces de canon. Il cacha soigneusement le but de sa marche, afin de surprendre son ennemi. Aussi il était déjà à quelques lieues de Tougourt, avec

L'argent de ce pays se compose de k'arârit', petites pièces dont trente-deux font un quart de rial.

son camp, lorsque le roi de ce pays en fut informé. Celui-ci, n'osant sortir pour le combattre, avec ce qu'il avait de monde, se laissa assiéger dans la ville, qui était très-forte, par le conseil de son gouverneur (car ce roi était encore fort jeune). Il espérait que ses vassaux ou les autres Mores et Arabes, ses voisins et amis, lesquels étaient tous grands ennemis des Turcs, viendraient le dégager.

« S'âlah'-Raïs battit la ville pendant trois jours avec ses deux pièces; le quatrième, il donna l'assaut et la prit, avec grand carnage de ses habitants. Le roi, qui avait été pris vivant, fut amené devant le pacha, qui lui demanda pourquoi il avait osé combattre contre la bannière du Grand Seigneur, et manqué à la foi qui lui était due. Le jeune prince s'excusa sur son gouverneur, qui avait autorité sur lui; ce dernier, disait-il, était k'âd'i, et, en cette qualité, il avait tout sous la main, de sorte que lui, roi de Tougourt, n'avait pu faire autrement que de suivre ses avis.

« Alors S'âlah'-Raïs fit venir ce k'âd'i, et la chose se trouva comme le roi la lui avait racontée, avec cette addition, que le susdit k'âd'i, en exhortant les Mores à combattre les Turcs, leur disait que celui qui tuait un Turc avait autant de mérite aux yeux de Dieu que celui qui tuait un chrétien. Le pacha lui fit alors lier les pieds et les mains et le fit placer, en cet état, à la bouche d'un canon auquel on mit le feu. L'explosion déchira ce malheureux en pièces.

« Les habitants de Tougourt et des alentours, au nombre d'environ douze mille, de tout âge et condition, furent vendus comme esclaves. Le pays fut pillé et ravagé; après quoi S'âlah'-Raïs emmena le roi, qui avait à peu près quatorze ans.

« S'âlah'-Raïs va ensuite attaquer Ouâregla, comme on l'a déjà raconté, puis il reprend la route d'Alger.

« En passant par Tougourt, le pacha y laissa le jeune roi, qui s'engagea, ainsi que les principaux du pays, auxquels on rendit la liberté et auxquels on le confia, de demeurer fidèle et loyal envers les Turcs, et de leur donner annuellement un tribut de quinze nègres; lequel tribut se paye encore aujourd'hui. »

Mercredi, jeudi, vendredi, 18, 19, 20 djoumâd-et-tani (17, 18, 19 janvier).

Nous partîmes de Tougourt, le mercredi 18 de djoumâd-et-tani. Nous marchâmes lestement sur un chemin qui traverse un pays de sable, pays qu'on prend ordinairement pour terme de comparaison quand on veut désigner un endroit où le sable abonde. Heureusement Dieu nous avait fait la grâce d'envoyer de la pluie pendant notre séjour à Tougourt, afin de raffermir le terrain sur lequel nous n'aurions pas pu avancer s'il eût été sec, outre que le vent qu'il faisait alors, nous soufflant le sable à la figure, nous aurait aveuglés. Mais ce même sable, mouillé par la pluie, était plus commode que la terre, car celle-ci, en pareille circonstance, devient de la boue où le voyageur enfonce. Nous cheminions donc avec toute aisance et facilité.

En voyant cette immensité de sable, et en réfléchissant à la faveur divine qui nous permettait d'y marcher sans obstacles, nous nous mîmes à louer Dieu et à le remercier. Sans la bonté qu'il nous témoigna, il nous eût été peut-être impossible de nous tirer de ce terrain. S'il en est ainsi dans la saison des pluies, que doit-ce être en été? Je m'étonnai alors de l'assertion avancée par certaines gens, à qui j'avais souvent entendu dire : « Les voyages sont faciles dans le S'ah'ra, nous le parcourons tous les ans[1]. »

[1] On trouve dans la lettre déjà citée : « Nous partîmes de Tougourt; nous traversâmes des sables dont l'immensité est devenue proverbiale.

Samedi, 21 djoumâd-et-tani (20 janvier.) Séjour, dimanche 22.

Nous traversâmes ces sables en quatre jours; mais, en général, nous avions marché lentement, si ce n'est le quatrième jour, dans lequel nous arrivâmes à Souf (سوب)[1], pays où il y a des palmiers plantés au milieu du sable, qui les a recouverts pour la plupart. On trouve beaucoup de villages dans ce canton; l'eau y est bonne, abondante et très-près de la surface de la terre[2].

Les gens de la ville me racontèrent aussi leur méthode de planter les palmiers. Ils creusent d'abord un peu le sable, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'eau, qui est très-près de la surface du sol; puis ils plantent le palmier de telle sorte que les racines plongent dans l'eau, après quoi ils recouvrent celles-ci avec du sable. Ils n'arrosent jamais. Ils font ensuite un petit fossé au pied de l'arbre, et le remplissent avec du crottin de chameau et d'autres animaux. S'ils n'employaient pas ce procédé, le palmier mourrait. Ils suivent un système analogue

Par la faveur de Dieu (faveur si grande que l'esprit humain ne peut la concevoir) il tomba, pendant notre sejour à Tougourt, une pluie qui n'était pas de la saison, et qui mouilla le sable et le solidifia au point que la trace de nos pas ne s'y imprimait plus. De la sorte, nous traversâmes facilement cette region de sable. »

[1] Ici le manuscrit donne le mot سيوى, tandis que dans la lettre d'El-'Aïachi à ses parents il y a بلد سوف (pays de Souf), leçon qui doit être préférée.

[2] Le gouvernement turc d'Alger percevait quarante ou cinquante mille boudjous par an sur le pays de Souf, mais seulement lorsque ses troupes s'y présentaient, car autrement il ne recevait rien.

pour la culture des légumes et de tous les autres végétaux qu'ils font venir.

Ils élèvent avec beaucoup de soin des chiens pour la chasse, leur pays étant très-abondant en gibier, ce qui, avec les dattes, fait presque leur unique nourriture.

Les dattes de cette contrée sont supérieures à celles de tous les autres pays. Nous passâmes la journée du dimanche à Souf, et nous achetâmes les chameaux et les autres objets dont nous avions besoin.

Les gens de Souf ont leurs habitations dans des haies de branches de palmiers; c'est là qu'ils couchent et qu'ils se tiennent[1].

Lundi, 23 djoumâd-et-tani (22 janvier).

Nous partîmes le lundi, 23 djoumâd-et-tani, et nous nous arrêtâmes dans un lieu où il y a de l'eau, et qu'on

[1] El-'Aïachi, dans la lettre à ses parents, ajoute ces détails sur son séjour à Souf :

« Nous descendîmes dans le pays de Souf, après quatre étapes (à partir de Tougourt). J'y achetai trois chameaux, attendu que les miens s'étaient affaiblis, et aussi parce que j'avais acheté des choses pesantes qu'ils ne pouvaient suffire à porter.

« J'achetai à Souf un dernier volume du Naouazil d'El-Borzouli (ouvrage de droit), à vil prix. J'avais aussi acheté à Tougourt une medjmou', acquisition dont je fus enchanté. Elle contient Ebn-Ech-Chot' sur El-Fezaouï, ainsi que l'ouvrage du légiste Rachid, sur ce qui est permis et ce qui est défendu. Bref, Dieu m'a favorisé : j'oublie toutes mes fatigues et toutes mes peines. Tout le chemin que j'ai fait jusqu'ici, je l'ai parcouru en paix; or, ces chemins, souvent rudes, m'ont paru faciles à cause de la sécurité qu'on y rencontre. »

appelle Er-Riâh' (الرياح). Il est situé à une demi-étape de Souf, au milieu de sables qui, par leur immensité, l'emportent sur ceux de la mer. La plupart des habitants de Souf nous suivirent, afin de ramasser le crottin de nos chameaux, pour l'employer à la culture des palmiers, ainsi qu'il a été dit plus haut. Nous rencontrâmes à Er-Riâh' des Arabes de T'erdi avec de forts chameaux à vendre. Les gens de la caravane achetèrent selon leurs besoins.

Mardi, 24 djoumâd-et-tani (23 janvier). Séjour, mercredi 25 (24 janvier).

Nous partîmes d'Er-Riâh', et nous allâmes à un endroit appelé El-'Alnadi (العلندى). Là, nous fûmes assaillis par la pluie avec tant de violence, qu'il fallut nous y arrêter un jour; et cependant nous ne trouvions rien à boire, parce que cette contrée, étant toute de sable, ne retenait pas l'eau qui y tombait. De sorte que la caravane, obligée de séjourner à cause des torrents de pluie qui descendaient du ciel, ne pouvait toutefois trouver à son bivac de l'eau pour boire ou pour faire les ablutions. Il fallait puiser dans les outres, provision spéciale destinée à nos besoins pendant les marches; ou bien recueillir dans des vases l'eau qui tombait du ciel ou celle qui dégouttait le long de nos tentes. A propos de ce temps, j'ai composé, en vers, l'énigme que voici :

Ami, sais-tu quelle est la chose dont l'abondance oblige à s'arrêter, et que cependant on ne peut trouver; la chose

à propos de laquelle on demande le contraire, quoiqu'on en ait grand besoin?

Jeudi, vendredi, samedi, 26, 27, 28 djoumâd-et-tani (25, 26 et 27 janvier).

Nous quittâmes El-'Aïnadi, et, doublant l'étape à la troisième, nous arrivâmes, vers le d'oh'a, auprès d'une sebkha[1] (سبخة), dans un endroit où il y avait de l'eau. Notre provision s'étant épuisée en route, nous avions commencé à souffrir de la soif. On avait même creusé sur le chemin, dans l'espoir de trouver de l'eau; mais cela avait été sans succès.

Lorsque, dans la matinée, je marchais avec mes compagnons, nous nous trouvions sur un terrain tellement uni que le ciel semblait très-rapproché, et qu'à plus d'un mille en tout sens on n'apercevait absolument rien qui interrompît l'égalité de la surface. On eût dit que le ciel allait tomber, tant il était près de nous. J'ai composé les vers suivants à propos de cette circonstance :

Regarde par tes yeux, et tu ne verras rien que le ciel et la terre. Celle-ci, honteuse d'être si près du firmament, se cache sous un tapis de verdure. Les chameaux qui s'avancent entre la terre et les cieux semblent autant d'étoiles filantes qui descendent avec rapidité sur le S'ah'ra. Le voyageur n'aperçoit pas autre chose dans toute cette immensité.

J'ai vu, à cette époque de mon voyage, un exemple

[1] Cette sebkha, dont El-'Aïachi ne donne pas le nom, est probablement le lac qui est désigné sur nos cartes par la dénomination de Melguig. Le mot sebkha se dit d'un lac salé.

remarquable de la toute-puissance du Dieu des mondes. Le jour que l'herbe sortit de la terre, dans la nuit où l'eau tomba avec tant d'abondance[1], elle fut visible immédiatement. Je n'ai jamais observé cette rapidité de végétation dans aucun pays ; car, d'ordinaire, ce n'est que quelques jours après la pluie que l'herbe commence à paraître. Comme je m'étonnais de ce fait, le véridique Sid-'Abd-er-Rah'mân me rapporta que Sidi-'Abd-er-Rah'mân-et-T'aâlebi[2] a dit dans son commentaire, à propos de ce verset du K'oran, « Dieu a fait tomber l'eau du ciel, et le lendemain la terre était verte, » J'ai vu ceci dans le pays des Saouâken.

Ce qui se passa sous nos yeux prouve la vérité du fait avancé par Sid-'Abd-er-Rah'mân. Le pouvoir de Dieu est sans bornes.

Dimanche, 29 djoumâd-et-tani (28 janvier).

Nous quittâmes notre bivouac et nous allâmes coucher auprès des limites de la sebkha qui sert de frontière au bourg du canton de Nifzâoua. Je pensai que cette sebkha était une partie de celle d'Abou-Hellâl, la plus vaste de toutes celles qu'on connait, tant par sa grandeur et sa largeur que par la grande quantité de

[1] Probablement pendant leur séjour à El-'Alnadi.

[2] Et T'aâlebi est aussi célèbre par sa science que par la sainteté de sa vie. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques estimés, qui se trouvent à la bibliothèque d'Alger. Les Algériens lui ont élevé, auprès de la porte dite Bab-el-Ouad, une fort jolie mosquée qui attire l'attention de tous les voyageurs.

sel qu'elle contient. Mais cette première sebkha, que je crois être une partie de la grande, contient peu de sel, et celui-ci est mêlé de sable.

Lundi, 1er redjeb (29 janvier).

Nous entrâmes dans la grande sebkha[1], guidés par les étoiles, et nous la traversâmes avec beaucoup de peine. Ce ne fut qu'après plus d'une heure de recherches que nous réussîmes à trouver le chemin, lequel n'est autre chose qu'un sentier accidenté, étroit comme un cheveu, et coupant comme le tranchant d'une épée. Les bêtes de somme n'y pouvaient marcher qu'une à une, et si quelque chameau ou mule venait à dévier le moins du monde, il courait le risque de s'embourber et de disparaître. Nous ne sortîmes de là qu'au d'ohor, après beaucoup de fatigues et de difficultés.

[1] Il existe, sur les frontières (méridionales) de Tunis une plaine immense, couverte d'une couche de sel qu'on trouve à la surface de la terre, en glèbes et en petits morceaux. Ce lieu est rempli de sources; on y rencontre souvent une source d'eau parfaitement douce à quelques pas d'une source salée. Dans quelques parties, le sel forme comme une vaste croûte de plusieurs pieds d'épaisseur; elle est d'une telle dureté qu'on ne peut la rompre qu'avec peine, et qu'un cheval lancé au galop n'y laisse point la trace de ses pas. (*Méditerranée illustrée*, pag. 62.)

A l'Est, et à environ deux milles de Nifzâoua, se trouve la plaine salée, qui brille comme un miroir lorsqu'elle est échauffée par les rayons du soleil; la route qui conduit à R'dâmes, ville nègre appartenant à Tripoli, et autrefois la capitale des Garamantes, la sépare en deux parties. (*Ibid.*)

Voir, pour plus amples détails sur la sebkha-kebira, le voyage de Moula-Ah'med, dans le présent volume.

SINGULARITÉ.

Nous trouvâmes dans le sable qui est en dehors de la sebkha beaucoup de ces arbres appelés retèm[1]. Ils portent des fleurs blanches; leur aspect est tout à fait celui du jasmin, dont ils ont la couleur et l'odeur.

Nous arrivâmes dans un bourg qui fait partie du canton de Nifzâoua (نفزاوة)[2]. C'était le premier jour de redjeb. Le canton renferme beaucoup de villages; ils sont isolés les uns des autres; tous sont en plaine et entourés de palmiers au milieu desquels il y a de grands réservoirs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'eau, qui habituellement descend des lieux très-élevés, est cependant très-abondante dans cette contrée, qui est basse comme le pays de Rif, en Égypte. Cette eau est douce.

Les pèlerins croient qu'on appelle ce pays Nifzâoua parce qu'il y a mille zaouïa, d'où, prétendent-ils, on a

[1] Retem se dit de la tache blanche que certains chevaux ont entre les deux narines, au-dessus de la lèvre. J'ignore à quelle plante s'applique ici cette désignation.

[2] On voit, dans la ville de Nifzaoua, une source appelée, en langue berbère, [illegible], qui est fort large, et dont on n'a jamais pu [illegible]. Nifzaoua est entourée d'un mur construit de pierres et de [illegible]. La ville a six portes, une mosquée, *djâma'*, des bains et un marché; ses environs offrent partout des fontaines et [illegible] Bekri, analysé par M. Quatremère, dans le tome XII des Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale, pag. [illegible]

[illegible] dans la relation de [illegible]

d'abord dit Elâfoun-zaouïa, puis, par corruption, Nifzâoua. Mais cette étymologie, qui est arabe, ne paraît pas exacte, car ce nom de localité est antérieur à l'établissement de l'islamisme en Afrique, d'après ce que j'ai lu dans les livres d'histoire. Or, on ne parlait pas la langue arabe dans le Mor'reb avant la conquête musulmane. Les historiens sont unanimes à cet égard.

Mardi, 2 redjeb (30 janvier).

Nous partîmes de cet endroit et nous traversâmes, sur notre route, une multitude de bourgades dont la quantité est innombrable. Nous couchâmes à l'extrémité de ce canton de Nifzâoua, dans une zaouïa qu'on appelle Djemïa (زاوية جميعة). On y voit le tombeau de Sid-H'âmid-el-Djemeni, marabout originaire d'En-Nemerïa. Je rencontrai dans ce bourg un homme appelé Sid-Moh'ammed-ben-Abou-el-K'âcem, un des amis du cheikh Sid-Brâham-el-Lak'k'âni. C'était un homme de bien, discret, assez instruit en droit. Il possédait quelques livres sur cette science, tels que Tatâï-el-Kebir[1] et autres. Je visitai le tombeau du saint de la zaouïa.

Mercredi, 3 redjeb (31 janvier 1663).

Nous partîmes de Djemïa, la dernière bourgade du canton de Nifzâoua, ainsi qu'il a été dit plus haut. Nous traversâmes un terrain excellent, rempli de champs cultivés et de nombreux pâturages. Nous y trouvâmes

[1] Voyez plus haut la note sur cet auteur.

des gens, la plupart de Nifzâoua, qui labouraient avec des mules ou ensemençaient.

SINGULARITÉS.

Parmi ces individus, j'en remarquai quelques-uns qui labouraient avec un seul bœuf, ce qui me surprit, car je n'avais jamais vu pareille chose dans aucun pays. Je m'étonnais encore de ceci, lorsque j'aperçus quelque chose de plus extraordinaire : c'étaient des laboureurs qui faisaient traîner leur charrue par un seul chameau. Cette singularité me fit oublier la première, et il me revint alors à l'esprit le dicton généralement répété : « Le labour du chameau gâte plus qu'il ne profite. » J'étais encore préoccupé de cette dernière bizarrerie, lorsqu'il s'en présenta une nouvelle : c'était un homme attelé à la charrue, tandis qu'un autre la dirigeait. Mes compagnons de voyage et moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire de ces systèmes extraordinaires, et nous allâmes faire cercle autour de ceux qui les mettaient en œuvre. Du reste, ces gens ne peuvent travailler ainsi que parce que leur terre est excellente, très-meuble et n'a pas besoin d'un profond labour. Si l'on essayait ailleurs de pratiquer de semblables méthodes, la semence ne réussirait pas

Jeudi, 4 redjeb (1er février).

AUTRE SINGULARITÉ.

Un homme de ladite zaouïa, lequel savait un peu de droit, étant sorti avec moi, ainsi que plusieurs individus d'El-H'amârna (الحمارنة), venus là pour vendre des dattes, l'êmir de la caravane les pria de vouloir bien nous montrer la route de leur pays, et ils marchèrent avec nous. Pendant la deuxième journée, depuis que nous cheminions ensemble, d'autres personnes de leur pays, montées sur des chevaux, vinrent me demander à la caravane; elles me cherchaient pour m'adresser des questions. Après m'avoir trouvé, elles descendirent de cheval, firent les saluts et les compliments d'usage, puis se remirent en selle. Alors le légiste de la bande me demanda la permission de me poser des questions sur le droit. Sa requête me fut agréable par la manière polie et délicate dont elle fut exprimée; mais ce qui me déplut, c'est que, lui étant à cheval et moi étant à pied, il aurait dû, d'après les usages et les convenances, mettre pied à terre avant de me questionner. Cependant je lui dis de m'interroger sur ce qu'il voudrait. Il débuta par des questions sur le droit théologique proprement dit; et, comme je commençais à lui répondre, une troupe de lièvres vint à partir devant nous. Les pèlerins se jetèrent à droite et à gauche pour les attraper, et mon homme, oubliant la gravité du sujet que nous traitions, se mit également

à la poursuite de ces animaux : d'où je vis que c'était une tête folle, et que les phrases remplies d'urbanité par lesquelles il m'avait salué ne provenaient pas de son fonds, mais que c'était de pure réminiscence qu'il les répétait, sans les sentir ou les comprendre, et seulement pour les avoir entendu dire à d'autres.

Vendredi, 5 redjeb (2 février).

Le troisième jour depuis notre départ de Nifzâoua, nous laissâmes la montagne de Mat'mât'a (مطماطة) sur notre droite, et nous visitâmes, au d'oh'a, le tombeau de Sidi-Guenâou (سيدى ڤناو), lequel se trouve dans une bourgade déserte, au milieu d'un pays stérile. Le saint est enterré devant une mesdjid ancienne, bien construite. Les gens du pays l'ont en extrême vénération, et ils attribuent de grandes vertus à son intercession. Cette réputation y attire, de toutes parts, de nombreux pèlerins qui apportent beaucoup d'offrandes en grains, dattes, beurre salé, viandes, et les déposent dans des chambres qui sont en dehors de la mosquée. Les visiteurs qui surviennent mangent de ce qui s'y rencontre, selon leurs besoins; mais ils ne peuvent rien emporter : quiconque essayerait de le faire tomberait malade immédiatement. Le fait est bien connu des gens du pays, des pèlerins, de tout le monde.

Le pacha de Tunis, Moh'ammed-ben-H'amouda, bivaquait alors, avec son armée, à K'âbes. Il avait donné l'ordre de rebâtir à neuf la mesdjid de Guenâou, et d'y creuser un puits, parce qu'il n'y avait pas

d'eau en cet endroit. Nous trouvâmes les Tunisiens occupés à ce dernier ouvrage. Ils avaient déjà creusé à une profondeur de cent coudées, en grande partie à travers une pierre blanche semblable au marbre, et ils n'avaient pas encore atteint l'eau. Quand nous les quittâmes, ils continuaient de creuser.

Samedi, 6 redjeb (3 février).

Ce jour, nous allâmes près de Zerrik' (زريك). C'est une bourgade dans laquelle il y a une zaouïa consacrée à Sid-'Abd-Allah-ben-'Abd-el-'Aziz-ben-Iah'ïa-ben-'Abd-er-Rah'mân-ebn-Djâbir, un des chérifs du canton de H'amârna. Le fils de ce marabout était venu avec nous depuis Nifzâoua, puis il avait pris les devants pour regagner son pays.

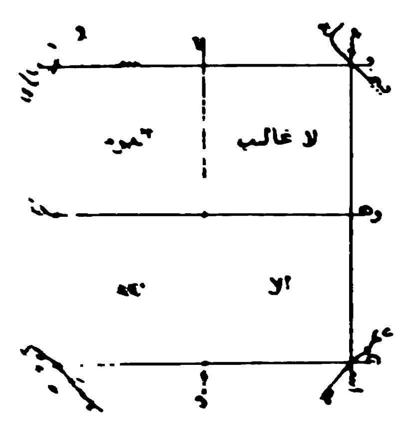
J'ai connu Sid-'Abd-Allah, de son vivant, en 1065 (1654 de J. C.). Quand je le visitai alors, je le trouvai fort malade d'une longue maladie qui datait de vingt-cinq ans, espace de temps dont il avait passé la majeure partie dans son lit. Voici la cause de l'état dans lequel il était tombé : à l'époque où il jouissait d'une bonne santé, il s'occupait beaucoup de la science appelée asrâr-el-h'orouf, ou mystère des lettres [1], et de celle qu'on

[1] Il s'agit probablement ici des lettres détachées qui se lisent à la tête de plusieurs sourates du K'oran, et qui ont grandement exercé la judiciaire des commentateurs. M. de Sacy (voyez *Anthologie grammaticale*, pag. VI) cite, à ce sujet, l'opinion du célèbre commentateur El-Beid'âouï. Un ouvrage spécial a été composé sur cette matière par l'illustre prédicateur Kemal-ed-Dîn-H'oceïn-ben-'Ali-el-Harâouï.

nomme el-oufâk'[1]. Il y travaillait sans cesse et avait rassemblé beaucoup de livres sur ces deux sciences, dont on ne peut légalement s'occuper sans avoir reçu d'un maître le diplôme appelé idjaza[2]. Sid-'Abd-Allah avait un frère qui s'occupait de l'elm-er-remel[3], ou divination au moyen du sable, et de l'elm-ez-zaïrdja[4], sciences

[1] El-oufâk'. L'expression la plus ordinaire est *'elm-el-djedouâl*, ou science des tableaux. On l'appelle ainsi, parce qu'elle consiste à faire des tableaux talismaniques à l'aide desquels les t'o'lba qui les composent pretendent guerir les maladies et obtenir d'autres résultats non moins merveilleux.

Voici un echantillon de ces tableaux; celui-ci est destiné à guérir du mal de tête :



[illegible] de ces matieres sans [illegible] fous.

[illegible] la geomancie, science [illegible] quelques points que l'on [illegible]

[illegible] qui se fait au [illegible] lettres qui se ren- [illegible] certaines regles.

qu'il avait apprises sans maître, comme avait fait son frère. Cependant, quoiqu'il exerçât sans idjaza, ses opérations étaient efficaces.

Mon maître, Sidi-Moh'ammed-ben-Mouçâhel, m'a raconté, au sujet du frère de ce malade, une chose fort remarquable. Dans le temps que Tunis et Alger étaient en guerre, cet individu prédit que les Algériens seraient victorieux; ce qui arriva en effet. Il s'appelait, je crois, Sidi-Abou-el-K'âcem-ben-'Abd-el-'Aziz. Je ne l'ai pas connu, car alors il était mort depuis longtemps. Quant à son frère, je pense qu'il cessa de vivre vers 1070. Lui et ses enfants, sauf un seul, succombèrent presqu'en même temps, et il ne resta de cette famille que Sid-Moh'ammed-S'âlah'. Ce dernier m'a dit que son père, au plus fort de sa maladie, n'avait pas discontinué d'enseigner le droit et ne cessait d'écrire; qu'à l'heure de la prière il se levait pour dire ses oraisons. Ce Sid-Moh'ammed était un homme de bien, qui suivait les traces de ses ancêtres pour les vertus hospitalières. Il vint au-devant de nous auprès de sa bourgade, et il m'apporta, ainsi qu'au cheikh er-rekeb, des dattes et de l'orge. Il nous accompagna ensuite pendant plusieurs milles, avant de prendre congé de nous.

Dimanche, 7 redjeb (4 février).

Nous traversâmes un grand nombre de villages dans cette journée, et nous couchâmes à 'Arâm (عرام), bourgade peu considérable. On y trouve beaucoup de lieux

de pèlerinage, lesquels, pour la plupart, appartiennent à des chérifs de El-H'amârna; aux quelques tombeaux des ancêtres de cette famille sont venus s'ajouter successivement ceux de ses membres qui venaient à mourir et qu'on enterrait dans le même endroit, de sorte que tous les gens de cette race, lorsqu'ils meurent au loin, sont apportés à 'Arâm pour y être inhumés. Il n'y a eu d'exception que pour Sid-'Abd-Allah-ben-'Abd-el-'Aziz, lequel est enterré à côté de sa zaouïa, à Zerrik' [1], ainsi que je l'ai dit précédemment.

Lundi, 8 redjeb (5 février).

Nous partîmes d'Arâm et nous allâmes coucher près de l'Ouad-es-Semâr واد السمار.

Mardi, 9 redjeb (6 février).

Après avoir quitté cette rivière, nous rencontrâmes la caravane des gens de Tunis qui allaient en pèlerinage à la Mecque. Je ne connaissais parmi eux personne à qui je pusse demander des nouvelles exactes et détaillées. J'appris seulement en gros que tout allait bien de ce côté.

Nous allâmes passer la nuit auprès d'un cours d'eau qu'on appelle En-Nebch (النبش). Cette rivière est bordée, vers sa source, d'un grand nombre de réservoirs; la plupart sont si près du rivage qu'ils se remplissent

[1] El-'Aïachi dit dans sa lettre à ses parents : « J'arrivai à Nifzâoua le lundi 1er redjeb; puis je me rendis à 'Arâm en cinq jours. Nous y trouvâmes la caravane de Tunis qui passait devant nous. »

facilement de terre quand la rivière monte, et il est rare de ne pas les trouver envasés. Les pèlerins ont alors beaucoup de peine à les nettoyer. Souvent, après avoir enlevé le limon, ils n'obtiennent qu'une eau noire, fétide et d'un goût insupportable.

Lorsque je traversai cet endroit, en 1064 (1653 de J. C.), le premier jour de l'été, pendant la journée que nous y passâmes, les pèlerins faillirent y mourir de soif, parce qu'il y avait fort peu d'eau et qu'elle était fétide. Lorsque j'y étais passé précédemment, en 1059, (1649 de J. C.), l'eau était encore plus noire et plus puante. Dans mon pèlerinage actuel, j'y arrivai au commencement du printemps, et il faisait encore froid; de sorte que si l'eau était mauvaise, du moins, les gens de la caravane, n'étant pas tourmentés de la soif comme dans le voyage de 1064, en ressentirent moins d'inconvénients.

Mercredi, 10 redjeb (7 février).

Nous partîmes d'En-Nebch et nous marchâmes toute la journée, jusqu'aux environs de l'ac'er. Des malfaiteurs attaquèrent quelques-uns des pèlerins qui se trouvaient à l'avant-garde et les dépouillèrent. La nouvelle en arriva à l'êmir de la caravane, et il se mit seul à la poursuite des voleurs, qu'il atteignit et auxquels il reprit leur butin. C'était un homme courageux dont l'énergie s'accroissait dans les circonstances dangereuses. Que de choses de ce genre il a faites!

Cette affaire fut cause que nous nous arrêtâmes, ce

jour, avant l'heure de la couchée. Nous bivaquâmes au bord d'une large rivière[1] dont les rives étaient bordées de vastes champs cultivés, mais dont l'eau était salée et saumâtre, à tel point que, fût-on mourant de soif, on ne pourrait pas plus s'y désaltérer que dans la mer. A l'époque des grandes chaleurs, cette rivière se solidifie et devient une sebkha.

Jeudi, 11 redjeb (8 fevrier).

Nous nous remîmes en route. Un chameau étant resté en arrière, mes amis s'arrêtèrent pour le tuer; ce délai fut cause que nous ne rattrapâmes la caravane qu'à Souâk'i-ben-Guerdân (سواقى بن گردان)[2]. On trouve dans ce lieu beaucoup de puits dont l'eau est abondante; ils sont situés dans un terrain uni, où l'on remarque de nombreuses cultures, ainsi que les ruines d'anciennes bourgades, celles d'une mesdjid et de quelques k'oubba.

Il y a toujours beaucoup de monde à Ben-Guerdân; ce sont, ou des pèlerins qui s'y arrêtent, ou des gens d'El-H'amârna, ou d'autres Arabes de la contrée. Les caravanes ont l'habitude de s'y pourvoir d'eau pour deux journées; la nôtre s'arrêta dans cette intention. On y but, on abreuva les animaux, on fit la provision d'eau, puis on se remit en route.

Nous allâmes coucher auprès d'un madjen (مجن), ou

[1] Probablement l'Ouad-Fâs (واد فاس).

[2] Ici le nom de localité est écrit بن كردان Généralement le copiste l'écrit حردان, tandis que Moula-Ah'med emploie l'orthographe de وردان

réservoir, qui est à moitié chemin entre Souâk'i-ben-Guerdân et Bordj-el-Melh' (برج الملح). Ce madjen contient toujours de l'eau de puits; mais, comme cette route est très-fréquentée, nous n'en trouvâmes qu'un peu, au fond, ce qui aurait pu suffire à une très-petite quantité de gens, mais non à toute une caravane.

Vendredi, 12 redjeb (9 février).

Nous quittâmes cet endroit, et, aux environs du d'ohor, sur notre gauche, nous aperçûmes la mer, dont nous nous approchâmes. Ceux des pèlerins qui n'avaient jamais vu cette immensité d'eau, commencèrent à se précipiter de ce côté, vers lequel, du reste, notre route inclinait de manière à arriver à un jet de pierre du rivage, qu'elle touchait presque à l'endroit qu'on appelle Bordj-el-Melh'.

La majeure partie des pèlerins s'arrêta pour faire des ablutions et prendre le sel dont ils avaient besoin. Il y a là un bon port où les chrétiens, avec le consentement de l'êmir-el-belâd, viennent charger du sel de la grande sebkha qui est auprès, et dont les excellents produits en ce genre sont préférables à tout ce qu'on trouve ailleurs. On traversa cet endroit aux environs de l'ac'er; l'eau nous manquait, mais on s'en consolait par la pensée qu'après le mor'reb on atteindrait un lieu où il s'en trouverait.

Il n'y avait pas très-longtemps que nous nous étions remis en marche, lorsque les chameaux, pris d'une espèce de vertige, jetèrent le bagage qu'ils portaient et

commencèrent à courir en tous sens, levant la tête vers le ciel. On s'épuisa en conjectures sur les causes probables de cet étrange accident; les uns l'attribuèrent à l'aspect de la mer, d'autres au passage subit d'un pays fertile en pâturages à des plages sablonneuses, ou bien à l'excès de force que ces animaux avaient puisé dans la nourriture abondante des jours précédents. Au commencement de l'accès, les chameaux paraissaient s'ébattre seulement; puis, leur gaieté dégénérant en une espèce de folie, ils prenaient la fuite. D'abord, il n'y en eut qu'un petit nombre qui firent ce manége; mais le reste ne tarda guère à les imiter. En moins de rien, ils se débarrassèrent de tout ce qu'ils avaient sur le corps, gens et bagages. Ceci nous arriva aux environs du coucher du soleil.

On n'entendait à droite et à gauche que les cris des pèlerins; chacun courait après ses effets renversés, et il n'échappa à cette confusion que ceux qui, au début de l'événement, avaient eu le bon esprit de s'emparer de leurs chameaux et de les entraver. Je fus de ces derniers; aussi, par la grâce de Dieu, je ne perdis ni bêtes de somme, ni effets. La nuit se passa à chercher les animaux égarés et le bagage renversé. On bivaqua çà et là, chacun de son côté, comme une volée d'étourneaux.

Le nombre de ceux qui ne perdirent rien dans tout ce désordre fut bien petit. Les avis furent partagés sur ce qu'il convenait de faire pour réparer le mal autant que possible : les uns voulaient gagner un lieu habité où il y eût de l'eau, les autres voulaient, avant tout,

courir après les chameaux, et proposaient d'envoyer des gens à l'eau, avec des outres. Ce dernier avis prévalut. Ceux qui étaient montés sur des chameaux ou des mulets allèrent à la découverte. Grâce à Dieu, tout se retrouva, sauf deux chameaux; et quant au bagage, en réunissant ce qui manquait à chacun, il pouvait s'en trouver deux charges de perdues. C'étaient surtout des étoffes qui avaient été ramassées clandestinement par des pauvres de la caravane, ce dont on ne s'aperçut qu'au Kaire.

Samedi, 13 redjeb (10 février).

Quand nous nous remîmes en route, les chameaux recommencèrent leur manége de la veille. Dans cette circonstance, nous nous demandâmes un instant si ces animaux n'étaient pas retombés dans l'état sauvage. Nous marchions alors au milieu d'abondants pâturages, dans lesquels se trouvaient beaucoup de ces plantes appelées berouâk'[1], dont la tige crie sous les pieds qui la touchent. Le bruit que les chameaux faisaient en marchant dessus effraya encore un assez grand nombre de ces animaux, qui voulurent s'enfuir; mais on les surveillait, et on se décida à les mener en laisse par le licou, jusqu'à ce qu'on fût hors de cet endroit. Heureusement nous ne tardâmes pas à atteindre des lieux habités, où nos chameaux se calmèrent tout à fait, après que, par suite de leur folie, on eut encore perdu quelques bagages.

[1] بِرْوَاق. C'est la plante qu'on appelle asphodèle.

Nous descendîmes à Zaouârât - el - R'arbïa (زوارات الغربية), avant l'heure du d'ohor.

Dimanche, 14 redjeb (11 février).

Ce jour, nous traversâmes Zaouârât - Ech - Cherk'ïa (زوارات الشرقية). La caravane passa hors de la ville. J'y entrai à pied avec quelques compagnons, et ce ne fut pas sans fatigue que je rejoignis la caravane.

Par la grâce de Dieu, il souffla, dans cette journée, un fort vent d'Ouest; de sorte que, lorsque nos chameaux voulaient tourner bride et s'enfuir en arrière, le vent et la poussière venant à les frapper en face, ils étaient obligés de se retourner, et, reprenant leur première direction, de continuer de marcher en avant.

Nous couchâmes à côté de la mesdjid qui est entre Ez-Zaouârât et Ez-Zaouâr'a. C'est une petite mosquée ornée d'un joli minaret, et qui est bâtie sur un terrain peu élevé. Dans les environs sont des ruines d'anciennes constructions. Tout à côté on trouve un vaste bassin d'eau de pluie.

La mesdjid est crépie avec un plâtre blanc; elle a des croisées, et son minaret s'aperçoit de loin. De là à la mer il y a environ un mille.

Plusieurs pauvres t'o'lba de la caravane me racontèrent que, quelques années auparavant, ils avaient été surpris par la nuit en cet endroit, et qu'ils y avaient couché. L'équipage d'un bâtiment de chrétiens, venus dans ce lieu pour faire de l'eau et du bois, ayant pénétré à l'improviste dans la mesdjid, les avaient emmenés en

esclavage, sans que personne vînt à leur secours, attendu que cette localité est éloignée des populations.

A partir de cette station, quelques-uns de mes compagnons prirent les devants, afin d'aller à Tripoli se pourvoir de tout ce dont ils avaient besoin. J'écrivis, par un d'eux, à mon maître Sid-Moh'ammed-ben-Mouçâhel, lui annonçant mon arrivée et lui recommandant le porteur de la lettre.

Lundi, 15 redjeb (12 février).

Après avoir quitté la station dont on vient de parler, nous arrivâmes au commencement du canton de Zaouâr'a (زواغة); là, nous rencontrâmes une caravane de pèlerins du Mor'reb, gens du Maroc, arrivant de pèlerinage. Leur chef (cheikh-er-rekeb), qui n'avait pas su conserver d'autorité sur les pèlerins, était remplacé de fait par le cheikh Brâhim-el-Ferrân et par El-H'adj-Mans'our-er-R'eçâl. Cette caravane n'était pas nombreuse.

Ils nous donnèrent des nouvelles des contrées d'où ils venaient. Ayant trouvé parmi eux des gens de mon pays, j'en profitai pour écrire à mes parents des lettres dont je parlerai en temps et lieu [1]. Lorsque nos caravanes se rencontrèrent, nous étions tous pressés; aussi nous ne prîmes pas les nouvelles à loisir, et, comme ils ne s'arrêtèrent que peu de temps, il n'y eut que ceux qui se hâtèrent qui purent écrire par cette occasion.

[1] C'est à une de ces lettres que j'ai emprunté quelques détails supplémentaires qui ont été donnés successivement dans les notes.

Après nous être séparés de ces pèlerins, nous continuâmes notre marche, et nous allâmes coucher à la zaouïa El-H'armân (زاوية الحرمان).

Mardi, 16 redjeb (13 février).

Nous traversâmes de bonne heure la zaouïa El-R'arbîa (زاوية الغربية); nous visitâmes Sid-Iah'ïa-el-Guemoudi. En sortant de sa k'oubba, nous rencontrâmes la caravane d'Alger qui revenait de l'H'edjâz. Parmi eux, se trouvait Sid-'Abd-el-H'afid'-ben-el-Ouali-es'-S'âleh'-Sid-Moh'ammed-es'-S'îd-et'-T'râbleci, qui les accompagnait jusqu'à Djerba (جربة). Il était avec son parent par alliance, un des fils de Sid-H'âmid, habitants de cette île, dans la famille desquels il avait pris une femme; de sorte qu'il avait dans ce lieu une maison où il vivait quelquefois. Tout le monde connaît cet homme de bien, que les grands respectent, et dont chacun parle avec éloge, riche ou pauvre. Il s'arrêta une heure avec nous.

Le chef de la caravane des gens d'Alger était Sid-Moh'ammed, fils de Moh'ammed-el-Meça'oudi, de la ville de Mdoukâl, lequel avait des propriétés à Biskra, où il aura probablement fini par se fixer. Son fils, véritable saint homme, conduisait tous les ans la caravane au pèlerinage. Dans ce voyage, il devint ami avec Sid-Moh'ammed-es'-S'îd.

Je rencontrai aussi dans cette caravane El-H'adj-Ech-Cheikh Ibrâhim ben-Djellab-er-Rirï, frère du cheikh Ah'med, lequel est père de l'émir actuel du pays de l'Ouad Rir. Ce cheikh était devenu habitant des villes

saintes, où il avait séjourné plusieurs années; nous nous connaissions depuis longtemps. Il me donna des nouvelles exactes et complètes : j'appris de lui que mon maître, le cheikh El-K'echachi, était mort à Médine; que le Sid-Moh'ammed-Ba'laouï avait succombé à la Mecque, ainsi que le cheikh Abou-el-H'acen-et'-T'abri. Nous prîmes congé l'un de l'autre.

Notre caravane marcha toute cette journée, et nous allâmes coucher à Zenzoun (زنزون).

Mercredi, 17 redjeb (14 février).

De là nous nous dirigeâmes, en toute hâte, vers Tripoli, qui est à environ douze milles de Zenzoun [1]. J'arrivai à Tripoli (طرابلس) le mercredi 17 de redjeb, au d'ohor.

TRIPOLI [2].

Nous entrâmes dans la ville de Tripoli, aux environs du d'ohor, le mercredi 17 redjeb. C'est une ville petite sous le rapport de son étendue, mais immense par les bonnes choses qui s'y rencontrent. Elle est renommée

[1] Les géographes arabes sont loin d'être d'accord sur la valeur qu'il faut donner à cette mesure itinéraire. Dans l'usage actuel, le mille est environ le tiers de notre lieue commune.

[2] Pour n'avoir pas à revenir sur ce qu'El-'Aïachi dit plus tard de cette ville, à son retour du pèlerinage, j'ai réuni les deux récits à la suite de la première partie de son voyage; j'y ai de plus ajouté, et par les mêmes motifs, les observations que Moula-Ah'med a recueillies de son côté sur cette intéressante localité.

par sa vigueur envers ses ennemis; il y a peu de reproches à lui adresser. Les constructions y sont belles, les remparts élevés, circulaires; les rues larges et faciles. La population se conduit fort bien, surtout envers les étrangers; le voyageur qui visite cette ville en sort toujours content. L'oreille n'est jamais choquée par une expression malséante; on n'y entend que des paroles polies, et celui à qui il arrive de commettre quelques fautes, au lieu d'être accablé d'un déluge de reproches grossiers, ne reçoit que des réprimandes bienveillantes, formulées sur un ton convenable. Les Tripolitains agissent ainsi, soit entre eux, soit avec les étrangers, mais surtout vis-à-vis des pèlerins, des marabout, etc. Ils les reçoivent dans leurs maisons, et les traitent d'une manière libérale.

Tripoli a deux portes : une de terre et une de mer. La forme du terrain sur lequel il est bâti est celle d'une presqu'île. Le h'iç'âr [1], où réside l'êmir, quoique en dehors de la ville, tient à celle-ci du côté de Bâb-el-Ber [2]; et entre lui et la mer il y a toute la largeur de ladite ville. De la sorte, en cas de guerre [3], les projectiles de l'ennemi n'arrivent pas à la demeure du souverain. L'êmir a des vaisseaux excellents, disposés pour la course, et qui ne reviennent presque jamais sans

[1] حصار *Sepimentum, munimentum, castellum,* dit Freytag dans son dictionnaire. C'est ce qu'on appellerait une k'as'ba en Algérie.

[2] Porte de terre.

[3] On voit qu'El-'Aïachi n'entend parler que d'un bombardement maritime.

butin. Il est bien rare qu'ils perdent un navire, à moins que ce ne soit un bâtiment de commerce.

L'usage des caravanes qui s'arrêtent à Tripoli, surtout de celles qui vont dans l'H'edjâz, est d'y séjourner deux ou trois mois [1], pour préparer toutes choses et se disposer à pénétrer dans cette mefza' [2], à laquelle peu d'autres sont comparables, c'est-à-dire le désert de Bark'a. A Tripoli, les pèlerins achètent des chameaux et des outres; en hiver, ils prennent trois mois de vivres environ pour aller au Kaire; si c'est en été, ils ne se pourvoient que pour deux mois.

Les chameaux de Tripoli sont excellents; parmi ceux des autres contrées, il en est peu qui puissent leur être comparés. Ils ressemblent à ceux de mon pays, mais ils font encore un meilleur service. Les Tripolitains em-

[1] Moula-Ah'med (voyez pag. 38 du manuscrit 163) fait observer, à propos de cette partie du récit d'El-'Aïachi, qu'autrefois, en effet, les caravanes passaient près de deux mois à Tripoli, parce que alors le départ avait lieu avant l'époque actuelle, qu'on cheminait lentement et qu'on prolongeait les séjours :

« Mais maintenant, dit-il, qu'on part en redjeb, il n'y a pas de temps à perdre; on marche vite et on s'arrête peu. »

En effet, les indications fournies par l'ouvrage d'El-'Aïachi montrent que ce voyageur est toujours parti en rebi-el-oouel, mois qui, dans l'usage vulgaire, porte le nom de mouloud, ou nativité (celle de Mahomet). Cela faisait près de neuf mois pour arriver à la Mecque vers l'époque des cérémonies du pèlerinage, qui ont lieu en h'adja; tandis que si l'on part en redjeb il ne reste plus que six mois pour accomplir le même voyage.

[2] مَفْزَعَةٌ *Res metuenda*, dit Freytag. On comprend par quelle analogie ce mot est employé ici dans le sens de désert.

ploient ces animaux à toutes sortes d'ouvrages ; ils s'en servent pour labourer et fouler le blé, tourner des moulins, etc. en un mot, tous les travaux pénibles leur sont dévolus. Comme l'air de cette région est excellent, et que les pâturages pour les chameaux y sont fort bons, ceux-ci n'y souffrent guère de la soif, et ils deviennent rarement malades; c'est par ce motif que l'expression « un chameau de Tripoli » est devenue proverbiale pour désigner quelqu'un de robuste, de travailleur. C'est un proverbe comme cet autre, « une outre du Kaire, » avec cette différence, que cette dernière phrase se prend dans un sens défavorable, parce que la debbara[1] qu'on emploie pour ces outres est mauvaise, que l'eau qu'on y conserve prend un goût et une odeur désagréables, et, de plus, que le liquide s'en échappe. Celui qui compte sur les outres du Kaire est exposé à souffrir de la soif. Toutefois, il faut reconnaître qu'elles n'ont ces défauts que lorsqu'elles sont neuves; car, en vieillissant, elles ne fuient plus.

Les gens de Tripoli comprennent les bénédictions que le passage des pèlerins leur attire; ils connaissent aussi les avantages de la guerre sainte, car leur existence en dépend. Bien souvent on y trouve réunies cinq ou six caravanes, auxquelles viennent s'ajouter des troupes de guerriers pieux, se disposant à partir pour le djihad[2]. Il est à remarquer que, malgré cette affluence, les denrées restent au même prix, si même elles ne

[1] Mélange de tan et de goudron.

[2] Guerre sainte, celle que les musulmans font aux chrétiens.

baissent pas; et cependant Tripoli est un lieu où tout est cher. Il n'y a d'exception que dans les circonstances dont on vient de parler. Quand je dis *cher,* c'est par comparaison avec les prix du Rif-en-Nil [1], du Sah'el [2], du Maroc et des montagnes de cette contrée. Quant aux Tripolitains, ils sont habitués à cet état de choses et ne s'en étonnent pas.

Quand les caravanes arrivent, il y a foule dans les moulins, et les pèlerins ne laissent pas que d'avoir de la peine à faire moudre leur blé. Ils ne réussiraient même pas à compléter leurs provisions, surtout ceux qui ne veulent pas séjourner longtemps, si les gens de la ville n'avaient pas la déférence de s'abstenir d'envoyer leurs grains aux moulins à l'époque des caravanes.

Cette fois, nous ne restâmes qu'environ dix jours en ville, selon la coutume des caravanes à chameaux qui viennent par le S'ah'ra, lesquelles sont toujours en retard et les dernières. Comme elles ont avec elles chameaux, outres, etc. elles n'ont besoin de s'arrêter à Tripoli que quelques jours, pour renouveler les provisions, et se pourvoir d'un petit nombre de choses, tandis que les caravanes du Djerid [3], qui se font au moyen d'ânes et de mulets, prolongent quelquefois leur séjour pendant deux mois, afin que les pèlerins aient le temps de vendre

[1] Province d'Égypte.

[2] Le littoral de l'empire de Maroc, dans la partie Nord.

[3] Djerid, ou Belâd-el-Djerid, pays des dattes, portion du K'ibla qui est comprise entre le Tell, ou zone cultivable septentrionale, et le S'ah'ra, ou désert proprement dit.

leurs montures et bêtes de somme, pour acheter des chameaux, des outres, et s'organiser un autre système de voyage[1]. C'est à cause de cela que, pour les gens qui n'ont jamais voyagé, le départ de Tripoli est une plus grande affaire que la sortie de leur pays. Il en est de même du départ du Kaire, qui est encore plus difficile que celui de Tripoli.

Je descendis à Tripoli dans l'endroit où j'avais déjà logé, lors d'un précédent pèlerinage, à une mes'rîa[2] qui est à la porte de la mesdjid appelée Djâma'-el-h'adj-Ibrâhim, dans la partie la plus reculée de la ville et près du tombeau de Sid-Sâlem-el-Mechât'. L'imâm de cette mesdjid, le fak'i Sid-Ah'med-ben-Aïça-el-Ierbouï, un des plus honnêtes gens de la ville, était mon ami. Son père Sid-Aïça a été k'âd'i de Tripoli pendant fort longtemps. Lorsqu'il mourut, son fils lui succéda dans cet emploi, où il suivit les bonnes traditions laissées par l'auteur de ses jours, en se montrant constamment juste. Il quitta pendant quelque temps ces fonctions, mais on les lui fit reprendre malgré lui. Il ne cessa de mériter des éloges jusqu'à sa mort, qui eut lieu quelque temps avant mon arrivée. Cet événement attrista fortement le peuple de Tripoli, et, en ce qui me concerne, j'en

[1] Le lecteur comprend la cause de ce changement de système. A partir de Tripoli, les pèlerins entrent dans le désert de Bark'a, où des ânes et des mulets ne pourraient marcher facilement, surtout étant chargés.

[2] مصرية A Alger, on appelle ainsi un logement dont l'entrée est dans le vestibule, et qui, séparé du reste de la maison, sert à loger les esclaves.



ressentis beaucoup de chagrin : je perdais en lui un ami sûr et obligeant.

Après sa mort, les gens du quartier ne trouvaient personne de plus vertueux que Sid-Moh'ammed-ben-Ah'med, pour exercer les fonctions d'imâm dans la mesdjid de H'adj-Ibrâhim et y donner l'exemple de la sainteté. Sid-Moh'ammed suivit en effet les traces de son père. Informé de mon arrivée, il vint au-devant de moi, me fit une réception très-amicale et m'adressa des questions semblables, pour la plupart, à celles que son père m'avait posées jadis. Il me prépara une maison où je demeurai, m'aida de tout son pouvoir à faire mes provisions, me facilita les moyens de faire moudre mon grain, et me seconda dans tout ce que j'eus à faire.

Après m'être un peu reposé dans cet endroit, j'allai visiter le mufti Sid-Moh'ammed-ben-Ah'med-ben-el-Mouçâïl, qui m'accueillit très-bien et parut fort content de me voir. Il venait alors de se démettre de sa place de mufti, et sa démission avait été acceptée. Il n'avait plus d'autre affaire que d'aller de chez lui à la mesdjid, où il enseignait tous les jours, matin et soir, hiver comme été. Il y faisait des lectures sur le droit, la grammaire, etc. et terminait toutes ses leçons par un sermon. C'était un homme vertueux et savant, qui était au courant de toutes les sciences; il connaissait notamment les décisions juridiques, au point de vue des différentes sectes, ayant été quarante ans mufti.

Sid-Moh'ammed-ben-Mouçâïl m'a raconté que son maître Sid-Moh'ammed-es'-S'îd n'avait jamais manqué

une prière du vendredi, à moins de circonstances extraordinaires, et cela depuis quarante ans. Il m'a dit que, tous les matins, cet homme vénérable allait au tombeau du cheikh Et-Tlemsâni-abou-M'aza[1] dans le village appelé El-Henchir, lequel est à six milles de Tripoli, qu'il y faisait sa prière et revenait en ville.

Il y avait, avant Moh'ammed-Pacha, un chérif qui régnait sur l'état de Tripoli, et qui fut assassiné en 1040 (1630 de J. C.). Ce prince laissa après lui un jeune enfant mâle, dont Moh'ammed-Pacha, son ancien client, prit soin. Moh'ammed eut pour successeur 'Otsmân-Pacha, qui avait été mamelouk du chérif, et qui rétablit le fils de son maître dans une portion de la puissance du père. Le jeune homme grandit, voulut régner seul et chasser l'usurpateur. Il pensa qu'à cause de sa naissance tout le monde l'aiderait dans son entreprise; car il n'avait pas encore assez d'expérience pour savoir que le monde est pour celui qui a le pouvoir en main, bon ou mauvais. Il commença à sonder successivement les dispositions de ceux qui l'entouraient. On était alors

[1] Il y a sur le Bouzaria, auprès d'Alger, une k'oubba en l'honneur d'un marabout connu par le même surnom, dont les gens du pays expliquent ainsi l'origine. Un homme à qui on avait volé une chèvre (m'aza) fit comparaître devant le marabout un individu qu'il croyait coupable de ce méfait. Celui-ci, sommé d'attester son innocence par serment, n'hésita pas à jurer; mais aussitôt un cri de chèvre, échappé de sa poitrine, vint le convaincre de mensonge et le forcer d'avouer qu'il avait en effet volé et mangé l'animal en question. Je ne sais si le marabout à qui on attribue ici ce miracle est le même qu'on honore à Tripoli

dégoûté du prince régnant, que sa tyrannie et ses injustices faisaient haïr; de sorte qu'on prêta l'oreille aux propositions du jeune homme et qu'on les approuva. Les Oulâd-K'ouiroudis, Arabes de la partie occidentale de Tripoli, entrèrent dans la conjuration: c'étaient des gens fort braves; ils se montrèrent ennemis déclarés du pacha. Bientôt tout le pays se trouva divisé en deux partis, aussi bien les grands que les raïa[1], et l'exemple des gens de Tadjoura[2] eut de nombreux imitateurs. Le mufti des h'anefites entra dans le parti du chérif, ainsi qu'une fraction de l'armée. Enfin, la révolte prenait des forces, lorsqu'un des conjurés, dans l'espoir d'une récompense, écrivit tout au pacha. Celui-ci conçut de vives inquiétudes; cependant il ne se laissa pas abattre, et eut recours à la ruse pour déjouer les projets de ses ennemis. Ne faisant pas paraître qu'il était informé de ce qui se tramait, il sortit avec des troupes, dans la direction de Tadjoura, lieu de réunion des conjurés et rendez-vous de leurs forces. Avant de partir, il avait pris des mesures pour assurer la tranquillité de Tripoli, et il avait engagé les partisans qu'il avait dans cette ville à s'emparer du chérif, du mufti et de leurs complices, s'ils se présentaient de ce côté. Il avait fait savoir aux raïa qu'il allait combattre ses ennemis, avec la persuasion qu'ils n'étaient pour rien dans la rébellion et qu'ils étaient toujours ses fidèles sujets. C'était une ruse pour

[1] Les contribuables ou sujets.

[2] Bourgade située à quelques milles Ouest de Tripoli. C'était sans doute le chef-lieu des Oulâd-K'ouiroudis.

empêcher que tout le monde ne se soulevât à la fois contre lui. Un cheikh, Sid-'Abd-Allah-el-H'afid', l'aida par ses exhortations à apaiser les mécontents, et ceux-ci, voyant le pacha disposé à suivre les avis de ce saint homme, commencèrent à se calmer. 'Otsmân tint cette conduite adroite jusqu'à la mort du fils du chérif; mais, après cet événement, il n'hésita plus à se débarrasser des chefs des raïa et de tous ceux qui avaient conspiré contre lui, afin que cette sévérité servît d'exemple à d'autres. Depuis lors ce parti cessa d'exister.

Le pacha chercha ensuite à savoir l'origine de l'affaire, par qui, quand et comment elle avait été mise en train et conduite. Il apprit que Sid-Moh'ammed-ben-Mouçâïl, dont j'ai parlé plus haut, parent par alliance du mufti h'anefite, avait dû être au courant de tout, parce que le mufti ne faisait rien sans l'en informer. Il en conçut du ressentiment contre Sid-Moh'ammed; mais, comme ce dernier était aimé et considéré dans la ville à cause de sa science et de ses vertus, il dissimula ses sentiments. Le mufti, ayant eu connaissance des dispositions fâcheuses du sultan à son égard, donna sa démission, qui fut acceptée. Il ne sortit plus dès lors que pour aller à la mosquée, et ne s'occupa plus que de ses devoirs religieux et d'études.

SINGULARITÉ.

Le cheikh Sid-Moh'ammed-ben-el-Mouçâïl m'a appris en 1164, lors de mon précédent pèlerinage, qu'en 1162

(1748 de J. C.) des gens lui avaient dit avoir entendu un bruit considérable, mais sourd, du côté de la mer, comme celui que produirait l'explosion de canons de gros calibre, et cela depuis les environs du d'oh'a jusqu'à la nuit. On imagina que cela provenait de quelques rencontres entre des vaisseaux musulmans et des vaisseaux chrétiens. Ce bruit, entendu par les gens de Tripoli, le fut également dans tout le Sah'el jusqu'à Merç'ata[1]. On l'entendit aussi dans le Fezzân, à Alexandrie et du côté de l'Ouest jusqu'à Djerba, Souça et Tunis. Il est à remarquer que tous ceux qui entendirent ce bruit le crurent très-rapproché d'eux. Après un ou deux mois, il vint des bâtiments du pays des Turcs, dont les passagers racontèrent un fait surprenant qui se rapporte à ce que nous venons de dire. Ils assurèrent que dans une île de la domination du Grand Seigneur il était sorti, d'un certain côté, une pierre qui s'élevait du fond de la mer, lançant du feu et faisant entendre le bruit dont il vient d'être question. Lorsque la pierre eut jeté son feu, elle tomba sur l'eau, et, légère comme une éponge, elle surnagea. Le phénomène dura jusqu'à la nuit. Il sortit de cette pierre une fumée abondante qui avait l'odeur du soufre; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que tous les objets d'argent qu'il y avait dans l'île se trouvèrent changés en cuivre pendant la nuit[2]. Dieu sait la vérité.

[1] Meç'ourata ?

[2] Ce récit, dégagé des circonstances merveilleuses, se rapporte peut-être à quelque éruption d'un volcan sous-marin.

Les gens de Tripoli sont renommés pour leur sincérité, leur esprit de justice, et aussi, par le grand nombre d'individus appelés medjdoubin qu'il y a parmi eux [1]. On attribue une grande efficacité à leur intercession, et on en fait des récits extraordinaires qui témoignent de leur mérite.

Il y avait autrefois beaucoup de lieux de pèlerinage à Tripoli, la plupart des tombeaux de marabouts. Maintenant on n'en connaît plus qu'un petit nombre, entre autres Sid-Sâlem-el-Mechât, qui a une mesdjid dans la partie la plus retirée de la ville, et dont la sépulture est visitée. La cause de cette diminution vient de ce que Tripoli a passé fréquemment des mains des musulmans à celles des chrétiens. Ebn-Bat'out'a dit, à ce sujet, dans sa Rah'la : « Les chrétiens prirent Tripoli du temps du sultan Abou-'Anân, qui le racheta moyennant cinq cents quintaux d'or non monnayé [2]. Ce rachat est une des bonnes œuvres de ce sultan. Les chrétiens s'empa-

[1] *Medjdoubin* se dit d'individus qui tombent, sous l'empire de certaines circonstances, dans un état qui rappelle tout à fait celui des convulsionnaires de Saint-Medard. J'ai donné, dans les légendes algériennes, des renseignements detaillés sur les medjdoubin, qui sont fort nombreux à Alger, où on les connaît principalement sous le nom d'alçaoui, et aussi, d'ammarin.

[2] Les Genois vinrent attaquer Tripoli, avec vingt vaisseaux et douze galères, et, l'ayant pris de vive force, ils firent tous les habitants esclaves. Le roi de Fès donna aux Génois cinquante mille écus pour abandonner la ville et mettre les habitants en liberté. Mais il paya la moitié de cette somme en fausse monnaie, que les chrétiens reçurent pour bonne (Marmol, tom. II, pag. 454.)

Le sultan Abou-'Anân est sans doute Abou-'Anân-Fares, de la dy-

rèrent encore de cette ville dans le xe siècle de l'hégire (le xvie et xviie de J. C.). »

SINGULARITÉ.

Parmi les gens vertueux et distingués que j'ai vus à Tripoli, je citerai Sid-Cha'bân-ben-Mouçâïl, neveu du Mouçâïl dont j'ai été le disciple. Ce Sid-Cha'bân était versé en histoire, et il connaissait aussi un peu la science astronomique. Il m'a appris que les Turcs entrèrent à Tunis et prirent H'alk'-el-Ouad[1] sur les chrétiens, en 982 (1574 de J. C.). J'ai su également par beaucoup de personnes que Moula-'Abd-el-Mâlek, auteur de la grande r'azïa[2], était avec les Turcs lorsque ceux-ci entrèrent à Tunis, parce qu'il était alors brouillé avec son neveu Moh'ammed-ech-cheikh, à la suite d'une querelle qui s'était élevée entre eux. Après la prise de la Goulette, les Turcs lui confièrent le commandement de l'armée, parce qu'il leur parut un homme de courage. 'Abd-el-Mâlek réussit à triompher de son neveu; c'était un homme de bien, qui commença sa vie par la guerre sainte et la finit de même. Sid-Cha'bân m'a dit, en outre, que les chrétiens prirent Tripoli pour la dernière fois

nastie des Benou-Merîn ou Zenata. Il régnait entre 1358 et 1360 de notre ère.

[1] L'embouchure de la rivière, le lieu que les Européens appellent la Goulette. 'Ali-el-'Eudj, pacha d'Alger, s'était emparé de Tunis dès 1569, mais ce ne fut qu'en 1574 qu'il se rendit maître de la Goulette.

[2] La guerre que nous faisons en Algérie a popularisé la connaissance de cette expression arabe.

en 916 (1510 de J. C.) le 16 de moh'arrem. Les musulmans la reprirent en 956 (1549 de J. C.), date qui est donnée par les mots nok't'-k'oulek[1]. Ce fut Derr'out qui la reprit; ce pacha était alors à Djerba. Il fut aidé par Mourâd-Pacha qui se trouvait à Meslata[2]. La ville resta entre les mains de Derr'out jusqu'à la mort de celui-ci; on y voit encore son tombeau, qui est un lieu de pèlerinage, et auprès duquel on remarque un bel édifice.

Voici de quelle manière Tripoli fut enlevé aux chrétiens : une flotte vint de Constantinople afin d'aider l'armée de terre qui était à la Goulette, auprès de Tunis; lorsqu'elle longeait la côte de Tripoli, les gens du Sah'el dirent aux Turcs qui la montaient : « Aidez-nous contre les chrétiens. » Les Turcs répondirent : « Nous n'avons pas pour cela d'ordres du sultan, qui nous a donné une autre destination. » Le pacha Mourâd leur répliqua : « Accordez-moi ma demande, et, s'il y a des reproches à recevoir, j'en prends la responsabilité. » Alors les Ottomans tinrent la ville assiégée jusqu'à ce qu'ils s'en emparèrent; après quoi, Mourâd-Pacha alla vers le sultan, et lui dit : « Si vous avez quelqu'un à punir dans cette circonstance, c'est moi et non pas eux. » Mais le sultan, bien loin de se fâcher, le remercia, lui et ses compagnons.

[1] Les lettres ayant une valeur numérique en arabe, on en forme des mots, qui, la plupart du temps, ne présentent aucun sens, pour retenir plus facilement les dates. C'est un procédé mnémonique qui dénote l'enfance de cet art chez les Arabes.

[2] Le nom de cette localité est tantôt écrit *Mesrata*, et tantôt *Meslata*, par nos voyageurs.

Les chrétiens s'étaient emparés de Tripoli de la manière suivante [1]. Autrefois les habitants de cette ville étaient fort riches, et tout adonnés au commerce ; ils n'étaient nullement propres à la guerre. Les bâtiments chrétiens venaient en grand nombre dans leur port, pour vendre et acheter. Un jour, un marchand de Tripoli avait pris pour son compte toutes les denrées apportées par plusieurs navires européens et les avait payées comptant. Un autre marchand invita les capitaines des bâtiments chrétiens, et, à la suite d'un repas splendide, fit piler un gros diamant dans un mortier et en saupoudra un plat. On lui apporta ensuite une pastèque, il demanda un couteau pour la partager; mais il se trouva qu'aucun des convives n'avait de couteau; on ne put même s'en procurer chez les voisins, et il fallut en aller chercher un assez loin.

Les marchands chrétiens, de retour dans leur pays, racontèrent à leur sultan, qui les questionnait sur Tripoli, que les habitants de ce pays possédaient de grandes richesses, qu'ils étaient dépourvus d'armes, et que, d'ailleurs, ils ne sauraient pas s'en servir. Le sultan envoya une flotte, qui s'empara de Tripoli sans combat, dans une soirée. Il n'y eut que les habitants qui parvinrent à s'enfuir qui ne périrent pas dans cette circonstance.

Les musulmans se réfugièrent à Tadjoura, dans la montagne de R'arïân, à Meslat; et Tripoli resta entre les

[1] Cette tradition paraît se rapporter à la prise de Tripoli par les Génois.

mains des chrétiens jusqu'à l'époque dont il a été parlé plus haut.

Le cheikh Mourâd-el-H'anbali a dit dans son livre intitulé *Nouzahat-en-Nad'irin*, à l'endroit où il est question du sultan Selim-Oulid-solt'ân-Selîmân, l'avénement du sultan Selim est de 974 (1566). Sous son règne eut lieu la conquête de H'alk'-el-Ouad (la Goulette), à Tunis, de l'Ouest, après que les chrétiens s'en étaient emparés de la manière suivante : les querelles des princes de la famille de H'afez qui se disputaient la ville, firent qu'un d'entre eux appela les chrétiens à son secours et les introduisit dans la ville. Ceux-ci, une fois en possession, fortifièrent la ville, s'emparèrent des forteresses du pays et se rendirent puissants peu à peu, si bien que lorsque les musulmans s'aperçurent de la faute qu'ils avaient commise, il n'était plus en leur pouvoir de chasser l'ennemi qu'ils avaient appelé. Ils vécurent donc sous l'autorité des Francs, qui gouvernèrent la contrée après s'être débarrassés de ceux qui les gênaient. Quant aux femmes et aux enfants, les chrétiens se contentèrent de les dépouiller. Lorsque le sultan Selim connut cet état de choses, il envoya deux cents gros vaisseaux de transport chargés de soldats, de canons et de munitions de guerre. Le chef de l'armée turque était Sinân-Pacha; cette expédition est une des plus considerables qu'aient faites les Ottomans. Après un siege long et sanglant et une perte de dix mille hommes des deux côtes, les musulmans remportèrent la victoire. Une chose remarquable, c'est qu'une citadelle

très-forte et très-bien bâtie, que les chrétiens avaient mis quarante-trois ans à construire, fut prise en quarante-trois jours par l'armée de Sinân-Pacha. Ceci arriva en 981 (1573 de J. C.). Le vizir fit abattre toutes les forteresses et il n'en resta pas de traces. On dépêcha un envoyé au sultan Selim pour lui apprendre ce qui venait de se passer. Ce prince avait la pensée d'entreprendre la conquête de l'Espagne en 982, mais il mourut avant d'avoir pu mettre son dessein à exécution.

Le jour que j'entrai à Tripoli, je rencontrai mes amis de Fês qui revenaient du pèlerinage en caravane. Parmi eux se trouvait Sid-T'ahar-ben-Red'ouân-el-Khazradji, qui me raconta ses aventures de route et m'apprit la mort d'un frère en Dieu, Sid-Moh'ammed-el-Mank'ouchi, qui avait succombé à une attaque de peste à Constantinople. J'écrivis à mes amis de Fês et à mes professeurs. Parmi les lettres que je fis partir, il y en avait une qui contenait une pièce de poésie taïat [1], où je parlais de mon voyage, où je m'occupais de ce qu'on faisait à Fês, et du plaisir que j'aurais à me trouver dans cette ville [2].

[1] En *ta*, c'est-à-dire, dont tous les vers se terminaient par la lettre de ce nom.

[2] Ceci est une nouvelle circonstance à ajouter à celles qui déterminent la position des Aït-'Aïach auprès de Fês.

OBSERVATIONS RECUEILLIES PAR MOULA-AH'MED.

22 cha'ban 1121 (16 octobre 1709)[1].

Nous descendîmes auprès d'El-Henchir (الهنشير)[2], à cause d'une révolte des gens de Tripoli contre leur pacha Khelil, homme injuste qui confiait de préférence les premiers emplois aux infidèles chrétiens, plutôt que de les donner aux musulmans, qu'il vexait et tourmentait beaucoup. Aucun des principaux de ce pays, savants, marabouts ou hommes vertueux, n'avait d'influence auprès de ce prince. Il ne les aimait pas et ne leur accordait aucune considération. Aussi tous ses sujets faisaient-ils des vœux contre lui, faute de pouvoir lui témoigner leur haine d'une manière plus efficace. Cet état de choses finit par échauffer tellement les esprits que ce pacha étant sorti pour aller apaiser la révolte au dehors, les gens de la ville lui fermèrent leurs portes et prirent une résolution unanime à son égard. Cet événement ayant mis le pacha dans l'impossibilité d'exécuter ses desseins sur les gens de l'extérieur, il revint devant la ville, pour l'assiéger avec son armée de mauvais sujets. Il arriva de notre côté, et nous envoya ses principaux officiers et du riz de son camp. Une

[1] Moula-Ah'med [illegible] octobre, mais c'est une erreur qui est [illegible] antérieurs.

[2] [illegible] pag. 53, qu'il dit [illegible] sans indiquer si c'est à [illegible] il y a lieu de penser [illegible]

entrevue eut lieu, et le pacha nous dit d'établir notre bivac auprès du sien, et de passer cette nuit à côté de lui. Nous nous excusâmes de le faire, et, nous étant mis en route, nous rencontrâmes les gens du Sah'el et d'El-Menchïa (المنشية) qui venaient en foule au-devant de nous. Tous se plaignaient du pacha et déploraient leur sort.

Le cheikh Moh'ammed-ben-'Ali, auteur du commentaire sur le Chek'rat'sïa, a dit, d'après El-Bekri[1] :

« La ville de Tripoli est entourée d'une forte muraille; les édifices y sont d'une belle architecture. Elle est sur le bord de la mer; ses marchés sont bien fournis; elle a beaucoup de bains très-beaux. Les couvents y sont nombreux et habités par de saints personnages. Son port est à l'abri de la plupart des vents. Le territoire abonde en toute espèce de fruits et de productions; il y a beaucoup de jardins vers l'Est.

« Auprès de Tripoli est une sebkha très-grande, d'où l'on tire une grande quantité de sel. De Tripoli au Djebel-Nefouça, il y a trois jours de marche. »

El-Lits-ebn-Sâ'ad a dit : « Amrou-ben-Ac'i a conquis Tripoli; il arriva d'abord à l'Est, jusqu'à la k'oubba ou chapelle qui est à l'Orient de cette ville. Il avait assiégé Tripoli pendant un mois, lorsqu'un Arabe de la tribu de Madladj, qui servait dans son armée, étant un jour à la chasse avec sept de ses compagnons d'armes, s'a-

[1] Le passage est rapporté, avec quelques variantes, dans la notice de M. Quatremère, sur El-Bekri. Voyez tom. XII des Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale, pag. 451.

vança à l'Occident de la ville. La chaleur était très-forte, et ils résolurent de reprendre le chemin du camp en longeant le rivage. D'ordinaire, les flots baignaient ce côté de la place, où, pour cette raison, il n'y avait pas de murailles, de sorte que les bâtiments venaient mouiller tout auprès des maisons. Les chasseurs s'aperçurent que la mer avait baissé et laissait à sec une portion de terrain. Ils pénétrèrent par là dans Tripoli, du côté de la grande mosquée, et crièrent à haute voix : « Dieu est grand ! » A ce bruit, les Grecs se hâtèrent de se réfugier sur leurs vaisseaux. 'Amrou, averti par le tumulte, s'avança à la tête des troupes. Les Grecs eurent à peine le temps d'emporter une faible partie de leurs richesses. Tout ce que la ville avait de précieux tomba au pouvoir des Arabes. »

La muraille qui défend actuellement Tripoli, du côté de la mer, a été bâtie par les ordres de Hartma-ben-'Aïan, lorsque cet officier était gouverneur de K'aïrouân.

« 'Amrou-ben-el-Ac'i envoya vers Ouddân (ودّان) un de ses officiers, nommé Bechir-ben-Art'at, dans le moment où il tenait encore Tripoli assiégé. Celui-ci s'empara de Ouddân, en 23 de l'hégire (642 de J. C.). Les gens de ce pays vivent principalement de dattes; ils ont beaucoup de grains qu'ils arrosent avec des outres.

« 'Amrou s'empara de Nefouça (نفوسة), où il y avait des chrétiens. La capitale des bourgades de cette montagne s'appelait Cherouïn (شروين); c'était une grande ville avec de belles constructions, et qui se trouvait à

cinq journées de marche de Tripoli. A mi-distance, il y avait une forteresse très-solide, d'ancienne construction, bâtie en briques et en pierres. A côté, on remarquait des ruines fort curieuses et extraordinaires. Dans cette place se trouvaient des gens de l'Ouest, au nombre d'environ mille cavaliers, qui étaient en guerre continuelle avec les tribus de Berbères des alentours. Ceux-ci pouvaient fournir vingt mille soldats, tant à pied qu'à cheval. La garnison ne pouvait réussir à les dominer[1]. Au milieu de la montagne de Nefouça il y a des palmiers, beaucoup d'oliviers et des fruits de tout genre. Il pouvait y avoir seize mille hommes dans les tribus de cette montagne, dont la longueur, de l'Est à l'Ouest, est de six journées. »

Lors de mon voyage aux villes sacrées, en 1096 (1684 de J. C.), les chrétiens ont attaqué Tripoli, et le siége commença le jour même de l'arrivée de notre caravane devant cette place, au moment où nous nous arrêtions au bivac des pèlerins, sur le bord de la mer[2]. On aperçut d'abord trois vaisseaux des infidèles, au large, puis un quatrième, et, au bout de la journée, il y en avait vingt-deux en vue. Ils tinrent la ville assiégée, le mercredi, le jeudi et le vendredi; durant ce temps, les habitants de Tripoli étaient dans un état

[1] Ce passage se trouve, avec quelques différences, dans El-Bekri, cité par M. Quatremère. (Voyez *Notice des manuscrits, etc.* pag. 453.) Au lieu de *Cherouïn*, on y lit *Cherouce*.

[2] Nos historiens placent en 1685 le bombardement dont il va être question.

de trouble et de crainte inexprimable. Ils ne savaient que faire. Ils se décidèrent à charger leurs effets, et, emmenant leurs femmes, ils s'enfuirent dans les jardins. Voyant cette conduite, qui me parut coupable, je parlai à leurs chefs et je leur dis : « Cette manière d'agir est mauvaise et annonce de la lâcheté ; l'audace des infidèles s'en accroîtra ; dissimulez donc vos terreurs, et arrangez-vous de telle sorte que les chrétiens ne puissent pas s'apercevoir de ce que vous ressentez. »

Ils me répondirent : « Ce n'est pas la peur qui nous fait agir ainsi, mais c'est afin de nous mettre à l'abri de leurs bombes et de leurs boulets, contre lesquels nous ne pouvons rien. »

Pendant la durée du siége, les musulmans ne dormirent pas, étant obligés de veiller pour savoir ce qui se passait sur mer. Nous fîmes la profession de foi, et, tout en marchant, nous criions, « Dieu est grand, » et nous adressions des prières au prophète.

A l'heure de l'eucha, le vendredi, les chrétiens commencèrent le bombardement, et nous assistâmes à un spectacle que nous n'avions jamais vu, et dont nous n'avions même pas entendu parler. Des boulets sortaient rouges de la bouche des canons, et, semblables à des tisons enflammés, ils s'élevaient dans les airs; puis à ceux-ci en succédaient d'autres, de plus en plus nombreux. Lorsqu'ils descendaient, ils faisaient, en arrivant à terre, un grand bruit à rendre sourd, creusant l'endroit où ils étaient tombés, puis ils éclataient. S'ils atteignaient des édifices, ils les démolissaient; s'ils

s'abattaient sur des espaces unis, ils les labouraient; s'ils frappaient un objet élevé, ils le renversaient à terre; s'ils tombaient sur des arbres, ils les brûlaient ou les déracinaient. Lors de leur chute, ils semblaient rester un moment en repos, après quoi, ils tournaient sur eux-mêmes, puis ils éclataient en produisant un bruit bien autrement fort que celui qu'ils avaient fait en touchant le sol. Dans ce terrible instant, nous adressions nos supplications au Dieu des mondes; le sommeil avait fui de nos paupières. Il nous paraissait que chaque boulet sorti de leurs canons allait nous frapper. Tantôt ces projectiles tombaient auprès de nous, tantôt ils nous dépassaient, mais la majeure partie arrivait sur la ville, se perdait dans la mer ou dépassait un peu la muraille. Pendant une de ces journées mémorables, les chrétiens tirèrent toute la nuit, sans interruption, et jusque dans la matinée. Un des légistes de l'endroit estima qu'ils avaient lancé plus de neuf cents bombes.

Nous assistâmes alors à une grande confusion; il y avait avec nous des enfants, des femmes, et, parmi celles-ci, des femmes enceintes. En considérant le spectacle qu'elles avaient sous les yeux, nous craignîmes que la terreur ne les fît avorter. Nous nous décidâmes à quitter ce bivac, pour aller à cet endroit des jardins où il y a un rempart. La caravane s'y établit, et nous plaçâmes nos femmes dans des maisons qui se trouvaient là.

Le feu des chrétiens cessait alors et il ne recommença qu'à l'eucha. Un vent très-violent vint à souffler, qui gâta leurs bombes en éteignant les mèches qui s'y trou-

vaient suspendues. Mais le vent ayant cessé, ils tirèrent de nouveau jusqu'au d'oh'a. Vers le zaoual, ils essayèrent d'entrer dans le port, et ne purent y réussir, à cause des deux forts qui en défendaient l'entrée, et qui étaient alors remplis de marabouts[1] : ceux-ci se dévouèrent pour l'amour de Dieu. Ces hommes généreux forcèrent les infidèles de se retirer, par la quantité de boulets qu'ils leur envoyèrent, au point qu'ils leur coulèrent un petit bâtiment. Les chrétiens prirent la fuite.

Plusieurs avis se discutèrent alors dans la ville. Pendant ce temps, des musulmans arrivaient de tous côtés, à pied ou à cheval, avec des armes et des munitions, chacun selon son pouvoir. La colère noircissait leur visage; leurs lèvres étaient blanches par l'excès de l'indignation. Tous se préparaient au combat. Les chrétiens, voyant cela, commencèrent à craindre et s'éloignèrent. Les fidèles auraient bien voulu pouvoir les suivre et arriver jusqu'à eux. Ils auraient voulu que l'ennemi revînt à la charge, car ils étaient merveilleusement disposés, étant venus avec l'intention de se dévouer. Tous avaient fait leurs testaments les uns aux autres; tous avaient prononcé la profession de foi, persuadés qu'ils devaient mourir. On en comptait des milliers ainsi préparés au martyre. C'est pour cela que les chrétiens n'osèrent pas hasarder une descente.

On commença à parlementer, et la paix fut conclue

[1] [illegible] A Alger, on dit [illegible]. Ce sont des gens qui, à la guerre, se dévouent à une mort presque certaine, en se chargeant d'une entreprise désespérée.

à la condition que les musulmans rendraient tous les esclaves chrétiens qu'ils avaient, ce qui fut accordé. Ils s'engagèrent aussi à restituer la valeur de leurs prises maritimes, ce qui fut estimé cent mille réaux karamalïa [1].

Après avoir fait ce traité, les chrétiens entrèrent en ville pour y commercer, et ils s'y conduisirent avec arrogance, parce que le pacha, qui était un renégat, leur avait promis de punir sévèrement quiconque les maltraiterait ou les insulterait. Les Tripolitains prirent leur mal en patience; mais les pèlerins et surtout les morre'bin de la caravane ne se gênèrent pas avec les infidèles, et allèrent peut-être jusqu'à en frapper quelques-uns, sans s'inquiéter des ordres du pacha. Les chrétiens s'en étant plaints, le renégat leur répondit : « Ces gens-là ne peuvent souffrir les personnes de votre religion; laissez-les, car ils vous tueraient, et je n'ai aucun pouvoir sur eux. Ne vous inquiétez pas d'eux, patientez jusqu'à la conclusion de vos affaires. »

Les chrétiens, conformément au traité, commencèrent à prendre des grains, des chevaux et des chameaux. A ce sujet, je parlai avec des oulema de la secte de Mâlek, qui convinrent que cela était mal; mais ils s'excusèrent sur ce qu'ils n'y pouvaient rien et sur ce que c'était l'affaire des Turcs qui les gouvernaient. Les oulema sortirent de la ville, ne voulant pas assister à ce fâcheux spectacle [2].

[1] *Karamali* est le nom d'une famille qui a régné à Tripoli.

[2] Le bombardement dont Moula-Ah'med vient de donner la des-

RETOUR D'EL-'AÏACHI.

ROUTE DE TRIPOLI À AÏT-'AÏACH.

Lundi, 5 cha'ban 1074 (22 février 1663).

Je quittai Tripoli, après le départ des deux caravanes, celle de l'Est et celle de l'Ouest, le lundi, 5 de cha'ban 1074. La caravane générale se trouva divisée : une partie alla avec El-H'adj-Moh'ammed-Nin, et l'autre avec H'adj-Moh'ammed-ben-'Amran et El-H'adj-Moh'ammed-Moumen, lesquels commandaient cette dernière fraction.

Je fus accompagné jusqu'à Troun (ترون) par mes amis, Sid-Moh'ammed-ben-Ah'med-ben-Aïça-el-Ierbouï et Sid-Abou-Raoui, ainsi que par une compagnie de t'o'lba. Je trouvai, dans la medreça ou école supérieure, mon ami Sid-Moh'ammed-ben-Bil-K'âcem-el-

cription est celui que fit le maréchal d'Estrées, en 1685. Il causa de grands dégâts dans la ville, qui ne furent pas promptement réparés, car on lit, dans la relation d'un père de la Merci, qui se trouvait à Tripoli, eu 1703, le passage suivant :

« Les Turcs sont si peu curieux de la propreté de la ville, qu'ils n'ont pas encore réparé les ruines du dernier bombardement que M. d'Estrées y fit, en 1685. En sorte que la plupart sortent de leurs maisons demi-ruinées, comme des renards de leur tanière; n'ayant pas eu l'esprit d'ôter les tas de ruines qui bouchent les rues en plusieurs endroits, et les obligent à prendre des détours, sortant de leurs trous. » (Voyez *États des royaumes de Barbarie*, pag. 30.)

'Arïani et les savants de l'endroit, qui me donnèrent la bien-venue, et me firent servir à manger. Cette medreça est la plus belle qu'il y ait dans ces contrées. On y voit à la porte le sépulcre d'un saint homme, mort depuis peu, et qu'on appelle El-'Arifi, si ma mémoire ne me trompe pas.

Une personne véridique m'a raconté le fait suivant, à propos de ce marabout, fait dont elle induisait que l'usage du tabac devait être blâmable. Il y avait, disait-elle, auprès du lieu où est enterré El-'Arifi, un olivier à l'ombre duquel ce pieux santon venait souvent s'asseoir de son vivant. Lorsque El-'Arifi fut mort, un des principaux de la ville alla s'étendre dans le même endroit et se mit à y fumer. Cet individu eut la nuit suivante un songe dans lequel le défunt lui apparut et le frappa sur la tête en lui disant : « Un tel, tu es venu faire une action punissable, à la place où je m'asseyais. » Le lendemain, en s'éveillant, cet homme se trouva aveugle, « et la personne à qui j'ai entendu raconter ceci (ajoutait le narrateur), le tenait de l'aveugle lui-même. »

La caravane coucha à Troun, auprès de Zenzoun (زنزون) [1], et les amis qui m'avaient accompagné passèrent la nuit avec nous.

Mardi, 6 cha'ban (23 février).

Le lendemain, nous passâmes, au d'oh'a, par le bourg qui est auprès de Zaouïa-el-R'arb (زاوية الغرب). On va ordinairement visiter dans ce lieu un saint homme

[1] Moula-Ah'med écrit *Zenzour.*

qui a l'habitude, en bénissant les pèlerins, de leur donner trois coups sur la nuque. C'est une méthode dont il a hérité de son prédécesseur.

Nous nous arrêtâmes ce jour même à la zaouïa, dont le mok'addem El-H'adj-'Abd-er-Rah'mân-R'erit'-el-Meknaci est mon ami. Cet homme de bien répand beaucoup de bienfaits dans le canton; il inspire la plus grande confiance aux habitants, qui le croient appelé à diriger ses semblables dans la voie spirituelle.

La caravane fut traitée libéralement, pendant la nuit qu'elle passa en ce lieu, les gens du pays s'efforçant d'imiter, par cette conduite généreuse, les vertus hospitalières du cheikh 'Abd-er-Rah'mân.

Mercredi, 7 cha'ban (24 février).

Le lendemain, nous passâmes auprès de la demeure de l'ami de Dieu, Sid-Râchid-el-Kâlili (سيدى راشد الكلالى), connu par les grâces que son intercession fait obtenir. Je descendis à côté de la zaouïa, et je la visitai. Lorsque je partis de cet endroit, mon ami Sid-Moh'ammed-ben-Ah'med-ben-'Aïça-el-Ierbouï, ainsi que son parent Sid-Abou-K'ot't'aïa[1], m'accompagnèrent. Nous ne nous arrêtâmes qu'à Zaouâr'a (زواغة).

Jeudi, 8 cha'ban (25 février).

Le lendemain, nous descendîmes à Zaouâr'a-ech-Cheikh ([illegible]), après le mor'reb.

1 [illegible] donnent à la touffe de che

Vendredi, 9 cha'ban (26 février).

De là nous allâmes vers Bordj-el-Melh' (برج الملح).

Samedi, 10 cha'ban (27 février).

Nous allâmes ensuite jusqu'auprès de Es-Souâk'i (السواك).

Dimanche, 11 cha'ban (28 février).

Nous traversâmes Es-Souâk'i, dans l'endroit qu'on appelle Ben-Kardân (بن كردان), vers l'heure du zaoual; puis nous descendîmes à Doun « la baie » H'açi-es-Solt'ân (دون حاسى السلطان).

Lundi, 12 cha'ban (1[er] mars).

La caravane alla coucher entre H'aci-es-Solt'ân et Ouâd-Asmâr (واد اسمار).

Mardi, 13 cha'ban (2 mars).

Le lendemain elle s'arrêta près d'Arâm (عرام).

Mercredi, 15 cha'ban (3 mars).

Nous descendîmes à Zerrik' (زريق). Nous trouvâmes dans cet endroit notre ami Sid-Moh'ammed-es'-S'âlah'-ben-Sid-'Abd-Allah-ben-'Abd-el-'Aziz-el-H'amdouni. Il nous fit entrer dans l'oratoire de son père; nous couchâmes chez lui et nous y reçûmes l'hospitalité la plus

veux qu'ils laissent pousser au sommet de la tête, quand cette touffe a une certaine longueur.

complète. Je trouvai dans la maison de cet homme de bien une collection de livres, parmi lesquels je remarquai une histoire des marabouts de K'aïrouân, par le cheikh En-Nadji. Cet ouvrage, qui est en deux volumes, a été compilé, par son auteur, du livre écrit par Abou-Zid-ed-Debbar'-K'aïrouâni.

El-Belâoui raconte, dans son pèlerinage, qu'ayant rencontré En-Nadji, il l'a salué et l'a complimenté sur son œuvre, et que celui-ci lui a dit avoir passé bien des nuits pour le faire. El-Belâoui ajoute qu'il a parcouru le livre en une nuit, et qu'il y a vu l'histoire du tombeau d'Abou-el-Baba, tombeau qui est à K'âbes. Il assure que personne n'a mieux parlé de ce fait qu'En-Nadji. Celui-ci, dit-il, raconte la légende du saint personnage en détail, et rapporte l'affirmation des gens du pays, qui certifient que le tombeau qu'on montre à K'âbes est bien celui d'Abou-el-Baba. Le cheikh El-Bourzouli, maître d'En-Nadji, questionné là-dessus par ce dernier, a répondu que l'assertion des gens de K'âbes était vraie, et la tradition immémoriale sur laquelle ils se fondent, exacte.

El-Bourzouli a dit encore à En-Nadji que si l'auteur de la légende des compagnons de Mahomet[1] n'a pas mentionné qu'Abou-el-Baba était enterré à K'âbes, c'est qu'il a ignoré la tradition authentique conservée

[1] [illegible] bibliothèque d'Alger, sous le n° 355, un manuscrit [illegible], qui contient, par ordre alphabétique, [illegible] des compagnons de Mahomet. C'est peut-être [illegible]

dans le pays; mais qu'il suffit de voir son tombeau dans cet endroit et de connaître la tradition qui y a cours, pour être convaincu.

El-Belâoui raconte qu'avant d'avoir vu le livre de En-Nadji, n'étant pas bien sûr du fait, il n'avait jamais pu se décider à aller visiter ce tombeau, lequel d'ailleurs était assez loin de son pays; mais qu'après avoir pris connaissance des faits, il avait pensé tout autrement, et s'était hâté d'accomplir ce pèlerinage. Le même auteur rapporte que H'amouda, émir de Tunis, a fait construire un superbe bâtiment dans le lieu où est enterré Abou-el-Baba[1].

Jeudi, 15 cha'ban (4 mars).

Nous partîmes de Zerrik' et nous arrivâmes à la ville de K'âbes (قابس), au d'oh'a. J'allai visiter la k'oubba d'Abou-el-Baba. J'y trouvai le k'âd'i de la ville, Sid-'Aïça-ben-'Ali-el-'Abadi-ed-Doukali-el-Mor'rebi. C'était un brouillon qui faisait tout de travers, un menteur et un fourbe. Cependant il était parvenu à tromper les gens de la ville, et jusqu'à l'émir, aux yeux desquels il passait pour un saint et pour un savant, renommée qui ne fit que renforcer ses défauts. Cet homme ne connaissait absolument rien à fond, ce qui, du reste, ne paraissait guère dans un pays où tout le monde est ignorant. Je lui demandai : « Qui t'a enseigné? quels ouvrages as-tu lus? où as-tu appris les choses que tu rapportes? »

[1] Il y a dans le texte une dissertation qu'on supprime ici. Elle roule sur cette question : Le K'oran est-il créé ou incréé?

Il ne put rien répondre de satisfaisant, et se contenta de me dire qu'il avait quitté le Maroc étant fort jeune, et qu'il avait fait ses études à Tunis.

Vendredi, 16 cha'ban (5 mars).

Le lendemain nous quittâmes K'âbes, et le k'âd'i nous accompagna jusqu'à El-H'âmma (الحامة), où nous couchâmes dans la maison du vénérable Sid-Abou-el-K'âcem-es-Sedidi. Nous y trouvâmes un homme de bien, appelé Sid-Moust'afa, qui était d'origine chrétienne; il avait embrassé l'islamisme par une conversion sincère, et paraissait être, en tous points, un homme vertueux, religieux et fuyant le monde. Autrefois il avait fréquenté les grands, mais, à l'époque où je le vis, il ne recherchait plus que la société des pauvres. Ce Moust'afa avait reçu l'hospitalité chez Sid-Abou-el-K'âcem, de qui il avait appris sa nouvelle religion. En somme, tous deux étaient des gens de bien.

Le k'âd'i de K'âbes lut, dans cette soirée, quelques traditions de Boukhâri. Après cette lecture, il me demanda de lui délivrer un idjaza, brevet de science, que je voulus bien lui donner.

Dans cet endroit, quelques-uns de mes amis de la caravane allèrent trouver Mourad-Oulid-H'amouda, émir de ce pays, afin de se plaindre d'un vol qui avait été commis sur eux dans le cercle de son gouvernement, pendant qu'ils étaient en pèlerinage. Leur démarche n'eut aucun résultat

Samedi, 17 cha'ban (6 mars).

Nous partîmes d'El-H'âmma; la caravane fit une halte après avoir passé la rivière. Nous allâmes ensuite coucher à Nebch-ed-Dinab (نبش الدنب), chez le chaouïa [1] Sid-Djemâl-ben-Sid-H'âmid. Je cherchai, dans la rivière qui est devant Nebch, la mine de verre noir [2] que j'avais déjà vue à un précédent voyage; mais, cette fois, je n'aperçus rien, parce que, l'année ayant été fort pluvieuse, les eaux étaient hautes.

Dimanche, 18 cha'ban (7 mars).

Nous descendîmes au K'ec'er-er-Roumân (قصر الرمان).

Lundi, 19 cha'ban (8 mars).

Nous passâmes par la zaouïa Sid-H'âmed (زاوية سيد حامد), et nous allâmes coucher à la zaouïa Er-Remel (زاوية الرمل).

Mardi, 20 cha'ban (9 mars).

Nous traversâmes Sebkha-el-Kebira (سبخة الكبيرة), qui n'a pas sa pareille, vers la zaouïa de Sid-Abou-Helâl-es-Sedadi (زاوية سيد ابي هلال). Je dépassai la caravane avec quelques pèlerins, et nous arrivâmes à la

[1] Nom que l'on donne à une fraction des Berbères, lesquels se trouvent surtout dans la partie orientale du Mor'reb.

[2] تطلبت في الوادى قبل النبش معدن الزجاج الحيرى

Je rapporte ce passage d'El-'Aïachi, n'ayant pas compris ce qu'il veut dire par « une mine de verre noir. »

ville (sans doute Sedada), vers le d'ohor. Nous fîmes la sieste aux palmiers, jusqu'à l'heure du d'ohor, où nous priâmes. Nous montâmes ensuite, pour visiter le tombeau du cheikh Sid-Abou-Helâl, qui est placé sur un contre-fort de la montagne; on y remarque des meche-hed[1]. Il y a, auprès, une mosquée bien construite, à côté de laquelle est un bâtiment inhabité. Les tombeaux sont très-nombreux dans cet endroit. On peut, en se promenant, apercevoir les linceuls de quelques-uns des défunts qui y sont inhumés; il y en a qui sont encore intacts. Cette particularité étonne beaucoup les pèlerins, qui ignorent que dans l'Est on enterre les gens dans des chambres fermées, qu'on remplit successivement. En voyant les linceuls des derniers arrivés si bien conservés, ils se figurent que c'est une faveur que Dieu fait à ces morts, qu'ils sont disposés, à cause de cela, à considérer comme des marabouts. Mais ils se trompent, car cette apparente conservation ne tient qu'au mode de sépulture.

Après nous être un peu arrêtés dans cet endroit et nous y être promenés, nous revînmes vers la caravane, que nous rencontrâmes comme elle arrivait en dehors de la zaouïa. Nous passâmes la nuit dans cet endroit.

Mercredi, 21 cha'ban (10 mars).

Nous quittâmes la zaouïa de Sid-Ah'med-bou-Helâl et

[1] Pierres qu'on place à la tête et aux pieds des morts, et qui s'appellent ainsi, parce que sur l'une d'elles est ordinairement gravé le *chahad* ou profession de foi.

nous traversâmes la ville de Dak'ïous (بلدة دقيوس), qui est une des plus grandes de cette contrée. On y remarque un minaret très-élevé.

Dans la montagne qui domine la ville, est une caverne qu'on appelle R'ar-Ehl-el-Kahaf (la caverne des gens de la caverne, c'est-à-dire, des sept Dormants), nom qu'on lui aura donné parce que la contrée elle-même s'appelle Belâd-Dak'ïous[1]. Cette désignation, adoptée et répétée par les pèlerins et les gens du pays, a couru de bouche en bouche.

J'ai dans cette ville un ami qui est sincèrement dans la voie de sainteté. « Beaucoup de gens de bien, m'a-t-il dit, assurent que les sept Dormants sont enterrés dans cette caverne. J'ai su d'un certain Ah'med-ben-'Abd-Allah, lequel l'avait entendu dire à Sid-Moh'ammed-ben-Bil-K'âcem-el-Djameni, que ce dernier était entré dans la caverne avec un autre homme de bien, et qu'il en était sorti saisi d'effroi, car il avait aperçu les sept Dormants et avait été témoin de choses extraordinaires. » Le temps avait manqué à Ah'med-ben-'Abd-Allah pour obtenir de Sid-Moh'ammed-ben-Bil-K'âcem tous les détails de ces merveilles.

Je n'ai cependant pas vu cette localité mentionnée dans les commentaires du K'oran, quoique ceux-ci dé-

[1] Dak'ïous est le héros de la légende africaine sur les sept Dormants. J'ai donné, dans les Légendes algériennes, des détails sur cette tradition, très-répandue en Algérie et dans les autres États barbaresques, détails trop étendus pour entrer dans cette note.

Dak'ïous est sans doute l'empereur Decius, persécuteur des chrétiens, à qui les musulmans ont emprunté cette tradition.

signent une grande quantité d'endroits qui passent pour être le lieu de sépulture des sept Dormants, tels que la Syrie, l'Irâk', l'Andalousie et aussi le Maroc[1].

Un fak'ir m'a dit, d'après les légistes : Celui qui prétend que les sept Dormants sont dans cette caverne de la ville de Dak'ïous, qui dit y être entré et les avoir vus, celui-là ment ; car Dieu a dit au prophète : « Si tu apercevais les sept Dormants dans leur caverne, tu fuirais épouvanté. » Or, si le prophète n'avait pu soutenir leur vue, comment un homme ordinaire la soutiendrait-il?

Mais on donne une autre explication à ces paroles du Seigneur; car, disent les commentaires, il était impossible que le prophète, qui avait voyagé dans les cieux, qui avait vu l'ange Gabriel, le feu de l'Enfer, etc. eût peur de gens endormis.

Nous arrivâmes à Touzer (توزر) le mercredi matin, 21 de cha'ban, et nous y trouvâmes des négociants venus de Tunis et une compagnie de gens de Djerba, qui avaient l'intention de se rendre dans le Maroc, avec notre caravane. Je rencontrai à Touzer mon ami S'ah'râoui, qui avait fait le pèlerinage avec nous, mais qui nous avait devancés, étant parti avec les gens d'Alger. Cet homme de bien avait été le disciple de Sid-Ah'med-ed Dahbi. Il était originaire des tribus arabes de cette contrée, et habitait les environs de Touzer.

Sid S'ah'râoui avait jadis accompli le saint pèlerinage, pieds nus, et il avait visité Jérusalem avec moi.

[1] On peut ajouter le cap [illegible] auprès d'Alger, Nikkous dans la province de Constantine, etc.

Comme notre caravane s'arrêtait hors de Touzer, il vint à ma rencontre auprès de l'ermitage de l'imâm Abou-el-Fad'el-ben-en-Nah'oui, lequel est à côté de la mesdjid. Nous visitâmes beaucoup de tombeaux dans cet endroit.

Jeudi, 22 cha'ban (11 mars).

Touzer est une belle ville, abondante en eaux. On y trouve beaucoup de jardins et de nombreuses plantations de palmiers. Il y coule une forte rivière qui vient de l'Ouest. Les Bedouins qui l'habitent sont des Arabes agriculteurs; on y achète à bon marché la viande, le beurre, et les dattes, qui s'y recueillent en très-grande abondance.

J'ai remarqué parmi les savants de la ville Sid-Ah'med-el-Moula, homme de bien, qui m'a adressé beaucoup de questions sur le droit, et m'a interrogé d'une manière qui montrait sa science et la sincérité de son âme. J'ai visité la bibliothèque de Sid-Ah'med-er-Rebani, chez son neveu Sid-S'r'ir, et j'y ai trouvé beaucoup de livres, entre autres le deuxième volume du Ketâb-el-Ouah'id[1], du cheikh 'Abd-el-K'afar-ben-Nouh', livre des plus précieux. Je possède le premier tome, et j'avais vainement cherché le second, que je n'ai jamais vu ailleurs que dans cette bibliothèque. Pour en connaître le contenu, j'employai à le lire tout le temps de mon séjour à Touzer.

[1] Ouvrage sur l'unité de Dieu, dogme qui forme, chez les musulmans, la branche importante de leur théologie, qu'on appelle *Touh'id.* D'Herbelot, qui appelle l'auteur de ce livre Abd-al-Gaffar-ben-al-Megd-al-Cossi, dit qu'il fut composé à Alexandrie, en 708 de l'hégire. (Voyez au mot *Vahid.*)

Vendredi, 23 cha'ban (12 mars).

Le vendredi, j'allai, avec mon ami Sid-S'ah'râoui, à la ville de Neft'a (نفطة) pour visiter en pèlerinage Sid-Abou-'Ali-en-Neft'i, un des hommes les plus saints et le compagnon d'Abou-el-Fad'el-el-Biskri, mentionné dans le Ketâb-et-Tchouf. J'ai entendu dire à un fak'ir que ce marabout était contemporain de Bou-Helâl-es-Sedadi. Nous arrivâmes à Neft'a avant le d'ohor; il y a dix-huit milles entre cette ville et Touzer. Nous nous y arrêtâmes et nous y fîmes la prière méridienne. J'ai trouvé dans cet endroit un volume du Charh'-ech-Chek'rat'ïa, d'Ebn-el-Mas'ri [1], livre très-précieux. Je l'ai parcouru pendant mon court séjour, et j'en ai extrait quelques citations.

Le même jour, nous retournâmes à Touzer, où nous arrivâmes après le mor'reb. J'allai vers la caravane, et je passai la nuit chez l'oukil de mon ami Sid-S'ah'râoui, où je reçus une généreuse hospitalité.

Samedi, 24 cha'ban (13 mars).

SÉJOUR.

. . . .

[1] Le vrai nom est *Charh'-K'acida-ech-Chek'rat'sïa*. Sous le n° 261, la bibliothèque d'Alger possède un commentaire de cet ouvrage. On y voit que l'auteur du texte, *k'acida* ou petit poëme en *lam*, à la louange de Mahomet, s'appelle Abou-Moh'ammed-'Abd-Allah-ebn-el-Fak'i-Abou-Zak'aria-Iah'ïa-ben-'Ali-ech-Chok'rat'si-et-Touziri, et que l'auteur du commentaire, qui a été composé à Constantine, au mois de chaouâl 730 (1329 de J. C.), se nommait Abou-'Ali-'Amar-Ebn-him (Ibrâhim ?) et-Touziri.

Dimanche, 25 cha'ban (14 mars).

SÉJOUR.

Nous restâmes à Touzer jusqu'au dimanche, pour laisser aux gens de la caravane le temps d'attendre ceux de leurs amis qui étaient allés à K'afs'a (قفصة); ils n'arrivèrent que le jour de notre départ. Dans cet intervalle, il vint beaucoup de chameaux à Touzer. Il est à remarquer que là on ne nourrit ces animaux qu'avec des branches d'olivier.

Parmi les personnes que j'ai rencontrées à Touzer, je dois mentionner Sid-Ah'med-ben-'Abd-el-'Aat'i, un des amis de mon maître Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er[1] et aussi un des miens. Je fus reçu et traité dans sa maison. Il me montra un ancien acte de h'abous[2] de l'année 820 de l'hégire (1417 de J. C.), écrit de la main de l'imâm Ebn-Marzouk'[3]; il y avait aussi de l'écriture de l'imâm El-'Ak'bânî[4]. Sid-Ah'med me donna

[1] Il résulte de ce passage que Moh'ammed-ben-Nâc'er, père de Moula-Ah'med, est un des professeurs d'El-'Aïachi.

[2] Acte par lequel on substitue une propriété.

[3] Moh'ammed-ebn-Ah'med-ebn-Moh'ammed-ebn-Moh'ammed-ebn-Moh'ammed-ebn-Marzouk'-el-Khat'ib-et-Tlemçani, auteur célèbre du Mor'reb. La bibliothèque d'Alger a de lui, entre autres ouvrages, sous le n° 95, un commentaire sur le Mokha'çar de Sid-Khelil. Le dictionnaire biographique, appelé *Kefaïa* (voyez manuscrits de la bibliothèque d'Alger, n° 156), lui consacre un assez long article. (Voyez feuillet 95 du manuscrit arabe, au verso.)

[4] On trouve dans le Kefaïa, art. 53, 121, 171, 288, 380, 555, les biographies de six auteurs de Tlemsên qui ont porté ce surnom.

environ un sa'a de dattes provenant du jardin auquel se rapportait l'acte en question. Je lui dis : « J'accepte ces fruits comme une chose qui doit m'attirer les bénédictions. » Ces dattes me restèrent jusqu'au commencement du ramad'ân, et tous les jours de ce mois sacré j'en prenais deux ou trois pour rompre le jeûne, action qui me parut orthodoxe et même de nature à me concilier la faveur divine. Et quelle chose orthodoxe plus remarquable pourrait-on rencontrer aujourd'hui, qu'une propriété qui est restée dans une famille depuis trois cents ans, en vertu d'un acte où un imâm et un oulema ont témoigné pour la validité de sa possession?

Le jour de notre départ, j'entrai dans la vieille ville et je visitai encore une fois la k'oubba de l'imâm Ech-Chek'rat'i; celle de Sid-'Ali-ben-'Amrân, disciple de Sid-Abou-'Ali-en-Neft'i et le tombeau d'Ebn-en-Nah'oui. Dans la vieille mesdjid qui est en cet endroit, j'ai vu une inscription où il est dit que le mirh'ab[1] a été fait vers l'an 590 (1193 de J. C.). Nous visitâmes, en outre, l'ami de Dieu, Sid-Ah'med-ed-Debaci, dont l'intercession auprès de la Divinité est puissante. Il est auteur d'un commentaire sur l'ouvrage intitulé *Mah'i-et'-T'arik'a-fil-Belâd-el-Mecherk'ïa*, de Sid-'Ali-ben-Mimoun-el-H'açani-el-Edrici-el-Fâci, auteur connu en Syrie, en Égypte, et jusque chez les chrétiens.

Nous quittâmes Touzer le dimanche. La caravane

[1] Côté vers lequel l'imâm se tourne en récitant la khot'ba, et qui indique la direction de la Mecque. C'est une espèce de niche pratiquée dans la muraille des mosquées.

commença le voyage en passant par la ville de Neft'a (نفطة), après avoir eu l'intention de suivre la route de droite par El-H'âmma (حامة), qui est celle qu'on prend ordinairement, parce qu'on y trouve toujours de la population. Cette fois donc, nous allâmes par Neft'a, où je visitai de nouveau le cheikh Abou-'Ali. Après avoir passé la journée en cet endroit, nous gagnâmes H'âmi-es-Solt'ân (حامى السلطان), où nous couchâmes. Là se trouvaient des gens de Neft'a qui chassaient les sauterelles; ils ne réussirent pas à exterminer complétement ces animaux, dont les ravages amènent la famine. Du temps du mâd'i, il y eut une grande disette produite par cette cause.

Neft'a est une ville considérable, près de Touzer. Elle a une rivière, comme cette dernière ville; le kharâdj qu'elle paye aux Turcs est le tiers de celui de Touzer.

Lundi, 26 cha'ban (15 mars).

De H'âmi-es-Solt'ân nous allâmes coucher aux environs d'El-Kelâbïa (الكلابية).

Mardi, 27 cha'ban (16 mars).

Le mardi, nous traversâmes ce dernier endroit, où notre guide eut bien de la peine à nous amener. Nos pèlerins avaient été aussi déroutés que lui; ce ne fut qu'à force de recherches et après bien des tâtonnements que nous y arrivâmes. Nous trouvâmes ce lieu rempli de cendres; nous y passâmes ce qui restait de la journée.

Là, on se procure des vivres en abondance; il y a de l'eau et des pâturages.

Un vol de sauterelles passa la nuit à Kelâbïa, auprès de la caravane; quelques pèlerins se rendirent à leur bivac et en prirent une grande quantité, ce qui augmenta d'autant leurs provisions. Les sauterelles étaient à l'époque de reproduction, lorsqu'elles déposent leurs œufs.

Mercredi, 28 ch'aban (17 mars).

Nous partîmes d'El-Kelâbïa, et nous allâmes à El-Ouac'if (الوصيف), qui est un grand et beau village dont l'eau est pure, ainsi que toute celle qui se rencontre dans les environs.

Jeudi, 29 cha'ban (18 mars).

De là nous gagnâmes un endroit qui est auprès d'El-'Ardj (العرج); ce jour, nous quittâmes les sables et nous atteignîmes la terre ferme.

Vendredi.........(19 mars[1]).

Arrivés à Zeribet-Ah'med (زريبة احمد), nous y trouvâmes des Arabes de Nemila (نميلة) et des Oulâd-Sid-el-Moubârak-ben-Nâdji (اولاد بن ناجي). Là, je rencontrai le frère du chérif El-Medjdoub, mon ami, lequel ressemblait à son frère. Il m'apprit la mort d'El-Medjdoub

[1] Faute d'avoir aperçu la lune de ramad'ân à temps, El-'Aïachi commence ce mois un jour trop tard, ce qui donne trente jours au mois de cha'ban.

(que Dieu lui soit miséricordieux!). C'était le meilleur des medjâdib [1]; son djedeb était énergique, à ce qu'il me semble. Je l'avais vu, en 1064 (1653 de J. C.) et en 1065 (1654 de J. C.), dans cette ville. Il était le disciple de Sid-Moh'ammed-ben-'Ali-el-Biskri. Je trouvai encore, en cet endroit, mon ami Sid-'Abd-Allah-ben-Moh'ammed-ben-el-Moubârak, et, avec lui, une compagnie de ses frères et de ses compatriotes. Il y avait six jours qu'ils nous attendaient, et le jour de notre arrivée, ils commençaient à désespérer de nous voir, à tel point qu'ils partirent, sur la fin de la journée, et s'en allèrent à El-Khang'a (الخنقة), qui est leur pays; mais ayant aperçu les étendards de la caravane, ils revinrent, et passèrent la nuit avec nous. Je fus traité par eux avec une large hospitalité. Sid-'Abd-Allah envoya chercher son père, qui vint de bonne heure. Nous nous donnâmes la bénédiction réciproquement, et ils me firent des questions sur la religion. C'étaient des gens de bien qui aimaient la science et désiraient acquérir des connaissances; malheureusement ils vivaient dans un pays où il n'y a aucune instruction. Je les saluai de la part de mon maître Abou-Méhèdi, avec lequel ils étaient liés depuis longtemps; ils s'étaient beaucoup fréquentés du vivant de leur grand-oncle, Sid-et-Touâti-ebn-Nadji, homme savant parmi les savants. Après sa mort, il y

[1] *Medjdoub*, pluriel *medjâdib*. Ce mot ne peut guère se traduire que par celui de convulsionnaire. *Djedeb* se dit de la pantomime qui est propre à ces énergumènes. J'ai donné, dans les Légendes algériennes, des détails circonstanciés sur cette classe d'individus.

eut entre eux un peu de refroidissement. Mon maître partit ensuite d'Alger, et se mit à voyager de côté et d'autre; il vint enfin chez Sid-et-Touâti, pour recevoir ses leçons, et il resta son ami jusqu'à sa mort. Et-Touâti étant revenu gravement malade du t'ân[1], Abou-Méhèdi le soigna jusqu'à son dernier soupir, et l'enterra. Après avoir terminé ses funérailles, il alla chez le frère du défunt, qui était à El-Khang'a; il le salua, et reçut ses remercîments. Plus tard, il se brouilla avec les gens de cette famille, et les quitta leur laissant ses livres. Il m'avait prié de ne point les leur réclamer, et d'attendre que la proposition vînt d'eux-mêmes, car ils lui avaient fait dire que c'était faute d'avoir trouvé quelqu'un de sûr, qu'ils ne les avaient pas encore rendus, et que, s'il voulait venir, ils les lui remettraient.

Nous les trouvâmes tout pensifs, parce que la peste était dans ce canton, et qu'ils craignaient qu'elle vînt jusqu'à leur pays. Ils avaient le désir de s'éloigner, et me demandèrent si, légalement, ils pouvaient fuir la maladie avant qu'elle fût arrivée chez eux. Je réfléchis à cette question, car je n'avais jamais rien vu de précis, dans les livres, à cet égard. Enfin, je leur répondis, m'appuyant sur le sentiment d'un oulema, qu'il était permis de s'en aller lorsque la peste n'avait point encore paru au lieu qu'on voulait quitter; mais qu'une fois la maladie declarée, la retraite n'était plus permise au point de vue de la loi. J'ajoutai qu'une autre autorité disait, en outre, qu'on pouvait fuir si, en agissant de la sorte,

[1] Espèce de peste

on n'avait en vue que d'éviter le mal; mais que si par cette action on pensait se dérober aux décrets de Dieu et se soustraire à la mort, alors cela était défendu. D'après cela, je leur déclarai que rien ne s'opposait à ce qu'ils s'en allassent, du moment que, parmi ces opinions traditionnaires, il s'en trouvait une qui admettait que la fuite était permise[1]. J'ai vu plus tard dans les

[1] Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici ce qu'un auteur arabe, le cheikh Daoud-el-Antaki, dit de cette maladie (voyez manuscrit 67 de la bibliothèque d'Alger, pag. 249) sous le rapport purement médical :

« Le caractère de la peste est d'empoisonner l'air dans les couches élevées, lors de la conjonction de deux planètes à branches (شعبة), et dans les couches inférieures, lorsque la chair des cadavres se gonfle au sein des tombeaux, et qu'une vapeur viciée s'en élève. Les causes que nous venons d'indiquer pervertissent les saisons, les éléments, et bouleversent leurs essences. Les symptômes de la peste sont : la fièvre, la petite vérole, le coryza, le prurit de la peau (حكة), et la maladie appelée *el-'aouram*, dans laquelle le corps s'enfle, se crevasse et laisse échapper une eau jaune. De ces maladies, lorsqu'elles sont régnantes, dérive la peste. Peut-être, dans les années de peste, ces maladies atteignent-elles jusqu'aux animaux, les vaches, les chevaux, avec une force proportionnée à l'altération de l'air. Peut-être même les fruits en sont-ils susceptibles ainsi que les grains. Quant aux gens, ils sont plus ou moins malades, selon le degré de l'altération de l'air.

« Pour éviter la contagion, si celle-ci arrive au printemps, où le sang abonde dans le corps humain, il faut pratiquer la saignée. *Remèdes :* on se débarrasse, par un vomitif, de l'humeur qui est en excès; on respire des fumigations de storax (ميعة) et de myrrhe (مقل); on arrose la chambre avec de l'assa-fœtida (اس) et de la menthe, et on respire des oignons ou autres plantes analogues; on respire aussi de la menthe et des coings. Il ne faut pas aller beaucoup aux bains, il faut s'abstenir de viandes et de choses sucrées. Cela serait mauvais en toute saison, mais surtout lorsque la peste arrive au printemps. »

livres de l'imâm El-H'at't'ab[1], au chapitre intitulé, *Sur les pestes,* que cet auteur rapporte ces deux opinions, et ajoute que la bonne est celle qui permet de quitter un lieu infecté de peste. Dieu sait la vérité.

Samedi, 1er ramad'ân (20 mars).

Nous quittâmes Zeribet-Ah'med le premier jour du ramad'ân, un samedi; nous traversâmes Zeribet-el-Ouad (زريبة الواد), vers le d'oh'a; nous allâmes coucher à El-Mens'if (المنصيف), qui est à moitié chemin entre les Zerâïb (الزرايب)[2] et Sid-'Ok'ba; nous trouvâmes au Mens'if[3] deux nezla[4] des Oulâd-S'oula (اولاد صولة), qui étaient venus là pour s'emparer d'une nezla des Chorfa (الاشراب)[5], nezla qu'ils prirent en effet.

[1] Cet auteur est un des commentateurs du Mokhtaç'ar, de Sid-Khelil (manuscrits de la bibliothèque d'Alger, nos 90 et 232). Au reste, la plupart des ouvrages de droit traitent la question dont parle El-'Aïachi.

[2] Pluriel de Zeribet; ce mot s'applique aux deux localités appelées, l'une Zeribet-Ah'med, et l'autre Zeribet-el-Ouad.

[3] Ce mot, qui se trouve appliqué à plusieurs localités, signifie un endroit intermédiaire; de la racine (نصف), moitié.

[4] Fraction de tribu.

[5] Chorfa, pluriel de Cherif; très-forte tribu qui se prétend issue du prophète. Ils sont une des onze tribus nomades qui passent l'hiver au milieu des villes du Zâb de Biskra; au printemps, ils émigrent vers le Tell.

La tradition a fait descendre les Oulâd-S'oula d'une race de géants, contre lesquels les Zenata, ancêtres des Chaouïa d'aujourd'hui, eurent à soutenir des guerres nombreuses. Les Oulâd-S'oula, vaincus en définitive, se réfugièrent dans le S'ah'ra.

Dimanche, 2 ramad'ân (21 mars).

Le lendemain, comme nous arrivions en face de Sid-'Ok'ba (سيد عقبة), nous eûmes la certitude que la peste était en ce lieu et dans le canton qui en dépend, ainsi qu'à Biskra. Cela fut cause que nous n'allâmes pas visiter la k'oubba, et que nous couchâmes entre elle et Biskra.

Le même jour, nous avions rencontré la nezla des Chorfa, que les Oulâd-S'oula avaient prise, hommes et femmes. On voyait, à la figure de ces malheureux, que la faim les tourmentait, ce qui nous brisa le cœur. Ce sont, en effet, des Chorfa dont l'origine est véritable, chose connue dans tout le pays, des citadins comme des campagnards. Je savais ceci par mon maître Abou-Méhèdi, lequel connaît parfaitement toute cette contrée et les gens qui l'habitent. Le malheur qui frappait ces descendants du prophète tenait à ce qu'ils étaient venus dans les cantons des Bedouins.

Sid-'Ok'ba, qui a donné son nom à la ville, est le 'Ok'ba-ebn-'Amir, un des Ta'biïn[1] et le conquérant de l'Afrik'ïa. C'est lui qui a bâti la ville de K'aïrouân et qui a été fort célébré par les historiens. Ebn-Khaldoun, entre autres, raconte son histoire avec El-Kahina[2], qui

[1] *Suivants,* ceux qui sont venus après les contemporains de Mahomet.

[2] Reine des Berbères, dont le vrai nom est Damïa. El-Kahina, qui signifie la sorcière ou la prêtresse, est un surnom que lui ont donné les Arabes. On verra dans le voyage de Moula-Ah'med des détails fort étendus sur cette femme célèbre.

habitait le Djebel-Aourès, la révolte de cette reine et beaucoup d'autres choses qui se rapportent à cet événement.

Le même auteur dit ensuite comment Sid-'Ok'ba, à son retour du Mor'reb, fut tué à un endroit qui est au-dessous du Djebel-Aourès[1], et comment il fut enterré dans un tombeau que tout le monde connaît et visite. La châsse de bois qui recouvre son corps est une œuvre d'art très-remarquable. A côté, il y a un grand bourg; au milieu de cet endroit, et dans la mesdjid, est un minaret élevé, d'une belle construction, sur le haut duquel se trouve un pilier en bois. Les pèlerins croient que le minaret tremble lorsque quelqu'un touche ce pilier et le secoue en disant : « Je jure par toi, ô minaret, par la vérité de Sidi-'Ok'ba et jusqu'à ce que tu remues! »

Quand j'y suis monté et que j'ai examiné les choses de près, je ne l'ai pas trouvé tel qu'on l'a rapporté; mais j'ai vu que le fait allégué tient à la hauteur et à la légèreté de construction du minaret : de sorte qu'en secouant fortement le pilier, on imprime un ébranlement qui se communique à tout l'édifice, ébranlement qui se continue après que la secousse a été donnée; ce que les pèlerins prennent pour un effet de leur invocation. On observe un phénomène analogue dans toutes les constructions légères. La plupart des personnes qui viennent visiter la mesdjid écrivent leurs noms sur les murailles; cette pratique a dégénéré en coutume. Je suis entré bien souvent dans cette mosquée; mais cette

[1] A Tahouda

fois, à cause de la peste, nous nous en abstînmes, et nous fîmes nos hommages en dehors[1].

La caravane coucha entre Sid-'Ok'ba et Biskra. Pendant la nuit, nous fûmes assaillis par un vent très-violent, qui ne nous permit pas d'allumer du feu.

Lundi, mardi, mercredi, 3, 4, 5 ramad'ân
(22, 23, 24 mars).

Au s'bah', je déjeunai, parce que le vent de la nuit, en ne nous permettant pas d'allumer du feu, nous avait mis dans l'impossibilité de préparer le repas à temps[2]. Nous arrivâmes à Biskra (بسكرة) au d'oh'a, le lundi; nous nous arrêtâmes hors de la ville, vers l'Ouest, à cause de la peste. Il fallut cependant se décider à entrer pour acheter des provisions. Nous trouvâmes une caravane qui était arrivée avant nous et qui s'était établie dans Biskra même; elle y était déjà depuis deux jours. Les habitants l'avaient engagée à cela par la crainte des Oulâd-Nâc'er-ben-Bou-'Okkâz (اولاد ناصر بن بو عكاز)[3], en lui disant de prendre garde à ces Arabes, qui lui au-

[1] Cette mosquée fut visitée, au mois de mars 1844, par S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, lors de la prise de possession des Zibân. Le prince fit présent d'un taureau noir aux t'o'lba de la medreça.

[2] El-'Aïachi fait cette remarque pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir rompu légèrement le jeûne du ramad'ân, mois pendant lequel un musulman doit s'abstenir de manger dès qu'il fait assez jour pour distinguer un fil blanc d'un fil noir.

[3] Le cheikh Farh'at-ben-S'aïd, surnommé *le Serpent du désert*, par nos soldats, était le chef de cette famille en 1837, lors de la prise de Constantine. A sa mort, en 1842, il a laissé un jeune fils, qui vit sous la protection française.

raient enlevé ses chameaux. Aussi ne laissa-t-on pas un seul de ces animaux s'écarter, et on les nourrit avec de l'herbe qu'on achetait.

Nous suivîmes cet exemple, subissant la triste nécessité de tenir nos chameaux emprisonnés dans la ville, et de dépenser notre argent pour les alimenter. La foule qui se pressait aux portes fut cause que je n'entrai dans Biskra que le mercredi, vers l'eucha. J'allai ensuite visiter Abou-el-Fad'el, dont le tombeau est en dehors de la ville. A côté de ce monument est une mesdjid, autour de laquelle il y a des constructions habitées. Je pénétrai dans la mosquée, et montai dans le minaret, qui est un bel et solide édifice, remarquable par son élévation et son étendue. Une mule chargée peut arriver jusqu'au sommet, où conduit un escalier de cent vingt marches. La mosquée est grande et d'une solide construction; mais elle est peu fréquentée et peu habitée. Personne ne vient y enseigner ni y apprendre, ce qui m'étonna d'autant plus que Biskra peut passer pour une belle ville parmi les belles villes, que la population y est considérable, le commerce actif, et qu'il y vient beaucoup de monde, soit du Tell, soit du S'ah'ra. On y voit beaucoup de palmiers, des champs fertiles, des oliviers aux fruits remarquables par leur grosseur et leur bon goût.

On récolte, dans ce canton, du lin d'une extrême finesse. La contrée abonde en eaux courantes, qui font aller un grand nombre de moulins; il y a des cultures de h'enna, d'autres graines ou fruits, légumes, etc. On trouve dans les marchés beaucoup de bestiaux et de

beurre salé. En somme, je n'ai vu nulle part, dans l'Est ou dans l'Ouest, aucune ville plus belle que Biskra, plus digne d'éloges, et où il y ait plus de commerce et d'industrie. Cependant elle a déchu par le mauvais gouvernement des Turcs et par les hostilités des Arabes du dehors. Quand les uns l'avaient pressurée par des incursions passagères, après leur départ, venaient les Bedouins, qui, à leur tour, exerçaient leurs rapines, apportant tout leur tribut de malfaisance envers cette malheureuse ville. Cet état de choses dura jusqu'à ce que les Turcs bâtirent un château-fort à la source de la rivière qui fournit l'eau à la ville, ce qui les rendit complétement maîtres du pays. Alors ils foulèrent et maltraitèrent les habitants tout à leur aise, leur augmentant le kharâdj, dont les gens de Biskra ne purent plus esquiver le payement, comme cela leur arrivait parfois auparavant, tenus qu'ils étaient par la nécessité d'avoir l'eau dont les Turcs s'étaient rendus maîtres, eau qui est la vie de Biskra et de ceux qui y demeurent. Puis, au dehors, les Arabes commettaient toute sorte de désordres et de violences envers les citadins, tandis que les Turcs faisaient la même chose au dedans. Sous l'empire de cette complication de maux, la population commença à diminuer, les habitations tombèrent en ruines, et, sans le grand commerce qui s'y fait et l'industrie dont ce lieu est le centre, ce qui est cause que les gens tiennent à y rester, Biskra eût été complétement abandonné.

Je rencontrai à Biskra, en 1059 (1649 de J. C.), un

homme de bien qui unissait la science aux bonnes œuvres; il s'appelait Sid-Abou-et'-T'aïeb-K'oc'eïr; je n'ai jamais vu son pareil. Quand je revins de l'H'edjâz, en 1060, il avait succombé à la peste de cette année, laquelle avait sévi avec beaucoup de violence. Il mourut alors à Biskra de cette maladie, à ce qu'on m'a rapporté, environ soixante et dix mille personnes[1]. Quand nous entrâmes dans la ville, après la fin du fléau, nous la trouvâmes presque vide, et les mosquées étaient désertes.

Je rencontrai à Biskra, dans mon pèlerinage actuel, le vertueux Moh'ammed-es'-S'âlah'; je le trouvai seul, dans une mosquée située à côté de sa maison, où il récitait l'oraison obligatoire. Ses amis se rendaient habituellement dans ce lieu, afin qu'il les dirigeât dans l'acte de la prière, ou qu'il leur enseignât les choses de la loi divine. Je vis aussi un autre légiste de la ville, Sid-'Abd-el-Ouah'ed-er-Romani, homme de bien, qui savait parfaitement la religion et la suivait avec exactitude. Il me lut, au commencement du S'ah'ih' de Boukhâri, les traditions rapportees par Abou-Deur. Il m'accompagna dans mon pèlerinage à la K'oubba d'Abou-el-Fad'el, et nous priâmes l'ac'er ensemble, dans la mesdjid de ce saint personnage.

Jeudi 6 ramad'ân (25 mars).

Le lendemain jeudi, je partis, après être entré encore une fois dans la ville pour visiter Sid-Moh'ammed-Bou-

[1] Il doit y avoir ici une erreur de copiste, à moins qu'il ne s'agisse de toute la province de Biskra.

'Ali, que je trouvai sur la terrasse de sa maison, laquelle a vue sur la route. Il ne descendit pas, et se contenta de nous lire une fath'a, du haut de sa demeure, tandis que nous stationnions sur le chemin. En 1065 (1654 de J. C.), je le vis chez lui; déjà il avait pris l'habitude de ne jamais sortir. Il s'occupait à faire des vêtements de laine, et ne vivait que du produit du travail de ses mains. Il nous donna de ses nouvelles, de celles de son père, et de toute la ville, qu'il connaissait et dont il était connu. Ce saint homme a vu le prophète en songe, et l'envoyé de Dieu lui a dit que ceux qui viendront le visiter (Bou-'Ali) n'iront pas en enfer.

Nous partîmes donc de Biskra, capitale du pays de Zâb, dans la matinée du jeudi. Nous cheminâmes, en grande partie, à pied, dans la crainte des Oulâd-Nâc'er, dont on nous avait fort effrayés. Les caravanes se joignirent après l'endroit où l'on traverse la sak'ïa[1] « canal, » et elles marchèrent ensemble. Nous traversâmes le bourg de Melîlî (مليلى) au d'ohor, puis la zaouïa de Sid-ech-Cheikh-'Abd-er-Rah'mân-el-Akhd'ari (زاوية الاخضرى), que nous visitâmes, et dans la mesdjid duquel nous fîmes nos prières. El-Akhd'ari possédait à la fois la science divine, celle des légistes et des marabouts. Il est auteur d'un ouvrage très-célèbre, lequel est un poëme sur la logique, connu sous le nom de *Sellem-el-Morounak'*; il a composé aussi une pièce de poésie sur la vie spirituelle, ou soulouk, dans le genre d'El-Mabahit-el-Ouslïa, et une mok'adema, ou préface sur le droit,

[1] La sak'ïa appelée *Oumach*.

ouvrage qui jouit d'une grande réputation dans le pays[1].

C'est, m'a-t-on dit, El-Akhd'ari qui a fait connaître le tombeau attribué, dans le pays de Zâb, au prophète de Dieu, Khâled-ben-Senân, monument qui est devenu, depuis cette époque, l'objet d'un pèlerinage universel. Maintenant les caravanes s'y succèdent sans cesse de toutes les parties de l'Afrik'ïa, et il n'est personne qui ne le connaisse, les fous comme les sages, les campagnards comme les citadins. On y voit une belle mesdjid, auprès de laquelle est une medreça, ou collége. Les gens fervents viennent en foule prier auprès de ce tombeau miraculeux. J'ai pris, auprès des personnes instruites, des renseignements sur les vertus qu'on lui attribue, et leurs réponses ne m'ont pas satisfait. Je n'ai rien trouvé, à ce sujet, dans les histoires générales ou particulières; cependant j'ai entendu dire à quelques-unes que Sid-'Abd-er-Rah'mân-el-Akhd'ari assurait avoir vu, pendant trois jours, une lumière qui, partant de ce tombeau, s'élevait jusqu'au ciel, et qu'à ce signe il avait reconnu que Khâled était réellement prophète[2]. Si, en effet, El-Akhd'ari a dit avoir vu cette lumière, comme c'est un marabout, il doit avoir vu; j'abandonnerai donc ce sujet, tout en répétant que je n'ai rien trouvé dans les livres qui y soit relatif. Au reste, j'ai vu

[1] Voyez, pour tous ces ouvrages, les notes qui accompagnent le texte du Voyage de Moula-Ah'med, plus loin.

[2] Les gens de Biskra, en parlant de ce marabout, disent toujours en nebi Khâled (le prophète Khâled), ce qui fait beaucoup rire les Algériens, lesquels partagent, à cet égard, l'incrédulité d'El-'Aïachi.

dans l'Orient beaucoup de mecheh'ed[1] citées comme tombeaux de prophètes ou simplement d'amis de Dieu, lesquels passaient pour tels aux yeux des marabouts, hommes sincères, et que nous visitions en bonne foi et conscience, sur le témoignage de ceux qui affirment le fait. C'est ainsi que le tombeau de notre seigneur Moïse, qui est dans la terre sainte, a été longtemps inconnu, jusqu'à ce qu'un marabout le découvrit après l'année 600 (1203 de J. C.), ou environ. Il est maintenant un des principaux lieux de pèlerinage, et des plus célèbres. Selon une tradition, Khâled était arabe et avait été envoyé par Dieu, après J. C. et avant Mahomet, dans l'H'edjâz. Il y finit ses jours et ordonna à ses enfants, au lit de mort, de l'exhumer après une année accomplie, et de lui demander ce qu'il voulait, ajoutant à cela d'autres prescriptions. Si cela est ainsi, comment est-il venu de l'H'edjâz dans le Zâb? D'après une autre tradition, il n'a jamais été enterré, et, lorsqu'il mourut, on le plaça sur une chamelle qui l'emporta on ne sait où. Si le fait est exact, il se peut que l'animal en question l'ait porté jusqu'au lieu où l'on voit aujourd'hui son tombeau; cela est cependant extraordinaire.

Dans tout ceci, l'opinion qu'il me paraît raisonnable d'admettre, est celle de mon maître Abou-Beker-ben-Ioucef-et-Tedjani. Quand je l'ai questionné à cet égard, lorsque nous passâmes ensemble dans ce pays en 1060 (1649 de J. C.), il me dit : « Khâled n'est pas prophète,

[1] Pierres tumulaires, ainsi appelées parce que sur l'une d'elles on lit le chahad, ou profession de foi.

mais je crois qu'il a pu être un des trois compagnons de J. C. dont il est question dans le K'oran, et dont un, dit le livre sacré, s'appelle Khâled et était le prophète du *puits maçonné*[1]; or, les commentateurs du K'oran disent que le Zâb est le pays des gens du puits maçonné.

C'est dans l'année 240 (854 de J. C.) que ce tombeau fut connu.

Après avoir passé par la zaouïa d'El-Akhd'ari, nous allâmes coucher dans une petite ville qu'on appelle Loua (لوى).

Vendredi, 7 ramad'ân (26 mars).

Nous nous remîmes en route le lendemain, en marchant en toute hâte et remplis de crainte. Nous fîmes halte au d'ohor, dans un endroit appelé Ed-Douïça (الدويسة), entre lequel et Oulâd-Djelâl (اولاد جلال), il y a environ un fersekh (4 milles). Nous sûmes là que

[1] نبي اصحاب الرس. On lit dans le K'amous (manuscrit de la bibliothèque d'Alger, n° 133), : V. رسّ, puits maçonné avec des pierres. C'est un puits qui appartenait à une portion de la tribu de Tsamoud, dans lequel ils jeterent leur prophete, après l'avoir traité de menteur. L'historien Abou el-Faradj dit que cette tribu, une des plus anciennes des Arabes dans l'Arabie-Pétrée, a péri : et le K'oran (chapitre 'Araf) raconte que le prophete Sâlah' leur ayant ete envoyé par Dieu, ils demandèrent un miracle pour preuve de sa mission. Le saint homme fit sortir d'une roche, qui s'entr'ouvrit à sa voix, une chamelle vivante, qui mit bas un poulain immédiatement : mais ces gens ne se rendirent pas pour cela, ils coupèrent les quatre jambes à la chamelle et insultèrent le prophète.

Dans tout cela, il n'est pas question de Khâled, ni du pays de Zâb.

les Arabes se disposaient à attaquer la caravane, et que leur troupe comptait trois cents chevaux. Ils avaient quitté leur canton pour venir se placer au-dessus de l'Ouad-Sid-Khâled (واد سيد خالد), sur le bord du chemin. Leur intention était, lorsque la caravane serait arrivée au milieu d'eux, de se lancer tous sur nous, la tribu entière, hommes, femmes et enfants. Les gens du pays nous apprirent que les misérables qui méditaient cette attaque étaient mourants de faim, et ils nous assurèrent que nous n'en viendrions pas à bout, dussions-nous les tuer presque tous, tant la faim les avait poussés au désespoir. Ils nous conseillèrent de les dérouter en prenant un autre chemin; et, pour nous faciliter les moyens de le faire, ils nous envoyèrent un guide qui connaissait la contrée.

La peur qui tourmentait les pèlerins s'accrut à cette nouvelle. La plupart voulaient retourner sur leurs pas, et s'en aller par le Belâd-Rir' [1]; ceux qui étaient de cet avis vinrent me parler pour me le faire adopter, mais je refusai de me joindre à eux. Il me semblait dur de retourner en arrière, d'allonger le voyage en allant par cette route, et de cheminer dans le S'ah'ra, où les gens faibles ne peuvent marcher. Je leur dis que si leur opinion prévalait, une fois arrivé à Rir', j'y resterais, et que les gens faibles y resteraient avec moi. Je les exhortai de telle sorte et fis si bien, qu'ils changèrent d'avis. Alors nous prîmes sur la droite, par le chemin

[1] L'Ouad-Rir', dont Tougourt est la capitale. Voyez la première partie du voyage d'El-'Aïachi.

du D'ahra (الظهرا), et, arrivés dans cet endroit, nous évitâmes l'ennemi qui nous attendait.

Samedi, 8 ramad'ân (27 mars).

Nous partîmes au milieu de la nuit, lorsque la lune allait se coucher, et nous voyageâmes jusqu'au jour, sur un terrain rude, au milieu de l'obscurité et agités par la crainte. Nous faisions cheminer les chameaux doucement, pour qu'on n'entendît pas le bruit de leurs pas. Le jour vint, et nous nous trouvâmes sur un chemin facile. Il y avait alors entre nous et la montagne plus d'un berid [1]. Le guide nous avertit que ce lieu n'était pas sûr, à ce qu'il lui semblait, et la caravane hâta le pas jusqu'à ce que nous entrâmes dans le défilé de la montagne qu'on appelle Khouzat-el-Bot'om (خوزة البطم) [2]. Dans le Djebel-el-Khouzat, il y a beaucoup de défilés, et El-Khouzat, dans la langue du pays, se dit de tout chemin qui traverse la montagne.

Nous entrâmes donc dans le défilé, et nous mîmes la montagne entre nous et les nouveaux ennemis dont le guide nous avait effrayés. Alors la peur commença à abandonner la plupart des pèlerins; au reste, nous rencontrâmes dans ce lieu de pauvres Arabes qui étaient en crainte comme nous. Nous trouvâmes chez eux du beurre salé, dont on acheta un peu. Nous passâmes la nuit auprès de ces gens.

[1] Quatre fersekh ou six milles.

[2] Le défilé du Térébinthe.

Dimanche, 9 ramad'ân (28 mars).

Le lendemain, nous partîmes et inclinâmes sur la droite, par un terrain rude, difficile, où nous marchâmes jusque près du mor'reb.

Lundi, 10 ramad'ân (29 mars).

Le lendemain, nous arrivâmes, au d'ohor, vers El-Djerf (الجرف), où il y a de l'eau douce en abondance, entre deux montagnes. Nous nous y arrêtâmes, et là nous cessâmes de rien craindre des Arabes. Le guide, qui était un homme des Oulâd-Djelâl, retourna alors chez lui.

Le bourg des Oulâd-Djelâl est un des plus grands du Zâb; il a une mosquée (جامع), un collége (مدرسة), pour les t'o'lba, qu'on appelle el-mouhadjerin « les ambulants, » ou el-r'oaraba « les étrangers. » Ceux-ci sont nombreux et pourraient dominer; cependant ils restent toujours neutres dans les querelles que les Arabes ont entre eux; car ils dédaignent toute puissance temporelle. De là les gens du pays appellent mouhadjerin tous ceux qui évitent de se mêler dans les guerres locales, par comparaison avec ces t'o'lba.

Quand nous arrivâmes à El-Djerf, la jument que je montais était malade; elle avait été blessée d'un coup de lance le jour que nous étions partis de chez les Oulâd-Djelâl, et je ne m'en étais pas aperçu.

Mardi, 11 ramad'ân (30 mars).

Nous partîmes le lendemain, par un temps très-froid, semblable à celui que nous avions éprouvé la veille. Nous arrivâmes à 'Abd-el-Medjid (عبد المجيد) au d'oh'a, et nous nous y arrêtâmes.

Mercredi, 12 ramad'ân (31 mars).

Le lendemain, nous mîmes pied à terre, au d'ohor, avant El-'Aouïna (العوينة). Là mourut un de mes amis de Filala (Tafilêlt), un des enfants de l'imâm des gens de Sedjelmâça. Il succomba à la peste. Que Dieu lui soit miséricordieux! Le défunt avait l'habitude de toujours réciter ces vers :

Nous y demeurions, de nuit, en paix,
Et, de jour, à la joie de ceux qui nous voyaient;
Mais le sort nous en a chassés,
Nous l'avons abandonné à d'autres qui sont venus.

C'étaient les vers que récitait un prince de la dynastie des Benou-Zïân, en quittant Tlemsên [1]. Notre ami, en les répétant, comparait la sortie de la vie au départ de ce prince.

Jeudi, 13 ramad'ân (1er avril).

Le lendemain, nous allâmes à El-'Aouïna, au d'oh'a,

[1] Cette dynastie régnait à Tlemsên au commencement du XVIe siècle de notre ère, lorsque les Turcs s'établirent dans l'Algérie.

puis, nous tournâmes, vers Demer (دمر), à gauche, et nous y couchâmes.

Vendredi, 14 ramad'ân (2 avril).

Le lendemain, nous nous mîmes en marche, au d'oh'a, par les Oulâd-Sidi-Makhlouf (اولاد سيدى مخلوف), qui sont des chorfa très-pauvres. Ma jument resta dans cet endroit. N'ayant plus d'espoir de la guérir, j'en fis cadeau à ces gens, qui me dirent que, s'ils ne réussissaient pas à lui rendre la santé, ils la tueraient pour la manger. J'ai su depuis, par des pèlerins, que cette dernière hypothèse s'était, en effet, réalisée.

Ce jour la caravane se divisa; il y eut une querelle animée parce qu'on voulut bivaquer dans un endroit dépourvu d'eau. Or, nous n'en avions pas, et presque tout le monde avait jeûné. Pour en finir, je commençai à marcher et on me suivit. Je ne m'arrêtai qu'au mor'reb, à El-Feldja (الفلجة).

Samedi, 15 ramad'ân (3 avril).

Le lendemain, quand nous partîmes, il était près du d'ohor. Nous allâmes jusqu'auprès d'El-'Aouïna (العوينة)[1], qui est dans les environs d'El-Ar'ouât'.

Dimanche, 16 ramad'ân (4 avril).

Nous traversâmes El-'Aouïna au d'oh'a, et nous allâmes à El-Ar'ouât' (الاغواط), où nous arrivâmes avant

[1] El-'Aouïna est un diminutif de 'aïn, qui signifie « source, fontaine; » il n'est pas étonnant que ce nom se reproduise sur plusieurs points.

le d'ohor, le dimanche, 16 ramad'ân. Il y avait dans la caravane de ces Arabes appelés Souat, nom que l'on donne à ceux qui, à l'époque de la moisson, recueillent, pour le beylik, les gerbes d'a'chour. Ces gens étaient de Demer; ils dirent aux habitants d'El-Ar'ouât' de ne pas nous laisser entrer en ville, parce que la peste était parmi nous; et en effet, pas un d'entre nous n'y put pénétrer. Nous trouvâmes beaucoup de fruits, blé, etc. dans ce pays. Le blé était au prix d'un rïal les deux ïoum de Fâs (Fês). Il ne vint personne de la ville au bivac de la caravane. On jetait le blé que nous achetions du haut des murailles, et on lavait l'argent que nous donnions. On ne prenait rien de nos mains sans lui faire subir cette purification.

Lundi, 17 ramad'ân (5 avril).

Le lundi, 17 ramad'ân, nous partimes d'El-Ar'ouât'. Après avoir discuté sur le chemin à suivre, une partie de la caravane prit la route d'Aïn-el-Mâd'i (عين الماضي). J'avais envie d'aller avec cette fraction, pour vendre des livres dans cette ville et y visiter mes amis; mais Dieu en disposa autrement. Une autre partie, et la plus grande, se dirigea sur la gauche, parce que cette route est plus courte, plus facile, plus abondante en pâturages, d'après ce que nous dirent les gens du pays, qui nous la vantèrent beaucoup.

La première fraction de la caravane partit avant nous; nous la suivîmes de près, et nous arrivâmes à l'eau qui est en bas, entre deux montagnes.

Nous y trouvâmes ceux qui nous avaient devancés occupés à creuser des puits, car ils étaient arrivés là sans eau. Quant à nous, nous en étions pourvus. Vers le d'ohor, il tonna, éclaira, et plut en abondance, ce qui, avec le froid qu'il faisait, nous empêcha de marcher. Les averses se succédaient sans interruption. Nous nous arrêtâmes donc, et, pendant toute la journée et la nuit, la pluie ne cessa de tomber.

Mardi, 18 ramad'ân (6 avril).

Enfin nous partîmes ; le d'oh'a arriva, et la terre commença à s'échauffer ; mais alors les scorpions sortirent et le sol en était couvert, de telle sorte que, de quelque côté que la vue se portât, on n'apercevait que ces animaux. Les gens de la caravane se mirent à les détruire ; quelques-uns en tuèrent plus de cent. Ce phénomène nous parut fort extraordinaire. Le massacre des scorpions dura jusqu'à la couchée. Des personnes prétendirent qu'ils étaient tombés avec la pluie, de même qu'il arrive que des crapauds tombent en pareil cas. Dieu sait la vérité.

Nous établîmes notre bivac pour la couchée, et la pluie ne cessa pas de toute la nuit.

Mercredi, 19 ramad'ân (7 avril).

Nous nous remîmes en route le lendemain, et nous trouvâmes l'Ouad-Mouçâ'ïd (وادى مساعد) débordé, et le fond de cette rivière rempli de vase. Nous ne la traversâmes qu'à grand' peine. Nous marchâmes le reste

de cette journée; nous arrivâmes sur une h'ammada[1] qui est de ce côté, par un vent froid, et nous y bivaquâmes; toute la nuit la pluie tomba.

Jeudi, 20 ramad'ân (8 avril).

Le lendemain matin, il n'avait pas cessé de pleuvoir, et nous séjournâmes. L'étoile appelée Ets-Tsouria se levait alors. Un de mes amis fit des vers à ce sujet, vers sur lesquels je composai une réponse rimée.

Un de mes voisins, du pays de Marrakch (Maroc), s'éloigna du bivac pour aller chercher ses chameaux, qu'il disait s'être échappés; mais il ne put retrouver le campement de la caravane, parce que ce pays est uni et offre partout le même aspect à l'œil.

Vendredi, 21 ramad'ân (9 avril).

Le lendemain, les pèlerins allèrent à la recherche de cet homme; le guide le trouva qui marchait au hasard. Il croyait aller dans la direction de l'Ouest, tandis que, lorsqu'on le rencontra, il suivait celle de l'Est. Le guide le ramena à la caravane. Alors nous partîmes et nous marchâmes lentement, les chameaux étant très-fatigués et exténués par le froid et la pluie. Nous traversâmes l'Ouad-el-Aïchour (واد الايشور) dans la partie inférieure de son cours. Il était alors rempli d'eau. Nous bivaquâmes auprès.

[1] Nom que l'on donne à un terrain sec et un peu élevé, par opposition au sol marécageux et bas.

Samedi, 22 ramad'ân (10 avril).

Le lendemain, au s'bah', nous arrivâmes à un bourg appelé El-Mâïa (المايه). Il n'y avait là que deux ou trois hommes à moitié morts de faim et de faiblesse; ils se disaient chorfa. La caravane ne trouva à acheter dans cet endroit que du sel, pour lequel on donna du kouskouçou. Dieu avait fait la grâce à ces infortunés qu'une caravane, passée avant la nôtre, avait séjourné un jour chez eux à cause de la pluie, et y avait perdu trois chameaux, dont la chair les avait fait vivre pendant quelque temps.

En cet endroit, nous eûmes des nouvelles des Arabes; nous sûmes qu'une troupe de gens de Moulaï-Moh'ammed (que Dieu lui soit miséricordieux!) avait fait une r'azïa sur une partie des Arabes d'El-Akârâkra (الاكراكرة); nous apprîmes aussi qu'il était tombé récemment une pluie extraordinaire.

Dimanche, lundi, 23, 24 ramad'ân (11 et 12 avril).

Après avoir traversé le canton d'El-Mâïda (المايدة) en deux jours, nous tournâmes à droite, et nous passâmes la montagne au tenïa « col » fort difficile que l'on y trouve. Le guide nous dit qu'au delà de ce col nous nous retrouverions sur le chemin habituel; mais il arriva qu'il nous avait conduits dans des ravins impraticables, et dans des endroits où les chameaux ne pouvaient passer. Les gens de la caravane commencèrent à s'inquiéter, et cela au moment où la majeure partie

des obstacles était surmontée. Les uns disaient, « Retournons sur nos pas pour reprendre l'ancien chemin; » les autres : « Couchons ici jusqu'à ce que nous ayons avisé. » En somme, on s'arrêta avant l'ac'er. Le guide et le chef de la caravane (cheikh er-rekeb) allèrent en reconnaissance pour s'informer de la route; ils ne revinrent qu'aux approches de la nuit.

Mardi, 25 ramad'ân (13 avril).

Le lendemain, nous eûmes encore une portion de terrain difficile, et nous n'arrivâmes en plaine que vers le d'ohor. Nous passâmes par un bourg sans habitants, qui était dans un des ravins que nous traversâmes. Les maisons y sont élevées, solides; les arbres nombreux, et on aurait dit que la population l'avait abandonné la veille. Nous demandâmes à quelques Arabes des environs la cause de ce fait étrange, et ils nous dirent que quelquefois, dans l'hiver, le bourg en question était habité par de pauvres gens.

J'ai oublié de rapporter que lorsque nous nous étions trouvés comme emprisonnés dans ce labyrinthe de ravins, les gens de la caravane, qui ne connaissaient pas les chemins, s'étaient imaginé que nous n'en pourrions jamais sortir.

Cette nuit, nous allâmes coucher au-dessous de l'Ouad er R'açoul (واد الغسول), où nous trouvâmes beaucoup de pâturages, ce qui, joint au plaisir d'être débarrassés des mauvais chemins, causa une grande joie à toute la caravane.

Mercredi, 26 ramad'ân (14 avril).

Le lendemain, nous nous trouvâmes sur le chemin habituel des caravanes; ce fut encore un sujet de réjouissance pour tout le monde. Nous arrivâmes au bourg qu'on appelle El-Akâkra (الاكاكرة)[1], où toutes les provisions de bouche étaient à bon marché. La veille, des cavaliers d'El-'Eumour (العمور) avaient fait une excursion chez eux, et avaient enlevé les bestiaux échappés à la r'azïa des Arabes de Moulaï-Moh'ammed, prince de Tafilèlt, par qui ils avaient déjà été pillés, ainsi qu'on l'a dit précédemment. Nous fîmes, en cet endroit, notre provision d'eau, après quoi nous traversâmes le canton et nous ne nous arrêtâmes pour coucher que dans un lieu où l'on dit qu'est mort le cheikh 'Abd-el-K'âder-ebn-Abou-Smah'a. C'est un endroit de pèlerinage.

Jeudi, 27 ramad'ân (15 avril).

Le lendemain, nous rencontrâmes en route des Arabes d'El-Ar'ouât'-el-R'arbïa (الاغواط الغربية)[2] qui marchaient devant nous avec précipitation, fuyant les 'Eumour. Ils s'arrêtèrent auprès des bourgs de Rouba (ربا), et nous fîmes comme eux. C'était alors l'heure du d'ohor. Il y a beaucoup de beurre salé en cet en-

[1] Un peu plus haut, El-'Aïachi appelle cet endroit El-Akârâkra.

[2] Je ne sais si El-'Aïachi veut dire ici que ces Arabes étaient de la partie occidentale du canton d'El-Ar'ouât', ou s'il entend désigner une des deux tribus qui forment la population de la ville d'El-Ar'ouât', lesquels habitent des quartiers séparés par une muraille.

droit; les gens de la caravane en achetèrent. Les chameaux y sont rares.

Depuis notre sortie d'El-Ar'ouât', les pèlerins avaient beaucoup souffert de la faim, parce qu'ils s'étaient imaginé que nous parcourrions en cinq jours la distance qu'il y a entre cette ville et le lieu où nous nous trouvions, et avaient fait leurs provisions en conséquence, tandis que nous y employâmes plus de dix jours.

Pendant notre passage à Rouba, l'orge monta à un rïal le sa'a, et le prix de la farine s'éleva beaucoup plus haut. Je laissai une chamelle dans cet endroit, celle qui portait mes vivres : je la vendis trois rïal.

Vendredi, 28 ramad'ân (16 avril).

Le lendemain, au s'bah', nous traversâmes les villages de Rouba.

Samedi, 29 ramad'ân (17 avril).

Le lendemain, nous campâmes à Semr'oun (سمغون), au mor'reb. Nous y trouvâmes tout à meilleur marché que dans aucune des localités que nous avions traversées.

Dimanche, 30 ramad'ân (18 avril).

Nous séjournâmes le dernier jour de ramad'ân, le dimanche. De là les pèlerins firent partir des messagers vers leurs pays, Marrâkch, Meknâça, Fâz (Fês), Tafilèlt. J'envoyai avec eux un de mes amis, porteur de lettres très courtes pour mes frères.

Lundi, 1[er] chaouâl (19 avril).

Les messagers partirent au s'bah', le jour de l'a'ïd, avant le lever du soleil. Quant à nous, nous sortîmes plus tard avec les gens de la ville, lorsqu'ils allèrent à la meç'alla. C'est une coutume générale, chez ces gens, de ne sortir jamais sans être armés. Ils s'exercèrent à abattre, à coups de fusil des pierres qu'ils avaient dressées dans la meç'alla. Quant aux oraisons dites deher [1], peu s'en occupent, la majeure partie s'amusant à tirer à la cible. Ce n'est qu'au s'ela, ou prière obligatoire, quand on fait la khot'ba « sermon, » que l'attention devient générale.

Au retour de la meç'alla, nous partîmes ce jour même. J'achetai un âne quatre rïal, afin d'avoir une monture, car j'étais exténué d'avoir marché à pied. Le prince de la caravane (êmir er-rekeb) loua un homme des Oulâd-Sidi-Selîmân (اولاد سيدى سليمان), Ebn-Abou-Smah'a, qui dirigea les pèlerins sur la gauche, jusqu'à la sortie de Figuîg (فقيج). C'était une personne habile, intelligente, et qui connaissait bien les chemins : il nous mena par une route facile, abondant en paturâges.

Mardi, 2 chaouâl (20 avril).

Le mardi, nous descendîmes à Ouâd-en-Nâmous (واد الناموس). C'est une grande rivière dont les bords sont garnis d'arbres. En traversant ces lieux, on est

[1] On a déjà vu que deker est une prière surérogatoire qui se fait sans rika, tout en parlant, tandis que s'ela est la prière obligatoire.

charmé de l'ombrage qu'on y trouve et de la beauté des pâturages, qui suffiraient à plusieurs nedjou' « tribus nomades. » A la source de cette rivière, sur le sommet de la montagne d'où l'eau sort pour se rendre au S'ah'ra, il y a un bourg, appelé Sendâna (سندانة), dont la population se compose de gens des différents cantons qui l'entourent. Le chef actuel, Sid-Moh'ammed-ben-Selîmân, est mon ami. C'est un homme sans reproches; il a été élève de mon père (que Dieu lui soit miséricordieux!).

Mercredi, jeudi, 3 et 4 chaouâl (21, 22 avril).

Je lui envoyai un message pour qu'il vînt me voir; mais mon envoyé ne le trouva pas, et son frère seul vint me visiter dans la nuit, lorsque nous étions campés à Ouad-ed-Dibïa (وادى الدبية).

Vendredi, samedi, 5 et 6 chaouâl (23, 24 avril).[1]

Le lendemain, nous arrivâmes à Figuig (فجيج), cinq jours après notre départ de Bou-Semr'oun. Lorsque nous entrâmes dans le chemin de Temzour't (تمزورغت), le vendredi, au d'ohor, nous trouvâmes des courriers de Marrâkeh et de Meknâça, qui nous donnèrent des nouvelles de l'Ouest. Nous sûmes par eux que nos messagers avaient pris la route d'Anouâl (انوال).

Nous séjournâmes à Figuig le dimanche, et chacun y fit ses provisions. Je rencontrai là un des légistes de la

[1] Cette partie du récit d'El-'Aïachi est un peu confuse. Avec de l'attention, on voit cependant que le vendredi il etait dans le chemin de Temzour't, et que probablement il entra à Figuig le samedi.

ville, mon ami Sid-Ah'med-ben-Abou-Beker-ech-Cherif, des Beni-S'ekkoun-bil-Tsimâm (بنى صكون بالثمام), homme intelligent; il était avec les t'o'lba de Figuîg. Notre entrevue fut agréable. Il était lié avec mon père, Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er. Je ne vis personne des Oulâd-Sid-'Abd-el-Djebbâr (اولاد عبد الجبار), si ce n'est un aveugle, nommé Sid-'Abd-el-K'âder, espèce de vagabond qui ne s'occupe guère de sa famille, insouciance qui provient peut-être de ce qu'il est en état de sainteté. Je demandai à examiner la bibliothèque de Figuîg, mais je ne pus y réussir, celui qui en avait les clefs étant absent. Sid-Ahmed-ben-Abou-Beker me montra un ouvrage qu'il avait composé : c'était la vie des quatre premiers khalifes. Je lui demandai les livres intitulés *Tis's'ir-el-Ous's'oul-ila-Djâma'-el-Ous's'oul*, par le cheikh 'Abd-er-Rah'mân-er-Rabïa', lequel est de la famille de mon maître Abou-H'acen-er-Rabïa'. Cet ouvrage est d'un grand prix; il renferme six livres de traditions écrites d'un style facile et clair, et il rappelle, par sa forme, l'Akht'aç'âr de Mobârazi, lequel est appelé El-Moudjtaba, quoiqu'il le surpasse sous plusieurs rapports. On y trouve des traditions qui remontent jusqu'à moi, par l'intermédiaire d'Abou-el-H'acen mon maître. Ce livre, réellement précieux, est rare partout, principalement dans le Mor'reb. Il était parvenu entre les mains de Sid-Ah'med, par Sid-Moh'ammed-ben-Isma'ïl-el-Mesnâoui, lorsque ce dernier vint dans son pays. Sid-Moh'ammed en avait deux copies; il en donna une à mon ami, et j'ai vu l'autre à Médine, dans la collection des livres

légués à la ville sainte. C'est de cet ouvrage que Sid-Ah'-med avait extrait sa collection. Je lui montrai mes livres intitulés *El-D'ohor-el-Mena,* ce qui lui fit grand plaisir. Son œuvre, comparée à la mienne, était comme une goutte d'eau à côté de la mer; je voulais copier le Tis's'ir, ainsi qu'une h'âchïa d'Abou-el-H'acen ; mais je ne pus terminer que cette dernière, l'autre m'ayant été retirée[1].

Dimanche, 7 chaouâl (25 avril).

Nous partîmes de Figuîg le dimanche 7 de chaouâl, et comme nous chargions les chameaux, arriva mon ami Sid-Moh'ammed-ben-Selîmân-es-Sendâni, que je regrettai beaucoup de n'avoir pas vu plus tôt; il dit qu'il allait chercher une monture pour m'accompagner. Nous marchâmes toute cette journée, et nous allâmes coucher près de H'ella-er-Radjem (حلة الرجم).

Lundi, 8 chaouâl (26 avril).

Nous arrivâmes, au s'bah', à l'endroit ci-dessus désigné, et là nous nous séparâmes des gens de Marrâkch

[1] En réfléchissant au peu de temps qu'El-Aïachi a passé à Figuîg, on ne comprendrait pas qu'il eût pu tirer copie d'un ouvrage de quelque étendue, si l'on ne savait qu'en ce cas l'usage est de distribuer les k'ora, ou cahiers du manuscrit, à divers scribes, qui travaillent séparément. Il n'y a pas longtemps qu'une chose de ce genre a été faite à Alger. Oulid-'Otsmân-Khodja allait emporter en Égypte des gloses sur le commentaire que Achmouni a composé sur le poëme grammatical appelé *El-Fïa,* et il n'y avait pas à Alger d'autre exemplaire de cet ouvrage. Alors les savants de la ville se partagèrent les cahiers du manuscrit, et la copie fut faite en deux jours.

et de Tafilêlt, au moyen desquels j'écrivis à mon ami El-H'adj-Moh'ammed-el-Ah'mer-es-Selâoui, aux oulema de Marrâkch et au marabout Sid-Moh'ammed-ben-Sâïd, après quoi je partis avec les gens de Meknâça (Mequinez) et de Fâs (Fês), au nombre de onze tentes. Nous prîmes à droite du Djebel-'Antar (جبل عنتار), la plus haute montagne de cette contrée; nous passâmes, par un chemin rude, entre deux montagnes, dont l'une était le Djebel-'Antar, celle qui se trouvait à notre gauche, pour aller déboucher aux Toumïat (التوميات).

Mardi, 9 chaouâl (27 avril).

Le lendemain, nous arrivâmes vers Moutmel (موتمل), avant le d'ohor, puis nous dépassâmes cet endroit et nous nous arrêtâmes à un bourg appelé El-Menâbha (المنابهة). Là, nous cherchâmes un de nos compagnons qui s'était endormi au bord de la rivière. Nous l'attendîmes pendant une heure, et lorsqu'il fut revenu à nous, nous nous remîmes en marche jusqu'à la couchée.

Mercredi, 10 chaouâl (28 avril).

Le lendemain, nous arrivâmes à Bou-Kâïs (بو كايس) au d'oh'a. La rivière qui est en cet endroit avait fort peu d'eau, et cependant nous savions que d'ordinaire il y en a beaucoup. Les gens du pays nous apprirent qu'à la source de cette rivière, dans une caverne de la montagne, il y a un réservoir dont (par la bénédiction de Dieu) l'eau est excellente. Ils ne savaient d'abord, disaient-ils, ni d'où venait cette eau ni où elle allait. Ils

avaient commencé à creuser pour la faire arriver à leur rigole d'irrigation, et, après avoir beaucoup travaillé, ils y avaient réussi; mais alors, l'eau de la rivière, qui venait jusqu'à leur bassin, avait cessé de couler. Ceci leur avait fait voir que l'eau qui alimentait la rivière était précisément celle de la caverne, d'où il résultait qu'ils avaient travaillé en vain. « Mais Dieu soit loué, disaient-ils, de ce que nous n'avons pas perdu toute notre eau. » Au reste, ils avaient gagné, à faire cette besogne, que, dans la saison des pluies, l'eau venait à la fois, et par le canal qu'ils avaient creusé et par le lit de la rivière.

Nous traversâmes Bou-Kâïs, et nous allâmes coucher à Ouad-Zelmou (واد زلمو).

Jeudi, 11 chaouâl (29 avril).

Le lendemain, nous atteignîmes le bourg d'El-H'adjeri (الحجرى), que nous traversâmes vers Ouad-bou-'Anân (واد بو عنان), avant l'ac'er. L'eau de cette rivière, qui est fort douce, coulait alors. Nous traversâmes l'ouad en question, et nous allâmes coucher à Lehab-el-H'ed-jâra (لهب الحجارة).

Vendredi, 12 chaouâl (30 avril).

Le lendemain, nous arrivâmes vers El-Saheli (السهلى), au d'ohor, et nous visitâmes la k'oubba de Sid-Ben-'Abd-er-Rah'mân; c'est un des disciples de Sid-'Ali-ben-'Abd-Allah-el-Filali. Nous trouvâmes, dans cette ville, des compatriotes qui nous donnèrent des nouvelles de notre pays, dont je n'avais pu apprendre rien de positif avant

ce jour. Nous passsâmes vers Beni-bou-Denib (بنى بو دنيب) pour arriver à la couchée.

Samedi, 13 chaouâl (1er mai).

Le lendemain, nous allâmes coucher à K'addouça (قدوسة).

Dimanche, 14 chaouâl (2 mai).

De là nous marchâmes sur Toulâl (تولال), où nous descendîmes au d'oh'or, parce que les chameaux des pèlerins étaient fatigués. Des chorfa qui étaient venus dans cet endroit traitèrent la caravane. Je croyais qu'on viendrait au-devant de moi à Toulâl; mais, ne trouvant personne, je pensai que ceux que j'attendais avaient suivi un autre chemin. J'envoyai donc un autre messager.

Lundi, 15 chaouâl (3 mai).

Le lendemain, nous arrivâmes à Tekouïrn (تكويرن), au d'ohor; nous le dépassâmes pour aller à la couchée.

Mardi, 16 chaouâl (4 mai).

Le lendemain, nous sortîmes de Foum-et'-T'ifel (فم الطفل). Ce jour-là je rencontrai mes frères, qui passèrent la nuit avec moi et avec des pèlerins de mes amis.

Mercredi, 17 chaouâl (5 mai).

Le lendemain, je me séparai des pèlerins. Nous leur

donnâmes quelqu'un pour les diriger vers At'ât' (اطاط). Enfin, j'arrivai dans mon pays le mercredi 17 de chaouâl de l'année 1074 (1663 de J. C.).

El-'Aïachi termine son voyage par des actions de grâces.

Le copiste ajoute cette note au manuscrit de l'auteur :

« Fin du livre intitulé, *Er-Rah'la* (le voyage), par le légiste, l'imâm, l'habile, l'intelligent, l'ami de Dieu, le pieux Sid-'Abd-Allah-ebn-Abou-Beker-el-'Aïachi. Ce livre a été achevé de copier dans la soirée du mercredi 21 chaouâl 1136 (1776). »

FIN DU VOYAGE D'EL-'AÏACHI.

VOYAGE

DE MOULA-AH'MED.

VOYAGE

DE MOULA-AH'MED,

DEPUIS LA ZAOUÏA EN-NAS'RÏA JUSQU'A TRIPOLI

ET RETOUR,

DU 21 JUILLET 1709 AU 17 OCTOBRE 1710.

Le cheikh, l'imâm, l'habile, le savant Abou-el-'Abbas-Moula-Ah'med-ben-el-K'ot'ob-el-Kâmel-Sid-Moh'ammed-ben-Nâc'er, connu sous le nom d'El-Mor'erbi, a dit:

En 1119 (1707 de J. C.), par l'effet d'une inspiration irrésistible, j'éprouvai un violent désir de réjouir la pupille de mes yeux par la vue des deux villes sacrées. J'eus recours à l'épreuve de l'istikhara [1], et je suppliai le prophète de m'envoyer un augure, conformément à ce qui m'était nécessaire et devait m'être profitable.

Puis, je m'empressai de réunir le bagage et les chameaux dont j'avais besoin; et, quand vint le moment du départ, tout se trouva prêt pour le voyage. Je quit-

[1] Quand un musulman veut entreprendre quelque chose d'important, il prie avant de s'endormir, et il doit voir en songe ce qu'il a à faire. Cette pratique s'appelle istikhara.

tai mon pays[1], avec une grande quantité de mes parents ou de mes amis, venus de tous côtés pour aller en pèlerinage au lieu noble, seul objet de mes pensées.

Nous arrivâmes à Sedjelmâça (سجلماسة), où nous nous reposâmes un peu; après quoi, nous étant munis de toutes les choses qui pouvaient nous être nécessaires, nous résolûmes de quitter cette ville. Mais il survint un obstacle à la continuation de mon voyage. Le sultan d'alors, Moulaï-Ism'aïl, me fit connaître par lettre qu'il voulait que j'allasse le trouver, afin de prendre congé de lui. Cette circonstance me contraria beaucoup, car je désirais commencer le plus tôt possible l'entreprise pour laquelle j'étais parti de chez moi, et je gémissais de me voir arrêté au début, soit que le souverain me fit appeler par un motif réel d'amitié, soit parce qu'il voulait se moquer de moi. Cependant mes amis furent d'opinion qu'il fallait exécuter l'ordre, et ils me dirent qu'ils iraient tous avec moi. Nous prîmes donc la route de Tàza (تازة), avec la caravane de Fès.

Ce n'était pas mon avis, et j'eus recours à l'istikhara, qui m'apprit que je devais aller auprès du sultan, mais avec peu de monde. Je laissai, en conséquence, les gens de la caravane, lesquels, du reste, s'étaient divisés sur cette affaire. J'arrivai à la résidence du prince sept jours après avoir quitté Sedjelmâça.

Je fis halte au tombeau de Sidi-'Abd-er-Rah'mân-el-Medjdoub, par un ordre de Moulaï-Ism'aïl. Je restai là plusieurs jours dans l'attente, sans pouvoir être admis

[1] Tamk'rout. Voyez l'Introduction, pag. 5.

en présence de l'empereur. Les courriers qu'il m'envoyait ne faisaient qu'aller et venir. Ils me répétaient que, cette année, personne n'irait en pèlerinage, le sultan ayant jugé convenable que le pèlerinage n'eût pas lieu. Peut-être le sultan avait-il raison; mais moi, qui n'entrais point dans ses motifs, je n'étais pas de cet avis.

Un employé du gouvernement, qui devait faire partie de notre caravane, arriva alors. J'allai au-devant de lui et le rencontrai dans la galerie de la mesdjid. Il m'expliqua que la prohibition faite par le sultan était dans l'intérêt général, car, le pays n'étant pas tranquille, il valait mieux que tant de gens considérables, au lieu d'aller voyager au loin, restassent pour aider l'autorité. A la suite de cet entretien, j'allai rejoindre mes amis qui étaient restés à Sedjelmâça.

Je leur fis connaître la prohibition, et ils en conçurent un vif chagrin. Je leur fis comprendre que cela arrivait par la volonté de Dieu. Ceux qui étaient accourus de tous côtés, pour faire partie de notre caravane, répandirent des larmes. Je parvins à les consoler, et ils retournèrent chez eux; puis je m'en allai dans mon pays, avec mes parents et mes amis.

L'année d'après, en 1120, je reçus du prince une lettre qui me fut apportée par quelques-uns de mes amis. Elle contenait ceci : « Si tu veux aller visiter la Mecque et Médine, mon fils ira comme émir er-rekeb[1], afin de commander la caravane. Fais-nous connaître tes

[1] Prince de la caravane.

intentions à cet égard, et il n'en résultera que du bien. »

Si je n'avais pas reçu cette missive, j'aurais peut-être espéré d'aller en pèlerinage cette année; mais, après en avoir pris connaissance, je pensai que personne ne ferait le voyage de la Mecque. Au reste, me dis-je, il en sera selon la volonté de Dieu.

Quant à mes amis, ils se réjouirent de cette communication et ils en conçurent de l'espoir. L'époque de me mettre en route étant arrivée, le fils du sultan vint à nous de la part de son père, et nous dit que cette année personne n'irait en pèlerinage. « La lettre que tu as reçue, me dit-il, n'est pas de l'empereur; elle est l'œuvre de quelque individu qui a voulu se moquer de toi. » Ces paroles firent évanouir toutes les espérances, et on n'imagina pas qu'il fût possible, de longtemps, d'aller visiter les villes sacrées. Dans cette circonstance, j'eus, selon ma coutume, recours aux pratiques de l'istikhara.

Cependant, je faisais peu à peu des préparatifs de départ. J'atteignis ainsi l'année 1121 (1709 de J. C.), où un vent de miséricorde, venu je ne sais d'où, souffla enfin sur les fidèles. En recevant l'autorisation de partir, j'éprouvai une grande joie de cette faveur, sur laquelle j'avais cessé de compter. J'achevai mes préparatifs de départ, et me disposai à me séparer de ma famille. J'écrivis à ceux de mes amis chez lesquels se trouvaient mes chameaux. J'envoyai aussi des lettres à mes amis de Sous, de Marrâkch (Maroc), de Tafilèlt, et autres endroits, où je les informai exactement du

sujet de notre futur voyage. Peu d'entre eux crurent à la réalisation de notre entreprise, et la plupart supposèrent qu'il en serait comme précédemment.

Mes parents voulaient me retenir; mais leurs prières ne purent ébranler ma résolution. Je pris la détermination d'écrire le récit de mon voyage, en suivant le plan adopté par Abou-Sâlem (El-'Aïachi); je me proposai de faire connaître les lieux par lesquels je passerais, de parler des populations dont je traverserais le territoire, en un mot, de noter tout ce qui me paraîtrait digne de remarque.

Jeudi, 24 djoumâd-el-oouel 1121 (21 juillet 1709).

Je partis de la zaouïa En-Nas'rïa (زاوية الناصرية) le jeudi, 24 djoumâd-el-oouel 1121. Je choisis le jeudi, parce que le prophète a dit que ce jour serait béni pour celui qui s'y mettrait en route de bonne heure. Par ce motif, je me hâtai de faire sortir, le jeudi, ma famille et mes bagages. Quant à moi, je ne partis qu'après la prière de l'ac'er, et après avoir visité mon père[1], ma mère et mes autres parents dans leur k'oubba, afin de recevoir leur bénédiction et de prendre congé d'eux. J'en fis autant avec mes frères, mes domestiques et mes esclaves. Je commençai ensuite la lecture de l'oraison qu'on a coutume de réciter en pareille circonstance,

[1] C'est-à-dire le tombeau de mon père.

La formule, « Que Dieu lui soit miséricordieux ! » employée par Moula-Ah'med dans le cours de l'ouvrage, toutes les fois qu'il parle de son père, montre que celui-ci était mort à l'époque de son départ.

d'après l'autorité des traditions. Enfin, le dernier lieu que je quittai fut la mesdjid, afin de me conformer à ce que faisait le prophète lorsqu'il partait en voyage, ainsi qu'on le voit dans la Sonna[1]. Je partis ensuite, et allai coucher à Acef-Azâr' (اسف ازاغ)[2].

Vendredi, 25 djoumâd-el-oouel (22 juillet).

Le lendemain, nous nous mîmes en route après la prière du d'ohor. Dans cet endroit, je pris congé de beaucoup de parents et d'amis, qui m'avaient accompagné à la distance d'un fersekh[3], ou davantage.

Lors de mon pèlerinage de 1096 (1684 de J.C.), j'étais descendu dans ce lieu le 16 de rebi'-et-tani, après l'ac'er. J'y avais également campé dans mon pèlerinage de 1109 (1697 de J. C.). Là, j'avais sorti les tentes et commencé mon voyage le dimanche 1er djoumâd-el-oouel; mon campement était à côté de la grange de la zaouïa. Le mercredi, j'avais sorti les provisions et tout le bagage, ainsi que mon h'arem, et j'étais parti au d'oh'a, le jeudi. Je fis de même dans le bienheureux pèlerinage actuel, sauf que mon départ eut lieu à l'ac'er, comme je l'ai dit.

Mon oncle paternel, dans son premier pèlerinage,

[1] Nom que l'on donne aux traditions considérées comme articles de foi.

[2] Plus loin, il appelle ce lieu *Asfi-el-Azar'a*, une des stations du pèlerinage. Il ajoute que dans ce ouâdi il y a Dâr-el-H'edjadj « station du pèlerinage. » *Asfi*, en chloueu'h', a la même signification que *ouâdi* en arabe.

[3] Fersekh, parasange; quatre milles arabiques.

a célébré ce ouâdi en ces termes : « J'ai couché une nuit dans le ouâdi de Asfi-el-Azar'a, une des stations du pèlerinage, etc. »

Il ajoutait ensuite, à propos de ces lieux :

« Aujourd'hui je couche ici en pèlerinage; qui sait si j'y reviendrai? »

Et plus loin :

« L'amour de l'out'an (de la tribu) est un article de foi, etc. »

J'ai fait ces vers sur le même sujet :

Dans ce ouâdi est le Dâr-H'edjadj (دارحج)[1], la première station des pèlerins, (ainsi nommée) parce qu'elle est près de leur camp, et que ceux qui veulent prendre congé d'eux viennent les trouver en cet endroit.

Mon père (que Dieu lui soit miséricordieux !)[2] a dit, à propos de son pèlerinage de 1046 (1636 de J. C.) :

« Nous sortîmes de la zaouïa avant l'ac'er, le vingt-troisième jour de rebi'-et-tani, un jeudi, et allâmes coucher à Touriouma-Nedjlâbik (توريومة نجلابيق). On ne descendit pas au ouâdi (Asfi-el-Azar'a), comme c'est la coutume aujourd'hui. Nous marchâmes à la grâce de Dieu et à sa garde, etc. »

Nous descendîmes à El-Mousrâzket (الموسرازكت), après la prière du mor'reb. Dans ce lieu se firent les der-

[1] La maison des pèlerins.

[2] Cette formule indique que le père de Moula-Ah'med était mort au moment où il parle de lui, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer.

nières séparations, et il ne resta plus que les pèlerins. Nous étions alors dans la saison des longs jours.

Pendant cette station, Ah'med-ben-Moh'ammed, fils de mon frère aîné, nous abandonna et se cacha, je ne sais par quel motif. On le chercha en vain; depuis lors on n'a plus entendu parler de lui. Cette fuite m'affligea beaucoup,

Samedi, 26 djoumâd-el-oouel (23 juillet).

Partis de cet endroit, nous allâmes faire le kiloula [1] à El-Koutrima (الكترية). On coucha à Tâdjmechat (تاجْمشت). Là, le bruit se répandit dans la caravane que le prince de ce pays, un fils du sultan, avait reçu de son père l'ordre de nous faire retourner sur nos pas, et de nous empêcher d'accomplir le pèlerinage. Dieu sait la vérité!

Cependant il se trouva que le bruit était mal fondé. Je récitai, à cette occasion, plusieurs prières pour obtenir de Dieu qu'un pareil malheur ne nous arrivât pas.

Dans cette situation, je fus rejoint par mon frère et ami, le fak'ir Ioucef-el-'At'ouï [2], qui me ramenait une de mes juments. Pendant le désordre des adieux à Dâr-el-H'edjadj, cette bête s'était échappée et était retournée à la zaouïa.

[1] L'heure de la plus grande chaleur, celle où les hommes et les troupeaux cherchent le repos à l'ombre.

[2] On lit en marge du manuscrit : « Du nom d'une tribu appelée El-Ita't'i. »

Dimanche, 27 djoumâd-el-oouel (24 juillet).

Nous partîmes après le s'bah', et je remerciai Dieu du bonheur et des bénédictions qu'il avait accumulés sur moi dans le commencement de notre voyage, pendant les marches et pendant les séjours. Nous traversâmes le Foum-Aktourzi (فم أكتورز), et, au d'oh'a, nous descendîmes dans une grande plaine, où la vue s'étendait au loin et consolait l'âme des chagrins de l'absence. Les animaux eux-mêmes participaient à notre satisfaction; car ils trouvaient dans ces lieux d'excellents pâturages en attendant les fatigues, la seule chose qu'ils devaient rencontrer plus loin. Ils n'étaient pas encore éloignés de leurs maisons, qu'ils semblaient quitter avec peine.

Les pèlerins qui voulurent déjeuner s'arrêtèrent dans ce lieu. La chaleur commençait alors à se faire sentir. Je montai dans une cage à chamelle, préparée à cet effet, comptant y être plus à mon aise; mais comme il n'en fut pas ainsi, je retournai vers le mulet que j'avais laissé, et dont l'allure me parut plus commode que celle du chameau, quoiqu'elle ne fût pas des plus agréables.

Nous allâmes coucher à Omm-el-Djirân (أمّ الجران), où nous arrivâmes au d'ohor. Les pèlerins se désaltérèrent avec l'eau qu'on trouva en cet endroit, et en firent provision. Les tentes établies, on déchargea les chameaux, qui purent se reposer. Il y avait là de l'herbe et des pâturages; nous y passâmes la journée du di-

manche, exempts de misères et d'ennuis. Quoique cet endroit soit connu pour être fréquenté par les voleurs, et qu'il faille s'y tenir sur ses gardes, il ne nous arriva rien, et nous n'eûmes qu'à remercier Dieu.

Lundi, 28 djoumâd-el-oouel (25 juillet).

Nous quittâmes cette station au fadjer, nous dirigeant en toute hâte vers El-'At'châna (العطشانة). Je visitai plusieurs de mes amis, qui, en signe de réjouissance, se mirent à tirer des coups de fusil : un d'eux oublia une balle dans le canon, et cette balle atteignit à la fesse mon ami El-H'adj-Ah'med-ben-'Ali-es-Selâoui. Je fus très-peiné de cet accident; mais je me dis que cela était écrit par le Dieu des mondes. Fort heureusement, du reste, la blessure, qui paraissait incurable, guérit tout à coup et se ferma entièrement.

Nous étions arrivés à El-'At'châna avant le d'ohor, au puits que l'on cherchait. Les pèlerins n'eurent qu'à creuser un peu pour trouver à boire, se désaltérer, abreuver les animaux et faire les provisions. Cette eau était comme celle du Sourat (rivière du Soudân). On revint ensuite au bivac; les tentes furent dressées aux environs du d'ohira[1]. On décida de suivre la route ordinaire, et de passer par El-H'afira (الحفيرة). A El-'At'châna, l'eau et l'herbe n'étaient pas en quantité suffisante pour les chameaux. Nous passâmes la nuit dans cet endroit.

[1] Diminutif de d'ohor.

Mardi, 29 djoumâd-el-oouel (26 juillet).

Nous nous mîmes en route au s'bah', le mardi, dernier jour[1] de djoumâd-el-oouel. Nous arrivâmes à El-H'afira, lieu où l'eau est très-douce et abondante. Nous abandonnâmes la route habituelle, à cause de la violence de la chaleur, de la rareté de l'eau, de la sécheresse de la terre et de la grande quantité de serpents qu'on trouve en ce pays.

Lors de mon pèlerinage de 1109, nous n'avions pas couché à El-'At'chàna; nous y avions déjeuné, puis nous nous étions réunis à Aznâtïa (ازناتية), et avions couché à l'extrémité de ce canton.

Mercredi, 1er djoumâd-et-tani (27 juillet).

Nous étions arrivés, au d'oh'a, à Bir-el-T'orfa (بير الطرفا), où j'avais rencontré mon ami Sid-Moh'ammed-ben-El-H'acen-el-Iouci, qui venait au-devant de moi, et m'apportait du riz, du beurre et du sucre. Je mangeai de ses provisions, il mangea des miennes. Que Dieu augmente son bien! Nous fîmes quelques milles, et nous rencontrâmes nos frères de Sedjelmâça, en grande quantité; d'autres arrivèrent sur leurs traces, soit en troupe, soit isolément.

[1] Moula-Ah'med ne donne que vingt-neuf jours à djoumâd-el-oouel, qui devrait en avoir trente. C'est sans doute pour réparer cette faute qu'il donne trente jours au mois suivant au lieu de vingt-neuf. On a vu déjà que ces erreurs proviennent de ce que le commencement du mois, chez les musulmans, est déterminé par l'observation directe de la lune, et non par des calculs astronomiques.

Jeudi et vendredi, 2 et 3 djoumâd-et-tani (28 et 29 juillet).

Nous quittâmes le canton d'El-H'afira avec deux guides intelligents qui connaissaient bien les chemins; c'étaient des Arabes de Beni-Moh'ammed (بنى محمد). Nous arrivâmes à Es'-S'ouïrha (الصويرها), au d'oh'a; là un de mes chameaux étant sur le point de mourir de fatigue, je le fis tuer; il me venait des Oulâd-Adlim (اولاد ادلم). Je rencontrai mes frères de Sedjelmâça, El-Hadj-H'acen-el-Houâri et sa compagnie.

Samedi 4, dimanche 5, lundi 6, mardi 7, mercredi 8, jeudi 9, vendredi 10 djoumâd-et-tani (30, 31 juillet, 1, 2, 3, 4, 5 août).

Nous nous mîmes en route le samedi, avec l'intention de marcher sur Sedjelmâça, et de visiter les gens de bien de cette ville. Nous rencontrâmes, dans le chemin, une compagnie du pays de Dera'a (درعة); ils me rappelèrent le passé, et me remirent en mémoire mes frères et mes amis que j'avais laissés derrière moi[1].

Nous visitâmes l'imâm, le magnifique, le pieux, l'illustre seigneur El-R'âzi. La caravane marcha en dehors des palmiers, pour la plus grande commodité des chameaux. Nous fîmes aussi le pèlerinage obligatoire du chérif à Akouz (آكوز), Sid-Abou-el-K'âcem-ben-Mouloud, et de Sid-'Abd-el-Ouah'ed et de leur famille, puis nous partîmes après les avoir visités. Je rencontrai Sid-

[1] Ce passage est un de ceux dont il résulte que le Ouâdi-Dera'a est bien le pays de Moula-Ah'med.

Meça'oud-ben-el-Bekri, maître de la zaouïa d'Akouz, avec tous ses parents et amis. Ils voulaient que je descendisse chez eux, pour coucher; je ne pus y consentir, et nous nous séparâmes. J'allai ensuite chez l'imâm Abou-el-H'acen, cheikh des cheikh, Sid-'Ali-ben-'Abd-Allah, et j'eus lieu d'être satisfait de cette visite.

Nous prîmes congé de lui, et nous nous dirigeâmes en hâte vers le bivac de la caravane. Accompagné de mes amis, je visitai le tombeau de l'imâm Abou-el-K'âcem-el-R'âzi, lieu vaste et magnifique. Nous rendîmes les mêmes honneurs à Sidi-'Abd-el-Kerim et à ses voisins du canton.

Les chameaux étant arrivés, on les déchargea. Je fis entrer mon h'arem dans la maison du frère de Hadj.... el-Zakzouti, qui avait demandé à me donner l'hospitalité. La caravane descendit à l'Ouest de Sidi-Ioucef (سيد يوسف) [1], où je fus visité par des amis. On fit immédiatement des dispositions pour le voyage. Ce n'était qu'allées et venues vers la k'oubba de l'imâm El-R'âzi. Il me vint beaucoup d'amis de la ville.

La caravane séjourna dans cet endroit, d'où les pèlerins allaient en ville, afin de compléter les achats qui leur étaient nécessaires. Je fis l'acquisition, moyennant trois mitk'al, d'un chameau que mon frère avait amené de l'Ouest.

Je passai huit jours en ce lieu, jouissant de l'hospita-

[1] Ak'ouz ou Akouz et Sidi-Ioucef sont aux portes de Sedjelmâça. Ainsi Moula-Ah'med se trouve alors dans cette ville, quoiqu'il ne le dise pas explicitement.

lité de l'imâm El-R'âzi, que je visitai jour et nuit. Pendant ce temps, nos pèlerins se hâtaient de terminer leurs affaires. Je fus traité avec cordialité par les marabouts et par mes amis, qui me donnèrent du petit-lait, du kouskouçou, etc. quoique tout fût cher dans le pays.

Je rencontrai là le chérif Ben-'Amar, chef de cette contrée, et d'autres personnages. Sidi-Ah'med-el-Mechtouk, qui faisait partie de la caravane, composa des vers à la louange de Sedjelmâça, vers dans lesquels il célèbre les gens de cette ville, et le bon accueil que la caravane en a reçu.

Dans mon pèlerinage de 1109 (1697 de J. C.), j'avais visité, à Sedjelmâça, Moulana-'Ali-Chérif, avec plusieurs de mes amis; j'avais également visité Moulana-Abou-Zakaria, et le cimetière des chérifs. Mais, dans ce dernier voyage, je n'ai pu faire de pèlerinage qu'aux enfants d'El-R'âzi, son maître et ses compagnons d'Akouz, à cause de la presse où j'étais.

J'ai été fort aidé dans l'expédition de mes affaires, à Sedjelmâça, par Ah'med-et-Tedjmouâti, qui me seconda de toutes ses forces.

Pendant mon séjour à Sedjelmâça, un de mes amis m'apporta le reste de mes provisions, que j'avais laissé chez moi à la zaouïa. Il m'envoya mon oukil, Sid-'Abd-el-'Aziz, avec quelques serviteurs de la zaouïa, mon ami le fak'ir Ioucef-el-'At'oui, et une de mes négresses qui voulait aller à la Mecque. Je renvoyai cette femme, les deux négresses que j'avais emmenées me suffisant.

Samedi 11, dimanche 12, lundi 13, mardi 14, djoumâd-et-tani (6, 7, 8, 9 août).

Les gens de la caravane firent toutes leurs dispositions pour le départ, et nous quittâmes notre station le samedi 10 de djoumâd-et-tani[1], et nous allâmes descendre à Mâdjen-el-R'orfa (ماجن الغرفة), où nous fûmes rejoints par le guide Djâb-Allah-el-Djâbouc'i, et des gens de sa tribu. Ceux-ci venaient de l'Ouest et s'étaient mis en route au reçu des lettres que j'avais envoyées de ce côté. Ils cherchaient à louer des chameaux, et s'entendirent, à cet effet, avec les pèlerins. Les arrangements retardèrent un peu le départ, et nous restâmes à Mâdjen-el-R'orfa le dimanche, le lundi et le mardi.

Le jour même de notre départ, il nous arriva un envoyé de Sid-Hamza-el-'Aïachi, avec la nouvelle qu'une compagnie de gens de Aït-'Aïâch (ايت عياش)[2], et de Aït-Ouâflâ (ايت وافلا) désiraient faire le pèlerinage. Grâce à Dieu, ils m'amenèrent des chameaux. Nous fûmes rejoints par eux à El-R'orfa. J'achetai une tente pour mes livres, moyennant quinze mitk'al, à des marabouts du pays de Madr'ara (اهل مدغرة), de la tribu des Oulâd-Sid-'Abd-Allah-ben-'Omar (اولاد عبد الله بن عمر).

[1] Moula-Ah'med se trompe; car, d'après ses calculs antérieurs, le samedi tombe ici le 11.

[2] On explique ici, en marge, que *aït*, en chloueu'h' هلا, signifie *k'obila*, ou tribu, et que c'est comme s'il y avait *K'obilat-'Aïach* ou *K'obila-Ouâflâ*.

SINGULARITÉ.

Lors de mon pèlerinage de 1096 (1684 de J. C.), j'ai trouvé à Sedjelmâça, dans le Ketâb-el-Adkêr « livre des souvenirs » d'El-Merïouni, que le nom de Abou-el-H'acen-ech-Châdli doit être prononcé Ech-Châdouli, contrairement à l'usage général[1]; de plus, j'ai lu les préceptes suivants dans ce livre :

CHOSES DONT ON DOIT S'ABSTENIR[2] :

Brûler des pelures d'oignon ou d'ail;
Dormir sur la face;
Balayer une chambre la nuit;
La balayer avec un linge ou chiffon quelconque;
Laisser dans la chambre les ordures qu'on a balayées;
Se laver les mains avec de la terre ou du son;
S'asseoir sous l'arcade d'une porte, soit de chambre, soit de maison;
Appuyer le dos sur le ventail de la porte;
Faire les ablutions dans les lieux d'aisances;
Raccommoder ses habits sur soi;
Essuyer sa figure avec ses vêtements;

[1] Dans l'ouvrage intitulé, الحزب الكبير, manuscrit 77 B de la bibliothèque d'Alger, on trouve en effet le nom de *Châdli*, écrit de la manière indiquée par El-Merïouni, c'est-à-dire الشَّادُلِي. Les savants indigènes disent que Chadli, ainsi qu'ils prononcent son nom, est un célèbre marabout de Tunis. D'Herbelot (voyez Schadeli) dit qu'il est auteur d'une vie des saints musulmans. L'éloge en vers de Chadli se trouve dans le manuscrit 182 I de la bibliothèque d'Alger.

[2] Ces préceptes sont connus et suivis, en grande partie, à Alger.

Placer la main sur la hanche;

Uriner étant nu;

Quitter la mosquée avec empressement, après la prière du *fedjer;*

Sortir dans la rue de trop bonne heure, y rester tard;

Acheter des morceaux de pain aux mendiants;

Exprimer de mauvais souhaits contre son père ou sa mère;

Laisser la vaisselle sale;

Éteindre la lumière avec son souffle;

Jeter des poux vivants;

Se laver les talons avec la main droite;

Uriner dans l'eau courante;

Mettre sa culotte étant debout;

Faire dans les latrines la *djenaba*, ou ablution obligatoire après le coït;

Mâcher les aliments des deux côtés de la mâchoire à la fois;

Se faire saigner le 7 du mois;

Caresser sa barbe;

Faire claquer les dents les unes contre les autres;

Prendre les genoux entre ses mains;

Tenir ses doigts écartés;

Placer la paume de la main sur le nez;

Couper ses ongles avec les dents;

Se déshabiller au soleil ou à la lune;

Faire ses nécessités tourné du côté de la Mecque;

Balayer pendant la prière obligatoire;

Cracher dans les lieux d'aisances;

Cracher sur du sable;

Mettre les joues dans la paume des mains, à moins de souffrances dans cette partie;

Jouer pendant la prière obligatoire;

Laisser par terre ce qui tombe de la table pendant le repas;

Manger sans employer la formule *bismillah* [1];

Mentir pendant le repas;

Commencer à se chausser par le pied gauche;

Laisser le tebok' [2] retourné;

Refuser de l'eau;

Refuser du levain;

Refuser du sel;

Refuser du feu;

Celui qui contreviendra à ce qui précède héritera le malheur.

Mercredi, 15 djoumâdi-et-tani (10 août).

Nous partîmes le mercredi, ayant été traités en frères par les gens d'El-R'orfa (que Dieu augmente leur bien!), et nous allâmes à El-Medâkîk (المداكيك). Quelques-uns de mes amis de Sedjelmâça, qui étaient venus pour m'accompagner, couchèrent avec nous en cet endroit.

Lors de mon pèlerinage de l'année 1109, je rencontrai, avant cette station, le grand, le savant, l'érudit, l'imâm, le précieux, le k'âd'i de la mosquée de Sedjelmâça et de toute cette contrée, Sid-'Abd-el-Mâlek-et-Tedjmouâti [3], venu dans l'intention de m'accompa-

[1] En commençant le repas, les musulmans disent *bismillah* (au nom de Dieu), et *h'amdoulillah* (Dieu soit loué) en terminant; ce qui répond au *benedicite* et aux grâces des chrétiens.

[2] Plateau en palmier, etc. où on place les mets.

[3] Le manuscrit 575 C de la bibliothèque d'Alger contient une petite

gner; car il était de mes amis les plus sûrs. Ce savant était instruit dans les traditions; il possédait la grammaire, la logique, la littérature, etc. bref, il connaissait toutes les sciences. Il est auteur d'un commentaire incomparable sur *Mouçâ'adat-el-Akhouân*, livre écrit par son père. Cet ouvrage a été également commenté par Sid-Embârak-ben-Moh'ammed-el-R'arbi, ami de mon père et son élève, et aussi par Sid-Hourakou-ben-'Abd-Allah-ben-Iak'oub-es-Semlali. Il l'a été, en outre, par mon ami, le légiste Abou-el-'Abbas-Sid-Ah'med-ben-Moh'ammed-el-Mechtouki.

Sid-Ah'med-ben-Abou-Zïân-el-R'ouâti [1] m'a raconté qu'il avait commencé à commenter cet ouvrage, et que ses explications étaient fort étendues [2]. . . . .
Le k'âd'i 'Abd-el-Mâlek a fait en vers l'éloge de mon père, l'année de notre dernier pèlerinage [3].

En 1109, lorsque je me trouvai à El-Mâdjen, ce même k'âd'i, accompagné d'amis, de grands et de savants de la contrée d'Aït-'Aïâch (tels que Sid-H'amza, ses parents et les gens de sa tribu), vint pour prendre congé de moi. En même temps que lui, vint alors Sid-Ah'med-ben-'Abd-el-Kerim, etc. [4]

pièce en vers du cheikh el-k'âd'i Sid-'Abd-el-Mâlek-et-Tedjmouâti.

[1] Peut-être faut-il lire *El-'Ar'ouât'i.*

[2] Il y a ici une lacune d'environ deux mots dans le manuscrit, lacune dont le sens ne paraît nullement affecté.

[3] Ces vers sont aux pages 11 et 12 du manuscrit.

[4] Ici Moula-Ah'med cite *in extenso* une k'ac'ida du k'âd'i sur *'Elm-el-Bedîeu'*, ou la science des choses spirituelles. Cette pièce de poésie remplit les pages 12, 13 et 14 du manuscrit.

Jeudi, 16 djoumâd-et-tani (11 août).

Nous séjournâmes le lundi. Le pays de Sedjelmâça subissait alors une extrême sécheresse. L'orge y était montée à six mouzouna la mesure[1], le blé à neuf, les dattes à quatre et demi. Le teber[2] était au change d'un mitk'al et demi et trois mouzouna. J'achetai là une bonne jument de selle pour dix-neuf mitk'al moins un quart.

A El-Medâkik, je pris congé du reste de mes amis, qui étaient venus m'accompagner. A partir de ce moment, nous restâmes sans nouvelles les uns des autres.

En même temps les derniers pèlerins que nous attendions de Sedjelmâça arrivèrent.

Vendredi, 17 djoumâd-et-tani (12 août).

Nous partîmes d'El-Medâkik le vendredi, et nous traversâmes Menhal-Teler'ma (منهل تلغمة), dont l'eau est douce. Nous y fîmes nos provisions d'eau, puis, après avoir récité la prière du d'ohor, nous montâmes à Korb-el-H'ammâd (كرب الحماد); nous dépassâmes un peu ce point, et nous établîmes notre bivac par un froid excessif.

Samedi, 18 djoumâd-et-tani (13 août).

Le samedi, nous nous remîmes en route, toujours avec une température rigoureuse. Jamais je n'avais res-

[1] El-'aouîna.

[2] Teber, poudre d'or.

senti pareille chose; c'était un vrai froid d'enfer[1]. Nous commençâmes à hâter notre marche, et nous arrivâmes à un endroit d'où nous aperçûmes devant nous des contrées vastes, unies, vides de population, un de ces pays difficiles où chaque voyageur ne s'occupe que de ce qui le concerne. Cette région désolée n'est habitée que par des vents impétueux; les êtres qui ont de la corne aux pieds ou des ailes aux flancs peuvent seuls la traverser. C'est une terre rude, difficile, et les poëtes qui l'ont chantée disent que les chameaux n'y trouvent rien à paître, pas même un brin d'herbe, et que la seule eau qu'on y boit est celle que les pèlerins ont apportée d'ailleurs dans des outres.

Cette nature de sol se prolongea jusqu'aux environs de la montée de Ouârdmès (عقبة واردمس); à ce dernier endroit, nous tournâmes sur la gauche, dirigés par un homme des Oulâd-Djerïouk'i (اولاد جريوق), un nommé Moh'ammed-ben-Hedân-Djeridi. Il nous conduisit par une montée facile, qui n'est véritablement montée que de nom; puis nous descendîmes à Es'-S'efis'fa (الصفيصفة), aux environs de l'ac'er. La queue de la caravane n'arriva qu'au coucher du soleil[2].

Dimanche, 19 djoumâd-et-tani (14 août).

Nous partîmes le dimanche. Notre guide perdit la

[1] Voyez, dans le voyage d'El-'Aïachi, page 14, à la note, ce qui a été dit sur cette expression.

[2] Moula-Ah'med reproduit ici des vers composés sur le mont H'ammâd, vers qui ont déjà été cités par El-'Aïachi. (Voyez pag. 113.)

route, et il fallut nous arrêter au sommet d'une montagne tellement abrupte que l'on ne pouvait descendre. Les pèlerins étaient dans la désolation ; ni hommes, ni chameaux, n'osaient se hasarder. Cependant, par la grâce de Dieu, nous nous en tirâmes, mais nous eûmes des fatigues et des peines inouïes. Les chameaux ne faisaient que tomber, et se relever pour retomber encore. Toutefois, par l'intercession de Bou-Zîân [1] et de notre seigneur Moh'ammed, les choses se passèrent sans trop de dommage.

Il avait fallu ôter les haoudedj [2] de dessus les chameaux et les placer sur les mules. Je m'arrêtai un peu avant que toute la caravane fût descendue. La majeure partie des pèlerins s'étaient égarés : ils avaient marché sur la droite, abandonnant la route de gauche ; mais on pensait que ces deux chemins se rejoindraient avant la couchée. Ceux qui prirent à droite passèrent par Ouâd-San (واد سن ou واد سبت) ; et nous, nous descendîmes à El-Mebri-Fah'ïa (المبرخية), après l'ac'er. La queue de la caravane n'y arriva qu'après l'eucha.

Il y avait, en cet endroit, une grande plaine remplie d'arbres et beaucoup de pâturages ; on n'y trouvait pas de pierres comme dans le terrain que nous venions de quitter. On y rencontrait une eau douce et abondante, dont les chameaux purent se désaltérer, et qui rendit des forces aux chevaux et aux mulets.

[1] Célèbre marabout de K'onadsa.

[2] Loges où l'on place les femmes ou les personnages importants en voyage.

Plusieurs de nos bêtes de somme s'enfuirent, et quelques-unes revinrent; mais, au bout du compte, il manqua quatorze juments et deux mulets. Sept de ces juments étaient aux Bedouins, deux appartenaient à Moula-el-'Arbi, deux au marabout Sid-Ah'med-ben-'Abd-Allah, une à Moula-el-Mâmoun. Un des mulets égarés était la propriété d'El-H'adj-Moh'ammed-ben-Abou-Zïân-el-Djabouni, et un autre était à un pèlerin de Tafilêlt.

Les Bedouins coururent après leurs juments et les rattrapèrent. Nous louâmes deux de ces individus pour la somme de trois mitk'al, et alors ils retrouvèrent deux mulets et deux juments, qui appartenaient à Sid-Moh'ammed-ben-'Ali-el-Arizi et à son frère. Il en manquait encore cinq.

J'envoyai le guide Moh'ammed avec El-H'adj-Ram-d'ân-el-Djâbouc'i, pour charger de l'eau sur nos chameaux, moyennant un mitk'al.

Lundi 20, mardi 21 djoumâd-et-tani (15, 16 août).

Nous séjournâmes dans ce lieu le lundi, et nous en partîmes le mardi. Nous rejoignîmes ceux de nos compagnons qui s'étaient trouvés séparés de nous, pour avoir pris sur la droite loin de la montée de Ouârdmès. Ils avaient ensuite descendu le long de l'Ouad-Djîr (واد جير), pour aller nous attendre. De notre côté, nous leur avions envoyé un homme des Sa'ïd-Roubâh' (سعيد رباح), pour leur donner de nos nouvelles. Tous réunis avant l'ac'er, nous priâmes et marchâmes ensemble.

Cette rivière est forte et grande[1]; la vallée qu'elle arrose est plantée de beaucoup d'arbres; les pâturages y sont nombreux et les pierres très-rares. La rivière, qui est profonde, reçoit plusieurs cours d'eau qui viennent de fort loin, et ne se mêlent à ses eaux qu'après plusieurs jours de marche; elle a sa source au pays des Aït-'Aïâch (ايت عياش). La vallée est peuplée et cultivée; elle s'étend jusque vers le S'ah'ra, et les populations y sont nombreuses et rapprochées jusqu'à la partie du H'ammâd-el-Kebir (الحماد الكبير) qui se trouve entre lui et Sedjelmâça. Là, cesse toute population jusqu'aux bourgades de l'Ouad-el-Açâoura (واد الاساورة)[2]. A partir de ce point, on commence à trouver des villages pendant dix journées et jusqu'aux environs de Touât. La rivière se dirige ensuite à droite, dans des sables considérables. C'est le plus grand cours d'eau du Mor'reb en longueur, avantage bien stérile; car cette contrée est la plus redoutable de toutes par le peu de sécurité qu'on y rencontre.

Nous arrivâmes à Msouêr-er-Riân (مسوار الريان) avant le coucher du soleil, et la queue de la caravane n'y parvint qu'après l'eucha. Nous y rencontrâmes une troupe d'amis d'Aïn-el-K'onadsa (عين القنادسة), de Mk'il

[1] Dans ce passage, copié presque mot pour mot dans El-'Aïachi, Moula-Ah'med a oublié de mentionner le nom d'Ouad-Djir, auquel se rapporte cette description. En revanche, il nous fait connaître que l'expression *mon pays*, par laquelle El-'Aïachi designait le lieu d'où sort l'Ouad-Djir, est le pays des Aït-'Aïâch.

[2] El-'Aïachi écrit Ouad-el-Açâour.

(يغيل), de Ben-Kîs (بن كيس), de Djîr (جير), de Nouâl (نوال).

Mercredi, 22 djoumâd-et-tani (17 août).

Nous partîmes de Msouêr-er-Rïân le mercredi, et nous allâmes à El-'Aouna (العونة)[1], où nous arrivâmes au d'oh'a. Nous descendîmes à côté de la maison de notre ami Sid-Moh'ammed-ben-Abou-Zïân, et nous y entrâmes avec toute notre société; nous y mangeâmes à discrétion le kouskouçou et de la viande (que Dieu l'en récompense!). Une troupe de pèlerins se joignit à nous dans cet endroit. On institua mok'addem[2] de la caravane, pour les affaires du voyage, Moula-el-'Arbi-ben-Ioucef-el-H'aceni. C'était le meilleur agent qu'on pût choisir, l'homme le plus loyal.

A cet endroit, le guide nous revint avec le reste des juments qui s'étaient égarées à Merbah'ïa[3]. Nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes à Bichâra (بشارا) à l'heure du zaouâl. Là est la source d'une fontaine considérable, dont l'eau abondante, douce et pure, est d'un goût excellent; nous y fîmes nos ablutions et nous nous y reposâmes, puis nous allâmes à un endroit élevé, où la caravane s'établit, et où nous campâmes. Les gens du pays, jeunes et vieux, les uns à pied, les

[1] Terre de palmiers.

[2] On donne ce nom au chef d'une corporation religieuse, comme sont les 'Aïçâoua, les 'Ammârin, etc. En général, c'est un fondé de pouvoirs.

[3] Plus haut, il a écrit Mebri-Fah'ïa.

autres montés, accoururent en foule pour nous voir, et ils nous apportèrent beaucoup de fruits.

Jeudi, 23 djoumâd-et-tani (18 août).

Le jeudi, nous allâmes à Ouaknâ (وكنا ou وكنا), où nous fîmes notre provision d'eau, et où nous couchâmes à l'Est d'El-Toumïat (التومية) et à l'Ouest de Tenfesri (تنفسرى).

Vendredi, 24 djoumâd-et-tani (19 août).

Nous marchâmes le vendredi jusqu'à Ez-Zerrik' (الزريق). Là, nous tournâmes du côté où se trouve l'eau. Les pèlerins abreuvèrent les animaux et emplirent les outres. L'eau n'y était pas très-abondante, et il fallut se contenter du peu qu'on y rencontra. Je suivis l'ouad, parce qu'il me sembla d'abord que c'était une route bien frayée; mais bientôt il se présenta des ravins, des endroits difficiles, et je vis alors qu'on ne passait pas de ce côté. Je m'étais engagé sur ce sentier parce que j'avais vu une mule qui y marchait; mais je m'y égarai comme elle.

A l'heure du d'ohor, nous fîmes la prière, et mes compagnons se séparèrent pour chercher une bonne route; mais ils n'en trouvèrent point, si ce n'est en suivant la crête des montagnes, direction que nous prîmes en effet. Du sommet de ces hauteurs, nous aperçûmes la caravane qui, de loin, semblait un vaisseau. Nous la rejoignîmes, grâce à Dieu, et nous al-

lâmes coucher dans un lieu qu'on appelle Dâr-el-Khîça (دار الخيسة).

Samedi, 25 djoumâd-et-tâni (20 août).

Nous partîmes le samedi. En approchant d'Omm-el-Iâs (ام الياس), nous fûmes joints par une petite troupe d'amis, des gens de Fidjidj (فجيج), lesquels sont 'Abid; avec eux était Sid-Ah'med-ben-Abou-K'â-cem-el-Bouïh'adouri. Nous passâmes le moment de la grande chaleur du jour à Omm-el-Iâs, et nous y fîmes la prière du d'obor, après quoi nous nous remîmes en route.

Les gens de Fidjidj venaient en foule au-devant de nous, jeunes et vieux; ils nous apportaient des raisins, des dattes et des pêches. Que Dieu les comble de grâces! Nous faisions route avec les habitants de cette ville, qui continuaient d'affluer à notre rencontre. En vue de Fidjidj, nous trouvâmes le k'âïd Moh'ammed-es'-S'r'ir-ed-Dra'ï-el-Djezri, khalifa de notre souverain 'Abd-el-Mâlek-ben-Ism'aïl, le pieux, lequel était alors en voyage.

Nous mîmes pied à terre au bivac des pèlerins, et nous y passâmes la nuit du samedi.

Dimanche et lundi, 26 et 27 djoumâd-et-tani (21 et 22 août).

Nous séjournâmes le dimanche, pour arranger nos affaires. J'achetai de l'orge meilleure que celle de Tafilêlt, moyennant trois mouzouna le meud. Leur meud,

suivant ce que j'ai appris, vaut trois oussouêu. Dans ce pays, il n'y a que le poids léger qui ait cours, et ce poids est encore accidentellement diminué, selon le caprice des gens du cheikh.

Grâce à Dieu, nous pûmes nous procurer tout ce qu'il nous fallait. Les pèlerins achetèrent des vêtements, et ils payèrent les portefaix arabes qui étaient venus de Tafilêlt à Fidjidj.

Je trouvai dans cette ville le commentaire de Delâïl-el-Kheïrât[1], et celui de Tenbi-el-Anâm[2], de Sid-Ah'med-ben-Abou-Beker-ech-Chérif-el-Fegouni-el-Fidjidji. J'achetai du papier, et le donnai au frère de Sid-'Ali-ben-Moh'ammed-ben-Ah'med-er-Râchidi, pour qu'il me copiât cet ouvrage; il ne voulut pas recevoir d'argent pour ce travail. Cet homme était de la famille du k'âd'i Sid-Moh'ammed, lequel se trouvait alors absent. Notre seigneur 'Abd-el-Mâlek, lui ayant pris ses biens, l'avait destitué, et il avait quitté le pays. Le k'âd'i actuel, Sid-Moh'ammed-es'-S'ah'râouï, de la tribu des Beni-Tsour (بنى ثور), a commenté habilement, à ce qu'on m'a rapporté, l'ouvrage appelé *Es'-S'or'a*[3]. Il m'a fait deux visites, et m'a traité avec cordialité. Son père était ami du mien. Il est auteur d'un commentaire sur le Delâïl-

[1] Espèce d'eucologe musulman dont il a été déjà question.

[2] Espèces de litanies en l'honneur de Mahomet. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 238. L'auteur est connu sous le nom d'El-K'aïrouâni.

[3] Cet ouvrage traite de l'unité de Dieu. Sous le n° 192 B, la bibliothèque d'Alger possède une glose ou commentaire qu'El-Had'âdi a composé sur la s'or'a d'Es-Senouci.

el-Kheïrât et d'une mand'ouma ou pièce de poésie sur la s'or'a d'Es-Senouci.

Il était instruit en jurisprudence, mais il ne savait pas le nah'ou[1]. Un homme qui ne connaît pas cette dernière science ne peut guère écrire d'ouvrages; aussi le k'âd'i en question n'avait pu surmonter cette difficulté que grâce à Dieu et au moyen de la grande quantité de livres qu'il possédait, et qui lui venaient de son aïeul 'Abd-el-Djebbâr. J'entrai dans sa bibliothèque en 1109, ainsi qu'avait fait mon père; et les enfants d'Abd-el-Djebbâr nous montrèrent les certificats de capacité (اجازة) de leurs ancêtres. J'ai vu là des livres fort anciens et très-curieux. Nous louâmes un guide pour nous mener à Abou-Semr'oun (ابى سمغون)[2], moyennant un mitk'al. Cet homme se nommait Moh'ammed-ben-'Aïça, et était d'Abou-Semr'oun.

Mardi, 28 djoumâd-et-tani (23 août).

Nous nous remîmes en route le mardi, et nous arrivâmes à Dormel (درمل) après le d'ohor; la queue de la caravane n'y parvint qu'après l'ac'er. L'eau est en petite quantité dans cet endroit; cependant elle suffit aux pèlerins. Nous y trouvâmes une flaque récente d'eau de pluie. Du reste, la localité abonde en eau vers la partie supérieure de la rivière; mais la caravane n'eut connaissance de ce fait qu'au moment où elle était sur le point de partir.

[1] La grammaire.

[2] Ailleurs il écrit Bou-Sem'aoun; le vrai nom est Bou-Semr'oun.

Mercredi, 29 djoumâd-et-tani (24 août).

Partis de là, nous allâmes, à l'heure du s'bah', aux puits qui sont au milieu du canton d'Omm-el-K'arâr-el-R'arbïa (ام القرار الغربية)[1]. Nous y abreuvâmes nos animaux et nous nous remîmes en route. Quand nous fûmes au milieu du défilé, nous rencontrâmes les gens d'Omm-el-K'arâr-el-R'arbïa, qui venaient au-devant de nous en grand nombre, apportant des pêches, dont chacun de nous put manger à satiété et même emporter. J'en envoyai aux enfants. Ils nous apportèrent aussi des aubergines et des courges. (Que Dieu les récompense!) Leurs pêches sont de la meilleure qualité.

Nous marchâmes ensuite jusqu'après l'heure du d'ohor. Nous fîmes les ablutions, la prière, et la caravane, dont plusieurs personnes s'étaient éloignées pour aller acheter à la ville, se réunit.

Nous continuâmes ensuite notre route et nous rencontrâmes des gens d'Omm-el-K'arâr-el-K'oblïa (ام القرار القبلية)[2]. Ils se plaignirent des ravages annuels que la fièvre exerçait parmi eux. Nous leur dîmes, Que Dieu vous guérisse! puis nous allâmes jusqu'auprès d'une rivière. Nous avions cru pouvoir coucher à l'Ouad-el-K'eç'ob (وادي القصب) « la rivière des roseaux; » mais nous rencontrâmes le frère de Sid-Moh'ammed-ben-Abou-Noua, qui nous prévint que cette rivière était loin encore; que cependant, tout près du lieu où nous nous

[1] Omm-el-K'arâr de l'Ouest.
[2] Omm-el-K'arâr du Sud.

trouvions, il y avait un cours d'eau appelé H'edjâdj (حجاج), assez abondant pour abreuver les animaux. Nous allâmes nous y établir, et il s'y rencontra de quoi faire paître nos chameaux.

Sid-Moh'ammed-ben-Abou-Noua m'apprit que son père était l'ami du mien, et qu'il avait trouvé une source de bénédictions dans cette amitié. La famille de Sid-Moh'ammed tire son origine des Oulâd-Sid-Dekheil (اولاد سيد دخيل), qui habitent à 'Aïn-es'-S'ofrâ (عين الصفرا). Ils m'apportèrent beaucoup de raisins, du beurre salé, de l'orge, de la farine et sept moutons. Ils passèrent la nuit avec nous, au nombre d'environ cinquante individus, y compris les enfants.

Jeudi, [1]........ (25 août).

De là nous allâmes à l'Ouad-el-K'oç'ob, où nous nous arrêtâmes; les bêtes et les gens se rafraîchirent, puis nous nous remîmes en route, et ne fîmes de halte qu'au défilé d'Abou-Semr'oun, où nous arrivâmes après l'ac'er. Il y a là d'excellents raisins, qui n'ont pas leurs pareils pour la douceur et la grosseur. Je n'en avais pas trouvé d'aussi bons depuis que j'avais quitté mon pays.

Vendredi, samedi, 1er redjeb (26, 27 août).

De là nous allâmes à Abou-Semr'oun, où nous arrivâmes avant le d'ohor. Les gens de cet endroit étaient venus en grand nombre au-devant de nous loin de chez

[1] Il y a ici une de ces erreurs de date provenant de causes qui ont été indiquées plusieurs fois.

eux, et ils nous apportaient des raisins. Je devins l'hôte de H'adj-ech-Cheikh-ben-Marabout'-Meftâh', ami de mon père. Lors de notre retour du pèlerinage de 1109, nous avions déjà logé chez lui. Il me donna du kouskouçou, dans lequel il y avait la moitié d'un mouton, et il fit porter trois plats de kouskouçou aux autres pèlerins. Que Dieu augmente le bien de tous les gens de ce pays, qui nous ont accordé une si généreuse hospitalité pour l'amour du Seigneur!

Ce pays a pris son nom du premier qui s'y établit, El-Ouali-es'-S'âleh'-Abou-Zem'aoun[1]. Quand ce saint personnage mourut, on l'enterra dans cet endroit.

Dimanche, 2 redjeb (28 août).

Nous partîmes le dimanche 2 de redjeb, et nous arrivâmes, après le d'ohor, à 'Aïn-el-Mes'bâh' (عين المصباح) « le ruisseau de la lampe, » à l'Est d'Ech-Chelâlât (الشلالات). Grands et petits, tous les habitants vinrent au-devant de nous, et nous accueillirent avec une grande joie. Il y avait parmi eux les enfants de Sid-Moh'ammed-ben-'Aïça et ses frères, tous gens de bien et remplis de bienveillance. Leur père avait été l'ami du mien.

Je devins l'hôte des gens de Ech-Chelâlât, qui me firent cadeau de quatre moutons, de beurre salé, d'orge, et complétèrent ce qui me manquait. Que Dieu le leur rende!

[1] Ceci est une nouvelle variante du mot Semr'oun; la négligence du copiste est la cause de toutes ces divergences.

Lundi, 3 redjeb (29 août).

Partis de là, nous allâmes faire la prière de l'ac'er sur le ruisseau appelé 'Aïn-Lâh'ak' (عين لاحق), à Rebâouât (رباوات). Nous nous arrêtâmes au mor'reb, et la queue de la caravane ne vint qu'après l'heure de l'eucha.

Mardi, 4 redjeb (30 août).

On marcha ensemble, et je rattrapai la caravane, qui était alors en avant. Les guides prévinrent les pèlerins qu'il n'y avait pas d'eau devant eux. Les uns voulaient retourner à Rebâouât, pour s'en approvisionner; d'autres n'étaient pas de cet avis, prétendant qu'on en trouverait en continuant la marche; la majorité fut pour le retour. Ceux qui manquaient d'eau retournèrent donc sur leurs pas, pour se pourvoir. Quant à moi, en les attendant, je me dirigeai vers un immense térébinthe à grandes branches, qui donnait beaucoup d'ombre, où je me tins jusqu'à ce que, la provision d'eau étant faite et tout le monde réuni, on se remit en marche, pour aller descendre à El-H'adîts (الحديث), où l'on arriva après l'ac'er.

Mercredi, 5 redjeb (31 août).

De là nous allâmes à El-Karâkid (الكراكد), où l'on arriva au d'oh'a. Les animaux purent se rassasier en cet endroit. Les gens du pays vinrent vers nous et se réjouirent beaucoup de notre arrivée. Ils me donnèrent des figues, du raisin, du beurre salé et un mouton.

Je fis part de leurs libéralités aux pèlerins nécessiteux.

Nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes à El-R'âçoul (الغاسول) à l'ac'er, le mercredi, sixième jour de redjeb[1], qui répond au dernier jour de r'oucht[2]. Les gens du lieu furent très-contents de notre arrivée, et m'envoyèrent deux moutons. Sid-'Abd-el-K'erim-et-Touâti m'en donna neuf à lui seul, ce qu'il accompagna d'un peu de beurre salé. Je partageai ces choses entre tous les pèlerins.

Nous fîmes la rencontre d'un homme d'Er-Râchdïa (الراشدية), de la tribu d'El-R'eris (اهل اغريس), avec son fils. Il s'appelait Sid-'Abd-Allah-ben-Sah'noun et son fils Sid-El-Hâchemi. Ils avaient l'intention d'aller à la Mecque, et nous attendaient pour partir avec nous, eux et leur famille. Leur pays était sous la domination des Turcs.

Je louai un homme d'Abou-Semr'oun[3], qui se chargea, moyennant deux mitk'al, de nous conduire sur la route d'El-Ar'ouât'. Il s'appelait Sid-Moh'ammed-el-Mokhtâr. C'était un savant, qui connaissait le Koran par cœur. Il avait visité Alger, Tlemsên, avait assisté au siége d'Oran[4]. Il avait passé cinq ans à Fês et était allé à Merâkach, à Taroudant et à Tâdlâ.

Dans mon pèlerinage de 1109, nous n'avions pas

[1] D'après le propre calcul de Moula-Ah'med, ce doit être le 5.

[2] C'est le nom que les Arabes donnent à notre mois d'août.

[3] Par la négligence du copiste ce mot est écrit ici Abou-Bemr'oun.

[4] Par le gouverneur du pacha d'Alger, Moh'ammed-ben-Bakdach, en 1708.

voulu prendre cette route, parce qu'il y faisait très-froid, qu'elle était couverte de neige et fort exposée au vent des montagnes. Nous avions appuyé sur la droite, dirigés par un homme des Oulâd-Sid-Ech-Cheikh (اولاد سيد الشيخ), que nous avions pris à loyer. Une nuit, nous fûmes abîmés de neige; elle était tombée en si grande quantité qu'elle surchargeait nos tentes, couvrait là route, le dos des chameaux et des autres animaux. Cette circonstance nous obligea à séjourner jusqu'au d'ohor du lendemain. Les pèlerins commençaient à invoquer le Dieu des mondes pour lui demander d'avoir pitié d'eux et de les tirer de ce mauvais pas. Alors le guide nous mena sur la route du S'ah'ra, attendu que de ce côté il n'y avait pas à craindre de neige. Nous marchâmes donc dans le désert, et ne reprîmes la route des montagnes qu'à El-Ar'ouât'.

Jeudi, 6 redjeb (1er septembre).

Nous partîmes d'Er-R'âçoul le jeudi 7[1] redjeb, et le 1er de chitenber (septembre). Aux environs de l'ac'er, nous arrivâmes à Mokhlîk (مخليق).

Vendredi, 7 redjeb (2 septembre).

Nous nous remîmes en route le lendemain, et nous arrivâmes de bonne heure sur le Metsbour (واد مثبور). Nous y abreuvâmes les chameaux et autres bêtes. C'est une rivière où il y a beaucoup d'eau. On trouve là de l'herbe très-haute.

[1] Moula-Ah'med continue l'erreur de date signalée plus haut.

Samedi, 8 redjeb (3 septembre).

Nous reprîmes notre marche après avoir rempli les outres et nous être désaltérés.

Dimanche, 9 redjeb (4 septembre).

De là nous allâmes à 'Aïn-el-Mâd'i (عين الماضي), où nous arrivâmes le dimanche 9 de redjeb, ou le 4 chitenber (4 septembre), à l'heure de l'ac'er. La population en masse vint au-devant de nous.

Lundi, 10 redjeb (5 septembre).

Nous séjournâmes le lundi, afin de laisser reposer les chameaux et de ferrer les mules.

La population d'Aïn-el-Mâd'i est en grande partie composée de t'o'lba ou savants. Ils lisent Sid-Khelil [1]. Leur chef est Sid-Ah'med-el-Dahs'âï, nom qui s'écrit avec un *dal* surmonté d'un *fat'h'a*, un *hé* avec un *sekoun*, un *s'ad*, et qui rime avec *h'amrâï*. Ce personnage est d'un âge avancé; il est infirme et ne peut marcher. Quand il sort, c'est à l'aide d'une monture, qui est habituellement un âne. Il a trois enfants, Sid-Moh'ammed, Sid-'Abd-er-Rah'mân et Sid-Zerrok'. Tous les trois sont legistes.

Les hommes remarquables de cette ville, sous le rapport de la connaissance du droit, sont Sid-Abou-el-[illegible], Sid-'Abd-er-Rah'man-Berdelis, Sid-'Aïça-ben-

[1] [illegible] Sid-Khelil est l'auteur d'un mokhta- [illegible] des musulmans du rite de Mâlek.

Iah'ïa, Sid-Abou-el-K'âçem-ben-'Aïça et Sid-'Aïça-Abou-'Akkâz. Ce dernier se livre uniquement à l'instruction des jeunes gens.

Les gens de cette ville sont bienveillants et justes. Le sultan 'Abd-el-Mâlek [1] les a maltraités et humiliés. Il leur a pris ce que les Arabes laissaient en dépôt chez eux, et a enlevé de leurs maisons les grains, le beurre salé; il les a frappés en outre d'une contribution de mille rïal [2]; bref, il ne leur a rien laissé. La considération dont ils jouissaient auparavant leur rendit ce traitement d'autant plus pénible. Je les engageai à prendre leur mal en patience, et ils patientèrent, se conformant à leur destin.

A partir de ce moment, leurs femmes furent obligées de se montrer au dehors, et de travailler comme celles des Arabes, c'est-à-dire comme des bêtes de somme. Je leur fis des représentations à cet égard, et renvoyai toutes celles qui circulaient parmi les gens de la caravane. Que Dieu les amende, et nous aussi!

L'eau de cette ville est fraîche et excellente; elle vient des gorges de la montagne, et se répand dans les jardins. Les habitants traitèrent la caravane avec hospitalité. Que Dieu augmente leurs biens!

En l'année 1096, les gens d'Aïn-el-Mâd'i me demandèrent de leur laisser le manuscrit d'El-'Atîma, ouvrage de mon père, afin d'en prendre copie; je le leur

[1] Un des fils de Moula-Isma'ïl, empereur de Maroc, dont il a été question précédemment.

[2] Environ 3,500 francs.

laissai, pour que cet œuvre leur profitât. Dieu récompense les bonnes intentions, dans sa bonté généreuse.

Les habitants de cette ville se conduisirent fort bien à mon égard et envers les miens. Un d'entre eux me demanda la permission de m'emmener chez lui : j'y allai avec plusieurs amis; il nous fit accepter un repas.

Je visitai leur mesdjid, et y fis la prière du d'oh'a, afin de profiter des bénédictions attachées à leur mosquée, et de celles qui avaient été obtenues par les fidèles qui y ont prié jadis. Les gens d'Aïn-el-Mâd'i disent que leurs savants sont tous des chérifs; ceux-ci vivent entre eux, toujours occupés de l'étude du droit. Comme ils ont la même origine, ils ont de l'autorité sur les enfants les uns des autres; ils ne connaissent ni la jalousie, ni les inimitiés. Toutefois ils permettent que leurs femmes, jeunes ou vieilles, sortent à visage découvert, et fassent le commerce avec les pèlerins. Dans mon pèlerinage, en 1096, je leur fis des reproches à cette occasion; ils me répondirent : « Telle est notre coutume à nous autres Arabes d'origine bedouine. D'ailleurs, la pauvreté de la plupart d'entre nous nous y oblige, et quant à ceux qui ont de l'argent, ils font de même, à cause de la rareté des étoffes. »

En outre, les femmes ne font pas l'ablution appelée djenâba[1], ni celle qui est connue sous le nom de h'eïda[2], non plus que l'ablution qui est de rigueur après l'enfantement. Comme je les en reprimandais, ils s'ex-

[1] [illegible]

[2] [illegible] menstrues.

cusèrent en disant que ces ablutions donnaient des coliques à leurs femmes. Cependant plusieurs pèlerins virent celles-ci qui lavaient de la laine dans une eau courante et froide. Prions le Dieu des mondes, afin que nous ne fassions rien que de droit et de juste, eux comme nous!

Dans ce pèlerinage actuel, je vis encore les femmes d'Aïn-el-Mâd'i qui faisaient le commerce avec les pèlerins, et je m'en plaignis à leurs maris, qui, tout confus, gardèrent le silence.

Pressé par le temps, je n'entrai pas dans la bourgade, et, par le même motif, je n'allai pas à Mîsra (ميسرة), à l'imitation des gens de bien qui visitent ce lieu. Il y a, dans ce dernier endroit, une mesdjid construite sur une colline, avec de grandes pierres qu'on dirait avoir été travaillées par un tailleur de pierre, quoique cependant elles se rencontrent ainsi naturellement. Il y a beaucoup de tombeaux autour de cette mosquée. Au bas de la colline est un ruisseau d'eau courante, sur les bords duquel on remarque une grande quantité de figuiers. Le sol de la mesdjid est couvert de ces tapis qu'on appelle k'ot'îfa, qui sont faits de laine et de l'espèce de jonc appelé h'alfa. Il y a aussi de belles nattes et des lampes.

Auprès de la mosquée, il y a une cuisine où l'on fait du kouskouçou; elle est construite en forme de chambre, et elle est pourvue de marmites et de s'ah'fa[1].

[1] Grands plats en bois, dans lesquels on prépare et l'on sert le kouskouçou.

Cet endroit est visité par les Arabes nomades et les gens des environs, qui ont une grande vénération pour la mesdjid, surtout les Bedouins. Quant aux habitants d'Aïn-el-Mâd'i, ils ont ce pèlerinage en aversion, prétendant qu'on ne doit visiter que trois mosquées, et que celle-là n'est pas du nombre. Je les repris au sujet de cette assertion, et ils ne trouvèrent rien à répondre. J'ai fait jadis ma prière en cet endroit; mais, dans ce pèlerinage, ainsi que je l'ai déjà dit, je n'y allai pas.

Mardi, 11 redjeb (6 septembre).

Nous partîmes d'Aïn-el-Mâd'i, le mardi et nous arrivâmes à Tedjmout (تجموت) au d'ohor; les habitants vinrent en foule au-devant de nous, grands et petits, à pied et à cheval, et ils furent extrêmement satisfaits de nous voir. Leur imâm, Sid-Ah'med-ben-Barkât, homme très-âgé, sortit également. Il me donna trois moutons; une autre personne m'en donna un. Je partageai ces présents.

Tedjmout est une assez belle bourgade : il y a des jardins et des maisons de campagne : nous ne voulions pas d'abord y aller, de peur de la drîas [1], herbe qui rend les chameaux malades; mais les gens du pays nous dirent que dans cette saison il n'y en avait pas. Nous

[1] C'est une plante de la famille des ombellifères, que M. le docteur Guyon croit être le σίλφιον des Grecs, ou le *serpitium* des Latins; à Alger, on l'appelle [illegible]. Voyez, ci-après, la note 1 de la page 284.) Les femmes indigènes prennent une sorte de confiture faite avec cette plante, afin de devenir enceintes plus facilement.

crûmes à leur parole, et, en effet, nous n'en trouvâmes point.

Mercredi, 12 redjeb (7 septembre).

De là nous allâmes à El-Ar'ouât' (الاغواط), où nous arrivâmes à l'ac'er. La queue de la caravane n'y parvint qu'aux environs de l'as'firâr (un peu avant le coucher du soleil). Les gens du pays, en masse, vinrent au-devant de nous, se réjouissant de nous voir, et nous témoignèrent beaucoup d'amitié.

J'avais rencontré à Tedjmout Sid-Moh'ammed-ben-Ah'med-ben-Iah'ïa et Sid-Ah'med-ben-Abou-Zïân, qui sont mes amis, et dont les pères étaient amis du mien.

Parmi les légistes d'El-Ar'ouât', on remarque Moh'ammed-ben-Abou-Kesmîa, Sid-Ah'med-ben-Edrîs, Sid-Moh'ammed-ben-Khalîfa, Sid-'Abd-er-Rah'mân-el-Fedjidji, et Sid-Isma'ïl d'Aïn-el-Mâd'i.

Je reçus l'hospitalité des gens d'El-'Ar'ouât', qui me traitèrent avec du kouskouçou, des figues, des fruits, entre autres des pêches.

Jeudi, 13 redjeb (8 septembre).

Nous séjournâmes le jeudi 8 de chitenber, ou 14[1] de redjeb.

El-Ar'ouât' est une ville considérable, qui possède un immense territoire bien cultivé, et qui produit des fruits de tous genres. Mais il fait beaucoup de vent dans cette contrée, et il y a beaucoup de sable. Un de leurs

[1] C'est la continuation de l'erreur déjà signalée.

fak'i, vieillard de quatre-vingt-seize ans, Sid-Ah'med-ben-Abou-Zïân, m'a raconté que jadis les vents avaient détruit de fond en comble un bourg qui était près d'El-Ar'ouât'. On ne sait où le vent a emporté ce bourg ainsi que ses habitants, dont il ne reste pas même de traces. On assure que cette catastrophe arriva, parce qu'un marabout les avait maudits. Le tombeau de ce saint personnage est encore en ce lieu, et il y a un bâtiment auprès. C'est un endroit généralement connu. Que Dieu nous protége par sa bonté!

Vendredi, 14 redjeb (9 septembre).

Nous partîmes d'El-Ar'ouât' le vendredi 15 de redjeb ou 9 de chitenber, et nous allâmes à El-'Açâfia (العسافية), où nous nous arrêtâmes. On y abreuva les animaux de la caravane, et les pèlerins se désaltérèrent. Un de mes chameaux étant devenu malade, je le laissai chez un de mes amis qui s'appelait, je crois, Sid-Iah'ïa.

Nous bivaquâmes à K'atsil (قثيل)[1], où nous étions arrivés après l'asfirâr. Là est une rivière dont l'eau est courante.

Samedi, 15 redjeb (10 septembre).

Nous allâmes de là à Demet (دمت)[1], bourg situé sur le flanc de la montagne, à droite de celui qui se dirige à l'Est, sur une rivière où il y avait de l'eau courante et des arbres remarquables par leurs fruits. Nous y arrivâmes à l'ac'er. La population, conduite par son imâm

[1] Voy.

Sid-Moh'ammed-ben-Meça'oud, vint au-devant de nous, et nous accueillit avec joie. Ils nous dirent qu'ils persistaient dans la bonne voie, et qu'ils ne volaient plus les caravanes. Il me parut qu'en effet ils disaient la vérité; car, pendant la nuit que nous passâmes en cet endroit, nous n'eûmes aucune tentative coupable à réprimer.

Dimanche, 16 redjeb (11 septembre).

Nous allâmes à un endroit nommé El-Bordj (البرج). On s'y désaltéra et on fit la provision d'eau, puis on se remit en route. Un de mes chameaux, appartenant aux Oulâd-el-Hadj-Moubârak (اولاد الحاج مبارك), se fatigua, et fut placé chez un individu des Oulâd-ben-H'erz-Allah (اولاد بن حرز الله), lequel s'appelait Sid-Moh'ammed-ben-'Aïça-ben-Iah'ïa-ben-H'erz-Allah. Il savait lire le K'oran; son frère me dit qu'il voudrait bien faire le pèlerinage avec nous, mais que Sid-Moh'ammed étant, pour le moment, en voyage dans le Tell, il ne pouvait mettre aussitôt son projet à exécution; qu'il attendrait son retour et partirait avec la caravane de Fês.

Nous descendîmes à El-R'izân (الغيران), à l'as'firâr. Il y avait un peu d'eau, qu'on se partagea et dont on abreuva les animaux.

Lundi, 17 redjeb (12 septembre).

De cet endroit, nous allâmes à 'Abd-el-Medjîd (عبد المجيد), où nous arrivâmes vers le matin. C'est une rivière où il y a de l'eau. Nous mîmes pied à terre

afin de faire boire nos bêtes et de remplir nos outres; car nous allions entrer dans la Mefâza (مفازة) d'Ouadi-Sidi-Khâled, pays immense, difficile, rude, desséché, sans eau, dangereux, effrayant pour les pèlerins qui le parcourent.

Il n'y passe pas une caravane qui n'y laisse quelqu'un de vivant, homme ou bête. Il court, à ce sujet et sur cette contrée, le proverbe suivant : « Il faut toujours que la Mefâza prenne sa part. Mais tout est dans la main de Dieu, et si Dieu ne veut pas, il n'en est pas ainsi. »

Les gens d'A'moura (عمورة), dont le village est sur la montagne qui est auprès d'Abd-el-Medjîd, vinrent faire le commerce avec les pèlerins, selon la coutume de l'endroit, et ils apportèrent des poules. Nous continuâmes notre route, et nous allâmes coucher près d'Ouad-et-Toumïât (واد التوميات).

Mardi, 18 redjeb (13 septembre).

De là nous allâmes à El-R'afîk (الغفيك) au r'oroub, où nous fûmes pris par la pluie.

Mercredi, 19 redjeb (14 septembre).

D'El-R'afîk nous nous rendîmes à Sid-Khâled (سيد خالد), où nous arrivâmes à l'as'firâr, le mercredi 20 redjeb ou 14 chitenber. Grâces soient rendues à Dieu de ce que nous avons pu parcourir cette distance sans accident, sans avoir eu à souffrir de la soif!

[1] *Mor'reb, as'firâr* et *r'oroub* ont à peu près la même signification, et se disent du moment où le soleil se couche.

Nous passâmes la nuit en cet endroit. Le lendemain matin, je voulais aller visiter la zaouïa du prophète de Dieu, Sid-Khâled-ebn-Senân; mais les Arabes des environs, qui avaient promis de ne rien faire de mal à la caravane, manquèrent à leur parole. Un de mes amis étant sorti avec deux chevaux qu'il voulait abreuver auprès de la zaouïa, un parti d'Arabes, qui avaient mis pied à terre près de là, le rencontrèrent et lui enlevèrent les chevaux de vive force. Mon ami revint se plaindre; mais nous ne pûmes avoir les chevaux. Alors nous connûmes que nous avions affaire à des ennemis. Cela ne m'empêcha pourtant pas de faire un pèlerinage à Sid-Khâled. J'y allai avec toute la caravane. On marcha tous ensemble, et, arrivés en face du marabout, on se tourna vers la k'oubba, et, de loin, on lut un fat'h'a. Une autre fois, s'il plaît à Dieu, je ferai le pèlerinage plus complétement [1].

Jeudi, 20 redjeb (15 septembre).

On se mit en route au s'bah'; nous traversâmes le pays des Oulâd-Djelâl (اولاد جلال). Je rencontrai mes amis Sid-Moh'ammed-ben-el-H'adj, Sid-'Abd-el-Bâk'i, Sid-Moh'ammed-ben-'Aïça et Sid-Moh'ammed-ben-Sa'ïd. Ils m'accompagnèrent pendant quelques milles, après quoi nous nous séparâmes.

La bourgade des Oulâd-Djelâl est une des plus considérables du pays de Zâb. Elle est fort peuplée; on y

[1] Ici Moula-Ah'med cite ce qu'El-'Aïachi rapporte du prétendu prophète Khâled.

remarque une medreça, ou école supérieure pour les t'o'lba-mouhdjirin, nom que les gens de cette contrée donnent aux savants réfugiés. Ceux-ci sont puissants et ne craignent pas les Arabes, dont ils ne s'inquiètent guère. De là vient qu'on appelle mouhdjirin, dans ce pays, tous ceux qui vivent indépendants des Arabes.

Nous nous remîmes en route et nous arrivâmes, après l'ac'er, à El-'Ark (العرك). Nous couchâmes dans cet endroit, où il nous survint une pluie peu considérable. Là une troupe d'Arabes se présentèrent, et nous rendirent les deux juments qui avaient été enlevées à mon ami, auprès de Sid-Khâled. Que Dieu les récompense de cette bonne œuvre!

Vendredi, 21 redjeb (16 septembre).

Nous partîmes, et nous traversâmes l'ermitage de l'ami de Dieu, Abou-Zid-Sid-'Abd-er-Rah'mân-el-Akh-d'ari (زاوية الاخضري). (Que toute bénédiction lui arrive!) C'était un imâm qui savait l'elm-ed'-d'âhir « la science écrite » et l'elm-el-bât'en « la science révélée. » Il a composé des ouvrages connus, remarquables, qui sont demeurés dans la mémoire des hommes. Il a fait:

1° Sur la logique, *la mand'ouma* ou poëme appelé *Selloum-el-Morounak'*. Tous ceux qui lisent cette œuvre en retirent de l'instruction;

2° Un autre poëme sur la vie spirituelle, qui ressemble à *El-Mabâh'etz-el-Ouc'elïa*, ouvrage dont la poésie est agréable;

3° Un formulaire de lettres (incha), qui toutes sont

remarquables par l'enchaînement des idées, l'élégance, la pureté des expressions, la beauté et la douceur du style;

4° Un commentaire sur un traité relatif à l'emplacement où est bâtie la Mekke;

5° Une introduction à la législation, qui est fort connue des gens de cette contrée;

6° Un traité des successions et des fidéicommis, qu'il a commenté lui-même;

7° Un poëme sur la rhétorique et sur la partie de cette science qu'on appelle *bedīa'*, ou connaissance de l'emploi des allitérations du Parammaseis, etc. Il a aussi commenté cet ouvrage;

8° Une pièce de poésie sur l'histoire du tabac;

9° Un poëme sur la magie, appelé *le Flambeau*, qu'il a commenté lui-même;

10° Un poëme sur le testament de Mahomet[1].

Les gens d'El-'Ark sont instruits, et leurs habitations sont l'asile de la science et de l'honnêteté.

Nous arrivâmes à Melîla (مليلة) au d'ohor; nous couchâmes en cet endroit, où il tomba une pluie assez forte, qui dura jusqu'au lever du soleil.

Samedi, 22 redjeb (17 septembre).

De là nous allâmes à Biskra-en-Nokhel (بسكرة النخل) « Biskra aux palmiers, » où nous arrivâmes, après l'ac'er, le samedi 23 redjeb ou 17 chitenber.

[1] Ici on a joint au texte la substance d'une note marginale qui complète cette notice bibliographique.

Dimanche, 23, lundi, 24 redjeb (18 et 19 septembre).

Nous y séjournâmes le dimanche et le lundi. Cette fois, pressé par mes affaires, je n'entrai pas dans la ville.

Dans un pèlerinage de 1109, j'y étais entré, j'avais visité sa mesdjid, et j'étais monté dans le minaret. Ce minaret est solidement bâti, élevé, vaste; l'escalier a cent vingt-quatre marches, et une mule peut arriver jusqu'au haut avec sa charge. La mosquée est très-spacieuse et parfaitement construite, mais elle n'est ni fréquentée ni habitée. On n'y trouve personne occupé à lire ou à enseigner.

Biskra est une belle et grande ville, où il se gagne beaucoup d'argent, parce que la population y est nombreuse, le commerce actif et l'agriculture florissante. Sa position, entre le Tell et le S'ah'ra, contribue beaucoup à sa prospérité. On y voit un grand nombre de palmiers, de grands oliviers; il s'y recueille du lin très-fin. Il y a abondance d'eaux courantes, sur lesquelles on trouve une multitude de moulins. On y voit des champs de h'enna, des pâturages, et on y récolte des fruits et des légumes. Les bestiaux et le beurre salé abondent sur le marché[1].

Dans ce pèlerinage, je visitai les Oulâd-Sid-Moh'ammed-es'-S'âlah'; le fils du marabout m'apporta des dattes et du petit-lait. Mes amis mangèrent et burent à volonté. Je visitai aussi Sid-K'âcem. Le frère de Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-el-Ouah'ed-er-Roumâni me ra-

[1] On supprime ici un passage emprunté à El-'Aïachi.

conta que ce marabout était un saint homme, et que jadis il avait été êmir er-rekeb « chef de caravane. » Sid-'Abd-el-Oualid et Sid-Moh'ammed, oukil de Sid-K'âcem, étaient des amis de mon père. Ils vivaient encore en 1096. Que Dieu leur soit miséricordieux!

Le fils de Sid-Moh'ammed-ben-S'âlah' me mena visiter tous les marabouts de son endroit. Je visitai aussi Sid-'Abd-er-Rah'mân, Sid-Abou-el-Fad'el, Sid-Mohammed-el-Moufik', Sid-S'emmabi, Sid-Moh'ammed-ben-Abou-'Ali et Sid-'Ali-el-'Aoudâni.

Le frère de Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-el-Ouah'ed m'a raconté qu'Abou-el-Fad'el était disciple d'Abou-el-Fad'-el-en-Nemaoui, et qu'il est enterré dans une ville située à deux journées de Biskra, derrière la montagne. Je le questionnai au sujet du savant connu sous le nom d'El-Biskri, celui qui a composé une h'achïa « des gloses » sur El-Mourâdi; il me répondit qu'il était enterré dans le Zâb.

Mon oncle paternel Huceïn m'a assuré que Sid-Moh'ammed-ben-Abou-'Ali était encore vivant, l'année de son pèlerinage. Il ajoutait que, lors de son arrivée à Biskra avec la caravane, Sid-Ah'med-ben-'Abd-el-Mâlek-el-Sedjelmêci, disciple de mon père, et mok'addem, de la corporation des fak'ir dans son pays, leur avait dit, « Allons visiter ce marabout et portons-lui nos offrandes, selon la coutume du pays, afin qu'il nous protége dans notre voyage; » qu'il avait suivi ce conseil, et qu'en effet lui et ceux qui avaient rendu cet hommage au marabout accomplirent le pèlerinage sans accident. Ils avaient passé environ une heure chez Sid-Moh'ammed-ben-

Abou-'Ali, qui leur avait donné du kouskouçou, des dattes, de l'eau.

Quand j'entrai dans la mesdjid de ce saint personnage, je ne trouvai personne occupé à lire ou à instruire, si ce n'est un homme couché à côté d'un autre qui était assis, auquel il lisait quelque chose, sans convenance et sans méthode. Cependant quelques amis m'ont assuré y avoir vu un individu qui lisait seul les traditions de Boukhâri.

Il y a, dans le pays de Biskra, un canton appelé Koura, qui se compose de beaucoup de bourgades. Le k'âd'i de cette contrée réside à Biskra.

On a déjà vu que Biskra abonde en palmiers, en oliviers et en fruits de toute espèce. Cette ville est entourée de murs et possède un fossé. On y remarque une djâma', des mesdjid et beaucoup de bains. Les jardins potagers et fruitiers lui forment une ceinture dans une étendue d'environ six milles.

Parmi les espèces de dattes, il y a celles qu'on appelle el-kenbâ ou es-simâni, la meilleure de toutes[1]. Une autre espèce, qu'ils nomment el-bâzi, est blanche et molle. Le chi'ite 'Obeïd-Allah avait donné l'ordre aux gens de ce pays de ne vendre qu'à lui les dattes de cette dernière espèce. Il y a bien d'autres espèces que je n'ai pas le temps d'énumérer.

[1] Ce passage est évidemment copié dans El-Bekri (voyez la note de M. Quatremère, vol. déjà cité, pag. 505). Seulement, comme dans le manuscrit de Moula-Ah'med les points diacritiques sont marqués, on peut se fixer sur l'orthographe de ces mots.

A côté du fossé dont il est question et hors de Biskra, il y a des jardins de fleurs (rïâd'). Il y a beaucoup de grands édifices dans cette ville. Les savants y sont nombreux et ils suivent, de même que le reste des habitants, la secte appelée Moutïa. Une des portes de Biskra s'appelle Bâb-el-Mok'bara, « porte du cimetière; » une autre Bâb-el-H'ammâm, « la porte des bains, » et une troisième, Bâb-el-Mouldoun[1]. Les puits sont nombreux et l'eau en est douce; il y en a un, dans la mosquée principale, qui est inépuisable. Dans l'intérieur de la ville, on trouve des jardins où l'eau de la rivière n'arrive pas.

Dans les environs, est une montagne de sel d'excellente qualité. Le chi'ite 'Obeïd-Allah et ses enfants employaient ce sel pour leur cuisine.

L'eau que l'on boit à Biskra provient d'une rivière qui descend du Djebel-Aourês, et vient arroser ces contrées.

Les gens du pays disent qu'il y a, sur le chemin de Biskra, une montagne appelée Zinîk' ou, peut-être, Zink'ir, laquelle renferme une caverne où se trouve le cadavre d'un homme qu'on dirait mort de la veille, et sur lequel l'action du temps est insensible; les blessures laissent encore échapper du sang. Or la présence de ce cadavre en cet endroit date d'un temps immémorial, sans que l'on connaisse l'auteur du meurtre, ni à quelle époque ce meurtre a été commis. Les gens de la contrée avaient enterré cet homme dans le cimetière, afin qu'il devînt pour eux une source de béné-

[1] A Alger, on donne ce nom aux mulâtres.

dictions; mais, au bout de quelques jours, il se retrouva dans la caverne. J'ai appris ceci par des gens véridiques de ce canton. Dieu fait ce qu'il veut.

Moh'ammed-ben-Ioucef a écrit dans son ouvrage: « Il y a un homme tué dans une caverne qui est à l'Est des 'Aïn-Aoubân, entre K'art'âdjena et Sbîba. » Il dit qu'on le croirait égorgé du jour même où on le voit, quoique cependant il soit dans ce lieu depuis une époque antérieure à la conquête de l'Afrique par les Arabes. Il ajoute qu'il n'a pas entendu dire qu'on ait essayé de l'enterrer ni qu'il soit revenu à sa caverne. Dieu seul sait la vérité dans tout ceci.

Mardi, 25 redjeb (20 septembre).

Lorsque les pèlerins eurent terminé leurs affaires, que chacun eut acheté et vendu selon ses besoins et qu'on eut fait des provisions, nous partîmes de Biskra au d'oh'a, le mercredi 25 redjeb, ou le 20 chitenber[1]. Nous allâmes à Sid-'Ok'ba (سيدى عقبة), où nous arrivâmes à l'ac'er.

Celui qui a donné son nom à cette localité est Sid-'Ok'ba-ebn-Nâfi'a-el-Fahari-el-Têba'ï[2] el-K'oreichi, qui est venu au monde du vivant de Mahomet. Pour cette raison, quelques auteurs le mettent au nombre des s'ah'âba, c'est-à-dire, compagnons ou contemporains

[1] Ici Moula-Ah'med corrige l'erreur d'un jour, qui a été signalée plus haut.

[2] On donne ce nom aux personnages de la génération qui a suivi celle contemporaine de Mahomet.

du prophète. Mâ'ouïa-ebn-Abou-Sefiân le fit émir d'Afrik'ïa[1], et l'envoya dans cette contrée avec mille musulmans. 'Ok'ba fit la conquête du pays, tua la plupart des chrétiens qui s'y trouvaient; beaucoup de ceux qui échappèrent au massacre embrassèrent l'islamisme; mais, après le départ des Arabes, ils retournèrent à leur religion. Les musulmans, voyant que leur conversion n'avait été qu'une ruse, résolurent de bâtir devant Afrik'ïa une ville toute musulmane et qui demeurât toujours telle. 'Ok'ba en fit la proposition, et ses gens y consentirent. On établit donc une commission chargée de faire évacuer Afrik'ïa, pour placer dans la nouvelle ville les chrétiens qui se convertiraient, et on décida d'abord que cette nouvelle ville serait édifiée sur le bord de la mer, position qui paraissait la plus favorable dans l'intérêt de la guerre sainte. Mais quelqu'un fit observer que, dans cette situation, elle serait exposée aux attaques maritimes des Grecs. Ceci fut cause qu'on choisit un emplacement éloigné du littoral, de peur des entreprises de l'empereur de Constantinople. On dit aussi qu'il fallait la bâtir auprès de la sebkha[2]; car, les Arabes ayant beaucoup de chameaux, ce lieu offrirait une abondante pâture à ces animaux, aux portes de la ville et dans un endroit où on n'aurait rien à craindre

[1] Le mot *Afrik'ïa* signifie tantôt une province, tantôt une ville de l'ancienne *Africa* des Romains. Il est pris ici dans ce dernier sens.

[2] Les cartes n'indiquent aucune sebkha de ce côté; mais Peyssonnel (tom. I, pag. 113 et 114) mentionne un étang salé, auquel il donne 20 lieues du Sud au Nord, et 14 lieues de l'Est à l'Ouest. Il dit que K'aïrouân est dans cette plaine salée.

des Berbères et des chrétiens. Cet avis fut encore agréé.

L'emplacement de la ville future était couvert de broussailles qu'il fallait brûler, ce qui entraînait la destruction du gibier et des animaux de toute espèce qui s'y trouvaient. 'Ok'ba s'adressa à ces animaux, et leur dit : « Je suis le compagnon du prophète, sur qui soit le salut et la bénédiction ; je veux bâtir ici une ville, et il faut que nous brûlions ces broussailles. Sortez d'ici par l'ordre de Dieu. » Et tous les animaux qui s'y trouvaient se retirèrent. On discuta ensuite pour savoir de quel côté était le k'ibla[1]. On examina les étoiles à cette intention, pour bien déterminer la vraie direction. Pendant la nuit, 'Ok'ba pensait à cette affaire ; il vit en songe un homme qui lui dit : « A l'heure du s'bah', prends un étendard à la main, et quand tu entendras crier, Allah ou akber, et que toi seul entendras ce cri, suis la direction de la voix. Lorsqu'elle cessera de se faire entendre, tu seras arrivé à l'endroit du k'ibla. » 'Ok'ba suivit cette instruction.

En l'année 51 (671 de J. C.), Mâ'ouïa rappela 'Ok'ba, et mit à sa place Meslama-ben-Mokhled, qui fut chargé du gouvernement de l'Égypte et de l'Afrik'ïa. Celui-ci résida en Égypte, et se fit représenter dans l'autre province par un lieutenant qui se nommait Dinâran, et dont le surnom était Abou-el-Mouhêdjir. A son arrivée

[1] On donne ce nom à l'endroit vers lequel on se tourne pour faire la prière. Il indique la direction de la Mecque, et est déterminé par une niche qu'on appelle *mehrab*.

en Afrik'ïa, Dinâran ne voulut pas résider dans la ville où avait habité 'Ok'ba, et il s'établit à deux milles de là, du côté de Tunis, où il fonda une nouvelle ville qu'il appela El-Berber de Takîdouân. Celle-ci commença à se peupler, et l'autre (El-K'aïrouân) devint déserte. 'Ok'ba, qui fut informé du fait, s'écria : « Dieu veuille qu'un jour cet homme se trouve sous ma main. » Or, ce qu'Ok'ba demandait, Dieu le lui accorda; et quand Abou-el-Mouhêdjir en eut connaissance, il redouta la colère d'Ok'ba.

Du temps de cet Abou-el-Mouhêdjir, les musulmans s'emparèrent de Cherîk, qui est auprès de Tunis. Une des portes de cette ville en a pris son nom. Cherîk était remplie de grands édifices, et renfermait d'immenses richesses. Il y avait beaucoup de terres en culture dans les environs. Il fut pris par H'ench-ben-'Abd-Allah-es'-S'enâni, lequel était envoyé par Abou-Mouhêdjir. Es'-S'enâni tua les gens de là ville.

'Ok'ba se trouvait alors en Orient; il se rendit auprès de Mâ'ouïa, et lui fit des reproches, lui disant : « J'ai conquis le pays d'Afrik'ïa, et tu m'en as exilé pour y envoyer un enfant qui m'enlève ma gloire. » Mâ'ouïa évita de répondre à ces plaintes, et se contenta de lui rendre son gouvernement; mais l'affaire traîna en longueur jusqu'à la mort du khalife, qui arriva en 60 ou 61 (680 de J. C.). Son fils Iezîd, qui lui succéda, renvoya 'Ok'ba en Afrik'ïa, et il ne laissa que l'Égypte à Meslama-ben-Mokhled.

'Ok'ba partit, en 62, pour l'Afrik'ïa, fort mal disposé

pour Abou-el-Mouhêdjir. A son arrivée, il le fit jeter dans les fers, et força la population d'abandonner la ville d'El-Berber et de retourner à El-K'aïrouân.

'Ok'ba annonça ensuite que son intention était de faire la guerre sainte sans relâche, pour l'amour de Dieu. Il laissa Zouhaïr-ebn-K'ìs-el-Belaouï à El-K'aïrouân, et, prenant congé de ses enfants, il leur dit : « Je me suis donné au Dieu des mondes; vous autres, faites comme vous l'entendrez. » Il se dirigea alors, avec une puissante armée, sur la ville de Bâr'ïa, où les chrétiens s'étaient rassemblés. Il les attaqua vigoureusement, les battit, et leur prit beaucoup de chameaux. Les musulmans n'avaient jamais livré une bataille semblable, et n'avaient jamais eu affaire à des guerriers aussi braves. La ville était auprès du Djebel-Aourès, qui la dominait entièrement.

Bâr'ïa était une cité principale fort belle. Un fleuve y coule; il y avait beaucoup de fruits, de cultures et de pâturages. Le mont Aourès est auprès, et cette montagne s'étend, sans interruption, jusqu'au pays de Sous. Après avoir battu vigoureusement les gens de la contrée, 'Ok'ba s'en alla, ne laissant pas de garnisons derrière lui, de peur d'affaiblir son armée et de ne pouvoir plus suivre son système de r'azïa générales et continuelles.

Il alla ensuite à El-Mis, qui était alors une des villes principales des Grecs. Les gens d'El-Mîs marchèrent à sa rencontre, et on se battit avec ardeur. Peu s'en fallut que les chrétiens ne remportassent la victoire; cepen-

dant ils finirent par succomber. Les musulmans les suivirent jusqu'à la porte de la forteresse. Le butin fut immense. 'Ok'ba ne s'arrêta pas de ce côté et il s'en alla vers le pays de Zâb. Il demanda quelle était la ville la plus forte de cette contrée; on lui dit que c'était Danâa[1], où il y avait un roi, chef des chefs chrétiens du Zâb, pays qui comptait trois cent soixante bourgades ayant chacune leur êmir.

El-Ia'k'oubi dit qu'Adanâa[2] est la plus grande ville du pays de Zâb, vers l'Ouest; qu'il y a beaucoup de rivières et de sources d'eau douce. 'Ok'ba rencontra les gens du pays, et un grand combat s'engagea, dans lequel les musulmans eurent d'abord le dessous; mais Dieu leur vint en aide, et ils triomphèrent des chrétiens, dont la majeure partie fut détruite. Le pouvoir de ces derniers cessa dans cette province, et ceux qui survécurent tombèrent dans l'abaissement.

De là 'Ok'ba s'en alla vers Tâhart[3]. Les chrétiens de cette région, informés de ses récentes victoires, appelèrent les Berbères à leur secours. Ceux-ci consentirent à les seconder, et se hâtèrent de leur venir en aide. Un grand combat eut lieu, dans lequel les chrétiens, battus par les musulmans, furent poursuivis et perdirent beaucoup de monde. Les Berbères se séparèrent d'eux, et partout où les musulmans trouvaient ces derniers, ils les tuaient, s'emparant de leurs biens et de leurs enfants.

[1] L'ancienne Diana.

[2] Plus haut, Moula-Ah'med écrit *Danâa.*

[3] Aujourd'hui Takdemt.

De là 'Ok'ba alla jusqu'à la ville de Tanger, où régnait un roi grec, qui était fort puissant. Ce chef envoya vers le général musulman pour parlementer, et il finit par se placer sous la domination mahométane. 'Ok'ba s'informa du pays des Andalous (Espagne), et on lui dit : « Il est au delà de cette mer qu'on ne peut traverser. » Il demanda au prince chrétien de Tanger de lui faire connaître les principaux d'entre les Berbères et les chrétiens. Le prince lui répondit : « Tu as laissé derrière toi le pays des chrétiens, et tu n'as plus devant toi que des Berbères, dont la quantité est tellement innombrable que Dieu seul en sait le compte. Ce sont des gens sauvages. » 'Ok'ba demanda où ils se tenaient : « A Sous-el-Adnâ [1], répondit le prince ; ce sont des gens qui n'ont pas de religion ; ils mangent les morts et boivent du sang ; ce sont de véritables animaux : ils ne connaissent pas Dieu. »

'Ok'ba marcha jusqu'à ce qu'il les rencontra près de Fès. Il leur livra une sanglante bataille, dans laquelle il en fit un grand carnage. Ce qui put échapper à la mort prit la fuite. La cavalerie des musulmans suivit leur trace et alla jusque dans la région de Sous-el-Ak's'a [2], au pays de Dara'a. Elle descendit même jusqu'au désert de Lamtouna. 'Ok'ba fit un grand butin sur les Berbères ; il y avait des objets d'un prix inestimable en Orient, entre autres, des perles, dont ils eurent pour une valeur de plusieurs millions.

[1] Sous le rapproché.
[2] Sous l'éloigné.

La population fuyait devant les guerriers musulmans, sans pouvoir se rallier, et 'Ok'ba arriva ainsi jusqu'à la grande mer, la mer de ceinture. Il entra à cheval dans les flots, et dit : « Sur vous soit le salut! » Ses compagnons lui dirent : « Qui salues-tu, ami de Dieu? — La compagnie de Jonas, répondit-il, et si la mer ne s'y oppose pas, j'irai jusqu'à eux. » Il dit encore : « Dieu, tu sais ce que je te demande, ce que t'a demandé Iskander-dou'-el-K'orneïn[1]. » Ses compagnons lui dirent : « Et qu'a demandé Alexandre? — Il a demandé à Dieu de ne pas honorer un autre que lui, » dit 'Ok'ba; puis il ajouta : « O Dieu, j'aime ta religion et je déteste ceux qui ne croient pas en toi. » Ses compagnons lui dirent : « Allons-nous-en avec la bénédiction du Seigneur. »

En voyant les musulmans revenir, les Berbères s'enfuirent de tous côtés sur le chemin qu'il suivait. Cet événement eut lieu en 63 de l'hégire (882 de J. C.). 'Ok'ba, en arrivant auprès de Tanger, ordonna à ses compagnons de prendre les devants pour annoncer les nouvelles aux gens de la ville et leur dire, de sa part, qu'après avoir abattu les gens de l'Afrik'ïa et avoir vaincu les Berbères de Sous il allait attaquer Tahouda et Bâdès, afin qu'il ne restât aucun pouvoir debout, dans tout le pays, autre que celui de l'islâm. L'armée partit d'abord, et il ne resta que peu de monde avec 'Ok'ba, qui se remit ensuite en route pour Tahouda,

[1] Alexandre aux deux cornes; surnom que les Arabes donnent à Alexandre, roi de Macédoine, parce qu'il a subjugué les deux cornes ou extrémités du monde, l'Orient et l'Occident.

afin d'y laisser la cavalerie dont le pays avait besoin. Il arriva donc avec son escorte, qui était peu nombreuse. Les Grecs, s'apercevant de la faiblesse de ce détachement, conçurent la pensée de s'en emparer; ils fermèrent la porte de leur citadelle, et commencèrent à insulter 'Ok'ba, et ils lui jetèrent des pierres. Celui-ci leur fit des reproches de leur conduite et leur dit : « Vous vous êtes faits musulmans, restez musulmans. » Il entra ensuite dans la ville.

Les Grecs envoyèrent vers Kacîla El-Bernouci, chrétien qui était devenu musulman à l'instigation d'Abou-el-Mouhêdjir, dont il avait été bien traité. Quand ce dernier fut remplacé, il avait recommandé Kacîla à son successeur 'Ok'ba, qui, cependant, ne fit rien pour lui. Bien plus, 'Ok'ba ayant amené beaucoup de bestiaux, ordonna de les égorger pour les distribuer à l'armée, et il dit à Kacîla de se mettre à les dépouiller avec ses bouchers. Kacîla lui répondit : « Que Dieu vous protége! mes serviteurs égorgeront à ma place. » Mais 'Ok'ba, en colère, lui ordonna d'obéir sur-le-champ. Kacîla exécuta cet ordre avec indignation. Au commencement il essuya sa barbe avec ses mains. Les Arabes se moquèrent de lui, disant : « Que fais-tu là, Berbère? » Kacîla leur répondit : « Ce que je fais est bien, peu importe. » Ils se turent, et un chef qui vint à passer leur dit : « Craignez ce Berbère; car, si vous tombez plus tard entre ses mains, il vous rendra ce que vous lui faites. »

Abou-el-Mouhêdjir fit de vifs reproches à 'Ok'ba, au

sujet de sa conduite envers Kacîla. « Tu n'imites pas, lui dit-il, la conduite du prophète envers les grands de l'Arabie qui se convertissaient, tels que El-Ak'ra'-ebn-H'âber et Aouïaïna-ben-H'ac'en, toi qui maltraites ainsi un homme depuis longtemps converti ; un homme puissant, et cela, dans son pays, au milieu des siens. » 'Ok'ba ne fit pas attention à ces paroles.

Lors donc que les Grecs envoyèrent à Kacîla le message dont on a parlé plus haut, ils le trouvèrent disposé à la révolte. Kacîla leva l'étendard de l'insurrection, et souleva tout le pays. Abou-el-Mouhêdjir, informé de ceci, engagea 'Ok'ba à aller attaquer cet homme avant qu'il eût le temps de réunir de grandes forces. Le général musulman se mit effectivement en campagne. Les Berbères dirent à Kacîla : « L'ennemi n'a que cinq mille hommes à nous opposer ; nous en avons cinquante mille. » Kacîla leur répondit : « Attendons ; nous ne pouvons qu'augmenter en nombre, tandis qu'eux, au contraire, s'affaiblissent. »

'Ok'ba se dirigea vers Afrik'ïa, et les Berbères marchèrent contre lui. En ce moment, la majeure partie des musulmans était à K'aïrouân, avec Zouhîr-ebn-K'îs. Kacîla rencontra 'Ok'ba dans les environs de Tahouda. 'Ok'ba descendit de cheval, pria deux rikat[1] et donna l'ordre de délivrer Abou-el-Mouhêdjir, qui était aux fers, ordre qu'on exécuta. Il envoya ensuite cet homme vers le gros des musulmans, avec des instructions sur ce qu'ils avaient à faire, lui disant qu'il com-

[1] Parties dans lesquelles se divise la prière légale.

battrait en attendant. Mouhêdjir lui répondit : « Je resterai pour combattre à tes côtés. » Tous deux brisèrent le fourreau de leur sabre, et cette action fut imitée par tous les autres musulmans.

'Ok'ba donna l'ordre à tout son peuple de mettre pied à terre. Alors se livra une sanglante bataille, qui dura jusqu'à ce que l'excès de la fatigue et le nombre des blessures empêchèrent les musulmans de continuer la lutte. D'ailleurs, l'ennemi ne cessait d'augmenter. 'Ok'ba et Abou-el-Mouhêdjir moururent, et, avec eux, tous les musulmans, sauf Moh'ammed-ben-Aoumen-el-Ans'âri et un petit nombre d'autres, qui furent faits prisonniers. Ils furent rachetés ensuite par le prince de K'afs'a, qui les envoya à Zouhir-ebn-K'is.

Zouhir voulait aller en Égypte pour amener des troupes. Il avait avec lui Rabîâ, beau-fils de Kâb-el-Anh'bâr. Zouhir lui dit : « Qui crois-tu que l'on mette à la place d'Ok'ba. » L'autre répondit : « Je crois qu'on lui donnera pour successeur un homme de Bali, et toi, tu es un homme de R'eçân. » « Dieu est grand! s'écria Zouhir : je suis, en effet, de Bali-Khoula; mon grand-père est né dans cette tribu, quoique plus tard il ait vécu chez les R'eçân. »

Les gens du Mor'reb se rassemblèrent sous le drapeau de Kacila, qui se prépara à marcher sur K'aïrouân. La révolte gagna jusque l'Afrik'ïa, quand on y connut qu'il approchait.

Zouhir harangua les musulmans et leur dit : « Nos camarades qui ont trouvé la mort à côté d'Ok'ba sont

entrés dans le paradis, s'il a plu à Dieu, et ils ont reçu la palme du martyre. Les portes du paradis vous sont ouvertes, entrez où sont entrés vos amis, et si vous restez vivants, que ce ne soit que parce que le Seigneur vous aura accordé la victoire. »

H'ench-es'-S'enâni se leva et dit : « Non, nous ne suivrons pas ton avis; nous ne sommes pas sous tes ordres et tu n'as pas de commandement à exercer sur nous. Nous ne voulons pas mourir, mais bien nous retirer avec cette armée de musulmans qui restent. » H'ench criait de toutes ses forces et avec la voix retentissante d'un crieur public : « Que celui qui veut se sauver me suive! Après quoi, il se mit en route et alla à K'eç'ar-el-Mâ « le château d'eau. » Tout le monde l'y suivit, et il ne resta avec Zouhîr que sa famille, qui était peu nombreuse. Zouhîr, voyant cela, se décida à suivre la masse.

Kacîla arriva avec son armée auprès de K'aïrouân. Les Arabes de cette ville, se sentant trop peu nombreux pour combattre cette troupe immense de Berbères et de Grecs qui venaient les attaquer, prirent le parti de se retirer et d'abandonner K'aïrouân, où il ne resta que le bagage, les enfants, les malades ou infirmes. Ceux-ci envoyèrent demander l'amân à Kacîla, qui le leur accorda. Ce chef des Berbères fit ensuite son entrée dans la ville en moh'arrem de 64 (883 de J. C.).

Zouhîr resta à Bark'a jusqu'à la mort de Iezîd-ben-Mâ'ouïa, vers le milieu de s'afer 64. Mâ'ouïa-el-As'r'ar fut alors salué khalife, puis il mourut, au bout de deux

mois et dix jours. On choisit en Syrie Merouân-ebn-el-H'akem, lequel mourut en ramad'ân 65; son fils, 'Abd-el-Mâlek, lui succéda. Ce prince prépara ses forces, consolida sa puissance, et ayant assemblé les grands de l'islamisme, il leur dit : « Il faut s'occuper de l'Afrik'ïa et chercher à délivrer les musulmans qui s'y trouvent entre les mains de Kacîla. » Il ne voulut envoyer dans ce pays qu'un général d'un zèle religieux égal à celui d'Ok'ba. On lui conseilla de prendre Zouhîr-ebn-K'îs-el-Belaouï, qui était, disait-on, un ami d'Ok'ba, connaissait son système plus que personne, et pourrait, mieux que qui que ce fût, suivre ses traces.

'Abd-el-Mâlek lui envoya donc l'ordre de se rendre en Afrik'ïa, afin de délivrer ceux des musulmans qui étaient à K'aïrouân. Zouhîr écrivit à ce prince pour lui donner des détails sur Kacîla et sur les Berbères qui lui obéissaient. 'Abd-el-Mâlek lui envoya ensuite des troupes de Syrie et de l'argent, de sorte que Zouhîr se trouva à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il entra en Afrik'ïa dans l'année 69 (688 de J. C.). Il s'approcha de Kacîla, qui venait au-devant de lui. Le chef des Berbères appela les grands qui marchaient à sa suite, et leur dit : « Il me semble qu'il faut quitter cette ville (K'aïrouân); car je ne veux pas maltraiter les musulmans qui l'habitent et qui ont fait un traité avec moi; mais, d'un autre côté, je crains qu'ils se réunissent à leurs compatriotes qui arrivent. Nous irons donc à Memès, où il y a beaucoup d'eau et de quoi suffire aux besoins de notre armée. Si nous

battons ces Arabes, nous les poursuivrons jusqu'à Tripoli; nous les détruirons radicalement, et l'Afrik'ïa nous restera jusqu'à la fin des siècles. S'ils nous battent, la montagne est proche; nous y trouverons une retraite et nous nous fortifierons à El-'Arîch. »

Kacîla quitta K'aïrouân et alla camper à Memès, où il rencontra Zouhîr, qui marchait sur K'aïrouân. Le chef arabe s'arrêta à Bâb-Sela', où il demeura trois jours pour faire reposer son armée. Il se remit en route un mercredi, et marcha jusqu'à ce qu'il aperçut Kacîla, ce qui arriva vers la fin de la journée. Les deux armées firent halte et bivaquèrent en vue l'une de l'autre.

Au s'bah', Zouhîr fit la prière, puis marcha à l'ennemi, et le combat s'engagea. Kacîla fut vaincu et tué à Memès, qu'il ne put traverser. Pendant que les musulmans poursuivaient vigoureusement les Berbères, Zouhîr alla à K'aïrouân. Les gens de l'Afrik'ïa, redoutant ce général, se retirèrent dans leur forteresse. Pendant ce temps, Zouhîr voyant la beauté de ce pays, et combien la vie y était séduisante, résolut de n'y pas rester, lui qui était venu pour faire la guerre sainte. Il alla donc à Bark'a, où il y avait, en ce moment, des chrétiens qui, lors de son passage vers l'Afrik'ïa, ayant su sa marche vers l'Ouest, étaient venus dans cette ville sur des navires, et y avaient exécuté une r'azïa, enlevant hommes, femmes, enfants, dépouillant ou tuant les fidèles. Zouhîr, en approchant de Bark'a, apprit que les chrétiens y étaient encore. Il ordonna à

son armée de suivre le chemin, tandis que lui, avec un détachement, marchait par le Sah'el. Il pensait que cette disposition suffirait pour faire fuir l'ennemi et délivrer les musulmans. Il arriva en vue des chrétiens, qui étaient nombreux. Ceux-ci ne purent revenir sur Bark'a, et gagnèrent le littoral, au grand déplaisir de Zouhîr, qui voyait sa prise sur le point de lui échapper. Mais lorsque les fuyards eurent embarqué le produit du pillage, l'armée chrétienne reçut l'ordre de débarquer, ce qu'elle exécuta. Les musulmans se précipitèrent sur eux, et on combattit corps à corps. Zouhîr y périt avec tous ceux qui l'accompagnaient, et les chrétiens enlevèrent tout leur butin, le portèrent dans leurs vaisseaux, et prirent la route de Constantinople. Quand 'Abd-el-Mâlek reçut cette nouvelle, il s'affligea surtout de la mort de Zouhîr, homme très-pieux et qui avait eu la même fin qu'Ok'ba.

Les grands de l'islamisme s'affligèrent de cette mort. 'Abd-el-Mâlek leur demanda qui il devait envoyer en Afrik'ïa. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient personne qui méritât plus cet honneur que H'acen-ebn-en-Neu'mân-el-R'oçâni, qui se trouvait alors en Égypte avec un corps d'armée d'observation fort de quarante mille hommes. En conséquence le khalife écrivit à H'acen de se mettre en route. Celui-ci distribua des gratifications à ceux qui le suivaient en Afrik'ïa, et il se trouva à la tête d'une forte armée; on n'en avait jamais vu une pareille en ces contrées. Son départ eut lieu en 69 (688 de J. C.). H'acen marcha jusqu'à El-K'aïrouân;

là, il demanda aux gens d'Afrik'ïa où se tenait leur principal chef. On lui répondit que c'était à K'art'âdjenna [1], grande ville dont les murailles sont battues par les flots de la mer, et qui est à douze milles de Tunis et à cinq milles d'El-K'aïrouân. H'acen se dirigea de ce côté : il y avait une population nombreuse à K'art'âdjenna, parce que c'était la résidence des rois d'Afrik'ïa.

H'acen fit avancer sa cavalerie. La mer ne pénétrait pas alors dans les terres comme aujourd'hui. Cette ville était devenue un arsenal. Là se rencontrèrent les armées, et le combat commença. H'acen obligea les ennemis à rentrer derrière leurs murailles, et il les assiégea. Un grand nombre de ces chrétiens étaient morts dans le combat; leur chef et les gens employés par le gouvernement impérial résolurent de s'enfuir. Ils avaient des bâtiments tout près, sur lesquels ils partirent, emportant leurs richesses. Les uns allèrent à Djezîra-S'ek'ïla (la Sicile); d'autres gagnèrent le pays des Andalous.

Après la retraite de ces gens, H'acen retourna sur ses pas, et marcha sur les indigènes de la campagne (Ahl-el-Badïa), lesquels vinrent se réfugier dans K'art'âdjenna. Alors le général musulman revint en faire le siége, qu'il poussa vigoureusement jusqu'à ce qu'il la prit d'assaut. Il y périt beaucoup de monde. H'acen avait détruit les édifices de la ville et l'aqueduc qui y conduit l'eau. Il apprit que les chrétiens rassemblaient

[1] Carthage.

du monde pour le venir combattre, à l'instigation des Berbères. Il marcha à l'ennemi, le mit en déroute, et les Berbères s'enfuirent jusqu'auprès de Bark'a.

H'acen alla ensuite à El-K'aïrouân, où les musulmans prirent quelque repos. « Quels sont, demanda leur général, les principaux chefs qui nous sont hostiles en Afrik'ïa, afin que j'aille les détruire pour épouvanter les chrétiens et les Berbères? » Les gens d'El-K'aïrouân lui répondirent qu'il n'y avait personne de plus puissant en Afrique qu'une femme appelée Kâhina [1], qui commandait dans le Djebel-Aourês, et se faisait obéir et craindre des chrétiens et des Berbères.

H'acen résolut d'aller combattre cette femme. Celle-ci, qui en fut informée, partit du mont Aourês (جبل اوراس) à la tête d'une forte armée, et se dirigea vers la ville de Bâr'aïa (باغية) [2]. Les Grecs en sortirent, et elle la fortifia soigneusement, de peur que H'acen ne prît l'avance et ne s'emparât de ce lieu, important par sa force, dont il ferait une base d'opérations.

Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, c'était vers la fin du jour. H'acen ne voulut pas que la rencontre eût lieu à cette heure avancée. Il ordonna toutefois à sa cavalerie de laisser les chameaux sellés pendant la nuit.

[1] J'ai déjà fait remarquer qu'El-Kâhina n'est qu'un sobriquet, et que le vrai nom de cette reine est Damïa.

[2] L'auteur anonyme du traité de géographie, n° 146 A de la bibliothèque d'Alger, dit qu'il y a huit jours de marche entre Bougie et Bâr'aïa, dont il écrit le nom ainsi بغاية.

Dès le matin du jour suivant, le combat s'engagea; il fut terrible, et les Arabes y firent des pertes énormes. El-Kâhina fit prisonniers trente des compagnons d'Iezîd, parmi lesquels se trouvait Khâled-ebn-Iezîd-el-Abbaci; il y avait aussi des chérifs. La reine des Berbères poursuivit l'armée arabe jusqu'à ce que celle-ci eût dépassé le pays de K'âbes, et qu'elle eût évacué l'Afrik'ïa.

H'acen fit part de ces nouvelles à 'Abd-el-Mâlek; le khalife lui répondit: « Arrête-toi dans le lieu où ma lettre te parviendra. » Ce fut dans le pays de Bark'a; il resta cinq ans en cet endroit, dans un lieu qui a pris de lui le nom de K'eç'our-H'acen (قصور حسن). 'Abd-el-Mâlek avait cherché un général pour envoyer en Afrik'ïa, et il avait consulté les grands à cet égard; mais on n'en avait pas trouvé de meilleur que H'acen. On envoya donc à celui-ci une puissante armée, de l'argent et des armes.

El-Kâhina avait mis en liberté les compagnons de H'acen, après les avoir bien traités, et n'avait gardé que Khâled-ebn-Iezîd. Elle dit à celui-ci : « Je veux t'allaiter comme j'ai allaité mes deux fils. — Comment cela se pourrait-il, répondit l'Arabe; car tu n'as plus de lait, et moi je ne suis plus d'âge à sucer le sein d'une femme. — Chez nous autres Berbères, répliqua-t-elle, on connaît des moyens de faire revenir le lait quand il a cessé de couler. » Elle fit alors apporter de la farine d'orge, la fit cuire dans l'huile, et plaça le tout sur son sein; elle ordonna à ses fils et à Khâled de venir teter, ce qu'ils exécutèrent. Quand la chose fut accomplie, elle leur dit : « Maintenant vous voilà devenus frères. »

H'acen, ayant reçu les renforts qu'on lui accordait, chargea un Arabe d'aller porter une lettre à Ebn-Iezîd, dont la constance et les principes religieux lui étaient parfaitement connus. Son messager parvint, en se faisant passer pour un mendiant, auprès de Khâled, qui, en l'apercevant, vit que c'était un envoyé, et lui dit : « Que Dieu t'assiste ! va-t'en et reviens plus tard. »

Lorsque l'assemblée où se trouvait Khâled se fut séparée, celui-ci prit les lettres de H'acen et y écrivit sa réponse. « Les Berbères, disait-il, sont disséminés, sans force et sans conseil. Si je reste parmi eux, ce n'est pas que je ne puisse m'échapper, mais c'est par la volonté de Dieu, et pour être utile à mes frères. » Il plaça ensuite la missive au milieu d'un pain qu'il fit cuire et qu'il donna au courrier.

El-Kâhina eut connaissance du fait[1]. Elle dénoua ses cheveux, qui tombèrent en désordre, frappa sa poitrine, et dit aux siens : « Des nouvelles qui vous concernent viennent d'être envoyées dans un mets. » Alors les grands se dispersèrent dans tous les sens, afin de saisir l'envoyé ; mais, par la grâce de Dieu, ils ne le trouvèrent pas, et il arriva auprès de H'acen. Lorsqu'on retira la lettre, il se trouva qu'elle était brûlée ; le général arabe dit alors à l'envoyé de retourner une autre fois ; mais celui-ci ne voulut pas, parce que, disait-il, El-Kâhina était magicienne.

Cependant H'acen lui donna une nouvelle lettre, qu'il cacha dans le bois du pommeau de sa selle, en

[1] Par son savoir dans l'art de la divination.

un trou dont on boucha l'entrée avec de la cire. Le messager arriva sain et sauf, remit sa missive, et reçut de Khâled une réponse qui fut placée dans la même cachette.

El-Kâhina sortit encore cette fois tout échevelée, et cria : « Des nouvelles qui vous concernent viennent d'être emportées, et sont cachées dans une chose qui provient de la terre [1], et je les vois entre deux planches. Il y avait alors cinq ans que cette femme gouvernait l'Afrik'ïa, c'est-à-dire depuis que H'acen en était parti. Quand elle vit que les Arabes ne revenaient pas, elle dit aux Berbères : « Ces gens-là ne veulent en Afrik'ïa que les villes, l'or, l'argent, les arbres ; et nous autres, nous n'avons besoin que de champs ensemencés et de pâturages. Il me semble donc qu'il faut détruire les cités, afin que nos ennemis oublient ces contrées, et qu'ils cessent de désirer d'y venir. » Alors elle envoya l'ordre de couper les oliviers et tous les arbres à fruits, et de démolir tous les édifices et bâtiments.

Les gens versés dans la connaissance des anciennes chroniques disent, d'après 'Abd-er-Rah'mân-ebn-Ziâd-ebn-Ana'm, que l'Afrik'ïa, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, était un ombrage continuel, et qu'il s'y trouvait une multitude de lieux très-peuplés. Il ajoute que c'est El-Kâhina qui a détruit les arbres auxquels on devait cet ombrage, et fait démolir les villes où étaient ces populations.

[1] Le bois de la selle, lequel provenait d'un arbre.

Le cheikh Moh'ammed-ebn-'Ali, auteur d'un commentaire sur Chek'rât'sïa [1], prétend avoir entendu dire qu'il y avait autrefois, en Afrik'ïa, cent mille lieux fortifiés, châteaux ou villes. Lorsque le sultan qui commandait à cette contrée voulait faire la guerre, il tirait, de chacun de ces endroits, un dinar et un cavalier; de sorte que, sans grever personne, il avait un trésor de cent mille dinars et une cavalerie de cent mille hommes. Dieu connaît la vérité de ceci.

Celui qui examine la quantité de villes et de châteaux ruinés qu'il y a en Afrik'ïa, et qui les suppose habités, éprouve un grand étonnement. Il en conclut nécessairement que la population a dû être considérable jadis. Si on examine aussi les arbres de ce pays, on voit qu'ils ont été plantés par la main des hommes, et ne sont pas, comme ailleurs, un produit spontané de la nature. Ces térébinthes, si nombreux en Afrik'ïa, étaient autrefois des fest'ek [2]; mais, n'étant plus cultivés, ils ont dégénéré à la longue. On n'a qu'à goûter les baies vertes du térébinthe, on y reconnaît un goût de pistache.

Sitôt que la lettre de Khâled fut parvenue à H'acen, celui-ci se mit en route avec son armée. Il rencontra trois mille chrétiens, lesquels cherchaient à échapper à El-Kâhina, qui avait ordonné la destruction de leurs maisons et de leurs cultures. Le général musulman marcha droit sur K'âbes; les gens de la ville vinrent au-de-

[1] Voyez, plus haut, la note sur cet ouvrage.

[2] Pistachier. Cet arbre est du genre des terebinthes.

vant de lui, demandant l'amân [1]. Jusqu'alors, se fiant à leurs fortifications, ils avaient soutenu la guerre contre les musulmans, et on ne les avait jamais attaqués impunément. H'acen leur donna un 'amel [2], et fixa le tribut qu'ils devaient payer annuellement; puis, abandonnant le chemin d'El-K'aïrouân, il tourna vers le K'eç'our-K'afs'a (قصور قفصة) et s'y arrêta. Le roi de K'afs'a lui apporta le cadeau de bienvenue, et lui demanda, de concert avec les rois de K'oust'abîla (قسطبيلة) [3] et de Nifzâoua, de les délivrer d'El-Kâhina, demande qui fit grand plaisir à H'acen.

La reine des Berbères, informée de l'arrivée de ses ennemis, descendit du Djebel-Aourês pour aller les combattre à la tête d'une puissante armée. Lorsque la nuit fut venue, elle appela ses enfants et leur dit : « Je suis une femme morte : il me semble voir deux cavaliers qui frappent sur ma tête du côté de l'Ouest; il me semble aussi voir ma tête entre les mains du sultan des Arabes, de celui qui a envoyé le messager. »

Khâled lui dit : « S'il en est ainsi, fuyons, et abandonnons le pays aux musulmans. » Ses enfants lui donnèrent le même conseil; mais El-Kâhina leur répondit : « Ce n'est pas la coutume des rois de fuir devant le danger; après avoir commandé aux Berbères, aux Arabes et aux chrétiens, je ne saurais prendre la fuite. Si je fuyais, on parlerait mal de moi jusqu'au jour du jugement. »

[1] Sauf-conduit, protection.
[2] Espèce de k'aïd.
[3] Il faut lire, je crois, K'astil'ïa.

Ses enfants lui dirent : « Est-ce que tu es en crainte pour ton armée ? — Que m'importe, répliqua-t-elle, quand je serai morte ! — Que ferons-nous ? reprirent-ils. — Toi, Khâled, lui dit-elle, tu seras un grand personnage auprès du roi des rois ; et quant à vous, mes enfants, vous serez aussi élevés en dignité auprès de ce sultan ; vous deviendrez les principaux des Berbères, auxquels vous commanderez. »

La reine ordonna ensuite à Khâled et à ses fils de monter à cheval et d'aller demander l'amân à H'acen, ce qu'ils exécutèrent. Khâled raconta toutes ces circonstances à son général, et lui présenta les enfants d'El-Kâhina, qui furent bien traités. Quant à Khâled, il devint général de la cavalerie.

El-Kâhina se présenta à son armée les cheveux en désordre, et leur cria : « Prenez garde à vous, car elle est tuée. » Alors des deux parts on en vint aux mains, et le combat fut terrible. Le nombre des morts, de chaque côté, devint considérable, et il y avait cependant un tel acharnement qu'on commença à croire qu'aucun des deux partis ne remporterait la victoire tant qu'il y aurait un adversaire vivant. Dans ce moment d'incertitude, El-Kâhina fut tuée ; H'acen l'avait suivie jusqu'à ce qu'il la vit tomber et qu'on lui eût coupé la tête. Dans l'endroit où ceci arriva, il y avait un puits, qui est connu sous le nom de Bir-el-Kâhina (بير الكاهنة).

H'acen accorda l'amân aux fils de cette reine, à condition qu'ils fourniraient douze mille Berbères pour

faire la guerre sainte avec les Arabes. Ceux-ci y consentirent. Ils devinrent les chefs de leurs compatriotes, et ils embrassèrent l'islamisme. Ce corps de douze mille Berbères fut partagé en deux parties égales, qui furent commandées par chacun des fils d'El-Kâhina.

Ces nouveaux auxiliaires allèrent en Afrik'ïa avec les Arabes qui faisaient la guerre sainte pour l'amour de Dieu, et ils tuèrent les infidèles, Berbères ou Grecs. H'acen alla ensuite à El-Kaïrouân. Ces événements arrivèrent en 74 de l'hégire (693 de J. C.); et dès lors l'Afrik'ïa fut soumise aux musulmans.

On fixa le tribut (kharâdj) que payeraient les chrétiens du pays, les Berbères de leur religion et les autres. La paix se maintint jusqu'au départ de H'acen, qui fut rappelé et remplacé par Mouça-ebn-Nâc'er.

Ici finit le morceau abrégé, extrait du *Charh'-Chek'rât'sïa* du cheikh Moh'ammed-ben-'Ali, et dont le sens est analogue, quoique les expressions ne soient pas toujours les mêmes[1].

A l'as'firâr, j'entrai, avec beaucoup de mes amis, dans la zaouïa de Sid-'Ok'ba (زاوية سيدى عقبة). Le tombeau de ce saint personnage est dans un lieu qui se trouve au-dessous du Djebel-Aourês, à l'endroit où il a été tué, et qui est un lieu de pèlerinage. On y trouve une mosquée remarquable, et, à côté, un joli bourg.

[1] J'ai conservé, dans la traduction, cette digression historique malgré sa longueur, à cause des détails intéressants qu'elle renferme sur la conquête de l'Afrik'ïa septentrionale par les Arabes sur les Berbères. Voyez, à la fin de l'ouvrage, l'extrait de Chat'ibi sur ces derniers.

Le minaret est très-élevé et bien construit. On y voit deux piliers, et les pèlerins croient que si on les secoue un peu en disant, « Par la grâce de Sid-'Ok'ba, remue, » le minaret tout entier tremble.

Dans mon pèlerinage de 1096, quelques-uns de mes amis allèrent le visiter, entre autres le k'âd'i Sid-Ah'med-el-Marrâkchi, le légiste Sid-'Abd-Allah-ben-Ibrâhim-es-Semlâli, imâm de la mosquée de T'elh'a (طلحة)[1], et Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-el-'Aziz-er-Rasmouki. Tous ont témoigné de ce fait et l'ont cru; mais notre cheikh El-'Aïachi le conteste[2].

Mercredi, 26 redjeb (21 septembre).

Nous quittâmes cet endroit emmenant un Arabe appelé Moh'ammed-el-Mabrouk, qui devait nous conduire sur le chemin des Zerârib (الزراريب). Nous descendîmes à Mens'ef (المنصف) longtemps après l'ac'er, et nous y trouvâmes les réservoirs pleins d'eau de pluie. Le nom de cet endroit, Mens'ef, vient de ce qu'il est à moitié distance entre les Zerârib et Sid-'Ok'ba.

Jeudi, 27 redjeb (22 septembre).

De là nous allâmes à El-Khefef (الخفيف), où l'on fit une halte pour dejeuner et se pourvoir d'eau. Vers l'heure du d'ohor, nous arrivâmes à Zeribet-el-Ouadi (زريبة الوادى); nous nous y arrêtâmes et y fîmes le k'i-

[1] Peut être, au lieu de طلحة, faut-il lire طلجة.

[2] Voyez dans El-'Aïachi le passage auquel Moula-Ah'med fait allusion.

loula dans la k'oubba de l'ami de Dieu, le chérif Sid-H'acen-el-Koufi. Les gens du pays pensent que ce saint homme est venu de Koufa (كوفة), parce que l'inscription qui se lit sur son tombeau est en caractères koufiques. On disait un jour à Sid-H'acen : « Prouve-nous que tu sois chérif. » Pour toute réponse, il se leva, fit quelques pas et revint à sa place. Il tenait à la main un cylindre dans lequel était sa chedjera ou arbre généalogique. Cette pièce, quoique écrite en caractères koufiques, paraissait cependant toute récente. On rapporte qu'avant l'arrivée de Sid-H'acen, le ouadi n'avait pas d'eau courante, et que les habitants se plaignaient de cela. « Donnez-moi une récompense, leur dit le marabout, et le mal cessera. » On fit droit à sa demande, et, depuis lors, la rivière coule. Je tiens ceci de gens véridiques qui appartiennent à une fraction des Oulâd-Sidi-Nâdji (اولاد سيدى ناجى).

Après avoir fait nos dévotions sur le tombeau du saint, jusqu'aux environs de l'ac'er, nous nous remîmes en route, et nous allâmes descendre à Omm-el-Kheir (ام الخير), avant le mor'reb.

Vendredi, 28 redjeb (23 septembre)

Je rencontrai beaucoup d'amis en cet endroit, et j'y vis plusieurs marabouts ainsi que leur imâm et leur professeur Sid-Ah'med-ben-'Amar. Nous séjournâmes le vendredi, pour donner aux pèlerins le temps d'acheter aux Arabes ce qui leur était nécessaire en chameaux, etc.

Quant à moi, j'y fis l'acquisition de cinq chameaux, outre les trois que j'avais achetés à Zeribet-el-Ouadi.

Samedi, 29 redjeb (24 septembre)[1].

Le samedi, nous partîmes après avoir loué un guide pour nous mener sur la route de Touzer (توزر), moyennant un rial; il s'appelait Meça'oud-ben-S'âlah'. Avant d'arriver à Mens'ef (منصف), où l'on coucha, nous trouvâmes des réservoirs d'eau de pluie.

Dimanche, 1er cha'ban (25 septembre).

Nous couchâmes à l'Ouest d'Ouad-er-Ratam (واد الرتم).

Lundi, 2 cha'ban (26 septembre).

La caravane coucha à R'as'rân-Ka'mrân (غمران كمران)[2], de l'Ouest. On y trouve de l'eau courante qui n'est pas mauvaise.

Mardi, 3 cha'ban (27 septembre).

Nous passâmes la nuit de ce jour à Ech-Chebika (الشبيكة), où nous arrivâmes aux environs du mor'reb.

Mercredi, 4 cha'ban (28 septembre).

Nous couchâmes à El-H'amma (الحمة), où l'on arriva avant l'aser.

[1] Moula-Ah'med compte un jour de moins à redjeb, sans doute pour [illegible] djoumâd-et-tani.

[2] [illegible] de son voyage. Moula-Ah'med appelle [illegible].

Jeudi, 5 cha'ban (29 septembre).

Nous arrivâmes à Touzer (توزر), au d'oh'a, le mercredi 4 de cha'ban et le 24 de chitenber[1]. Je laissai trois chameaux chez Sid-el-Hâni-ben-el-H'afiân, et il m'en mourut un de maladie. Un autre mourut également à la sebkha (سبخة), avant d'arriver à El-H'âmma. Nous séjournâmes le jeudi.

Vendredi, 6 cha'ban (30 septembre).

Touzer est la capitale du Belâd-el-Djerid (بلاد الجريد), et dépend de la région de Tunis. Dans un pèlerinage antérieur à celui-ci, j'y trouvai l'êmir de Tunis, Ram-d'ân-Bey, qui était venu avec un camp percevoir le kharâdj dont il avait frappé ce pays, selon l'usage. Que Dieu les délivre de cette coutume, et la fasse disparaître bientôt de la terre de l'islâm, et la remplisse, à tout jamais, de justice, de paix et de religion véritable[2]!

Je n'ai pas vu dans le Belâd-el-Djerid de ville plus abondante en palmiers que Touzer. Elle possède les plus

[1] Il résulte du calcul antérieur de Moula-Ahmed et de ce qui va suivre, qu'il a mis ici *mercredi 4* au lieu de *jeudi 5*, et *24 septembre* au lieu de *29*. Peut-être est-ce au copiste qu'il faut attribuer cette erreur.

[2] Ce passage, et quelques autres du même genre que le lecteur a pu rencontrer, prouvent que le kharâdj était considéré comme une véritable exaction par les musulmans rigides, et non comme un impôt régulier perçu en vertu de la loi.

Le kharâdj-er-rous était une capitation, et le kharâdj-el-ard' un impôt foncier. C'étaient deux branches diverses du tribut général de la conquête.

beaux bâtiments de la contrée, est plus grande que Biskra et est bien arrosée. Elle est plus belle que cette dernière ville, parce que ses constructions sont en briques. Je ne reviendrai pas sur les mosquées et les minarets, dont j'ai déjà parlé.

Touzer possède, en quantités innombrables, des fruits de toute espèce; des milliers d'individus en mangeraient à satiété et en emporteraient à discrétion, qu'il en resterait encore. Ses dattes sont les meilleures du Djerid. Les jardins sont nombreux et les eaux abondantes. Une grande rivière traverse la plupart des vergers, et a sa source à l'Ouest de la ville.

Les Arabes de cette contrée sont des Bedouins laboureurs et pasteurs. Là, tout se trouve à bon marché, graine, viande, et les dattes plus que toute autre chose. Bref, le bas prix des denrées à Touzer rappelle le Ouadi-Dara'a et autres lieux semblables.

Mais un gouvernement injuste a gâté ce pays au point d'en amener la destruction, et les habitants se sont vus réduits à la misère par l'iniquité de leurs chefs[1].

Moh'ammed-Bey y a fait bâtir une belle medreça pour les t'o'lba, à côté d'une mosquée solidement construite : toutes les colonnes sont en marbre. Il a été élevé à K'âbes une autre école supérieure semblable, sinon plus belle. Que Dieu fasse miséricorde à ce prince et à nous!

Les Turcs ont établi le régime de la violence dans

[1] Moula-Ah'med veut parler ici du système turc, qui appliquait aux musulmans de ces contrées les lois rigoureuses du vainqueur, lois qui

ce pays, et il en est résulté l'injustice et la corruption. On m'a dit qu'on leur payait six naouâc'er[1] pour chaque palmier et quatre par olivier. Le nâs'ri est une monnaie connue dans ce pays, et qui a la valeur d'un cinquante-deuxième de rïal. Dans mon pèlerinage précédent, des chert'abin ou collecteurs m'ont appris que leur kharâdj était de cinq mille rïal par an pour le Djerid, depuis Neft'a jusqu'à K'âbes, et que le kharâdj[2] total s'élevait à soixante mille rïal, outre la monna ou approvisionnement qu'on doit aux cavaliers du beylik en blé, riz, grains, vinaigre, huile, viande. Que Dieu les délivre de ces iniquités qui pèsent sur eux, et ne permette pas la continuation du règne des gens pervertis!

Neft'a (نفطة) est une grande ville près de Touzer, qui est aussi arrosée par une rivière. On dit que le kharâdj qu'elle paye est le tiers de celui de Touzer.

Nous partîmes de Touzer et nous arrivâmes le vendredi 6 de cha'ban à Sedâda (سدادة), dans le pays de Sid-Abou-Helâl (سيدى ابي هلال), sur les bords d'une sebkha (سبخة). J'y achetai deux chameaux, l'un pour vingt et un rïal moins un quart, l'autre pour dix-neuf; enfin j'échangeai deux mules pour deux chameaux.

Sid-Helâl est enterré sur un mamelon de la montagne. Son tombeau est célèbre; il est accompagné

n'avaient été faites que contre les chrétiens et autres peuples subjugués étrangers à l'islâm.

[1] Pas tout à fait douze centimes.

[2] Le mot est surchargé dans le manuscrit. Je crois qu'il faut lire :
وخراج جميعة وحد ها ستون الفا

d'une mosquée bien construite, auprès de laquelle il y a des bâtiments inhabités et beaucoup de sépultures.

Samedi, 7 cha'ban (1er octobre).

Nous partîmes de Sedâda le samedi, septième jour de cha'ban, 1er octobre; nous entrâmes dans la sebkha El-Kebira-el-Hâïla (سبخة الكبيرة الهايلة), « la grande, la difficile ; » nulle part on n'en trouve une pareille pour la longueur et la largeur. Avant d'entrer dans cette sebkha, nous rencontrâmes quelques pauvres t'o'lba du pays de Tougourt[1], qui revenaient de pèlerinage, et nous donnèrent de bonnes nouvelles de nos amis.

La caravane était inquiète en traversant cet étang salé, où les chameaux peuvent s'engloutir d'un moment à l'autre. L'imâm El-'Aïachi raconte le fait relatif à une troupe de pèlerins qui y furent ensevelis, à tel point qu'il n'est resté d'eux ni traces ni nouvelles.

Nous nous arrêtâmes à l'Ouest de la zaouïa Er-Remel (زاوية الرمل) avant l'as'firâr. Comme il ne se trouve pas, dans cette sebkha, de pierres pour faire les ablutions[2], ceux qui avaient l'expérience des localités avaient fait leurs provisions à l'exemple de tout homme intelligent.

Par une faveur divine, tout le pays de Tunis était alors une contrée sûre, où l'on n'avait rien à craindre,

[1] Ce nom est écrit ici تكرت.

[2] L'istibrâ, ablution des parties génitales après avoir uriné, et l'istedjemer, celle de l'anus, après avoir satisfait à un autre besoin naturel.

On a déjà vu que, lorsque l'eau manque, on peut faire les ablutions avec de la terre, du sable et même des pierres.

ni vol, ni aucun des actes de violence habituels aux Arabes. Les méchants s'abstiennent d'attaques à main armée, de peur que leur action n'arrive à la connaissance du gouvernement, qui, sans s'inquiéter des formes prescrites par la loi, punit sur-le-champ et sans plus ample information.

Quant aux filouteries individuelles, c'est à chacun de se mettre en garde pour n'en pas être victime; c'est un inconvénient qui règne partout, mais principalement à Touzer, pays de vols et de rapines. Par la grâce de Dieu, ces petites déprédations n'ont pas attiré de catastrophes éclatantes sur les peuples qui s'en rendent coupables, car le Créateur est indulgent et miséricordieux; autrement il aurait déjà détruit cette race de gens qui volent la nuit et escroquent le jour.

Peu de pèlerins échappent à leurs entreprises, surtout ceux qui ne sont pas au fait de ces habitudes de larcin. Dans mon pèlerinage de 1109, lorsque nous commercions avec eux, ils nous volaient ce que nous avions dans les mains et disparaissaient avec. On arrêtait peu de ces misérables, à cause de l'encombrement et de la foule. Les pèlerins lavaient eux-mêmes leurs habits, les étendaient pour sécher et restaient auprès, afin de les surveiller; si leur attention se relâchait un instant, s'ils venaient à tourner la tête, toute leur garde-robe disparaissait en un clin d'œil. Ceci est arrivé fort souvent.

Dimanche, 8 cha'ban (8 octobre).

Nous nous remîmes en route le dimanche, et nous

allâmes à Keç'ar-er-Roumân (قصر الرمان), où nous étions arrivés à l'ac'er. Je trouvai, hors de cet endroit, un de mes amis, Ebn-et-Toumi, qui m'hébergea et me régala de ce qu'il possédait dans son habitation.

Lundi, 9 cha'ban (3 octobre).

De là nous gagnâmes Ouadi-Nokhela (وادى نخلة), où nous arrivâmes avant l'as'firâr; la queue de la caravane n'y parvint qu'à l'eucha.

Mardi, 10 cha'ban (4 octobre).

Nous arrivâmes à H'âmma-K'âbes (حامة قابس) après le d'ohor, le mardi 10 cha'ban ou 4 octobre. Il me mourut un chameau à cette station.

Lors de mon précédent pèlerinage, j'étais arrivé à cette étape en passant par les Oulâd-el-H'âdj (اولاد الحاج), que nous avions trouvés enchantés de la venue des pèlerins, et offrant leurs tentes, qu'ils dressaient pour nous au milieu du chemin. Ces braves gens nous apportèrent dans des outres des flots de leben « petit-lait », et nous comblèrent de bons procédés et d'égards. Quand le lait qu'ils avaient apporté fut consommé, ils en achetèrent de nouvellement trait, et abreuvèrent ainsi les pèlerins jusqu'à satiété. Ils réunirent ensuite leurs bestiaux et bêtes de somme, et prièrent les pèlerins de passer entre les rangs de ces animaux qu'ils avaient alignés. Ils espéraient attirer ainsi la bénédiction de Dieu sur leurs troupeaux. Nous nous rendîmes volontiers à leur prière.

L'eau de cet endroit (H'âmma) est très-chaude, absolument comme celle qui a été mise sur le feu; à tel point qu'on ne peut s'y tenir, de sorte qu'il a fallu construire, pour les baigneurs, de petites chambres où l'eau arrive un peu refroidie. A côté de ces bains est une petite mosquée.

Mercredi, 11 cha'ban (5 octobre).

Enfin, nous arrivâmes à K'âbes (قابس), le mercredi 11 de cha'ban. J'allai visiter le tombeau d'Abou-el-Bâba et prier dans la mosquée qui y est jointe; après quoi, je m'assis en dehors; je rencontrai, en cet endroit, le frère de Sid-'Ali-el-Ferdjâni, qui me traita hospitalièrement, et me fit donner du kouskouçou à la viande en abondance, libéralité dont les chérifs et les t'o'lba eurent leur part.

La caravane fit halte en cet endroit, et y dressa ses tentes.

Mon hôte avait été ami de mon père, de qui il tenait une oraison d'après Sid-Râouï-el-Edjelîti, de la famille d'Abd-es-Selâm, autre grand ami de l'auteur de mes jours. Il fut très-satisfait de me voir. Sid-el-Ferdjâni était un homme très-savant en jurisprudence. Il avait étudié auprès du cheikh Sid-Ibrâhim-el-Djerbi. On ne disait que du bien de lui; il n'était pas infecté des opinions hérétiques qui règnent à Djerba, dont les habitants ne suivent pas la voie traditionnaire (souna) et inclinent vers les idées des Râouafed'[1]. Que Dieu

[1] Hérétiques qu'on appelle khouâmès dans le langage vulgaire. On

purifie cette île de semblables hérésies! Sid-Abou-el-Baba (ابو البابة)[1], dont j'ai parlé plus haut, était un des compagnons du prophète. C'est ce que raconte Ebn-Nadji dans son *Ikhtiçâr-m'aâlim-el-Iman-ou-Roud'ât-er-Redouân*, ouvrage en un seul volume, qui contient la vie des hommes illustres de K'aïrouân, et qui a été compilé d'Abou-Zid-ed-Debbâr'el-K'aïrouâni. El-Belaoui raconte, dans sa Rah'la ou voyage, qu'il a vu l'auteur de ce livre (Ebn-Nadji), qu'il l'a complimenté sur son œuvre, et que celui-ci lui a donné de vive voix, sur Abou-el-Baba, des détails qui ne sont pas dans l'ouvrage. Il lui a affirmé que, de temps immémorial, le tombeau dont il est question a été appelé tombeau d'Abou-el-Baba; qu'il avait interrogé là-dessus son maître El-Bourzouli, lequel avait été de cet avis, et avait ajouté qu'une tradition immémoriale et non interrompue constituait une véritable preuve. El-Bourzouli disait que si l'auteur de la vie des compagnons de Mahomet ne parle pas d'Abou-el-Baba, c'est uniquement parce qu'il n'a pas eu connaissance de ce saint personnage.

L'émir de Tunis a fait construire un bel édifice à côté du tombeau d'Abou-el-Baba; sa medreça, qui se trouve auprès, a été bâtie par Moh'ammed, bey de Tunis, ainsi que la mosquée qu'elle accompagne. Le bey a rendu la medreça h'abous, et y a attaché vingt tolba rétribués, lesquels ont droit chacun à un rial par mois. En outre, il appointa un fak'i pour enseigner

[1] [illegible] dans le voyage [illegible], à l'article *[illegible]*, une note qui le concerne.

la loi aux t'o'lba et diriger les cinq prières de ladite mosquée.

Un de mes parents, Abou-el-'Abbâs-el-Bernouci-ech-Chefchaouâni, a composé, lors de mon pèlerinage de 1109, une pièce de poésie sur la visite au tombeau d'Abou-el-Bâba.

J'ai su que la medreça de Djerba, dont le professeur est Sid-Ibrâhim-el-Djemmi, a été construite par le même Moh'ammed-Bey.

Je fis la prière du d'ohor, à Abou-el-Bâba, et celle de l'ac'er, au bivac de la caravane. C'est le dernier endroit où l'on trouve des eaux courantes; il y a, sur celles-ci, des moulins à eau très-bien faits, mais qui ne fonctionnent pas.

Jeudi, 12 cha'ban (6 octobre).

Nous partîmes de K'âbes le jeudi. 'Ali-el-Ferdjâni m'accompagna pendant quelques milles. Ayant appris par Selîmân, esclave de mon frère, que mon neveu Moh'ammed-ben-Moh'ammed était resté en arrière, je priai mon ami de s'informer de ce dernier que, du reste, je rencontrai, à la couchée, à Mârts (مارث). Je trouvai également, dans cet endroit, Sid-'Abd-et'-T'âhar-ben-'Amar, gendre de Sid-ben-Djâber, lesquels m'accompagnèrent vers Tripoli.

Vendredi, 13 cha'ban (7 octobre).

Nous partîmes de Mârts le vendredi, et nous allâmes coucher devant Abou-R'arâoua (ابو غراوة).

Samedi, 14 cha'ban (8 octobre).

Nous mîmes pied à terre à l'Est de Nebch-ed-Dib (نبش الديب) avant l'as'firâr. J'étais aussi accompagné par Sid-Abd-et'-T'aïb, des Oulâd-ben-Meriam (اولاد بن مريم), un des amis de Sid-Moh'ammed-el-Makni. Je rencontrai le marabout Sid-Moh'ammed-el-H'amrouni, ainsi que les enfants de Sid-'Abd-Allah et de Sid-'Abd-el-Kerim. Quel homme que ce dernier! Je n'ai pas vu son pareil parmi les chérifs d'El-H'ammârna (الحمارنة), sous le rapport de la religion, de la science et de la politesse. Il me donna plusieurs r'erâra[1] d'orge, un mouton et une r'erâra de ces petites dattes appelées belah'.

Ce digne homme m'accompagna jusqu'à un bourg qui se trouve à l'Est de' Zerrîk' (زريق); nous prîmes congé l'un de l'autre, dans la k'oubba de l'endroit.

Dimanche, 15 cha'ban (9 octobre).

On m'a dit que le personnage auquel cette k'oubba est consacrée est un élève du célèbre imâm Abou-el-'Abbâs-Sid-Ah'med-el-Bedoui. Nous nous arrêtâmes, vers l'as'firâr, à Ben-K'ardân (بن قردان), endroit où il y a beaucoup de norias et des ruines importantes.

Lundi, 16 cha'ban (10 octobre).

Nous y séjournâmes le lundi. On commerça avec les Arabes d'Akâra (عكارة), avec les Oulâd-Sid-'Abd-en-Nebi (اولاد سيدى عبد النبى), les Oulâd-ben-Meriam

[1] Sacs qui se portent à dos de chameaux.

(اولاد بن مريم) et les Oulâd-Nouîr (اولاد نوير), lesquels avaient amené beaucoup de chameaux, dont les gens de la caravane achetèrent. Pour mon compte, j'en achetai quinze, au prix d'environ deux cent quatre-vingt-dix rïal et demi.

Je reçus l'hospitalité chez Sid-Abou-el-K'âcem, oncle de Sid-Ah'med-ben-'Abd-el-Lat'if. Il me donna une charge de blé, une d'orge, deux de dattes, quatre outres remplies de lait de chamelle et quatre moutons. Il était gendre de Sid-Ah'med-el-Mekni, dont la sœur mourut chez lui.

Je laissai ces chameaux chez Sid-'Abd-el-Lat'if, et lui recommandai de prendre celui qui était chez les 'Akâra, ce qui faisait huit en tout. J'en laissai un chez El-H'oceïn-ben-Ah'med, et une chamelle chez El-H'adj-Ah'med-Sât'a. Il me mourut un chameau à Ben-K'ardân.

Mardi, 17 cha'ban (11 octobre).

Le mardi, nous allâmes coucher à l'Ouest du Bordj-el-Melh' (برج الملح).

Mercredi, 18 cha'ban (12 octobre).

Le mercredi, nous nous arrêtâmes entre les zouârtïn (الزوارتين)[1], après l'as'firâr. L'eau de la Zaouâra est des meilleures, tandis que celle de Ben-K'ardân était des plus mauvaises.

[1] Les deux Zaouâra.

Jeudi, 19 cha'ban (13 octobre).

On s'arrêta à Meltît (ملتيت), où nous arrivâmes aux environs de l'ac'er.

Vendredi, 20 cha'ban (14 octobre).

Nous partîmes de Meltît[1] . . . . aux environs du coucher du soleil. Je confiai deux chameaux à Sid-'Abd-el-D'âhar.

Samedi, 21 cha'ban (15 octobre).

Nous arrivâmes à Zenzour (زنزور)[2] vers le mor'reb. Des individus volèrent ce qu'ils purent à des pèlerins; quelques-uns des nôtres, s'étant éveillés, blessèrent un des voleurs à la tête et reprirent le butin. Nous fûmes tranquilles ensuite, grâce à Dieu.

Dimanche, 22 cha'ban (16 octobre).

De là nous allâmes à Tripoli, ville entre laquelle et notre bivac il avait plu à Dieu de ne mettre que 12 milles. Nous y arrivâmes le dimanche 22 cha'ban, ou 19 octobre[3].

[1] Lacune dans le manuscrit.

[2] Zenzoun, selon El-'Aïachi.

[3] Il faut lire 16 au lieu de 19.

RETOUR DE MOULA-AH'MED,

DE TRIPOLI AU MAROC.

Jeudi, 18 djoumâd-et-tani (3 août).

Je partis le jeudi 18 de djoumâd-et-tani 1122 de l'hégire (1710 de J. C.), après m'être pourvu de la plupart des choses qui m'étaient nécessaires pour les chameaux, le tout moyennant 36 rïal k'arâmali, monnaie tripolitaine. Les pèlerins achetèrent, vendirent ou louèrent selon leurs besoins; puis on alla à T'ora-el-D'omra (طرة الضمرة), lieu qui est à quelques milles de la ville. Il y a là des norias qui procurent une eau très-douce; on y trouve des champs cultivés et des palmiers, quoique la population ne soit pas nombreuse. Nous y rencontrâmes des pèlerins, de ceux qui n'étaient pas allés en ville.

Vendredi, 19 djoumâd-et-tani (4 août).

On séjourna le vendredi, pour attendre que tout le monde fût réuni, ce qui eut lieu dans la soirée de ce jour, vers l'ac'er. Il ne resta plus en arrière que quelques personnes qui voulurent demeurer à Tripoli jusqu'au samedi matin, et qui partirent alors, accompagnées d'un grand nombre d'amis qui les suivaient pour leur faire leurs adieux.

Samedi, 20 djoumâd-et-tani (5 août).

Nous partîmes de T'ora à l'as'firâr, laissant à notre bivac les gens montés sur des mulets, afin qu'ils attendissent ceux qui étaient en arrière de la caravane; et, nous joignant à nos amis, nous traversâmes Kerkich (كركش), bourg où il y a des oliviers. Là, parmi les saints, on cite Sid-H'âmid, mort il y a nombre d'années; il est enterré au bord de la mer. Dans la mesdjid, on honore Sid-'Ali-el-Kerkâchi. Puis nous arrivâmes à Zenzour (زنزور), grande ville qui possède plusieurs zaouïa. C'est un pays cultivé; on y trouve une medreça, la meilleure de cette contrée [1].

Les amis qui nous avaient accompagnés s'arrêtèrent sur une colline, auprès de quelques ruines ombragées par des palmiers; puis ils nous quittèrent après avoir fait toutes sortes de souhaits pour l'heureuse issue de notre voyage.

Nous fîmes halte auprès d'une noria, afin de dire la prière de l'ac'er; la caravane dressa ses tentes, et nous dressâmes les nôtres. On coucha dans cet endroit, et nous fûmes tourmentés par un vent très-froid.

Dimanche, 21 djoumâd-et-tani (6 août).

Nous partîmes de cette noria après le d'oh'a; nous fîmes halte à la zaouïa Er-R'arbia (زاوية الغربية), pays des palmiers, fertile en fruits de tous genres, et qui

[1] On [illegible] passage [illegible], que Moula Ah'med emprunte [illegible]

possède des arbres, des champs cultivés. Il compte beaucoup d'habitants. Je fus rejoint en cet endroit par mon ami Sid-Moh'ammed-el-Mekni. Nous rencontrâmes les gens de la zaouïa, qui venaient de tous côtés; ils étaient ravis de nous voir, et nous comblèrent de bénédictions. Nous fîmes tous ensemble la prière du d'ohor, après quoi El-Mekni et les gens de la zaouïa qui étaient venus avec lui prirent congé de nous.

Nous continuâmes notre marche, et descendîmes à Dah'mân (دحمان), entre le d'ohor et l'ac'er. La tête et la queue de la caravane arrivèrent successivement jusqu'à l'ac'er. Nous couchâmes en cet endroit.

Au s'bah', je saluai les amis qui étaient venus m'accompagner jusque-là, et leur souhaitai bon voyage.

J'instituai mok'addem de la congrégation des fak'ir de la ville, mon frère et ami Sid-Ah'med-es'-S'ah'li et Sid-'Aba-Allah-ben-Iahïa-ben-Sâleh', etc.

Lundi, 22 djoumâd-et-tani (7 août).

La halte du d'oh'a se fit à Om-el-Khelouf (ام الخلوف), sur une colline au bord de la mer et auprès d'un cours d'eau douce où nous fîmes la prière du d'ohor. Nous arrivâmes à Melita (مليتة) avant l'ac'er; l'avant-garde de la caravane y parvint en même temps que nous, et le reste vers le mor'reb. On bivaqua dans un endroit où il y avait de l'eau en quantité; mais elle était salée. On se mit en quête de puits, et, par la grâce de Dieu, il s'en trouva où l'on put faire la provision. La nuit se passa heureusement à Melita.

Mardi, 23 djoumâd-et-tani (8 août).

Nous passâmes par Zaouïa-ech-Cherkïa (زاوية الشرقية), où nous rencontrâmes les habitants de ce lieu, qui, montés sur des juments, venaient nous offrir du lait de chamelle. Ce sont des Arabes t'o'lba, gens de bien, et favorisés de la bénédiction divine. Nous nous assîmes pendant quelque temps avec eux, et ils nous témoignèrent beaucoup d'amitié. Nous étant ensuite remis en route, nous rencontrâmes le père de ces t'o'lba, homme d'un âge avancé : il montait une jument. On le nomme Sid-El-'Achek'.

Nous continuâmes de marcher et nous descendîmes, après le zaoual, dans un endroit de ce même canton à côté d'Ouizder (ويزدر) et à l'Ouest de Zaouârât-er-R'arbïa (زوارات الغربية). Le rba'a-el-moudjib [1] marquait alors vingt degrés après-midi; on trouve dans ce lieu de l'eau douce et fraîche.

Zaouârât-ech-Cherk'ïa (زوارات الشرقية) s'appelle encore El-Kebira (الكبيرى) et aussi Kout'i (كرطى ou كوطى) [2]. C'est un bourg plus considérable que Zaouârât-el-R'arbïa, et qui surpasse ce dernier en étendue. Les habitants sont braves, d'un caractère énergique, et, de fait, ils n'obéissent à personne. Sur leur frontière et à une dis-

[1] Rba'a-el-moudjib, c'est le quart de cercle horodictique, instrument d'une grande simplicite, dont on fait usage pour connaître l'heure par la hauteur du soleil. Il y a, à la bibliothèque d'Alger, sous le n° 83, un manuscrit arabe qui traite specialement du rba'a-el-moudjib.

[2] On peut lire egalement kort'i, le mot etant fort mal écrit.

tance de vingt-sept milles, il y a le bourg de Mouloul (ملول)[1], qui ressemble à Zaouârât-ech-Cherk'ïa. Ouloul forme la limite du canton de Zaouârât du côté de l'Est; l'eau y est douce. On y trouve des restes d'anciennes constructions. Son nom vient de ce que les Arabes qui l'habitent s'appellent Beni-Ouloul (بنى ولول). Comme ils s'y sont fixés à une époque éloignée, le pays a fini par prendre leur nom. Quelques-uns prétendent que c'est seulement parce qu'ils tenaient ce pays sous leur dépendance. Il n'y a nulle part plus de gazelles que dans cette contrée. Les habitants aiment beaucoup la chasse au collet, et ils tendent de ces piéges de tous côtés. Aussi sont-ils connus pour ce genre de chasse.

Quant à Zaouârât-er-R'arbïa, on l'appelle encore Es'-S'r'ira (الصغرى) « la petite » et aussi Belâd-el-Merâbt'in (بلد المرابطين) « pays des marabouts. » C'est un bourg où il y a beaucoup de palmiers très-élevés et fort droits. L'eau y est d'une douceur remarquable. Lorsque j'ai vu ce bourg, il était ruiné; on n'y trouve que très-peu d'habitants.

Devant Zaouârât-er-R'arbïa, il y a un cimetière où l'on avait bâti un château appelé Ouïzdir (وزدر); cette construction est détruite, et le nom seul a subsisté. Les nombreux bâtiments qui se trouvent dans cet endroit sont également ruinés; il n'y a plus que quelques habitants.

Ce lieu est fort connu, parce que jadis les gens qui y demeuraient saisissaient les pèlerins au passage, les

[1] Il écrit ailleurs Ouloul.

dépouillaient et les vendaient aux chrétiens. Aussi les caravanes ont-elles soin de l'éviter, ou, lorsqu'elles y passent, elles sont continuellement sur le qui-vive, de peur qu'on ne leur enlève du monde pour les vendre. Quand elles sont parvenues à le traverser sans accident, les pèlerins se félicitent mutuellement, comme des gens qui viennent d'échapper à un grand danger.

Ils ne nous firent aucun mal, parce que, ainsi qu'on l'a déjà dit, leur population actuelle est peu considérable; mais le fait que je rapporte est bien connu de toutes les caravanes. Autrefois, ce genre de brigandage était fort commun de la part de ces misérables, qui ne s'inquiétaient pas si leurs victimes étaient des musulmans. Depuis que l'action du gouvernement se fait mieux sentir, le mal a diminué. Tous les gens qui habitent entre K'âbes et Tripoli, jusque vers Tunis, font ce métier.

La totalité du canton demeura au pouvoir de ces misérables jusqu'à la mort d'Abou-Zîd[1], leur chef,

[1] Le mont Aourês, dit El-Bekri (pag. 595), s'étend l'espace de sept journées, et renferme un grand nombre de châteaux habités par des tribus de H'aouâra et de Meknâça, qui professent les dogmes hérétiques des Abad'ïa. Ce fut de cette montagne que sortit Abou-Zîd-Moukhallâd-ben-Kendâd, qui prit les armes (333 de l'hégire, 944 de J. C.) contre le khalife fatimite K'âïm-Bamrillah-Abou-el-K'âcem-Moh'ammed-ben-'Obeïd-Allah. La plaine de Ternout, à six milles de Madïa, fut le théâtre des attaques multipliées d'Abou-Zîd pour prendre cette ville. C'est là que le mercredi, dixième jour du mois de rebï'-el-oouel 333, il défit Moissera-Alfa, qui y fut tué; exploit célébré par le poëte 'Ali-ben-'Ali. Ce révolté ne fut pas aussi heureux devant S'ouça, qu'il était venu assiéger à la tête d'une armée où l'on comptait quatre-

époque vers laquelle Dieu permit qu'ils fussent dispersés en tous sens, quelques-uns vers Bougie, d'autres du côté de Constantine et jusque dans la direction de Bône. Il y en eut qui allèrent dans le Belâd-el-Djerid, et formèrent des tribus à Neft'a, à Nifzâoua, et en d'autres lieux où il leur plut de se fixer.

Ces mauvais sujets sont en même temps des hérétiques qui pensent qu'il suffit de boire du vin, de se livrer à la fornication et même de fumer, pour devenir infidèle. Un célèbre cheikh de Tripoli a soutenu une controverse avec les docteurs de ces hérétiques et les a battus.

Après avoir échappé à ces brigands, on but, on abreuva les animaux et on fit la provision d'eau pour arriver jusqu'aux norias de Ben-K'ardân (سواقى بن قردان).

Mercredi, 24 djoumâd-et-tani (9 août).

En quittant ces lieux, je fus accompagné par mon frère en Dieu Abou-R'erara-et-Tedjouri. Il fut le dernier des habitants de Tripoli par qui j'avais été escorté, qui se sépara de moi.

On fit la halte du matin (d'oh'a) sur une colline élevée, qui est à l'Est, à quelques milles de Bordj-el-Melh' (برج الملح). La caravane s'y rallia, puis on se re-

vingt mille chevaux. Après plusieurs mois d'attaques infructueuses, il fut obligé de se retirer. Il réussit mieux à Tebs'a, dont il détruisit en partie les murailles.

En 334 (Bekri dit en 344), Mans'our-Billah-Abou-T'âher-Isma'ïl, troisième khalife fatimite, avait encore à combattre Abou-Zîd.

mit en marche. Nous trouvâmes une grande quantité de k'aouârib[1] auprès du Bordj. Elles servaient à transporter du sel. Nous y vîmes aussi plus de trente chameaux qui étaient employés au même service.

Le sel de la sebkha qui est en cet endroit a la réputation d'être préférable à tout autre. Les gens du pays chrétien viennent s'y approvisionner. Elle est probablement la prolongation de celle de Touzer.

Les gens de Bordj-el-Melh' prétendent qu'il y a sept couches de sel dans leur sebkha, de sorte que, si l'on enlève la croûte qui est à la superficie, on trouve la terre, puis, en continuant de creuser, une deuxième couche de sel, et ainsi de suite, par bancs alternatifs. Les chrétiens, qui achètent de préférence le sel de cette sebkha, en donnent un prix élevé, et ils disent qu'ils font encore de grands bénéfices.

A l'Ouest et à quelques milles du Bordj, vers l'heure du gaïla, moment où les hommes et les animaux se retirent à l'ombre (ik'ilou), à cause de la chaleur du soleil, nous fîmes la prière du d'ohor. La caravane étant ralliée, on se remit en marche, et nous fîmes la prière de l'ac'er sur une colline auprès de Dâren (دارن), à l'Est, et à quelques milles de ce lieu, dans un endroit qu'on appelle Mâdjen-ber-Redjâ[2] (ماجن بالرجا). La queue de la caravane n'arriva qu'au coucher du soleil.

Pendant cette nuit, on vola les effets du chérif Mou-

[1] Grandes barques.

[2] Espèce de réservoir, d'étang.

lâï-el-'Arbi-Moh'ammed-ben-Ioucef. On ne put rien retrouver.

Jeudi, 25 djoumâd-et-tani (10 août).

De là nous allâmes aux norias de Ben-K'ardân (بن قردان) avant l'ac'er. On y trouve beaucoup d'eau, mais elle est un peu saumâtre. Ces norias dépendaient alors de la zaouïa 'Okâz (زاوية عكاز); il y a des puits d'eau assez douce. Nous y arrivâmes le jeudi, 25 de djoumâd-et-tani (10 août). Nous y reçûmes les adieux de Moh'ammed-ben-Ah'med-el-Ouarer'mi-el-Djelît'i, qui s'en retourna chez lui, au Djebel-Ourda (جبل وردة). C'était un homme de bien, instruit, etc.

Ce Djelît'i, pour éprouver ma science, avait posé la question suivante : Le prophète, quand il montait à cheval, mettait-il d'abord le pied droit ou le pied gauche dans l'étrier? Je ne pus répondre à cela[1].

Vendredi, 26 djoumâd-et-tani (11 août).

Partis de là, nous fîmes la halte du matin à l'Est du Ouadi-Fas (وادى فس), puis nous descendîmes sur l'Ouad-en-Nebch (واد النبش), après l'ac'er, à 'Adouat-ech-Cherk'ïa (عدوة الشرقية). La tête de la caravane ne nous rejoignit qu'au coucher du soleil, et l'arrière-garde n'arriva que deux ou trois heures après. Nous couchâmes en cet endroit, où nous trouvâmes de bonne eau, plus douce que celle de Ben-K'ardân.

[1] Un lecteur a ajouté, en marge du manuscrit, une note d'où il résulte que Mahomet montait comme tout le monde, c'est-à-dire du pied gauche.

Samedi, 27 djoumâd-et-tani (12 août).

De là nous allâmes faire la halte du matin, le samedi, 27 de djoumâd-et-tani (12 août), à 'Adouat-er-R'arbïa (عدوة الغربية), près de l'Ouad-Abou-H'âmid (واد ابى حامد), puis nous mîmes pied à terre, vers le d'ohor, auprès de l'Ouad-es-Semâr (واد السمار), « rivière des joncs. »

Nous fîmes le gaïla à 'Adouat-ech-Cherk'ïa[1] et nous y trouvâmes un parti nomade d'El-H'ammârina (الحمارنة), et Sid-Moh'ammed-ben-'Ali et son fils, qui me donna deux pastèques et une tasse de lait.

La caravane descendit au bord de la rivière, pour boire et abreuver les animaux aux puits d'eau douce. Nous y fîmes la prière du d'ohor, puis nous marchâmes jusque près de l'ac'er, et nous mîmes pied à terre à El-'Abâ'ab (العباعب). Ce mot est le pluriel de 'Aba'oub, mot qui rime avec 'As'four[2]. La caravane rallia le bivac après l'ac'er. On coucha dans cet endroit.

Dimanche, 28 djoumâd-et-tani (13 août).

Nous fîmes la halte du matin à Ech-Chekâla (الشكالة), sur deux collines, d'où nous voyions 'Arâm (عرام). Nous y trouvâmes des norias d'eau douce, dont on arrose

[1] Ceci est sans doute une erreur du copiste, qui aura mis Cherk'ïa au lieu de R'arbïa que le bon sens exige.

[2] 'As'four, nom qu'on donne à tous les petits oiseaux. Comme on n'écrit pas ordinairement les voyelles, on indique parfois la prononciation d'un mot en le comparant à un autre d'un usage plus vulgaire. C'est ce que fait ici Moula-Ah'med.

un petit nombre d'arbres et de palmiers qui sont de ce côté. J'y rencontrai Sid-Moh'ammed-es'-S'âleh' et quelques autres amis.

Nous nous arrêtâmes un peu et fîmes la prière du d'ohor, puis nous nous remîmes en route, et nous traversâmes K'eç'ar-Arâm (قصر عرام), où il y a un cimetière.

Nous nous arrêtâmes à Mârts (مارث) avant l'ac'er, et nous y couchâmes. La queue de la caravane n'arriva qu'au coucher du soleil. On vola un pèlerin de mes amis, et on ne put rien retrouver de ce qui lui avait été enlevé cette nuit.

Mârts est une petite ville où il y a des jardins fruitiers et des palmiers, auprès d'une fontaine abondante.

Lundi, 29, mardi, 30 djoumâd-et-tani (14 et 15 août).

Nous partîmes le matin, lundi, 29 de djoumâd-et-tani, et nous passâmes par Zerrîk' (زريق), endroit où demeure Sid-Moh'ammed-es'-S'âleh' et sa famille, et où il a un cimetière particulier, les autres habitants étant enterrés à 'Arâm. Son fils m'apporta des pastèques. Autrefois Zerrîk' était sous la dépendance d'El-Miourk'i, lequel voulait gouverner les gens de K'âbes et leur envoyer des ordres; mais je parlerai de ceci à propos de K'âbes.

Nous arrivâmes à K'âbes (قابس) vers l'eulam moins dix deroudj. Et-Tedjâzi a dit dans sa Rah'la : « Il n'y a pas de plus belle ville que K'âbes; ses feuilles sont toujours vertes, son eau est toujours bonne; c'est un paradis. Il n'y a pas de broussailles dans les alentours; le terrain y est uni; et celui qui a dit que c'était le

paradis du monde n'a point menti. C'est un diminutif de Damas ; c'est une ville du S'ah'ra et de la mer. Le S'ah'el est tout près d'elle, et elle est à 3 milles de la Méditerranée. Elle a un château et une rivière que tous les étrangers voient avec admiration. La rivière coule, les chameaux sont sur ses bords ; les gazelles, les chamelles, les laboureurs et les conducteurs de chameaux s'y rencontrent. »

El-Khelîl-ebn-Ah'med a dit : « O paradis, le meilleur des paradis, et dont le prix est inestimable ! Le roucoulement de tes pigeons consolent les affligés. Vous pouvez répondre de la vérité de toutes ces choses ; et si je voulais en ajouter beaucoup d'autres, je le pourrais. Les vaisseaux qui y abordent ressemblent de loin aux autruches agitant leurs ailes dans le désert, et, du côté de la terre, les autruches qui arrivent ressemblent à des vaisseaux voguant à pleines voiles. Y a-t-il, comme elle, une ville qui offre toute espèce de choses ; les poissons de la mer, les animaux de la terre, toutes sortes de récoltes, les fruits, etc. ? »

K'âbes a un beau rempart, d'anciennes constructions et de grands jardins fruitiers ; les rues sont belles et larges. Au delà du fossé, qu'on remplit d'eau lorsque l'on craint l'ennemi (et c'est leur meilleure défense), il y a une muraille. Une rivière arrose les jardins, les champs, et distribue l'abondance de tous côtés ; puis elle entre dans les rues et jusque dans les maisons. Cette rivière tire son origine d'une fontaine qu'on appelle 'Aïn-Kherâra (عين خرارة)[1] « la fontaine murmu-

[1] M. Quatremère (Voyez *Notices des manuscrits*, t. XII, p. 462) a lu :

rante, » dans une montagne qui est entre le Sud et l'Ouest. Les jardins sont en plus grand nombre du côté de la mer, où il y a un endroit que l'on appelle Sâh'at-'Anber-Khâl (ساحة عنبر خال), sur lequel 'Omar-ben-et-Tedjâzi a fait les vers suivants, dont voici la substance :

Tedjâzi a passé une soirée à Sâh'at-'Anber-Khâl, lieu où règne la sécurité; il compare la brise de mer qu'on y ressent à l'odeur de l'ambre; les palmiers lui rappellent les fiancées; ils semblent timides comme elles; l'herbe verte et jaune qui entoure ces arbres est comme le tapis de la mariée. « Le soleil, dans cette soirée, honteux de paraître devant nous, dit-il, se coucha derrière les nuages, de même que la mariée qui dérobe son visage. Les chamelles semblaient de l'or ou des émeraudes, et la rivière, qui coulait autour de nous, était comme une armée qui nous protégeait. La mer nous envisageait de son œil vert, et la terre nous regardait de son œil jaune. Ce lieu serait le paradis, si l'on y pouvait rester et si l'on n'y mourait pas. Dans ces prairies, dans ces jardins, où l'on jouit d'une vue admirable, il ne se rencontre pas d'importuns. Pendant cette soirée, nous conversâmes sur toutes sortes de sujets. Notre intelligence semblait agrandie et éclairée. Nous parlâmes de nos amantes, de notre jeunesse, et nous étions heureux comme celui qui tient à sa portée du vin, des coupes, etc. Nous étions ivres, mais de

عين جرّارة dans le *Maslik* d'El-Bekri, où ces deux mots étaient écrits sans points diacritiques. Nous trouvons, dans Ah'med-el-Mor'erbi, عين خرار écrit distinctement.

cette ivresse qui n'est pas défendue, puisqu'elle n'est point produite par le jus du raisin. Cela dura jusqu'au mor'reb, où nous montâmes sur nos mules pour entrer en ville. Nous partîmes; mais nous laissâmes nos cœurs dans cet endroit charmant. »

Mais, comme toute chose a son mauvais côté, K'âbes est sujet à la peste, dont ses habitants sont toujours malades, et les gens de ce pays prétendent que la cause en est dans la grande quantité de lauriers-roses[1]. En respirant sans cesse l'amertume de cette plante, ils deviennent malades, disent-ils; et c'est pour cela qu'ils ont tous le teint jaune. Il y a encore un autre inconvénient dans cette ville; l'eau y est mauvaise et semble croupie. Cette eau est lourde, sauf l'eau de la fontaine connue sous le nom d'El-'Aïn-el-Âmir (عين الامير), et celle de 'Aïn-es-Selâm (عين السلام), dont les eaux sont toujours bonnes, parce qu'elles ne passent pas entre les lauriers roses.

La première fontaine était sous la dépendance de l'émir, connu sous le nom de Ben-es'-S'r'ir, et la deuxième, dans les anciens actes, porte le nom d'Aïn-es-Senâm[2]. On a fait sur elle les vers suivants:

[1] Quelques personnes ont attribué l'extrême insalubrité du canton où on avait établi le camp de l'H'arrâch à la même cause.

La quantité d'arbustes de ce genre qui se trouvent aux environs est inimaginable. On sait quel caractère de malignité avaient les fièvres contractées dans cet endroit.

[2] عين الصنام, 'Aïn-es-Senâm, par corruption d'Es-Selâm. Voyez le paragraphe précédent.

Salut précieux à la fontaine du salut, car son eau est douce et bonne. Les lieux qu'elle arrose sont toujours verts. Ceux qui viennent y boire ne sont jamais malades. Son eau est fraîche comme de la neige, plus douce que le miel, et quand la chaleur me chasse de ma maison, je vais me coucher auprès de cette fontaine.

Les gens de K'âbes racontaient cette anecdote, à ce que rapporte El-Bekri, qui le leur a entendu dire : « Autrefois il n'y avait pas de peste dans la ville ; mais les habitants firent un fossé dans un endroit où ils croyaient qu'ils trouveraient de l'argent caché. Quand on sortit la terre de ce trou, la peste, dont ils attribuent l'invasion à cette excavation, commença à se faire sentir. »

K'âbes a été chanté par Abou-el-Mout'arref-ben-'Omîra, qui en a fait la description, lorsqu'il y fut k'âd'i au commencement du règne du khalife El-Mostans'er dans la ville de R'out'îr :

Il y a des oliviers, des figuiers à figues vertes, d'excellents palmiers qui donnent des fruits à petits noyaux, lesquels s'élèvent comme une fiancée ou un prince sur son trône. Les rues sont larges, et on y circule facilement. C'est un lieu où on trouve toujours de l'ombre, et où il n'y a point de méchants. C'est en vérité un paradis, mais qui laisse un vampire dans le cœur lorsqu'il faut le quitter.

En somme, tout est extraordinaire dans cette ville. Il y a là un compagnon de Mahomet enterré, et personne ne sait où.

El-Bekri, dans un autre traité, dit :

Cette ville est en proie à la peste et aux scorpions. L'air y est mauvais : à quoi bon dès lors les dattes, les raisins et autres fruits qu'on y trouve. Il n'y demeure que ceux qui n'ont pas trouvé de gîte ailleurs, et son eau n'est bue que par ceux qui meurent de soif. Il y a toujours deux marches élevées à leurs chambres, pénibles à monter, comme pour vexer celui qui est pressé de voir un ami ou de visiter une connaissance. L'étranger qui vient à K'âbes ne s'y attache pas, car il n'a rien de bon à y espérer. Enfin on y trouve l'assemblage de ce qui est nuisible et désagréable, etc.

Abou-el-Mout'arref assure avoir entendu dire que Abou-el-Bâba-el-Ans'âri, compagnon du prophète, est enterré à K'âbes, et que les habitants connaissent le lieu de sa sépulture.

Il y a aussi à K'âbes une mesdjid, qu'on appelle de son nom Abou-el-Bâba. Je n'ai cependant trouvé chez aucun historien que cet Abou-el-Bâba fût venu dans l'Afrik'ïa; c'est probablement à cause de l'incertitude de l'existence de sa sépulture en ce lieu, qu'on ne l'a pas mentionné.

Abou-el-Bâba s'appelle Bechir-ben-'Abd-el-Moundir. Ce personnage est mort sous le khalifat d'Ali. Il était venu en Afrik'ïa par pénitence, pour se punir de n'avoir pas obéi à un ordre du prophète.

Il y avait à K'âbes un endroit appelé El-Menâra « le phare, » où se trouvait un feu très-élevé, qu'on apercevait tout d'abord de très-loin et avant de voir la ville. Il est tombé maintenant, et il n'en reste plus de traces. El-Bekri rapporte ceci à propos des chameliers. Quand

ceux-ci venaient d'Égypte vers l'Afrik'ïa, ils avaient coutume de dire : « Il n'y a pas de sommeil, il n'y a pas de repos, jusqu'à ce que nous apercevions K'âbes et son phare. »

Dans l'intérieur de la ville, on voit une grande mesdjid dont le minaret, très-élevé, est un peu penché et hors d'aplomb, mais la construction en est si bonne que, malgré ce défaut, on ne craint pas qu'il tombe. Auprès de cette djâma' est la k'as'ba de K'âbes. Il n'y en avait pas de plus solide, de plus grande dans toute l'Afrik'ïa. On y trouve un édifice, connu sous le nom d'El-'Aroucеïn, dont la solidité et la beauté étaient sans pareilles. Mais, à l'époque où nous y passâmes, ces deux monuments étaient ruinés. El-'Arouceïn a été bâti par celui qui a construit la djâma' El-Helâlin « les deux lunes. » C'était un êmir de K'âbes. Les gens de K'âbes disent que c'est Rachîd-ben-Medâta'-ben-Djâmïa', un des êmirs de leur ville. En examinant une des portes du k'eç'ar, j'ai vu ceci écrit sur la pierre :

Celui qui a fait cette porte est le prince illustre Râfia'-ben-Èmir-el-Amrâ « êmir des êmirs » Beker-ben-Kâmil-ben-Djâmïa', en redjeb 500.

Si ce que les gens de K'âbes m'ont dit sur Rachîd, à qui ils attribuent la construction d'El-'Arouceïn et de la k'as'ba, est vrai, alors le prince dont il est parlé dans l'inscription a bâti seulement la porte.

Je tiens de quelques-uns de leurs t'o'lba qu'il est dit dans l'histoire que ce sont les S'enhâdja qui ont

commencé ce monument et qui l'ont continué jusqu'au tiers. Ensuite les Benou-Djâmïa'-el-Helâlîoun le terminèrent. Tous ces édifices, dont je viens de parler d'après les récits des gens de K'âbes, le temps les a détruits; il n'en reste pas de traces, et le souvenir même en est presque effacé.

Où sont les 'Arouçân? Il n'en reste ni vestige ni mémoire. Où sont les princes qui y promenaient leur grandeur; où est le conseil qui s'y tenait jadis; où est le minaret penché, etc.? Le temps a fait justice de tout cela; tout passe, excepté Dieu.

Je visitai la k'oubba d'Abou-el-Bâba, et y trouvai mes compagnons. Nous apprîmes que la caravane était alors près de se mettre en route. Je fis mes offrandes à la chapelle du saint.

Je rencontrai dans ce lieu quelques amis, avec lesquels je m'arrêtai un peu. Chacun donna pour la chapelle. J'allai ensuite me reposer jusqu'au d'ohor, où nous fîmes la prière dans la mesdjid qui est auprès de la k'oubba, lieu où, dit-on, est enterré Abou-el-Bâba. Oulâd-Sid-'Ali-en-Nouri m'envoya deux plats de kouskouçou et un couffin de raisin. Mes compagnons de pèlerinage partagèrent avec moi. Je trouvai là mon ami Sid-'Ali-el-Ferdjâni avec sa compagnie, après la prière de l'ac'er. La caravane n'étant arrivée qu'à la nuit, nous couchâmes en cet endroit. Nous tâchâmes de voir la lune [1]; mais elle ne parut pas. Nous restâmes là un jour pour louer ou acheter des chameaux, parce

[1] Pour fixer le commencement du mois de redjeb.

que les chameliers que nous avions pris au Kaire ne nous accompagnèrent que jusque-là, et voulurent s'en retourner avec la caravane de Tunis. Je fus hébergé par Sid-'Ali-el-Ferdjâni, qui me fit donner un plat de kouskouçou. Les enfants de Sid-'Ali-en-Nouri m'en donnèrent deux, que les t'o'lba mangèrent.

Mercredi, 1er redjeb (16 août).

Nous partîmes le mercredi, 1er redjeb (16 août). Je fus accompagné par les fils de mon ami Sid-'Ali-en-Nouri jusqu'à une plaine cultivée, où il y avait beaucoup de champs ensemencés. Là je pris congé d'eux. Dans l'année 1110, quand je revenais de mon précédent pèlerinage, Sid-'Ali était encore vivant. Il est mort depuis cette époque. Un de ses amis a composé une k'acida en l'honneur du prophète.

Je fus accompagné jusqu'à El-H'âmma-Mat'mât'a (الحامة مطماطة)[1] par Sid-el-H'âdj-Ah'med, Sid-'Ali-er-R'erâb, gendre du cheikh 'Ali-en-Nouri, et Sid-'Ali-ben-Selâma-el-Mahdi, originaire de Mahdïa, par Sid-'Abd-el-Kerîm-el-K'oçant'ini, et, en outre, par des t'o'lba. Ce Sid-'Ali-en-Nouri était un homme saint, un savant, et dont les actions étaient en harmonie avec la science. C'était un ami de mon père. Il l'avait rencontré au Kaire en 1076. Je lui avais été recommandé, ainsi que mon frère Moh'ammed, par notre père.

Nous fîmes la prière de l'eucha à El-H'âmma, où je

[1] Ainsi surnommé à cause de la montagne de Mat'mât'a, et pour le distinguer d'un autre H'âmma, qui est auprès de Touzer.

trouvai mon ami Abou-Moh'ammed-Sid-'Abd-Allah-ben-Ah'med-el-Mokhzoumi-el-Medjdoub. A cause de ceci, je prolongeai un peu mon séjour. Je partis au d'ohor, par une grande chaleur qui brûlait la figure; je marchai un peu jusqu'à une station (منزلة), où j'attendis la caravane. J'y trouvai des gens de ce pays, avec lesquels je mangeai et me divertis. La caravane arriva après l'ac'er, et s'arrêta hors de la ville d'El-H'âmma, auprès de norias qui donnaient une eau fraîche comparativement avec l'eau d'El-H'âmma, où il n'y a pas de noria et où l'on creuse des puits dans les endroits qui ne sont pas sebkha. Mais l'eau d'El-H'âmma est douce et celle de la station « menzila » est saumâtre. A El-H'âmma, on fait rafraîchir l'eau après l'avoir puisée, puis on la boit. Je m'arrêtai chez l'ami dont j'ai parlé, et j'attendis que la chaleur fût un peu passée. La caravane reçut l'hospitalité. On lui apporta cinquante et un plats de kouskouçou à la viande, deux peaux remplies de beurre, une charge de chameau en orge. On m'apporta des dattes fraîches. Après la prière de l'eucha, je pris congé de Sid-'Abd-er-Rah'mân-ben-'Abd-Allah, des Oulâd-'Abd-en-Nebi-el-As'fer (اولاد عبد النبى الاصفر). Je pris aussi congé de Sid-'Abd-el-Kerîm-el-H'amrouni-Oulid-Sid-Moh'ammed-es'-S'âlah' et de Sid-'Abd-el-T'âhar, gendre de Sid-Ah'med-ben-Djâber.

Cet endroit s'appelle El-H'âmma-Mat'mât'a (الحامة مطماطة), pour le distinguer d'El-H'âmma-Touzer (الحامة توزر), connu sous le nom d'El-H'âmma-el-Hâlil (الحامة الهاليل). On les désigne ainsi parce que l'eau y est

chaude, et qu'en arabe littéral H'âmma se dit pour une source thermale. On lit dans les h'adits :

مثل العالم مثل الحامة

Les savants sont comme les eaux thermales.

El-Heraoui a dit, dans son livre appelé *R'arib :*

El-H'âmma, source chaude, où les malades guérissent.

Abou 'Obeïd a écrit, dans son livre *El-Amtsâl :*

Pourquoi un homme savant est-il comme une source chaude? Parce que, de même qu'elle, il attire une foule de gens de près comme de loin, qui viennent y chercher la guérison.

'Obeïd n'ajoute rien à ceci, car c'est un h'adits.

Abou-'Abd-Allah-Moh'ammed-ben-'Ali-el-Mes'ri, dans son *S'elah'-el-Asmot',* dit avoir appris d'un homme d'El-H'âmma, dont la famille était ancienne dans ce pays, que la peste y était fort rare.

Il y a, à El-H'âmma, un rempart élevé. J'y observai des endroits démolis, et comme je le faisais remarquer aux habitants, ceux-ci m'ont répondu que leurs véritables remparts étaient leurs épées. Les constructions qui se trouvent dans la ville sont élevées, et les gens de la ville les vantent beaucoup; et le poëte a dit :

Avez-vous vu dans la k'as'ba l'endroit où résidait l'êmir, et les restes qui en indiquent la magnificence? Mais maintenant presque tout cela est en ruine.

Cette k'as'ba est traversée par un aqueduc très-solide,

sur lequel est bâtie une pièce d'une belle construction, qui ressemble à un bain.

Jeudi, 12 redjeb (17 août).

Nous partîmes d'El-H'âmma le jeudi, 12 de redjeb (17 août), le premier jour du printemps[1], selon le calcul des cultivateurs, et nous trouvâmes Sid-'Abd-Allah-el-Medjdoub sur une jument, avec ses amis venus pour nous accompagner. Et comme je me reposais sur le penchant de la montagne qui domine El-H'âmma, en attendant la caravane qui avait pris à droite, on m'apporta un couffin de dattes, que je partageai avec les chérifs, les t'o'lba et les pèlerins qui se trouvèrent présents, gardant le reste pour ma famille, à qui le présent avait été fait.

Sid-'Abd-Allah-el-Medjdoub était un homme saint, un homme de bien. Il tirait son origine de K'aïrouân et était venu habiter El-H'âmma, dont il devint citoyen. Sa présence avait eu une heureuse influence sur les gens du pays, qui, avant son arrivée, maltraitaient les pèlerins et les volaient. Sid-'Abd-Allah était sujet au djeddeb et à l'oudjed[1]. Il restait trois, cinq et jusqu'à sept jours comme endormi, sans connaissance

[1] Il y a sans doute ici une erreur du copiste. C'est *automne* qu'il faut lire, ainsi qu'on le trouve plus loin, à la page 263 du manuscrit.

[2] El-oudjed est l'etat d'extase dans lequel l'amour de Dieu, poussé dans ses dernieres limites, amène un homme; el-djeddeb, c'est la danse, les gestes, enfin les actes materiels par lesquels cet état se manifeste, parce que, dit Moula-Ah'med, on croit que c'est une espèce de catalepsie.

aucune, sans mouvement, comme un morceau de bois; alors il ne mangeait ni ne buvait; il ne priait pas, il ne remuait pas, il pouvait rester un mois ou quarante jours dans cet état sans dormir; alors il demeurait seul, sans aucun rapport avec qui que ce fût. Il avait l'habitude de ne jamais prendre de nourriture de personne, et, quand il allait chez ses amis, on lui apportait ses repas de sa maison. Il persista dans cet état jusque vers 1016; je ne sais s'il s'y trouve encore maintenant. Il ne mangeait alors que juste ce qui était indispensable pour vivre.

Le neveu de Sid-Medjdoub nous envoya deux hommes pour nous montrer le chemin de Mâkès (ماكس), où il m'accompagna et prit congé de moi. Je ne voulus pas qu'il allât plus loin, dans la crainte que l'extrême chaleur qu'il faisait ne le fatiguât. Il me quitta donc, mais bien malgré lui. On se remit en marche, emportant de l'eau d'El-H'azâmi (الحزامى), provision pour le bivac, où nous savions qu'il y avait peu d'eau. Cette eau qu'ils emportèrent était assez bonne et presque douce. Nous fîmes la prière du d'ohor dans cet endroit; puis nous arrivâmes à celle de l'ac'er à l'Ouad-en-Nokhla (وادى النخلة), où nous trouvâmes de l'eau un peu saumâtre. La caravane n'arriva qu'à la nuit auprès d'une mesdjid, qui est non loin de l'Ouad-en-Nokhla et à côté de Sah'-el-'Arfedj (سح العرفج). Pendant la nuit, un vent violent souffla; il faillit déchirer nos tentes, et enleva les habits de dessus le corps des gens.

Parmi les choses à remarquer dans le pays de Nif-

zâoua (نفزاوة), il faut mettre en première ligne la force du vent, qui surpasse tout ce qu'on peut éprouver ailleurs. Ici, ce n'est pas (comme dans les autres pays) seulement en hiver que le vent souffle, c'est en toute saison.

Et-Tedjâni a dit à ce sujet :

Les gens de Nifzâoua expliquent ce fait en disant qu'il y avait autrefois un talisman enterré dans leur ville. Quelqu'un l'ayant tiré de terre, l'ouvrit, et de l'excavation sortit le vent qui les tourmente actuellement.

Le même auteur ajoute :

Les gens de Nifzâoua croient que, lorsqu'ils sont menacés d'une attaque, le vent redouble de force ; ils regardent cet avertissement comme un signe de la protection du ciel ; alors, disent-ils, le vent emporte les bagages de l'ennemi.

Il y a, dans cet endroit, une fontaine connue sous le nom d'Aïn-T'ora (عين طرة). En sortant de terre, elle forme comme un étang d'un aspect agréable, qui réjouit l'âme. Les animaux qui y vont boire, s'ils s'avancent au delà d'un certain endroit connu, tombent dans un abîme sans fond. Les gens de Nifzâoua prétendent que cette fontaine doit tous les ans engloutir un homme. La victime est toujours un étranger à la ville. C'est de cette fontaine que les teinturiers de Nifzâoua prennent leur eau, qui donne beaucoup d'éclat et de solidité aux couleurs. 'Aïn-T'ora est sur la frontière du canton de Nifzâoua, entre ce canton et Morra-el-Bicher (مرة البشر). Cette fontaine est entourée de palmiers qui produisent

d'excellentes dattes, supérieures à celles de tous les autres pays; auprès de là, on voit les ruines de l'ancienne k'as'ba, maintenant détruite jusqu'au niveau du sol.

Il y a hors de la ville une espèce de palmiers qui diffèrent de ceux qu'on observe auprès de la fontaine; on les appelle *fira'oun*. Ce nom fait croire aux gens de la ville que ces arbres ont été plantés par Pharaon. Ces palmiers n'appartiennent à personne, et sont à la disposition de tous les passants ou étrangers. Il y a encore à Nifzâoua une sebkha dont je parlerai.

Vendredi, 3 redjeb (18 août).

Nous partîmes de Nifzâoua par un temps couvert et un vent froid de médiocre force. Nous fîmes la halte du matin pour nous reposer un peu à Er-Rah'ila (الرحيلة). Ceux qui le voulurent y déjeunèrent. Nous passâmes par En-Nebch, et les pèlerins burent de l'eau de cette rivière. Nous arrivâmes à l'Ouest de Nebch-ed-Dîb (النبش الديب) vers le zaouâl, et nous y fîmes la prière du d'ohor. Dans l'Ouad qui est devant Nebch-ed-Dîb, on trouve du verre noir. Nous descendîmes à l'ac'er à Mâkès (ماكس), qui est le K'eç'ar-er-Roumân (قصر الرمان). Nous y couchâmes, et nous y trouvâmes nos compagnons, qui avaient des dattes et des grenades. Mon ami Oulid-el-Tsoumi apporta des plats de kouskouçou. Le reste de la caravane n'arriva qu'à l'eucha.

Samedi, 4 redjeb (19 août).

Nous partîmes de là, après avoir congédié les deux guides qui nous avaient amenés d'El-H'âmma; nous prîmes avec nous Abou-el-K'âcem-ebn-'Amâra, pour qu'il nous conduisît; nous fîmes la halte du matin à El-H'alfîâïa (الحلفياية), et le gaïla devant la zaouïa d'Abou-'Abd-Allah (زاوية ابي عبد الله); puis nous fîmes la prière du d'ohor, après quoi nous descendîmes auprès de la sebkha qu'on appelle Et-Tâkerma (سبخة التاكرمة). La caravane tourna les palmiers de la zaouïa Er-Rebâbcha (زاوية الربابشة), et nous rencontrâmes les marabouts de la zaouïa Er-Remel (زاوية الرمل), et de la zaouïa El-Menchïa (زاوية المنشية), Oulâd-Sid-'Amar, Sid-H'âmid et leurs frères. Nous louâmes un homme pour nous conduire sur la sebkha El-Kebira-el-Hâïla-el-Ketsîra (سبخة الكبيرة الهايلة الكثيرة), « la grande, la forte, l'abondante, » moyennant vingt nâs'ri[1], monnaie de Tunis. Ces nâs'ri ont cours dans tout le royaume de Tunis, depuis le Djerid, de K'âbes à Touzer, et ils passent à raison de (seize?) au rïal.

Dimanche, 5 redjeb (20 août).

Nous partîmes, quittant le pays de Nifzâoua, pour entrer dans celui de Touzer.

[1] Nâs'ri, la seizième partie du rïal, ou piastre de Tunis. Cette monnaie vaut à peu près 8 centimes 1/2.

PARTICULARITÉ.

Nifzâoua a pris son nom d'une tribu qui y demeurait jadis, les Benou-Nifzâ des El-Akbar-ben-Ber-ben-K'îs-ben-Eliâs-ben-Mod'er-ebn-Nazâr.

Ech-Cherif a dit dans son livre : « Djâlout (Goliath), que David a tué, était Oulid-Nifzâ. Il s'appelait D'aris, et était des Ben-el-As'r'ar-ben-Nifzâ. Des Benou-Nifzâ sont sortis tous les Zenâta ; ils ont une origine arabe, mais ils sont devenus Berbères par leurs mélanges avec ces peuples, qui étaient en relation continuelle avec eux.

On peut, sur le premier *noun* de ce nom, placer ou un *fath'a* ou un *kesra,* et prononcer Nafzâoua ou Nifzâoua.

Nous entrâmes dans la sebkha, où des chameaux ont été noyés dans la boue, ainsi que des hommes. Le guide précédait la caravane, et nous marchions doucement, avec les plus grandes précautions, sur une ligne donnée, étroite, où les chameaux ne passaient qu'un à un. Nous trouvâmes le chemin bordé par des broussailles et des palmiers à droite et à gauche, et ne laissant qu'un étroit passage, et celui qui se hasarde à droite ou à gauche est aussitôt submergé dans la boue. Celui qui ne connaît pas cet endroit ne peut s'en tirer.

El-Bekri a dit dans son Maçâlek [1] :

Les caravanes ou les armées s'y enfoncent quand elles

[1] Ce passage, cité comme extrait du *Maçâlek* d'El-Bekri, s'il se

ignorent le vrai chemin. Sitôt que quelqu'un a disparu, l'endroit où il a été submergé est aussi uni qu'avant, et il ne reste pas la moindre trace. C'est bien autre chose en hiver.

Et-Tedjâni a écrit dans sa Rah'la :

J'ai appris ceci d'un homme qui le tenait de Moh'ammed-ben-Ibrâhim-ben-Djâmïa'-el-Merdâci.

Notre caravane de mille chameaux traversait cette sebkha. Un chameau s'étant un peu écarté du chemin, les autres le suivirent, et tous disparurent dans la boue, sans laisser ni traces ni trous après eux. Il est extraordinaire que les gens qui s'occupent d'histoire ne parlent pas de cette sebkha, qui est une chose si étrange. Elle est immense par son étendue et forme une vaste plaine, dont aucune inégalité n'interrompt la surface ; elle est d'une blancheur éclatante, comme une feuille d'argent laminé. Cette blancheur, pareille à l'écume qui sort de la bouche des chameaux, est telle que les yeux ne peuvent la fixer sans en être éblouis.

Nous y arrivâmes le matin, et la caravane y marchait encore. . . . . . . On y fit la prière sur un sol qui paraissait un tapis de camphre ou une terrasse d'albâtre. Le terrain est si peu solide, qu'un endroit d'environ cent coudées près du continent, et sur lequel on avait été et venu beaucoup, s'y enfonça tout à coup, et engloutit les hommes et les animaux qui s'y trouvaient. Les chameaux se mirent à beugler, puis il ne resta plus d'autres traces d'eux que leur

trouve dans le texte du manuscrit dont M. Quatremère a donné la notice (tom. XII des Notices des manuscrits), viendra à l'appui des assertions de ce savant orientaliste.

fiente, qui monta à la surface. Cet accident ruina ceux qui avaient leurs effets ou leurs marchandises sur ces bêtes de somme. Ceci arriva vers l'heure du d'ohor. J'ai vu alors un homme qui, avec une longue lance, sondait l'endroit où tout avait disparu, et il enfonça sa lance jusqu'à la main sans trouver le fond.

Quelques arbres que le vent avait déracinés dans les endroits solides, amenés par les raffales vers ce lieu, ont disparu en ma présence. Nous avons vu des os d'hommes dans ce terrain, et, à côté d'un arbre, nous avons trouvé une femme avec son enfant qu'elle serrait dans ses bras, et tous deux étaient morts. On disait qu'ayant eu une querelle avec son mari à Nifzâoua, elle avait juré d'aller coucher cette nuit à Touzer. Elle se querella encore avec lui à Touzer, et elle jura qu'elle irait coucher à Nifzâoua. Elle sortit aussitôt avec sa fille, et mourut dans la sebkha. Chose extraordinaire, on ne peut, sur cette sebkha, boire de l'eau douce, car l'air est tellement imprégné de parties salines, que celle qu'on y apporte d'ailleurs paraît salée quand on la boit. El-Abou-Ibrâhim-ben-H'acina a fait là-dessus, et sur ce qui lui est arrivé au passage, une agréable pièce de vers.

Nous traversâmes Et-Tekâmert (التكامرت), et nous marchâmes toute la matinée jusqu'au zaouâl. Je vais dire tout ce que j'ai vu de mauvais dans cette sebkha, les inquiétudes, les appréhensions que j'y ai éprouvées. Le cœur se serre en entendant ces choses. La nuit n'a pas d'étoiles en cet endroit; elles se cachent derrière les montagnes. Le vent y souffle à rendre sourd, et souffle à la fois et de droite et de gauche,

au point de vous faire sortir de votre chemin; il vous jette le sable à la figure; on n'y peut ouvrir les yeux qu'en prenant de grandes précautions. Je m'efforçai de penser pour bannir le sommeil, et par là éviter d'être englouti ou de perdre le chemin. A mesure que nous avancions, tous ces inconvénients augmentaient. Cependant, vers le d'ohor, nous aperçûmes les broussailles du terrain solide, et Touzer commença à poindre au loin. Alors les gens de la caravane se félicitèrent les uns les autres, et dès que nous vîmes la sebkha en arrière, nous commençâmes à respirer.

Nous marchâmes dans cette sebkha jusqu'au milieu du jour et à l'heure du k'iloula; nous mîmes pied à terre dans un endroit où nous fîmes la prière du d'ohor et celle de l'ac'er. Je me promenai dans toutes les directions, et le terrain me parut solide. Je ne pus trouver ces gouffres qui engloutissent les voyageurs; sans doute le terrain mouvant dont on parle est d'un autre côté. La caravane étant arrivée, nous nous remîmes en marche et allâmes descendre à Sedâd (سداد), près de la zaouïa d'Abou-Helâl (زاوية أبي هلال), où nous nous établîmes avant le soir. La caravane n'y vint qu'au coucher du soleil. Les gens du lieu commercèrent avec la caravane, et lui vendirent des dattes, du zahar-el-h'elou. On coucha dans cet endroit.

C'est là le pays de Dak'ïous (بلد دقيوس), le plus considérable de cette contrée. Il y a une grande ville, et sur la montagne qui est au-dessus de cette ville une caverne, qu'on appelle la caverne des gens du rocher.

C'est peut-être parce que ce pays s'appelle Belâd-Dak'ïous que les habitants ont eu l'idée de nommer ainsi la caverne qui est au-dessus d'eux, et, sans plus de réflexion, ils ont ensuite répandu cette croyance parmi les pèlerins et les voyageurs.

L'imâm Abou-Sâlem-el-'Aïachi dit : « J'ai appris, relativement à cette caverne, par des personnes de ce pays et gens de bien, que les compagnons de la caverne étaient enterrés dans cette grotte. Un autre individu, un certain Ah'med-ben-'Abd-Allah, m'a dit avoir entendu raconter à Sid-Mohammed-ben-Abou-El-K'âcem-El-H'ameni (des gens de H'amena), qu'il avait été avec un autre homme de bien vers l'entrée du rocher; qu'il y avait pénétré et en était sorti changé de couleur, par l'étonnement et la crainte; qu'il y avait vu les sept Dormants et des choses extraordinaires. Le temps manqua à Ah'med-ben-'Abd-Allah pour aller demander en détail à Sid-Moh'ammed-ben-Abou-El-K'âcem ce qu'il avait vu de merveilleux. Je n'ai pas vu, reprend Abou-Sâlem, dans les commentaires du K'oran, que cette localité soit mentionnée. Ceux-ci désignent cependant une grande quantité d'endroits : la Syrie, l'Irâk', l'Andalousie, le Maroc.

Lundi, 6 redjeb (21 août).

Nous partîmes de là, et arrivâmes à Touzer-Ouzân-Djouhar (توزر وزان جوهر) le matin du lundi 6 de redjeb, et le cinquième jour de l'automne, selon le calcul des cultivateurs, et le 21 août. La caravane acheta beaucoup

de raisins, des dattes fraîches, du zahar, des pêches et des grenades. Nous trouvâmes les grands de la ville partis pour Tunis, où ils vont tous les ans rendre hommage au bey. Nous séjournâmes à Touzer le mardi.

Touzer est la capitale du pays appelé Belâd-el-Djerîdîa (بلاد الجريدية), et il n'y a pas d'endroit plus boisé dans le Djerid, ni qui soit mieux arrosé. L'eau de ses fontaines jaillit du sable, et, en se réunissant, forme une rivière très-large hors de la ville, rivière qui se subdivise ensuite en plusieurs bras, qui procurent de tous côtés une irrigation abondante, étant partagée entre tous les terrains cultivés dans la proportion de son étendue. Des grands, hommes de bien, ont la fonction de présider à ce partage, qui se divise en heures du jour et de la nuit, d'après un calcul déterminé par l'usage. Sur ce cours d'eau, il y a beaucoup de moulins édifiés. Ce sont les paroles d'Et-Tedjâni, lequel ajoute : « Et parmi les choses extraordinaires il y a ceci : Quand la rivière s'enfle, soit par la crue des fontaines d'où elle sort, soit par la pluie qui tombe, l'eau arrive à l'endroit où elle se divise, se rend dans les réservoirs des particuliers, le partage se faisant de lui-même. J'ai vu la chose de mes yeux. »

La majeure partie des habitants demeure dans les jardins, peut-être parce que les constructions y sont beaucoup meilleures que celles de la ville. Dans la ville il y a deux mosquées (djâma'), un bain. Le point de vue (منفرج)[1] se trouve à Bâb-el-Menchar, porte où

[1] On dit à Alger *Mod'reb-el-Ferdja*.

l'on étend le linge : elle offre une des plus belles vues qu'on puisse imaginer, parce que c'est là que les sources se réunissent pour former la rivière, qui se divise presque aussitôt, comme on l'a dit. Là sont les teinturiers, occupés à étendre les étoffes qu'ils ont teintes de toutes couleurs, étoffes précieuses, dont ils couvrent tout le terrain; ce qui produit à l'œil l'effet de prairies émaillées de toutes espèces de fleurs épanouies. On y entend le murmure de l'eau. Il n'y a pas de plus bel endroit à Touzer. Il est en dehors des jardins, lesquels touchent aux remparts de la ville. Cette jolie ville s'embellit encore par l'entourage de ses charmants jardins. Un de ses habitants, un poëte, a fait une longue pièce de vers où il a décrit et énuméré ce que Touzer a de bien et de digne d'éloge.

Il vante les oiseaux qui chantent sur les arbres, les roses et les orangers, les palmiers, etc.

Les gens de Touzer sont un reste des chrétiens qui étaient autrefois en Afrik'ïa, avant que les musulmans en fissent la conquête; la plupart des habitants du Djerid ont cette même origine, parce que, lorsque les Arabes s'emparèrent du pays, les vaincus se firent musulmans pour sauver leurs familles et leurs biens. Il y a aussi parmi eux des tribus arabes qui s'y sont établies avant la conquête. On y trouve encore des Berbères qui s'y étaient fixés il y a fort longtemps, lors de l'émigration de leurs ancêtres, sortis du pays qui est connu sous le nom de pays des Philistins, et aussi d'autres endroits de la Syrie. Ces Berbères avaient pour

roi Djâllout, dont il est question dans le K'oran. David ayant tué ce prince, les Berbères se dispersèrent dans toutes les contrées, et la majeure partie vint en Afrik'ïa ou dans le Mor'reb. L'Afrik'ïa était alors au pouvoir des Grecs, que les Berbères chassèrent dans les îles de la mer, Kas'k'ilïa et autres. Les Grecs revinrent une autre fois en Afrik'ïa avec sauf-conduit, et firent la paix avec les Berbères, lesquels choisirent d'habiter les montagnes, les déserts (الرمال), et les environs des villes. Les Grecs se fortifièrent dans les villes et dans les endroits habités, jusqu'à ce que vint l'islâm, qui s'empara du pays. Alors les Grecs s'en allèrent, sauf ceux qui se firent musulmans et ceux qui payèrent le djezïa comme les gens du Djerid. Ceux-ci ont une chose singulière : ils vendent leurs excréments, et on les vilipende à ce sujet, comme on vilipende les gens de K'âbes. On les blâme encore, parce qu'ils mangent des chiens. Ceux qui sont ouvertement adonnés à cette dernière pratique sont les tribus des Arabes Benou-Açad (بنو اسد) et les Fok'h'açan (بفعسن). Je n'ai pas vu ces derniers, j'en ai seulement entendu parler; mais de temps immémorial on leur adresse ce reproche. A ce sujet, El-Ferozdok' a dit :

Si un Açadi a faim pendant un jour dans la ville, et qu'il ait un chien gras, il le mange nécessairement.

Et Meçâouar-ben-Hind a dit :

Quand une femme des Açad enfante un garçon, on lui

dit : « Pourquoi as-tu enfanté un garçon ? » et c'est pour se dispenser de lui offrir le plat de couches (El-Khers').

Le même a dit encore :

Les Benou-Açad, quand leurs femmes accouchent, ainsi que les Fok'h'açan, disent : « Ce sera l'année aux chiens. »

H'açân-ben-Tsâbet se moque de leur goût pour la chair des chiens et même pour celle des gens ; et il dit en résumé :

Ceux de cette tribu qui passent pour poltrons, quand un voisin meurt, ils le mangent s'ils peuvent ; et, pour eux, la chair de mouton, celle de chien et celle d'homme, c'est tout un.

Je ne crois pas qu'il me soit tombé dans les mains aucun ouvrage où il soit question des anciens édifices qu'on voit à Touzer, édifices qui remontent à une haute antiquité ; mais on prétend qu'ils ont été construits vers l'époque du déluge, du temps de Noë. La ville a été conquise, puis reçue à composition pour les Arabes, par H'ac'en-ben-el-Neu'mân, en 79 de l'hégire, à son retour de la conquête de Bark'a, par les ordres d'Abd-el-Mâlek.

J'ai vu, dans une histoire de l'imâm El-H'âfid'-Abou-T'âhar-es-Sefli, sur la conquête de Touzer :

« On dit que Sid-'Ok'ba-ben-Nâfia'-el-K'orichi avait conquis Touzer ; mais ce n'est pas certain : l'époque de l'avénement d'Ok'ba au gouvernement de l'Afrique est 46 de l'hégire. »

Si ce récit d'Abou-T'âhar est vrai, la conquête de Touzer a été faite du temps de Mâ'ouïa-Abou-Sefiân. Quant au premier récit, s'il est vrai, ce serait, comme je l'ai dit, du temps d'Abd-el-Mâlek. Peut-être concilierait-on ces deux versions contraires, en admettant qu'après la conquête d'Ok'ba les anciens maîtres du pays en avaient repris possession, et qu'alors une deuxième conquête eut lieu du temps de H'acen-ben-Neu'mân. Quoi qu'il en soit, en voyant encore de nos jours les anciennes églises chrétiennes qui tombent en ruines, et qu'on n'a pas employées à d'autres usages, on devine, sans que les historiens le disent formellement, que les musulmans prirent possession de ce pays par capitulation.

Quant à l'orthographe du mot *Kenîçat* (pluriel *Kanäïs*), il me semble qu'il faut l'écrire avec un *fath'a* sur le *ta* final et dire *Kenîçat;* d'autres y mettent un *d'omma*, et prononcent *Keniçatou:* mais ceci n'est pas fondé, parce qu'il est de principe, dans notre grammaire, en ce qui concerne les mots étrangers, de les écrire comme nous les entendons prononcer, sans rien ajouter ni retrancher à ce que les anciens Arabes nous ont transmis à ce sujet.

A Touzer, je reçus la visite des principaux t'o'lba de Neft'a, et celle de Sid-D'if-Allah-ech-Cherif-el-Edrîci, qui prit la rose (ouerd-ou-djeker), de Sid-Abou-Bekr-ben-'Abd-er-Rah'mân à la zaouïa El-Mïâd. J'allai, après la prière de l'ac'er, visiter l'ancienne ville et les marabouts qui s'y trouvent, tels que l'imâm Ech-

Chek'rât'si, Ben-Bechbât'a, Ez-Zefzâfi et Abou-el-Fad'el-ebn-en-Nah'ouï, disciple de l'auteur du Mounfaridja[1]. Nous leur demandâmes le chemin de Biskra ou celui de Zorâïb; mais nous ne nous mîmes pas encore en route.

Mercredi, 8 redjeb (23 août).

Nous partîmes le mercredi 8 redjeb (23 août), de bonne heure, comme d'habitude. El-H'adj-el-Ah'midâ me traita chez lui, ainsi qu'une compagnie de pèlerins; il nous fit apporter beaucoup de kouskouçou. Sid-D'if-Allah-ech-Cherif marcha avec nous, ainsi que quelques-uns de ses amis, jusqu'à El-H'âmma (الحامة توزر). Il écrivit cette espèce de talisman, qu'on appelle *sif-en-nouc'er* ou *el-ouacîla*, ou *selsibat-en-nourânïa*. Nous descendîmes dans cet endroit, et nous y restâmes jusqu'à ce que la caravane eût chargé et que la provision d'eau fût faite à une certaine fontaine, dont l'eau est plus douce que nulle autre part dans les environs. Sid-D'if-Allah-ech-Cherif-el-Edrîci et ses neveux prirent congé de nous. Cet homme a le cœur excellent; il avait de l'amitié pour moi. Nous arrivâmes vers l'eulam à un endroit uni, où nous fîmes la prière du d'ohor; puis nous nous remîmes en route, et nous fîmes la prière

[1] Le Mounfaridja est un poëme de Moh'ammed-ben-Ioucef-et-Touziri, sur Dieu, le prophète, etc. Ce poëme, dont tous les vers se terminent par un *djim*, a été commenté par Ioucef-ebn-Moh'ammed-ebn-Ioucef-Abou-el-Fad'el, dit En-Nah'oui. La bibliothèque d'Alger a, sous les n[os] 4 A, 3261, 330 C, le texte et deux commentaires de ce poëme.

de l'ac'er à l'ouest de Radjem (الرجم), qui est sur le chemin auprès de Tamaris, et nous descendîmes près et à l'Est de Chebîka (شبيكة), vers le mor'reb. La caravane n'arriva qu'après le coucher du soleil; on coucha dans ce lieu.

En 1110, lorsque je revenais du pèlerinage, je rencontrai en cet endroit une caravane qui venait de mon pays. L'émir de cette caravane, Sid-el-H'adj-el-H'aceni-el-Fâci, me donna des lettres de mes parents et amis, et mon ami Sid-Moh'ammed-ben-el-H'ocein-el-Liouci m'envoya une lettre dans laquelle était une pièce de vers de sa composition.

Jeudi, 9 redjeb (24 août).

Nous partîmes de ce lieu, et nous marchâmes avec promptitude, afin que la caravane pût arriver jusqu'à l'Ouad-R'as'rân (وادى غصران); car nous craignions que, si elle ne parvenait pas jusque-là, elle fût obligée de passer la nuit sans eau. Nous rencontrâmes le fils de Sid-Nâc'er-el-Ferdjâni, qui faisait route sur Biskra. Il nous montra le chemin et marcha avec nous.

Nous descendîmes à R'as'rân-Ouzân-'Amrân (غصران وزان عمران)[1], entre le mor'reb et l'eucha; le reste de la caravane n'arriva qu'à quatre heures dans la nuit. On bivaqua à côté de l'eau courante. Les pèlerins burent, firent leur provision d'eau et se lavèrent toute la nuit : ils oublièrent alors toutes les mauvaises eaux

[1] Dans la première partie de son voyage, Moula-Ahmed appelle cet endroit R'as'rân-Ka'mrân. Voyez ci-dessus, pag. 227.

dont ils avaient bu en route. Les gens du pays ne s'éveillèrent pas à l'arrivée de la caravane, et il ne se fit pas un seul marché.

Ce pays dépend de Tunis. Nos chameaux étaient fatigués de l'étape; mais, par la grâce de Dieu, l'herbe et l'eau qu'ils trouvèrent en abondance leur rendirent les forces, car il y avait dans ce lieu beaucoup de pâturages et de broussailles.

Vendredi, 10 redjeb (25 août).

Partis vers huit heures du matin, au d'oh'a, nous nous arrêtâmes sur une colline, devant un des bourgs El-H'adjel (الحجل), devant Ferka (بركة); nous descendîmes ensuite à El-Mofd'ïa (المفضية), où nous couchâmes sans autre eau que celle que les chameaux avaient apportée, car il n'y en a qu'en hiver. C'est un endroit uni, bien exposé et où l'on trouve des champs cultivés très-étendus. L'eau de la montagne y coule à l'époque dont on a parlé, et arrose alors la contrée.

Samedi, 11 redjeb (26 août).

Nous arrivâmes à Zeribet-H'âmed (زريبة حامد) à l'ac'er, et nous y fîmes cette prière. La caravane nous rejoignit avant le coucher du soleil. A ce bivac, la maladie de notre frère Ah'med-el-Hand'ifi s'augmenta (que Dieu le protége!). Il donna par testament à la zaouïa En-Nas'rïa le tiers de ce qu'il avait de son bien avec lui dans ce voyage. Il était malade depuis le Kaire. Son mal avait eu des alternatives jusqu'à cet endroit,

où il s'accrut considérablement. La caravane coucha auprès d'un r'adîr[1], qui avait procuré de l'eau douce très-abondante. Les gens du pays avaient creusé ce réservoir pour y conserver l'eau de pluie tombée pendant l'hiver et s'en servir durant l'été, cette eau étant la seule qu'il y ait dans leur pays. C'est donc auprès de ce r'adîr qu'ils ont construit leur bourg. Quand vient le temps des pluies, les torrents des montagnes s'augmentent, coulent et descendent jusque de leur côté. Ils s'en servent pour irriguer leurs champs, et ils en emplissent les réservoirs afin d'arroser leurs terres; car chacun en fait un grand ou un petit qu'il emplit. Quand l'eau cesse de couler durant l'été, ils trouvent alors celle qu'ils ont amassée dans leurs réservoirs : ils s'en servent pour boire, abreuver leurs animaux, et pour tous les autres usages de la vie. Nous les trouvâmes en prières et demandant de l'eau. Que Dieu les exauce! Il me vint, pendant cette nuit, quelqu'un des Oulâd-Sidi-Nâdji, le Sid-El-Hâni-ben-el-H'afiân; il m'apprit des nouvelles de mes chameaux, qui étaient restés chez eux : il y en avait un de mort. Je fis venir ceux qui restaient. Il nous apprit, ce qu'on nous avait déjà dit, que les Oulâd-Sidi-Nadji (اولاد سيدى ناجى) étaient brouillés avec les Oulâd-Tsâbet (اولاد ثابت), qui sont à El-Iâna (الياتة); et que ceux-ci les faisaient espionner dans l'intention de les attaquer à leur avantage. Sid-El-Hâni avait été suivi par des espions

[1] Réservoir creusé pour recevoir les eaux pluviales, comme l'auteur l'explique plus bas.

de ce genre dans son voyage. Que Dieu le délivre de ce danger!

Dimanche, 12 redjeb (27 août).

Quand nous partîmes de là et que nous marchâmes devant la caravane, nous entendîmes en arrière des cris et du bruit; nous demandâmes ce que c'était, et on nous apprit que la troupe des Oulâd-Tsâbet, qui avait suivi les gens des Oulâd-Sidi-Nâdji, comme on l'a dit tout à l'heure, combattaient avec 'Abd-el-H'afid' et sa compagnie. Mais ils ne purent rien faire et furent obligés de se retirer. Que Dieu accorde la victoire aux Oulâd-Sidi-Nâdji! Nous fîmes la halte du matin à Omm-el-Kheïr (ام الخير), où je rencontrai Sid-'Abd-el-H'afid', qui m'apportait une charge de dattes, des pasteques et des poules. Nous fîmes quelques milles, et nous aperçûmes au loin, autant que la vue pouvait s'étendre, un grand nombre de cavaliers au galop qui couvraient le pays. Quand ils furent plus rapprochés, nous reconnûmes Abou-D'ïâf, le chef des Oulâd-S'oula (اولاد صولة)[1], avec une compagnie des grands du pays : ils venaient pour nous donner la bienvenue.

[1] Le cheikh des Oulâd-S'oula payait une contribution annuelle de quatre mille bacita (10,000 francs); mais la soumission de ces tribus était purement nominale, et elles n'avaient pas de relations régulières avec le cheikh El-'Arab, encore moins avec le pacha. Une tradition populaire fait descendre les Oulâd S'oula d'une race d'hommes athlétiques, contre lesquels les Zenâta (représentés comme les pères des Chaouïa d'aujourd'hui) eurent à soutenir des guerres nombreuses. Après des succès partagés, qui rendaient alternativement les deux partis

Ce chef est un homme vertueux, qui aime ce qui est juste, chérit les gens de bien et déteste le mal, ainsi que celui qui le fait. Comme nous savions qu'il aime les pèlerins et les voyageurs du Mor'reb, nous n'eûmes aucune crainte en le voyant arriver. Nous allâmes descendre à Zeribet-el-Ouadi (زريبة الوادى) au d'oh'a, et cela bien malgré nous. On coucha dans cet endroit, où les Arabes de la caravane achetèrent des chameaux. J'en achetai aussi; mais, n'ayant pas lieu d'être content du marché, je les rendis. J'avais cependant besoin de ces animaux; mais à la volonté de Dieu! Je voulus faire ce marché, parce que j'avais appris qu'un chameau qui m'appartenait, et que j'avais laissé chez Sid-el-Hâni était alors malade. Je craignais qu'il ne pût faire le voyage. Je voulais donc entamer un autre marché; mais on m'avertit que l'animal qu'on voulait me proposer avait été volé, ce qui fit que je revins sur ma parole et repris mon argent.

Lundi, 13 redjeb (28 août).

Nous partîmes longtemps après le d'oh'a. La terre était sèche, et on allait de côté et d'autre pour trouver un endroit où il y eût de quoi donner à manger aux chameaux. Il s'en présenta un enfin. Pendant que nous y faisions la prière de l'ac'er, il monta un nuage au ciel, du côté de la montagne, par un vent violent, qui jeta les tentes à bas; puis il tonna, éclaira, et une forte

maîtres et sujets, les ancêtres des Oulâd-S'oula furent enfin vaincus et obligés de se réfugier dans le S'ah'ra.

pluie tomba sur la caravane : les cataractes du ciel paraissaient ouvertes. La force des averses était telle, que nous nous trouvâmes presque inondés, et que les chameaux disparurent. Nous priâmes, nous invoquâmes le prophète, et le mauvais temps finit aux approches du mor'reb. Alors chacun se mit en quête de son bagage. Quelques-uns le retrouvèrent; d'autres n'eurent pas le même bonheur, et ne purent remettre la main sur leur propriété engloutie dans la boue. Ce fut, du reste, le plus petit nombre. Cette pluie fit grand plaisir aux gens du pays, à qui elle annonçait une année productive. Sid-el-Hâni, ses amis et sa société, prirent congé de moi. Nous fîmes la halte de midi à l'Ouad-el-H'alef (وادى الحلف), et nous trouvâmes cette rivière remplie d'eau, ainsi que les citernes et les réservoirs. Nous y fîmes la prière, après quoi nous marchâmes de nouveau. Vers l'ac'er, nous vîmes au ciel, au-dessus de la montagne, une espèce de nuage qui s'agrandit; puis il tonna, éclaira, et il tomba une forte pluie qui, frappant les bêtes de somme au visage, les empêchait de marcher : elles s'arrêtaient et ne bougeaient plus. Cette pluie cessa un peu, et nous fîmes la prière de l'ac'er; puis elle recommença à tomber, amenant le froid avec elle, et cela dura jusqu'aux environs de l'eucha. Nous descendîmes à l'Est de l'Ouâd-el-Mensif (وادى المنصف), et la caravane coucha sur une colline élevée, afin que, si la pluie reprenait, nos bagages ne restassent pas dans la boue, comme cela était déjà arrivé. A ce bivac mourut mon ami Sid-Ah'med-el-

Hand'ifi, pendant la nuit du mardi 14 redjeb (29 août). Que Dieu lui soit miséricordieux! Nous le lavâmes, l'habillâmes, nous priâmes pour lui dans la matinée, et, avant le coucher du soleil, nous l'enterrâmes en face du campement, jetant seulement de la terre sur son corps, parce que nous ne trouvâmes pas de planches, de pierres plates ou rondes, ni de roseaux.

Mardi, 14 redjeb (29 août).

Dans l'endroit où nous fîmes la halte du midi, nous fûmes joints par les Oulâd-S'oula avec les chérifs qu'il y avait alors à Sid-'Ok'ba. Quelques-uns d'entre eux étaient de mes amis, Moh'ammed-ben-Mans'our-el-Mekâdi, En-Nedjâri, et Zouâoui d'origine. Nous fîmes la prière du d'ohor, puis nous nous remîmes en marche, et je rencontrai mon frère en Dieu Sid-Moh'ammed-ben-Mans'our susdit, lequel vint au-devant de nous et me mena à Sid-'Ok'ba, où ils m'attendaient depuis quinze jours. Nous descendîmes à Sid-'Ok'ba à l'ac'er, le mardi, 14 de redjeb (29 août); nous y couchâmes. L'orge y était à meilleur marché qu'à Biskra, et chacun en fit provision tant qu'il voulut. Je trouvai à Sid-'Ok'ba Sid-Abou-el-K'âcem-el-Bechîr-el-Biskri, alors mufti de Biskra, qui venait de s'enfuir de cette ville, en crainte des chefs, et 'Ali-ben-Moh'ammed.......... un des chefs de cette contrée, qui était aussi en fuite. Il me fit cadeau d'un mulet, que je donnai à Moula-el-'Arbi-ben-Ah'med-ben-Ioucef. Que Dieu rende à El-Bechîr ses biens et sa place!

Mercredi, jeudi, vendredi, 15, 16, 17 redjeb
(30 et 31 août, 1er septembre).

De là nous allâmes à Biskra-en-Nokhêl (بسكرة النخيل), où nous arrivâmes environ 10 degrés[1] avant le zaouâl du mercredi, 15 redjeb ou 30 août. La rivière était enflée; nous la traversâmes dans un endroit difficile; mais Dieu nous tira de ce mauvais pas. Nous séjournâmes à Biskra le jeudi et le vendredi, jusqu'à ce que les gens de la caravane eussent acheté ou préparé leurs provisions de bouche.

Samedi, 18 redjeb (2 septembre).

Nous partîmes le samedi, 18 de redjeb, 2 de septembre. Je pris congé de Sid-'Abd-el-H'afid'-ebn-et'-T'aïeb, des Oulâd-Sidi-Nâdji et de ses amis, et des amis de la compagnie de Moh'ammed-ben-Mans'our-el-Mekâdi, lequel continua encore de marcher avec moi. Nous fîmes la halte du d'oh'a près d'un réservoir appelé Sâk'ïa-Oumâch (ساقية اوماش), sur le chemin. Nous fûmes obligés d'arranger cet endroit, qui était difficile, pour que la caravane pût passer; enfin on s'en tira heureusement. Deux chameaux seulement tombèrent dans le réservoir, mais on les retira sains et saufs. Nous traversâmes Melîla (مليلة). La population, grands et petits, vint au-devant de nous. Nous traversâmes l'Ouad-el-Djeddi (وادى الجدى), et nous descendîmes sur le bord de cette rivière à l'Ouest, sur des collines, pour

[1] Ce degré comprend quatre minutes.

avoir du frais. On m'apporta des charges de melons; je les partageai avec mes compagnons, avec les légistes et les chérifs. Leur fak'i Sid-'Ali-'Abd-el-M'at'i, qui était venu au-devant de moi à Sid-'Ok'ba, me fit alors ses adieux. La caravane coucha en cet endroit.

Dimanche, 19 redjeb (3 septembre).

Nous allâmes faire la prière de l'ac'er auprès de l'ermitage de Sid-'Abd-er-Rah'mân-ben-es'-S'r'ir-el-Akhd'ari (خلوة الاخضرى); nous le dépassâmes de quelques milles pour descendre à Mor'rân (مغران), grand désert qui s'étend du côté du k'ibla « midi » jusque vers les villages de l'Ouad-Rir'.

Lundi, 20 redjeb (4 septembre).

Nous fîmes une petite halte sur le chemin, et je mis pied à terre, vers le d'oh'a, en avant de la caravane, pour me reposer. Je vis un corps de cavaliers des Oulâd-Selâm (اولاد سلام) montés sur des juments, qui venaient de notre côté conduits par leur chef (raïs) T'âmir. Ils me prièrent de séjourner un peu en cet endroit, pour qu'ils pussent m'offrir à manger et leurs bénédictions. Comme il ne m'était pas possible d'accepter, ils durent se contenter de me faire cadeau d'un bélier, que je donnai aux chérifs. Nous nous remîmes en marche et allâmes nous arrêter sur un mamelon qui domine la rivière, du côté des broussailles. Nous y fîmes la prière du d'ohor et celle de l'ac'er près des Oulâd-Djelâl (اولاد جلال), dans des champs ensemencés,

auprès de nombreuses norias. Il y avait de l'eau saumâtre et amère comme le jus de la coloquinte. Nous nous assîmes en cet endroit jusqu'à ce que la caravane fût passée et que l'arrière-garde nous eût rejoints. Puis nous nous remîmes en route et trouvâmes les pèlerins occupés à dresser les tentes (après l'ac'er) chez les Oulâd-Djelâl, le dimanche, 19 de redjeb[1]. Entre le mor'reb et l'eucha, il vint un de mes amis, Sid-'Abd-el-Bâk'i, accompagné de Sid-Moh'ammed. Par la grâce de Dieu, ils me donnèrent un mouton. Il apporta une planchette d'école (لوحة), pour que j'écrivisse dessus quelque chose qui portât bonheur à son fils, lequel n'avait pas encore commencé à apprendre à lire. Je lui écrivis la première leçon. Il me donna un plat copieux de kouskouçou; puis tous retournèrent à leur tribu.

Mardi, 21 redjeb (5 septembre).

Nous partîmes accompagnés par les gens du pays, petits et grands, qui nous demandèrent de prier pour eux. Je trouvai hors de la ville leurs oulema, leurs marabouts et Sid-Moh'ammed-el-H'âdj. Celui-ci m'apportait trois moutons, que je donnai à mes compagnons. Après avoir pris congé de nous, tous ces gens s'en retournèrent, sauf Sid-Moh'ammed, qui vint avec moi jusqu'à la k'oubba de Sid-Khâled (بلاد سيدى خالد) Ben-Senân, lieu où il me fit ses adieux et retourna chez lui. Nous mîmes pied à terre à l'Ouest de la ville

[1] Le manuscrit porte *9 de redjeb*, mais c'est une erreur évidente du copiste.

de Sid-Khâled, sur une hauteur, en attendant la caravane. Nous nous informâmes de l'état du chemin, s'il y avait de l'eau dans quelques endroits par où la caravane devait passer, afin de coucher dans ce lieu; si l'on pouvait boire, abreuver et faire la provision d'eau, pour traverser la mefâza qui était devant nous, désert où il n'y a point d'eau. La caravane devait alors en faire provision pour trois jours et deux nuits. Nous reçûmes toutes informations à cet égard par un Arabe qui connaissait le pays. La rivière, disait-il, était à sec en ce moment, mais il y avait sur la route deux grands r'adîr « réservoirs » qui suffiraient aux besoins de la caravane, et qui auraient pu abreuver une armée. Nous remerciâmes Dieu de cette heureuse circonstance, qui nous dispensait d'emporter de l'eau dans la mefâza (المفازة سيد خالد), et nous nous réjouîmes de n'avoir pas à redouter la soif dans ce désert; car les outres de la caravane étaient vieilles et déchirées, vu qu'elles servaient depuis le Kaire, et celui qui y avait mis le debâr'a et le k'et'rân « le tan et le goudron » ne s'en était pas bien acquitté. Mais nous n'en avions pas trouvé d'autres au Kaire. Lorsque nous eûmes ces informations, la caravane se mit en marche, et nous descendîmes vers le k'iloula « midi » à un r'adir, près de la rivière; nous y fîmes la prière du d'ohor, et nous allâmes faire celle de l'ac'er sous un térébinthe, auprès d'un autre r'adir. Nous trouvâmes, devant le r'adir, Es-Selmïa (السلمية), douar de nomades arabes de ces contrées, gens puissants qui étaient en recherche d'eau

et de pâturages. Nous descendîmes sur le terrain des Oulâd-Sid-'Aïça (اولاد سيدى عيسى), auprès d'un r'adîr grand, enflé comme une mer (مستبحر) par les eaux de la rivière. Nous couchâmes avec les Selmïa, nos bêtes de somme mêlées avec les leurs. Leurs chefs, leurs grands vinrent nous voir, ainsi que tout le reste. Ils nous dirent qu'ils ne ressemblaient pas aux anciens Es-Selmïa, qui pillaient et volaient les caravanes des pèlerins, et qu'eux ne leur faisaient que de bons traitements et étaient les serviteurs des pèlerins. Ils rendirent ensuite à mon ami Sid-Ibrâhim ce qui lui avait été volé au passage, quand nous allâmes à la Mecque.

Mercredi, 22 redjeb (6 septembre).

Nous partîmes lorsqu'on eut pris au r'adîr la provision d'eau nécessaire pour tout le jour. Nous fîmes la halte du matin auprès d'un térébinthe, dans un endroit uni, large, où nous attendîmes les gens de la caravane. Il y vint une troupe d'Arabes de Rah'mân (رحمان), amenant un grand nombre de chameaux qu'ils voulaient vendre aux pèlerins. Par la grâce de Dieu, ils me donnèrent une jeune chèvre, et je leur donnai ce qu'il leur fallait. Puis nous chevauchâmes, et il nous vint deux cavaliers montés sur des juments, qui faisaient la fantazïa, lesquels nous apportaient des outres pleines de beurre fondu que nous donnaient les fak'ï. Nous fîmes la halte du midi sur les bords de l'Ouad-es-Senouf (وادى السنوف), à l'ombre des térébinthes, et nous y trouvâmes des r'adîr pleins d'eau, où nous abreuvâmes

nos animaux et où les gens de la caravane burent et firent leurs provisions et leurs ablutions. Nous fîmes la prière du d'ohor en cet endroit, et celle de l'ac'er à un r'out'[1] sur le chemin de R'îkef (غيكف). On se remit en marche, et nous allâmes descendre, vers l'as'firâr, sur un autre r'out' étendu en tous sens auprès d'un réservoir d'eau. Nous fûmes excessivement joyeux, car on n'avait plus beaucoup d'eau, n'en ayant pas trouvé à l'endroit désigné par le guide. On voulut coucher devant le r'adîr que Dieu nous avait envoyé; nous y couchâmes en effet, et chacun usa de cette eau à son gré.

Une chamelle s'enfuit, et, pendant que le conducteur la cherchait, elle fut trouvée par le camarade de celui-ci, lequel ne sachant pas cela, continua ses investigations, et fut attrapé par des bandits, de ceux qui volent les pèlerins; ils le battirent et lui enlevèrent ses habits. Son père, ne le voyant pas revenir, se mit en quête de lui, et fut aussi attrapé. On le ramena au bivac moyennant la promesse de donner un mulet pour sa rançon et celle de son fils, ce qui fut fait. En outre, les bandits trouvèrent moyen de voler un autre mulet. Le maître de ce dernier s'éveilla, et suivit leurs traces pour ravoir son mulet. Il les atteignit; mais il ne put réussir, et voyant qu'il avait affaire à trop forte partie, il les quitta et revint au bivac.

[1] Selon le Kamous, ce mot signifie un vaste espace de terrain en pente.

Jeudi, 23 redjeb (7 septembre).

Nous partîmes, et trouvâmes de l'eau dans un Ouadi qui est à l'Est des Toumïât (التوميات), où quelques-uns emplirent leurs outres. Nous fîmes la halte du matin à 'Arit'â (عريطا), à l'Ouest et à quelques milles des Toumïât, et la prière de l'ac'er à côté d'un r'adîr, près de l'Ouad-'Abd-el-Medjîd (واد عبد المجيد), et nous descendîmes à l'Est, à quelques milles de cette rivière, après l'ac'er. La queue de la caravane arriva entre le coucher du soleil et l'eucha. Il souffla un grand vent, qui renversa toutes les tentes; la pluie tomba, et il fit très-obscur. On entrava les chameaux, le lieu étant connu pour les vols et les pillages auxquels se livrent les gens des tribus environnantes, gens d'Eûmoura (عمورة), dont les villages sont sur la montagne qui est devant El-R'irân (الغيران), pays où il y a beaucoup de fruits de tous genres, mais point de dattes. Les habitants volent les pèlerins, venant la nuit en cachette au bivac des caravanes; dans le jour, ils apportent des poules, des fruits, et font le commerce. C'est là leur usage; que Dieu le leur ôte! Auprès d'Eûmoura, et à quelques milles vers l'Est, est R'omara (غمرة), dont les habitants ne font point parler d'eux dans un mauvais sens. Dieu sait s'ils valent mieux que les autres. Nous couchâmes en cet endroit, et pendant toute la nuit la pluie tomba jusque près de l'aurore. Il n'arriva néanmoins aucun accident. Dieu nous gardait.

Vendredi, 24 redjeb (8 septembre).

Nous traversâmes l'Ouad-'Abd-el-Medjîd vers huit heures du matin. Personne n'alla y puiser, Dieu nous ayant fait la grâce de rencontrer deux r'adîr bien remplis d'eau, où chacun avait pris ce qu'il lui fallait.

Nous descendîmes pour reprendre haleine à l'Est d'El-R'irân, en attendant la caravane. Nous ne la vîmes pas arriver, et on nous dit qu'elle avait pris à gauche. Après nous être mis en marche, nous trouvâmes un homme de Nâïla (نايلة) qui amenait le mulet volé dans une nuit précédente; il nous dit que le voleur était un S'ah'râoui, ou homme du désert; que les Oulâd-Nâïl lui avaient repris son butin, qu'ils nous renvoyaient par lui. Le maître de la bête reçut son bien, fort joyeux de l'événement.

Nous descendîmes, vers le d'ohor, à l'Ouest et à quelques milles d'El-R'irân, sur une colline, pour faire la prière et attendre la caravane, qui arriva. Après avoir fait la prière du d'ohor, nous marchâmes avec célérité, afin que la caravane pût atteindre un endroit où il y eût de l'eau, car on n'en avait plus; mais on n'en trouva pas. L'ac'er étant arrivé, nous fîmes cette prière à la hâte, et nous descendîmes un instant dans un lieu ensemencé, dans le pays des Oulâd-H'erz-Allah (اولاد حرز الله), devant une zaouïa de Bédouins. J'en connais quelques-uns, gens de bien. Un d'eux avait fait le pèlerinage avec moi. Il s'appelait Sid-et'-T'aïeb-ben-'Aïça: c'était un homme religieux et probe. Devant la zaouïa

était un bâtiment adossé à la mesdjid, que les pèlerins appellent El-Bordj (البرج). Le gros de la caravane arriva entre le mor'reb et l'eucha, et la queue, après que nous eûmes fait la prière de l'eucha.

On prit des précautions contre les vols des gens de R'omara et autres qui auraient pu suivre la caravane; mais, par la grâce de Dieu, il n'avint rien de fâcheux.

Samedi, 25 redjeb (9 septembre).

Nous fîmes halte à Demmet (دمّت) avant le milieu du jour, et nous y couchâmes pour reposer les chameaux et guérir leurs pieds enflés par la marche. Nous trouvâmes les gens du pays, qui furent très-satisfaits de nous voir, à en juger d'après les apparences. C'étaient de braves gens et non de ceux qui maltraitent et dépouillent les pèlerins, ni de ceux qui dérobent la nuit. Cependant ils avaient autrefois commis ce genre de désordre; mais ils s'étaient enfin amendés. Que Dieu les laisse dans cette nouvelle disposition! Ils firent le commerce avec la caravane, apportèrent du beurre, de l'orge et des moutons; ils ne nous présentèrent pas autre chose, parce que les sauterelles avaient dévasté leur pays. Entre le mor'reb et l'eucha, il éclaira à éblouir les yeux, et nous fûmes arrosés par une petite pluie qui cessa bientôt. Vers minuit, l'Ouad-Demmet (وادي دمّت) commença à s'enfler, et la caravane craignit qu'il n'y eût plus moyen de le traverser, et qu'il fallût attendre qu'il diminuât.

Dimanche, 26 redjeb (10 septembre).

Après la prière du matin, nous envoyâmes examiner la rivière; grâce à Dieu, elle était guéable, et nous la passâmes lorsque, pour la deuxième fois, elle recommençait à monter. Ce fut avec peine que bêtes et gens la traversèrent; on était obligé de ménager les chameaux, car ils étaient fatigués et avaient beaucoup de chemin à faire. Mais Dieu nous favorisa, et le passage se fit sans encombre; personne ne tomba dans l'eau; pas un paquet ne se perdit et aucun chameau ne glissa, à l'exception d'un seul qui tomba dans la rivière, mais il fut sauvé. Quand nous arrivâmes sur l'autre rive, nous attendîmes que toute la caravane eût passé. On se remit alors en marche après la prière du d'ohor, et, lorsque nous avions déjà fait quelques milles, nous aperçûmes comme un nuage blanc devant nous, puis nous entendîmes de violents coups de tonnerre, et il tomba une forte pluie, qui arrivait d'abord des montagnes et des collines, puis qui se répandit sur la plaine. Elle persista, et le ciel, ouvrant ses cataractes sur nous, la caravane fut dans l'impossibilité de continuer sa route. Les chameaux, les mulets, les ânes et les hommes tournaient la tête à cause de la pluie qui leur venait dans la figure. Il semblait qu'on nous versait des outres sur la tête.

Nous fûmes rencontrés par un homme des Ouläd-H'erz-Allah; il nous apprit que le chemin que nous suivions était très-difficile, et que ni hommes, ni cha-

meaux n'y pourraient passer. Il nous conduisit alors sur la gauche, et nous passâmes par un chemin sablonneux qui ne s'imprégnait pas beaucoup de la pluie, parce qu'il était en même temps pierreux. Il continua de pleuvoir jusqu'à l'ac'er. Nous fîmes cette prière, nous nous reposâmes un peu, puis nous nous mîmes en route. Une autre averse commença à tomber et nous nous arrêtâmes sur un endroit élevé, pour être à l'abri des eaux. La pluie ayant cessé, la caravane arriva au mor'-reb. Alors il recommença à pleuvoir jusqu'au matin, où la pluie ne tomba plus que par intervalles. Mon ami Sid-El-H'adj-Ah'med-ben-'Ali-es-Selaoui se trouva avoir une charge dont il ne savait que faire, parce qu'une de ses chamelles, ayant mangé de cette herbe qu'on appelle *drïâs*[1], tomba comme morte. Un autre fut moins heureux : son chameau se trouva tellement malade par la même cause, qu'on fut obligé de le tuer. Le foie de cet animal, décomposé par le poison, descendait avec les excréments. La chamelle revint un peu à elle ; mais elle ne pouvait rien porter et marchait tout au plus. Encore était-il à craindre qu'elle ne rejoignît son com-

[1] C'est ce qu'on appelle à Alger *bou-nafa*. Les Arabes s'en servent pour prendre les poissons, comme nous nous servons de la coque du Levant. Voyez la note de la page 206 ci-dessus, et les pages 312, 314, 315, 316 ci-après. Selon le dictionnaire de Freytag, v° درياس, cette plante appartient au genre *thapsia* de la famille des ombellifères. Viviani a décrit, sous le nom de *thapsia sylphiam*, une plante de la Cyrénaïque qu'il croit être celle dont la racine était célèbre pour son suc dans l'antiquité, sous le nom de *sylphim*, et qui avait valu à cette contrée le nom de *regio sylphifera*.

pagnon, car le drïâs est un poison qui produit un violent effet sur les chameaux et les tue assez souvent. Aussi les gens sensés font-ils grande attention dans les endroits où il s'en trouve, pour que les chameaux ne mangent pas de cette herbe. On m'a dit en route que les endroits où il s'en trouve sont Ouadi-Chebour, Tedjemet (Tedjemout), Ouadi-Demmet, à côté de la ville et dans les champs ensemencés, et Dern'a, près de Bark'a. Nous envoyâmes un homme pour s'informer de l'Ouad-el-Fedj (وادى الفج), et nous attendîmes son retour.

Lundi, 27 redjeb (11 septembre).

Nous partîmes et nous trouvâmes notre messager, qui revenait nous annoncer que cette rivière était guéable et qu'il n'y avait que peu d'eau. Nous la traversâmes et allâmes descendre près de là, en attendant le passage de la caravane. Nous laissâmes sécher nos effets et nous fîmes la prière du d'ohor à l'Ouad-en-Nebilâ (وادى النبيلة ou بنيلة). Le mounâdi[1] cria : « Faites votre provision d'eau pour la couchée ; ne vous imaginez pas que vous trouverez des puits ; car plusieurs fois il y en a eu beaucoup qui ont cru cela et qui se sont couchés sans boire. »

Nous prîmes congé de l'homme des Oulâd-H'erz-Allah, qui nous avait conduits jusqu'à cette station, où on ne peut arriver sans guide. Nous rencontrâmes deux cavaliers rah'mân, qui avaient appris l'arrivée de la caravane

[1] Crieur public qu'on appelle berrah' à Alger.

et étaient venus avec l'intention de nous offrir l'hospitalité, nous féliciter et commercer avec nous en chameaux, etc.; mais Dieu ne voulut pas qu'il en fût ainsi. Nous descendîmes après l'ac'er à la couchée, ayant tourné vers le chemin d'El-Ar'ouât', qui est sur la droite, à cause de la guerre que faisaient alors de ce côté les Oulâd-Ia'k'oub (اولاد يعقوب) aux Rah'mân, à qui ils coupèrent des têtes, qu'ils pillèrent et chassèrent de chez eux pour certaine inimitié. Nous couchâmes dans un endroit qu'on appelle El-Moutec'ea (المتسعة). On vola beaucoup la caravane pendant cette nuit, et de tous les côtés. On prit le mulet de Sid-Moh'ammed-er-Rekhîs-ech-Chek'rouni, et un âne à Sid-Moh'ammed-ben-Zerrok'-el-Marâkchi, et un objet appelé ma'rachî (معرشا) à Ebn-'Ali-el-Filâli[1]-el-Manoudji. Lorsque le jour commença à paraître, les auteurs de ces soustractions nous apparurent, perchés sur la montagne comme une volée d'oiseaux. Quelques pèlerins les suivirent, leur tirant des coups de fusil, ce qui les fit battre en retraite avec la rapidité d'une troupe de gazelles fuyant devant un lion. Que Dieu retranche de ce monde les malfaiteurs qui tuent et volent leurs semblables!

Mardi, 28 redjeb (12 septembre).

Nous fîmes la halte du matin à Dakhlet-el-Ar'ouât' (دخلة الاغواط). La caravane passa et nous la suivîmes, laissant sur notre gauche El-Ar'ouât', dont les bâtiments paraissaient. La halte du midi eut lieu dans le S'ah'ra

[1] Filâli, de Filâta ou Tafilêlt.

(محرزة), à côté de l'Ouad-Metlîli (وادى متليلى). Nous fîmes la prière du d'ohor, puis nous nous dirigeâmes sur l'Ouad-Abou-Drim (وادى ابى دريم), où nous arrivâmes à l'ac'er.

Nous campâmes avant el-'as'firâr, devant un cours d'eau.

Mercredi, 29 redjeb (13 septembre).

De là nous allâmes faire la halte du matin à Dra'-khorouf (درع خروب). Nous nous y reposâmes un instant; nous y rencontrâmes les grands de Tedjemet (تجمت)[1], qui arrivèrent en faisant piaffer leurs juments; ils nous engagèrent à aller bivaquer chez eux; nous ne voulûmes pas, parce que le drîâs, qui empoisonne et tue les chameaux, est très-abondant dans leurs pâturages. Ils nous dirent qu'ils nous conduiraient dans un lieu où il n'y en aurait pas, et nous nous rendîmes à leurs instances. Mais l'endroit où ils nous avaient dit qu'il n'y avait pas de drîâs en était rempli. Nous leur dîmes alors : « Votre conduite fait paraître ce qui est caché au fond de vos cœurs ; pour faire quelque bénéfice de commerce avec la caravane, vous vous êtes peu souciés de voir mourir tous nos chameaux. » Puis nous les quittâmes, nous dirigeant sur la gauche. Nous poussâmes vigoureusement les chameaux, afin qu'ils ne mangeassent pas de drîâs, préférant les rendre malades par la fatigue plutôt que par le poison. Au d'ohor, nous descendîmes sur l'Ouad-Amsinâh' (وادى امسيناح), où

[1] Tedjemout

nous trouvâmes que l'eau abondait, à cause des nombreux ruisseaux qui se jettent dans cette rivière. Nous ne fîmes la prière du d'ohor que lorsque les chameaux nous rejoignirent, ce qui ne fut pas aussitôt que de coutume, à cause de la marche forcée que nous leur avions fait faire.

Nous arrivâmes à 'Aïn-el-Mâd'i (عين الماضى) avant l'as'firâr. L'avant-garde de la caravane arriva peu après, et le reste au mor'reb. C'était le mardi 28 de redjeb (12 septembre)[1]. Les gens d'Aïn-el-Mâd'i, petits et grands, vinrent au-devant de nous près de la ville, en dehors de laquelle nous descendîmes auprès d'un cours d'eau. Louange à Dieu, qui a préservé nos chameaux du drïâs !

PARTICULARITÉ (نكتة).

En voyage, pour empêcher les chameaux de manger le drïâs, on leur met une espèce de muselière dans les lieux où croît cette plante vénéneuse. Si, malgré cette précaution, ils en mangent, voici un remède que je tiens d'un Arabe qui a eu la preuve de son efficacité : on prend du blé que l'on fait frire dans du beurre salé jusqu'à coction complète, puis on le laisse refroidir

[1] D'après les indications fournies par Moula-Ah'med lui-même précédemment, ce dut être le mercredi 29 redjeb, ou 13 septembre, que la caravane arriva à 'Aïn-el-Mâd'i. L'erreur signalée ici se continue jusqu'au paragraphe du 5 cha'ban, où l'auteur se retrouve d'accord avec ses indications primitives.

et on le donne à manger aux chameaux. Et combien faut-il de blé pour cela? L'Arabe nous a dit une poignée ou deux, pas moins d'une, pas plus de deux. Ou bien on prend de la bouse de vache, qu'on met dans l'eau que l'on donne à boire aux chameaux. Ce dernier remède ne s'emploie que dans le cas où les chameaux viendraient de manger du drîâs tout récemment (depuis un ou deux jours par exemple). On leur donne encore de la pâte de pain pétrie avec du beurre salé.

Nous restâmes tout le mercredi à 'Aïn-el-Mâd'i. La lune de cha'ban parut dans la soirée du mercredi. Je fus visité à l'as'firâr par mon ami Sid-Abou-Moh'ammed-ben-Mouça-el-Ish'ak'i-Meça'oud, des Oulâd-Sid-Abou-l'aza (اولاد ابى يعزى), par Sid-'Abd-el-K'âder-el-Mekâdi, par Sid-ech-Châouï, frère de mon ami Sid-el-Merdjâni, et par des t'o'lba de la caravane qui venait de partir de mon pays pour aller à la Mecque. Ils avaient pris les devants à la hâte, pour me voir plus tôt, et paraissaient joyeux de se trouver avec moi; ils me donnèrent des nouvelles de mon pays.

Vendredi, 1er cha'ban (15 septembre).

Vers huit heures du matin, le premier de la lune de cha'ban (el-r'orra), un jeudi, le 14 septembre[1], la caravane en question arriva. Avec eux étaient le cheikh des gens de Fâs, El-H'âdj-'Azouz-Oulid-'Adil, et l'émir El-Filâlïin (des gens de Tafilèlt), le chérif Moula-'Abd-el-Hâdi-ben-Idris. J'eus alors des nouvelles de ma fa-

[1] Voir la note de la page 315.

mille; je reçus des lettres, et tout ce qui m'avait été envoyé par mon ami Moh'ammed-ben-'Abd-er-Rah'mân-el-Merlâïkhâmi et son fils. Je m'arrêtai à cause de mes compatriotes, et de tout ce qui pouvait m'intéresser. Mes parents m'envoyaient par mon oukil, Sid-'Abd-el-'Aziz, de l'argent pour m'acquitter d'une dette que j'avais contractée à Tripoli. Nous séjournâmes encore tout le jour pour laisser le temps aux gens des deux caravanes de causer de leur pays, de leurs parents, de leurs affaires.

J'appris par ces nouveaux venus qu'il y avait eu dans mon pays une invasion de sauterelles, qui avaient tout dévoré dans la plaine et dans la montagne.

Samedi, 3 cha'ban (16 septembre).

Nous partîmes d'Aïn-el-Mâd'i le vendredi 2 de cha'ban, 15 septembre [1]. Nous inclinâmes à droite, au chemin de l'Ouad-Chebour (وادى شبور), vers la route de l'Ouad-er-Radâd (وادى الرداد). Nous fîmes la prière du d'ohor à côté d'une fontaine appelée El-'Aniç'ar-el-Mâlah' (العنيصر المالح). Nous trouvâmes dans les environs un peu d'eau froide et douce qui provenait des pluies. Nous fîmes la prière de l'ac'er dans un district (mak'sam) des Oulâd-Ziâra (اولاد زيارة), où l'on trouva de l'eau pour les besoins de la caravane; on en fit même provision pour la couchée, parce que, au bivac où nous allions, il n'y en avait pas. Nous arrivâmes au bivac vers le mor'reb, et nous nous établîmes dans un champ.

[1] Voir la note de la page 315.

Nous n'eûmes pas d'autre eau que celle qui avait été apportée comme on vient de le dire.

Dimanche, 4 cha'ban (17 septembre).

Partis de là, nous aperçûmes en route une troupe de gens qui se dirigeait sur nous en toute hâte. Nous nous arrêtâmes sur des collines pour les attendre. Ils nous parurent être des gens de Sid-T'ifour-ben-'Aïça (اولاد سيدى طيفور بن عيسى), qui venaient me visiter, ce qui était vrai. Ils m'apportèrent quatre moutons. J'en donnai deux à mes enfants, et je réservai les autres pour les éventualités.

Ces pauvres gens sont des hommes de bien, qui lisent le K'oran. Ils disent descendre des enfants du célèbre imâm Iezìd-T'ifour-ben-'Aïça-el-Best'âmi [2]. Dieu sait la vérité.

Nous fîmes le k'iloula sur un Ouad qui se trouvait auprès de nous; nous y priâmes le d'ohor et l'ac'er dans l'Ouad-Mekhìlef (وادى مخيلف). Nous descendîmes, longtemps après l'ac'er, à Mekhìlef (مخيلف), mot qui est un diminutif de mikhelaf « village, » auprès d'un bassin d'eau de pluie qui venait de Mekhìlef.

[1] Abou-Iezìd-T'ifour-ben-'Aïça, surnommé El-Best'âmi, parce qu'il était de Best'âm, ville du Khoraç'ân, est mort en l'an de l'hégire 261 (875 de J. C.). R'azali prétend qu'il fut le plus impudent de tous les docteurs, s'arrogeant la divinité, et disant de lui-même, « Sobh'âni, » expression qui ne doit s'appliquer qu'à Dieu seul. Cependant ce même Best'âmi disait : « Si vous voyez un homme qui ait la puissance de faire des miracles jusqu'à s'élever de lui-même au ciel, ne vous fiez point à ce qu'il vous dira, à moins que vous le connaissiez pour un très exact observateur de la loi. (Voyez d'Herbelot, v° *Basthami*.)

Lundi, 5 cha'ban (18 septembre).

De là nous arrivâmes à Er-R'âçoul (الغاسول) avant l'ac'er du lundi 5 cha'ban (18 septembre). Nous rencontrâmes les gens de la ville, qui étaient sortis en foule. Nous traversâmes la rivière, et nous descendîmes dans les champs sur la rive occidentale, de peur que la rivière ne vînt à s'enfler pendant la nuit, et qu'il ne nous fût plus possible de la traverser. Nous prîmes cette précaution parce que le temps était couvert et menaçait de pluie. Les gens du pays exercèrent l'hospitalité à mon égard; ils m'envoyèrent des plats de kouskouçou, que je partageai avec les pèlerins. On m'apporta aussi de l'orge, que je distribuai aux chameliers pour leurs chameaux. Il commença à éclairer, à tonner et à pleuvoir. La rivière s'enfla; mais, par la grâce de Dieu, nous étions délivrés de toute crainte, ayant pris la précaution de bivaquer sur l'autre rive. La pluie nous inonda.

Mardi, 6 cha'ban (19 septembre).

J'envoyai un messager, Moh'ammed-el-Mezdjît'i, porteur de lettres pour ma famille, que j'informai de mon arrivée prochaine. Nous fîmes la halte du matin sur une hauteur. Là, je pris congé de mon messager, et lui souhaitai un heureux voyage, ainsi qu'aux autres messagers qui partaient avec lui pour porter aux fidèles des nouvelles agréables de notre caravane.

Nous descendîmes à El-Meza (المزة), près du tom-

beau de Sid-'At'â-Allah, vers l'as'firâr; on y coucha. A la nuit fermée, la pluie commença de tomber par torrents, et continua ainsi jusqu'au dernier tiers de la nuit, moment où elle diminua.

Mercredi, 7 cha'ban (20 septembre).

Le matin, je reçus la visite de Sid-'Abd-el-Kerîm-et-Touâti. Ce t'a'leb d'El-Ar'ouât' avait été loué pour apprendre à lire aux enfants d'Er-Raçoul, diriger la prière et les offices; il s'y était marié. C'était un homme de bien et sans tache. Il m'accompagna dans l'Ouest, jusqu'auprès d'Er-Ri (الري), sur l'Ouad qui est à l'Est, lequel Ouad se nomme Ouad-ech-Cha'ir (وادي الشعير). Nous y trouvâmes des r'adîr qui étaient remplis, à cause de la pluie qui venait de tomber. Nous descendîmes à cet endroit au t'ifel (un peu avant le mor'reb), et l'on y coucha; le reste de la caravane n'arriva que vers l'eucha. Dieu envoya, par l'entremise de l'ami dont je viens de parler, deux moutons, un pour les chérifs, un pour les fak'i.

Jeudi, 8 cha'ban (21 septembre).

C'est dans cet endroit que la caravane commença à se partager. On cria dans le camp qu'il fallait former les compagnies, suivant l'endroit où chacun allait, et s'apprêter au départ. Nous prîmes congé les uns des autres, et fîmes des vœux réciproques. La troupe dont je faisais partie prit son chemin, et les autres s'en allèrent vers leurs pays, dans l'Est. Quant à nous, nous

suivîmes l'Ouad-el-Mat'ar (وادى المطر) en marchant dans son lit même; et nous vînmes à son confluent avec l'Aïn-Lâh'ak' (عين لاحق), où nous passâmes le k'iloula sous un énorme térébinthe qui donnait un grand ombrage par ses branches pendant jusqu'à terre. Je rencontrai là mon ami Ech-Chilâli-sid-'Aïça-ben-Zâïd, avec quelques-uns de ses parents. Nous priâmes le d'ohor, puis nous partîmes. Mon ami vint avec nous. Nous descendîmes au Mok'sam vers le t'ifel.

Je blâmai dans cet endroit El-K'endâci et Ebn-Abou-Ziân, qui donnaient une dekker[1] erronée, et nous les fîmes sortir de la voie où Satan les avait poussés, en rétablissant ladite dekker telle que nous l'avions donnée à notre passage. Elle fut récitée comme nous la récitions. On vint de tous côtés pour prendre cette dekker, ce qui déplut à El-K'endâci, qui, malgré mes exhortations, persista dans sa conduite, ce qui fut cause qu'on lui ôta sa charge de mok'addem.

Vendredi, 9 cha'ban (22 septembre).

Nous partîmes vers l'heure du d'oh'a; à la halte, je rencontrai une compagnie de mes amis, des gens de Selâla (السلالة)[2], Sid-Moh'ammed-ben-'Abd-Allah, qui avait voyagé avec moi dans l'H'edjâz en 1109, Sid-Abou-l'azi et autres. Par la faveur de Dieu, ils me don-

[1] Peut-être celle d'Ah'med-ben-Ziân, célèbre marabout de K'enâdza. Il y a un mok'addem (sans k'oubba) à Alger.

[2] Il faut indubitablement lire Chelâla. Le copiste, en oubliant les trois points diacritiques, a fait un *sin* au lieu d'un *chin*.

nèrent environ une demi-charge d'orge, des grenades et un peu de beurre salé. Nous descendîmes l'Ouad; les Arabes de H'amîân (حميان) vinrent au-devant de nous en foule. Nous gravîmes une colline sablonneuse, et nous y mîmes pied à terre pour voir les chameaux arriver. Cette colline est devant Abou-Sem'âoun (سمعون), où nous devions coucher[1]. Nous y trouvâmes le chérif Moula-Ah'med-ben-S'fîd-ben-Moh'ammed-ben-ech-Cherif-el-H'aceni-el-'Alaoui, lequel dit à son oncle, l'êmir Moula-Isma'îl-ben-ech-Cherif, que les Arabes de ce canton étaient en relation d'affaires et en quelque sorte associés avec lui, qu'il avait une grande quantité de bestiaux chez eux, et qu'il désirait que nous nous arrêtassions en cet endroit, qui était, pour ainsi dire, sien, afin qu'on nous y donnât l'hospitalité. Nous ne voulûmes pas accepter cette offre; cependant nous restâmes jusqu'à ce que les chameaux eussent rejoint, ce qui n'eut lieu qu'à l'heure de la couchée. Il fallut toutefois camper dans cet endroit, parce que nous n'aurions pu arriver que de nuit à Abou-Sem'âoun[2]. Nous couchâmes donc dans ce lieu, où l'on avait trouvé de l'eau. L'arrière-garde n'arriva qu'à l'eucha; nous tournâmes vers un endroit uni, où nous mîmes pied à terre. Le pays était alors en guerre. On but, abreuva les animaux, et fit la provision d'eau, avec l'aide d'un homme qui montra l'endroit où l'on pouvait puiser, ce que l'on

[1] Il faut lire Semr'oun. L'oubli d'un point diacritique en a fait Sem'âoun.

[2] Voir la note précédente.

avait d'abord vainement cherché. Sous la conduite de ce guide, on retourna à l'eau avec les outres, qu'on emplit suffisamment.

Le susdit chérif m'offrit deux moutons cornus que je donnai aux chérifs; les Oulâd-sid-'Ali-el-Bouchnâfa (اولاد سيد على البشنافة) m'en apportèrent quatre : j'en donnai un à Sid-Moh'ammed-Neboua, un autre à Djâb-Allah, et deux aux chérifs [1].

Samedi, 10 cha'ban (23 septembre).

Ce jour nous descendîmes à Abou-Sem'âoun [2] vers le d'oh'a. Nous voulions continuer notre route, mais les chérifs qui allaient à Touât (توات), Moh'ammed-ben-'Ali-ben-Moh'ammed-ben-el-H'âdj, Moula-el-'Arbi et leurs amis, ainsi qu'El-H'âdj-ben-'Ali-es-Selaoui, nous prièrent de séjourner et de rester avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent fait leurs préparatifs de voyage. Nous y consentîmes et nous restâmes à Abou-Sem'âoun toute cette journée. C'était le samedi 10 de cha'ban. Les chérifs prirent un guide pour leur montrer le chemin jusqu'à Tekroûn (تكرون) [3], moyennant huit mitk'al, et ils louèrent des chameaux trois mitk'al.

Je trouvai que les gens de Beni-Sem'âoun étaient depuis longtemps en grande hostilité et discussion, mais ils disaient qu'ils commençaient à se lasser de cet

[1] On lit dans le manuscrit : عزما

[2] Voir la note 1, page 322.

[3] Il faut sans doute lire Tegorârin, contrée qui est en effet entre Abou-Sem'âoun et Touât.

état de choses, et auraient bien voulu faire la paix : peut-être était-ce une ruse de guerre. Le poëte dit au sujet de la guerre :

La guerre, à son début, est comme une belle femme; celui qui ne la connaît pas est séduit par ses attraits.

Jusqu'à ce que, après avoir allumé bien des feux, elle devienne décrépite et sans charmes.

Ses défauts et le mal qu'elle a fait lui ôtent toute beauté ; alors on la déteste, et personne ne veut plus lui donner une caresse.

Les Oulâd-sid-Selîmân (اولاد سيدى سليمان), les Oulâd-Mouça (اولاد موسى), les Oulâd-Anki (اولاد انقى), après avoir dit qu'ils étaient las de la guerre, ne voulurent plus faire la paix quand nous la leur conseillâmes, et ce grand désir de réconciliation qu'ils avaient manifesté se passa subitement. Cependant nous parvînmes à mettre fin à la guerre entre ces ennemis acharnés, et ils en furent très-contents. Pour rendre cette paix plus authentique, il y eut une assemblée des fak'i et des grands de notre caravane, et un traité fut écrit dont chaque tribu garda une copie. Alors les chefs de tribu qui venaient de faire la paix s'embrassèrent, et pour que la réconciliation fût plus solide, et que la vieille rancune s'éteignît, nous les réunîmes en un festin, après quoi nous prîmes congé d'eux ainsi que des chérifs qui s'en allaient à Touât.

Les Oulâd-Neboua (اولاد نبوة) m'apportèrent près d'une charge d'orge et un pain de beurre salé : d'autres gens de ce pays me firent des cadeaux analogues.

Dimanche, 11 cha'ban (24 septembre).

Nous partîmes le matin du dimanche, puis nous nous arrêtâmes à la prière du d'ohor à l'Ouad-sid-'Otsmân (وادى سيد عثمان); la caravane n'y trouva pas d'eau; on n'en avait que ce qui restait dans les outres, c'est-à-dire fort peu. On avait compté sur les réservoirs d'eau de pluie. Ce qui restait provenait de l'Ouad-Abou-Semr'oun. Bien peu firent leurs ablutions avec l'eau; la majeure partie les firent avec de la terre. Nous envoyâmes un homme à la recherche de l'eau: il n'en trouva pas. Nous nous remîmes en marche, et nous descendîmes au t'ifel au bord de l'Ouad-el-Djarâouïn (وادى الجراوين), un des affluents de l'Ouad-el-Ah'djâr-et'-T'aouâl (وادى الاحجار الطوال). Il n'y avait qu'un peu d'eau, qui fut bientôt épuisée par ceux qui avaient pris les devants; les derniers venus ne trouvèrent que la vase. Encore si nous n'avions pas pris la précaution d'empêcher de faire boire les mules, de les y laisser entrer et patauger, personne n'aurait bu. Nous descendîmes le lit de cette rivière pour tâcher de rencontrer de l'eau. Quelques-uns n'en trouvèrent ni pour boire, ni pour les ablutions; d'autres en puisèrent un peu. Un de mes amis m'apporta une provision qu'il avait trouvée ou demandée à des camarades, et elle me suffit à peu près comme un kharrouba suffit à celui qui aurait besoin d'un soult'âni [1].

[1] Le soult'âni étant une pièce d'or qui valait alors une douzaine de

Lundi, 12 cha'ban (25 septembre).

Nous allâmes faire la halte du matin (d'oh'a) auprès d'un r'adîr, à l'Ouad-Rous-el-H'amrâ (وادى روس الحمرا). Les pèlerins burent, abreuvèrent et firent la provision d'eau; nous allâmes ensuite un peu plus loin, et nous descendîmes à côté de S'emîm (صميم), pour nous reposer et pour attendre les chameaux. Nous priâmes le d'ohor à l'Ouad-es'-S'emîm (وادى صميم), qui est l'Ouad-el-K'eç'ab (واد القصب). Puis nous approchâmes au-dessous de l'Ouad-H'adjâdj (واد حجاج); j'y rencontrai des amis, gens de Neboua (نبوة), Sid-'Abd-el-Kebir, avec ses compagnons et leur société. Nous traversâmes la rivière pour aller coucher à Ah'mar-Khaddou (احمر خده), sur un réservoir d'eau à la Meç'ala-el-H'âdj (مصلى الحاج) (lieu de prière des pèlerins); mes amis passèrent la nuit avec moi, et une compagnie des Oulâd-Abou-Dekhîl (اولاد ابى دخيل), des Oulâd-Sid-Ah'med-el-Medjdoub (اولاد سيد احمد المجدوب) et des Oulâd-Neboua, en tout environ soixante-six personnes.

Mardi, 13 cha'ban (26 septembre).

Nous fîmes la halte du d'oh'a à Dra'-el-Merk'a (درع المرقة), à côté du tombeau des Oulâd-el-H'âdj (اولاد الحاج). Je rencontrai à Sendân (سندان) une troupe de mes amis, Sid-'Ali-Cherif et ses compagnons. Il me donna un peu d'orge, des dattes, et une peau de mou-

francs, et le kharrouba une monnaie de cuivre de très-peu de valeur, on comprend la pensée de Moula-Ah'med.

ton remplie de farine. Ses compagnons me firent aussi des présents; Sid-Abou-Fak'ous me donna des dattes; c'était la première fois que je le voyais.

Nous étant remis en marche, nous trouvâmes une contrée difficile, rude, pierreuse. Nous priâmes le d'ohor à 'Aïn-Bilbât'a (عين بالباطة), où je rencontrai une troupe de gens des Oulâd-el-Krâou (اولاد الكراو), qui me donnèrent toute espèce de fruits. Je les distribuai presque tous aux pèlerins; ils m'envoyèrent aussi des oignons. Nous fîmes la prière de l'ac'er à D'ahar-el-Outer (ظهر الوتر), où nous nous arrêtâmes sur un r'adîr à Ouâdi-Zâr'i (وادى زاغى). La nuit, nous y reçûmes la pluie avec abondance, environ pendant une heure, ce qui mouilla seulement les tentes sans faire enfler les rivières.

Mercredi, 14 cha'ban (27 septembre).

Nous fîmes la halte du matin à El-H'adjâr-el-H'amar (الحجار الحمر) auprès de K'âra-Ouad-R'ebir, (قارة واد غبير), où nous priâmes le d'ohor dans le jardin d'Abou-Zerrok'. Les gens de cet endroit m'apportèrent deux moutons. Il y a là une fontaine d'eau douce, fraîche, ombragée de palmiers. Nous y fîmes la prière de l'ac'er à l'Ouad-el-H'âdj-Mîmoun (واد الحاج ميمون), auprès de deux réservoirs remplis d'eau, et ce fut le mercredi, 14 cha'ban, que nous y descendîmes et que nous y couchâmes.

Cette nuit du mois de cha'ban est célèbre parmi les musulmans; car c'est alors que Dieu détermine la

somme de prospérité que chacun doit avoir pendant l'année, l'argent qu'il gagnera, les jours qui lui sont comptés.

Jeudi 15, vendredi 16, samedi 17 cha'ban (28, 29, 30 septembre).

Nous fîmes la halte du matin sur une colline, à côté de l'Ouad-Drim (واد دريم). Nous priâmes le d'ohor et l'ac'er à Arkalim (اركلم), auprès d'une fontaine ombragée de palmiers; je rencontrai des amis, gens de Fidjidj, avant d'arriver à Arkalim. Il y avait Sid-Ah'med-el-'Abd-Allah-ben-'Ostmân et ses compagnons. Avant eux était venu El-H'âdj-Moh'ammed. Il commença à arriver beaucoup de monde qui venait au-devant de nous, apportant de bonnes dattes fraîches, des grenades, des concombres. Nous nous remîmes en route après l'ac'er, et nous marchâmes avec rapidité. Nous commençâmes à apercevoir les palmiers du pays de Fidjidj (فجيج). Les gens de la contrée arrivaient en foule vers nous. En apercevant ce pays, nous nous mîmes à réciter le dekker *Allahouma-rob-es-Seba'ī, etc.* puis nous descendîmes au bivac des pèlerins, Menzel-el-H'âdj (منزل الحاج), à l'as'firâr à Dâr-el-Imâra (دار الامارة), auprès de K'eç'ar-el-'Abid (قصر العبيد). La tête de la caravane arriva au r'oroub[1] et la queue après l'eucha. Les gens du pays se réjouirent de notre arrivée. On m'apporta un plat de kouskouçou. Nous restâmes là le vendredi et le samedi, pour que les pèlerins eussent le temps

[1] La même chose que mor'reb.

d'arranger leurs affaires et de faire leurs provisions.

Je fis mok'addem des fak'ir El-H'âdj-Moh'ammed-es'-S'r'ir-el-Oudr'idi, et je lui adressai une exhortation sur ses devoirs. Je parlai aussi aux fak'ir de leurs devoirs par rapport à lui, et de l'obéissance qu'ils lui devaient.

Je trouvai là le commentaire du *Tenbi-el-Anâm* que j'y avais laissé à copier lors de mon passage en allant dans l'Est : il était fini. Le commentaire du *Delâïl-el-Khinât* n'était pas encore achevé de copier; il restait à faire environ trois cahiers : je priai le copiste de le compléter. L'auteur de ce commentaire est le fak'i Sid-Ah'-med-ben-Abou-Beker-el-Mekouni-ech-Cherif.

Dimanche, 18 cha'ban (1er octobre).

Nous partîmes le dimanche 18 de cha'ban après avoir pris congé des gens de Fidjidj. Je leur adressai une exhortation relativement à leur k'âïd 'Abd-Allah-ech-Châouï, les engageant à lui obéir, et à vivre en bonne intelligence avec lui. J'exhortai aussi le k'âïd relativement à eux.

Nous fîmes la halte du matin à Omm-el-Iâs (ام الياس), où il y a de l'eau sous des palmiers, à l'Ouest de Fidjidj. Le crieur annonça qu'il fallait prendre de l'eau pour la couchée parce qu'il n'y en aurait pas devant nous. Peut-être y a-t-il des réservoirs d'eau de pluie, mais on n'en sait rien. Nous nous arrêtâmes, pour la prière du d'ohor, au commencement de Ma'den-el-Farès (معدن الفرس), où les derniers habitants de Fidjidj, parmi

ceux qui nous avaient suivis, prirent congé de nous, la majeure partie nous ayant quittés à Omm-el-Iâs.

Nous priâmes l'ac'er à l'Ouest d'El-Ma'den, et nous arrivâmes à l'as'firar près de Dâr-Dekhîça (دار دخيسة). La tête de la caravane y vint au t'ifel, et la queue entre le mor'reb et l'eucha. Nous fûmes tourmentés pendant la nuit par un vent froid et violent (s'ar). Dieu seul sait ce que nous avons eu à endurer de la rudesse du terrain, qui était pierreux et rempli d'épines.

Lundi, 19 cha'ban (2 octobre).

Nous fîmes la prière du matin à l'Ouad-es-Semâr (واد السمار), longtemps après le coucher du soleil. Là cessa le terrain difficile, et ceux que nous devions encore rencontrer sur notre route n'étaient pas à comparer à celui que nous venions de quitter, lequel était mauvais sans aucune intermittence, et absolument comme le lieu qu'on appelle Omm-el-R'orrâr.

Nous priâmes l'ac'er à l'Est de Tenfesri (تنفسرى), que les pèlerins appellent Ech-Chouk'k'a. C'est une grande fosse, profonde, faite dans les roches avec la pioche; quand la pluie tombe, elle se remplit et forme un vaste étang. Sans même que les pluies tombent, il y a toujours de l'eau, parce qu'elle est alimentée, en outre, par des sources, de sorte qu'elle n'est jamais à sec. Nous descendîmes au t'ifel à l'Est des Toumîât (التوميات), et à l'Ouest de Dèrnâ (دارنا). On coucha dans cet endroit. Sur la fin de la nuit, la pluie tomba.

Mardi, 20 cha'ban (3 octobre).

Nous fîmes comme à l'ordinaire la halte du matin; nous eûmes encore de la pluie, et en très-grande abondance. Les pèlerins eurent leurs habits fort mouillés. Elle tombait avec intermittence, mais à de si faibles intervalles qu'on n'avait pas le temps de se sécher.

Quand nous nous remîmes en marche, la pluie cessa, Dieu nous ayant fait la faveur de ne pas nous en affliger plus longtemps. Nous ne pouvions d'ailleurs nous plaindre d'une chose qui est si nécessaire et fait tant de bien à la terre. A la prière du d'ohor, nous descendîmes à Outh'al (وطّل). J'y rencontrai de mes amis d'Aïn-Beni-Mek'îl (عين بنى مقيل), qui venaient à cheval au-devant de moi, faisant une grande fant'azïa.

Les autres habitants de cet endroit venaient aussi en foule avec les mêmes intentions, et, avec eux, le k'âd'i et les grands. Ils nous attendaient à Bichâra. Que Dieu leur donne de bonnes nouvelles en l'autre monde [1]. Nous traversâmes Ouked (وكد). Nous avions rencontré la population de ce lieu, grands et petits, qui venaient au-devant de nous; ils m'apportaient une chèvre, que je donnai aux fak'i. Ils m'apportèrent aussi plus d'un sac de blé; j'en fis cadeau à Sid-Ibrâhim-er-Rikhaïâli. Nous arrivâmes à Bichâra (بشار) aux environs de l'ac'er, et nous descendîmes à côté du château (بقصر بشار); la queue de la caravane n'y parvint qu'à l'eucha. Les gens de la ville m'apportèrent un plat de dattes fraîches d'Abou-

[1] Jeu de mots sur *Bichâra*, qui signifie « bonne nouvelles. »

Fak'ous, et nous donnèrent à souper un plat de kouskouçou.

Il me vint, en cet endroit, une compagnie d'amis d'El-'Aïn, avec mon ami Sid-'Amar-ben-'Abd-el-K'âder. Ils apportaient sept moutons et deux charges d'orge, deux charges de farine et un chameau. De plus, ils nous apportèrent sur trois chameaux les provisions d'hospitalité. Je donnai audit 'Amar un titre et la dekker, en vertu desquels il devint mok'addem [1], et obtint les mêmes pouvoirs que moi. Que Dieu l'aide dans ses fonctions! Je ne voulus point le retenir; et, prenant congé de lui, je le renvoyai dans sa maison, de peur qu'on ne fût trop longtemps inquiet de lui. Cependant il voulait encore m'accompagner; mais je lui dis : « Va-t'en, mon frère; il faut toujours que les amis se séparent; il faut toujours qu'une séparation soit une douleur; l'ami que tu aimes, il faut toujours le quitter. »

Voici la liste des mok'addem que j'ai faits pendant notre voyage :

Sid-Moh'ammed-el-Ikhç'âc'i, à Médine;

Sid-Moh'ammed-ben-Mans'our-es-Seft'i, au Kaire;

Sid-El-H'âdj-ben-'Aïça-ben-Khelifa, des Oulâd-Sid-Nâc'er, à Barka;

Sid-'Abd-Allah-ben-Sah'noun, des gens de R'erîs, contrée de Tlemsên, et son fils Sid-el-H'âchemi;

Sid-'Ali-ben-'Abd-es'-S'âdok', à Tripoli de l'Ouest;

Sid-'Abd-Allah-el-Medjdoub, à H'âmma de K'âbes;

Et le Sid-'Amar dont il vient d'être parlé.

[1] De Sid-Ah'med-Bou-Ziân, qui est enterré à K'onâdsa.

Mercredi, 21 cha'ban (4 octobre).

Étant en route, nous rencontrâmes une compagnie de gens de K'onâdsa (القنادسة), les Arabes qui habitent auprès d'eux, et des cavaliers montés sur des juments, gens de Kîr (كير), qui faisaient la fant'azïa, et cherchaient à se dépasser les uns les autres, en témoignage de la grande joie qu'ils avaient de nous voir. Nous descendîmes hors de la ville dans le village. On apporta du kouskouçou pour la caravane. Après la prière du d'ohor, nous partîmes. Les gens de la ville nous accompagnèrent pendant quelque temps, puis ils prirent congé. Nous fîmes la prière de l'ac'er à l'Ouest d'Es-Sour-er-Rïân (السور الريان). Je fus accompagné jusqu'en cet endroit par un ami qui avait fait avec moi le pèlerinage, en l'année 1109, El-H'âdj-Abou-el-K'âcem-el-Amzâli. Il me donna deux peaux pleines de beurre salé, que je donnai à mon cousin. Nous descendîmes à Es-Sour-el-'At'chân (السور العطشان), à l'as'firar, et nous y couchâmes. La queue de la caravane arriva au r'oroub. Un chameau qui m'appartenait s'étant sauvé, j'en louai un autre à Ben-H'amza-el-Manifi. Je ne savais pas à quelle heure cet animal s'était enfui. Un autre avait également disparu pendant la nuit.

Jeudi, 22 cha'ban (5 octobre).

Puis nous partîmes, et le maître du chameau égaré revint de la recherche qu'il avait entreprise, avec l'espoir qu'il découvrirait les traces du fugitif. Nous aper-

çûmes alors une chamelle en dehors et à gauche de la caravane; en allant pour l'examiner, on vit que c'était une des bêtes qui manquaient. Un peu plus loin, nous en aperçûmes un autre seul, loin devant nous, sur le chemin; grand bonheur pour celui de mes compagnons qui avait perdu cet animal.

Nous traversâmes l'Ouad-Djîr (وادى جيـــر)[1] dans son lit, après une crue; la rivière n'était pas alors très-forte. Au zaouâl, le jeudi 22 cha'ban, nous mîmes pied à terre sur sa berge, qui était élevée, pour attendre la caravane et faire la prière du d'ohor. La caravane arriva et traversa; par la grâce de Dieu, il n'y eut ni chameaux ni bagages de perdus. Un seul chameau, qui portait des provisions pour quelques pèlerins, se coucha dans l'eau. Son maître accourut et le releva en toute hâte. Nous fîmes la prière du d'ohor. Il nous vint un homme de Sedjelmâça, qui donna des nouvelles de la ville et des habitants, qu'il avait laissés en paix et en contentement. Nous fîmes la prière de l'ac'er à côté de Dâr-el-H'edjâdj (دار الحجاج), près de l'Ouad-es'-S'afs'âf (واد الصفصاف). La caravane arriva et nous descendîmes à l'Ouest de Dâr-el-'Aâda (دار العادة). Nous y trouvâmes de grands réservoirs, plus que suffisants pour nos besoins; mais les gens, craignant de n'en point rencontrer, avaient déjà fait leurs provisions à l'Ouad-Djîr.

[1] Ce mot est si mal écrit dans le manuscrit, qu'on peut lire *kebir, kir,* ou même *djir.* Cette dernière leçon était évidemment celle qu'il convenait d'adopter.

Vendredi, 23 cha'ban (6 octobre).

Nous descendîmes à 'Ok'ba - H'amîda - el - Lah'am (عقبة حميدة اللحم) au lever du soleil, le vendredi 23 de cha'ban (6 octobre). Ce lieu s'appelle ainsi, à ce que les habitants croient, parce qu'il y a beaucoup de gibier, et par conséquent beaucoup de viande. Nous trouvâmes des tentes d'Arabes dressées. Nous nous écartâmes un peu du chemin pour nous reposer, et pour attendre la caravane auprès d'une rivière qui a des réservoirs d'eau de pluie. C'était alors le d'oh'a. Nous fîmes la prière du d'ohor à Keltet-Abou-el-'Amoud (كلتت ابى العمود). La rivière qui est en cet endroit coulait alors. Nous priâmes l'ac'er près d'Oullous (ولوس), où nous descendîmes après l'ac'er. La queue de la caravane n'y arriva qu'après l'eucha. Nous couchâmes en cet endroit. Le crieur annonça qu'il fallait emporter de l'eau pour la couchée du lendemain, parce qu'on ne devait pas en rencontrer en route, sauf un peu d'eau de pluie qu'on n'était pas même sûr de trouver. L'eau de cette rivière est mauvaise, saumâtre; il n'y en a pas dans cette contrée qui lui soit comparable sous le rapport de la mauvaise qualité; nous étions bien heureux cependant de l'avoir trouvée, car, quoi qu'il en soit, elle est potable, mais son amertume reste au gosier. Un cavalier monté sur une jument, homme de Mahmâïa (مهماية), m'apporta un mouton.

Samedi, 24 cha'ban (8 octobre).

Nous partîmes au fedjer, chacun s'étant vite ou lentement préparé pour le départ, selon son pouvoir. Les pèlerins prirent les devants, afin de gravir El-'Ak'ba-el-Hâbila (العقبة الهابلة), passage qui fatigue les chameaux et les hommes. Quelques-uns de la caravane se détournèrent un peu pour aller faire la provision d'eau; mais ils se hâtèrent de rejoindre les autres avant que ceux-ci fussent engagés dans la montée. On n'en trouve pas de plus difficile; cependant Dieu nous a fait la grâce de nous faciliter le passage, et de nous permettre d'en venir à bout.

Le matin de ce jour mourut El-H'âdj-Moh'ammed-ben-'Abd-el-K'âder-ed-Darâï-et-Temtaki, des Oulâd-Tsâbet. Il était malade des entrailles depuis longtemps. Nous fîmes ses funérailles et l'enterrâmes sur le sommet de la montée. Nous nous joignîmes au reste de la caravane, une demi-heure après le lever du soleil[1]. Nous passâmes à El-Maharàs (المهراس), auprès d'une pierre qui ressemble à un mortier[2]. Nous y trouvâmes de l'eau de pluie. Les pèlerins se précipitèrent pour boire et abreuver les animaux, parce qu'à la couchée ils avaient été sans eau et n'en avaient pas eu d'autre que celle qu'ils y avaient apportée d'Oullous. Or, on n'en

[1] بعد ان حلت النافلة. Après le nâfila, c'est-à-dire quand le soleil est à deux hauteurs d'epieu au-dessus de l'horizon, moment où l'on peut prier, ce qui est defendu auparavant, parce qu'on suppose que le soleil, à son apparition, est supporte sur les cornes du diable.

[2] Cette circonstance a sans doute fait choisir le nom de Maharàs « mortier » pour cette localite.

avait pas emporté beaucoup, comptant en trouver au Maharâs, dans la rivière qui est au-dessous dudit lieu, où il y a des r'adîr. Ceux qui avaient craint de se mêler à la foule qui avait puisé à Maharâs, ou qui n'avaient pas de vases, burent ici.

Dimanche, 25 cha'ban (8 octobre).

Nous fîmes la halte du d'oh'a après avoir traversé la rivière, puis nous tournâmes une montée à côté de celle-ci, dans un lieu plane, qui est sur une rivière auprès de laquelle il y a des pâturages pour les animaux. Il arriva une compagnie des Beni-Moh'ammed (بنى محمد), qui me donnèrent des nouvelles de mes parents et amis de Teler'met qui m'attendaient. Nous fîmes quelques milles, et les premiers de mes amis qui vinrent au-devant de moi furent El-H'âdj-es-Semmâr avec un compagnon, ainsi que mon ami, feu El-H'âdj-'Abd-el-K'âder-ben-'Abd-er-Rah'mân et le fak'ir 'Ali-ben-Abou-el-K'âcem. Puis il arriva une autre troupe; mon ami El-H'âdj-el-H'acen-el-Haouâri vint aussi avec une compagnie. Enfin, il survint successivement d'autres compagnies, et on commenca à arriver en foule. Il vint une personne de mon pays, Sid-Moh'ammed, dont le surnom Et-Temk'routi est noble. Je recueillis de sa bouche beaucoup de nouvelles. Tout ce monde, venu au-devant de nous, nous suivit jusqu'à Teler'met. Là je trouvai El-H'âdj-Ah'med-ben-Iah'ïa-et-Tedjemouâti, mon ami sincère. Nous descendîmes à Teler'met (تلغمت) aux environs du zaouâl, et nous y couchâmes. Par la

grâce de Dieu, mes amis me donnèrent des dattes fraîches, du pain et de la viande.

Lundi, 26 cha'ban (9 octobre).

Nous priâmes à El-Medâkik (المداكيك), où je rencontrai mon ami véritable Moulânâ-ech-Cherif-ben-'Amar, avec le fils de Moulânâ-K'âcem et une compagnie d'amis. Nous nous remîmes en marche, et je rencontrai Abou-el-K'âcem, 'amel du pays, Moulâï-Abou-el-K'âcem, fils de l'êmir el-moumenin Moulânâ-Isma'ïl[1]. Que Dieu le protége, lui et tous les siens! Avec lui était une compagnie de mes frères et de mes cousins, et avec eux le vertueux Moulânâ-'Abd-el-Ouâh'ed-ben-Mah'ouz. Nous descendîmes à l'Ouad-Amerfouh' (وادي امرفوح) à l'ac'er, et nous y couchâmes.

Mardi, 27 cha'ban (10 octobre).

Nous arrivâmes vers notre seigneur Abou-el-K'âcem-el-K'âri à l'heure du d'oh'a, le mardi 27 cha'ban (10 octobre), et nous le visitâmes, ainsi que Sid-'Abd-el-Kerîm. Nous nous arrêtâmes dans les maisons de nos amis, et nous leur présentâmes nos hommages, à eux et au chef. Puis nous revînmes au campement de la caravane, qui était près de la k'oubba de Sid-Ioucef[2].

Mercredi, 28 cha'ban (11 et 12 octobre).

Nous séjournâmes le mercredi et le jeudi, pour que

[1] L'empereur de Maroc.
[2] Aux portes de Sedjelmâça.

les gens fissent leurs provisions de tout genre. Là vint mon frère Sid-Moh'ammed-el-Kebir, et avec lui nos petits enfants. Je reçus des nouvelles de mes autres parents et de mes amis, qui étaient en bonne santé. Il vint des Benou-Khelifa (بنوا خليفة), des Arabes d'Abou-Moh'ammed (أبى محمد), avec des chevaux pour transporter ce dont nous avions besoin. J'en louai d'autres de Zenâta (زناتة) et de Bedâoua (بداوة).

Vendredi, 30 cha'ban (13 octobre).

Nous partîmes au s'bah' le vendredi; nous visitâmes le cheikh El-Kebir-Abou-el-H'acen-Sid-'Ali-ben-'Abd-Allah, et nous descendîmes à El-K'ouz (القوز), aux environs du zaouâl. Nous visitâmes le cimetière béni, qui est hors de cet endroit, où sont enterrés Sid-Abou-el-K'âcem-ben-Mouloud et Sid-'Abd-el-Ouâh'ed. Je voulais encore le visiter avant de partir; mais Dieu ne le permit pas, et Satan fit que j'oubliai ma résolution.

La caravane descendit hors de la ville, à côté de Sid-'Abd-er-Rah'mân-ben-Habba (بن هبة). Là nous rencontrâmes une compagnie d'amis de Dekâla (دكالة), et je reçus d'eux des nouvelles de mon ami en Dieu Sid-Abou-Beker-'Ali-el-Fedji, qu'ils avaient laissé malade, ce qui l'avait empêché de venir au-devant de moi. Celui qui me donna cette nouvelle avait laissé son frère auprès du malade, qui paraissait dans un état désespéré. Il mourut en effet bientôt après, sur la route, en arrivant à Sid-el-R'âzi (سيد الغازى), Dieu ayant décidé que ce devait être le lieu de sa sépulture.

Je rencontrai dans la maison qui est en face de cet endroit mon ami Sid-'Abd-es-Selâm-ben-Sa'īd-et-Tâzi-el-Bakâri, et un autre ami, Sid-'Abd-el-K'âder-ben-es'-S'enin, avec quelques personnes de Tâza (تازة). Que Dieu les récompense de cette politesse et les fasse retourner chez eux en paix! Là nous aperçûmes la lune de ramad'ân. Que Dieu nous donne la force de supporter le jeûne et les veilles de cette époque!

Samedi, 1er ramad'ân (14 octobre).

Nous partîmes au s'bah', le samedi 1er de ramad'ân (14 octobre). Nous prîmes congé de nos amis de Tafilêlt (تافلالت), qui nous avaient accompagnés et qui, avant de partir, nous traitèrent dans un repas où chacun apporta sa part, pauvres ou riches, chérifs et autres, chacun selon son pouvoir. Sid-el-'Abbas traita également la caravane avec douze plats de kouskouçou, ainsi que les Oulâd-Sid-el-Medjdoub (اولاد سيد المجدوب) et autres, chacun selon son pouvoir. Les Oulâd-Sid-el-Bekri (اولاد سيد البكري) nous apportèrent plus de quarante plats.

De là nous traversâmes l'Ouad-R'erîs (وادى غريس), et nous nous arrêtâmes un instant à Settīa (ستية), pour prendre congé de tous ceux qui nous avaient accompagnés, de Moula-'Ali-ben-'Abd-el-Ouâh'ed et autres. Nous priâmes le d'ohor à Defâ-el-R'âr (دفعة الغار). La caravane prit dans cet endroit l'eau qui lui était nécessaire pour les besoins de la couchée. Nous y tuâmes une chamelle qui ne pouvait plus marcher. Nous

fîmes la prière de l'ac'er au commencement du canton d'Abou-el-'Ad'âm (ابي العظام), et nous arrivâmes à la fin dudit canton avant l'as'firâr. On coucha en cet endroit sans eau, sauf celle qu'on avait apportée de Defâ'-el-R'âr dans les outres.

Dimanche, 2 ramad'ân (15 octobre).

Je rencontrai, après le s'bah', mon neveu Moh'ammed-ben-'Abd-el-Kerîm, et son père Sid-'Abd-el-Kerîm-ben-'Ali-en-Nedr'i, qui venaient au-devant de moi.

Nous partîmes ensuite, et nous fîmes la halte du d'oh'a à Djâci-et'-T'ofrâ (جاسي الطفرا), pour attendre la caravane. Nous priâmes le d'ohor, puis nous descendîmes à Ez-Zenâtîa (الزناتية) avant l'ac'er. Nous y couchâmes auprès d'un fossé où il y avait de l'eau aussi douce que celle du Fourat[1].

Lundi, 3 ramad'ân (16 octobre).

Nous fîmes la halte du d'oh'a à El-'At'châna (العطشانة). Là j'envoyai un homme chez moi, pour annoncer le jour que nous arriverions et pour qu'on préparât, en kouskouçou et en orge, de quoi inviter les hôtes selon nos moyens; et ceci pour remercier Dieu de ce que j'étais arrivé en bonne santé. Nous descendîmes à Omm-el-Djirân (ام الجران) avant l'ac'er. La caravane coucha auprès d'un r'adîr où il y avait de l'eau douce, parce que tout récemment la rivière qui l'alimente avait eu une

[1] Grande rivière de l'intérieur de l'Afrique, dont l'eau est, dit-on, fort douce.

crue. Là, vint, à la fin de la nuit, mon frère Sid..... avec les pèlerins à cause desquels il n'avait point fait le pèlerinage avec moi. Louange à Dieu qui nous a réunis!

Mardi, 4 ramad'ân (17 octobre).

Nous fîmes la halte du matin à Foum-Aktouzi (فم اكتوز), et nous ne nous arrêtâmes plus jusqu'à la prière du d'ohor.

Comme nous approchions de Tadjemchet (تجمشت), nous vîmes des cavaliers qui arrivaient de notre côté, en toute hâte et joyeux. C'étaient des chérifs, Moula-'Ali-ben-Ah'med et ses frères, et le cheikh Ioucef-ben-Brâhim, qui venaient au-devant de nous avec une compagnie du pays de Dara'a (درعة). Nous nous arrêtâmes sur une colline, à côté d'Ouad-el-Kheroua' (واد الخروع), où nous trouvâmes des r'adîr remplis d'eau de pluie jusqu'au bord, et plus que suffisants pour les besoins de la caravane. On coucha auprès de cette eau de pluie, qui était pure et douce.

Mercredi, 5 ramad'ân (18 octobre).

Nous partîmes, et, quand le soleil se leva, mes amis du pays de Dara'a vinrent en foule à ma rencontre, par groupes qui ressemblaient aux vagues de la mer; ils me firent leurs compliments sur mon heureux retour. Parents et amis, on se réjouit de se retrouver les uns et les autres. Nous descendîmes dans leurs tentes, et nous nous livrâmes à la joie; les chagrins et les inquiétudes de l'absence furent chassés de leurs cœurs et des

nôtres en nous retrouvant tous ensemble, et tous nos dangers, périls, etc. furent oubliés. Puis nous descendîmes à Foum-el-Tsenïa (فم الثنية); nous mîmes de côté les vêtements de l'éloignement pour revêtir ceux de l'arrivée. Nous nous étions arrêtés à Tsenïa, parce que ce lieu est entre deux chemins qui conduisent à Zenâta (زناتة) et en d'autres endroits; et afin que les pèlerins pussent prendre congé les uns des autres, et se séparassent pour aller chacun chez soi, et aussi pour rencontrer ceux qui venaient de tous côtés au-devant de nous. Là, nous prîmes congé les uns des autres, nous souhaitant réciproquement d'achever le voyage avec les habits du bonheur, du salut, de la paix; puis nous marchâmes ensuite vers la zaouïa, et de là nous montâmes sur les collines, d'où nous aperçûmes les 'alam (hampes auxquelles on attache les drapeaux au moment de la prière), ainsi que l'heureux minaret et l'endroit bien ombragé au sujet duquel on a fait ces vers :

Puis, arrivés au sommet des collines, et, quand le minaret se présenta à mes yeux d'une manière très-apparente, l'éloignement disparut, l'arrivée arriva, et la proximité exista.

Depuis ce moment, nous ne cessâmes de traverser la foule des parents et des amis, des curieux accourus au-devant de nous, jusqu'à ce que les chameaux s'arrêtèrent hors de la zaouïa El-Mimouna (زاوية الميمونة), lieu qui enrichit le pauvre, où l'on suit la voie de la vertu, qui dirige dans la religion et montre la route aux hommes. Nous y arrivâmes à l'ac'er, le mercredi

5 de ramad'ân 1122 (le 18 octobre). Chacun se rendit chez ses parents ou amis. Nous dressâmes les tentes à El-Ânder (الاندر), parce que ce lieu était à proximité de nos amis. Là commençait pour nous le repos. Quant à moi, j'entrai dans la zaouïa.

Le jeudi, avant l'as'firâr, j'allai dans la grande mosquée (mesdjid) à l'exemple du prophète[1]. J'y restai le temps nécessaire pour faire quelques rikat, selon la coutume des chérifs. Puis j'allai à la roud'a (cimetière des marabouts) de nos seigneurs dont la conduite a été vertueuse, l'origine pure. Là je mis le sceau à mon pèlerinage, pour compléter ma satisfaction; puis je priai pour mes parents, mes amis et mes enfants. Je remerciai Dieu d'avoir rencontré la satisfaction et d'avoir prolongé mes jours jusqu'à mon arrivée, depuis le lieu éloigné que j'avais atteint jusqu'ici.

[1] Mahomet, quand il revenait de voyage, allait à la mosquée avant d'entrer chez lui.

Le copiste, qui s'appelle Moubârak-ben-'Amar-es'-S'aïri, a achevé de copier ce manuscrit le 25 de rebi'-et-tani 1162, sur une copie défectueuse, dit-il, et où il y avait des lacunes.

FIN DU VOYAGE DE MOULA-AH'MED.

ITINÉRAIRES

ET RENSEIGNEMENTS

FOURNIS

PAR SID-AH'MED-OULID-BOU-MEZRAG

FILS DE L'ANCIEN BEY DE TIT'ERI

SUR LES PAYS SITUÉS AU SUD DE BOR'AR

ITINÉRAIRES

ET RENSEIGNEMENTS

FOURNIS

PAR SID-AH'MED-OULID-BOU-MEZRAG.

ROUTE DE T'AZA A BOU-SA'DA.

1re JOURNÉE. — *SID-BOU-ZÎD.*

On descend par un chemin difficile ; au bout d'une heure un quart, on arrive à une plaine ondulée ; on traverse, une demi-heure après, l'Ouad-bou-Kemouri, et en continuant dans le même terrain ondulé, on passe par des ruines romaines qui paraissent les restes d'une ville considérable. Elles sont connues dans le pays sous le nom de Kheurba-Oulâd-Allâl ; on y trouve beaucoup d'inscriptions. A environ une lieue de ces ruines, on arrive à Sid-Bou-Zîd : la distance entre cette k'oubba et T'aza est de 11 lieues. La direction est Est. Sid-Bou-Zîd est dans le Belâd-'Azziz. Les Arabes de ces cantons y ont leurs matamores ou silos. C'est un pays de plaines.

2e JOURNÉE. — *'AÎN-TSELATSA.*

Cette journée est d'environ 15 lieues ; la direction est Sud-Est. Voyez les détails relatifs à cette localité

dans l'itinéraire du pays de Mzâb : on est toujours en plaine.

3[e] JOURNÉE. — *EL-ABÏEUD'*.

On marche dans un pays de plaine, et on arrive à El-Abïeud', ainsi nommé à cause de la blancheur du sol. Dans ce lieu croît le sedra (*ziziphus lotus*), arbrisseau épineux dont Shaw a fait la description (tom. II, p. 123). Distance parcourue, 14 lieues; direction, Est.

4[e] JOURNÉE. — *EL-BIRIN*.

Après avoir fait 9 lieues en plaine, dans l'Est, on arrive à El-Birin, rocher isolé, qui a environ 1 mille à sa base, et dont la hauteur est de 60 mètres à peu près. Au sommet, se trouvent deux puits, circonstance d'où lui vient son nom de Birin.

5[e] JOURNÉE. — *GARSA*.

On marche pendant 10 lieues en plaine, vers le Sud, et on arrive à Garsa, ainsi nommé à cause du goût acide de son eau. Le h'alfa croît en abondance dans cette localité.

6[e] JOURNÉE. — *K'C'ER-BENZOU*.

On arrive à cette bourgade, qui est à 5 lieues de Garsa, en continuant la direction du Sud-Est. K'c'er-

Benzou se compose de trente ou quarante maisons; il est au pied du Djebel-Sah'ri. Il y a une source qui donne une très-bonne eau.

7e JOURNÉE. — *K'C'ER-ED-DIS.*

C'est un bourg qui contient une centaine de maisons. Son nom lui vient du Djebel-Dis, qui le domine. Il est habité par les Oulâd-Sid-Ibrâhim, qui sont des marabouts. Pour y arriver, on suit pendant 9 lieues le pied du Djebel-Sah'ri, dans la direction de l'Est, en ayant cette montagne à droite.

8e JOURNÉE. — *BOU-SA'DA.*

Après 3 lieues de marche, dans l'Est, et toujours au pied du Djebel-Sah'ri, on arrive à Bou-Sa'da. Là cette montagne prend le nom de Sellet.

Depuis T'aza jusqu'à Bou-Sa'da, et dans un trajet de 75 lieues, on ne rencontre pas de montagnes à traverser.

ROUTE DE MÉDÉA AU PAYS DE MZAB,

CHEMIN DES CARAVANES.

1re JOURNÉE. — *SAR'OUAN.*

On marche dans la direction du Sud pendant presque toute la journée, et ce n'est qu'au moment d'arriver à Sar'ouân, qu'on tourne un peu à l'Ouest. La distance entre ce lieu et Médéa est de 15 lieues. Sar'ouân est en plaine. Les Douaïr, tribus du makhzen de Tit'erî, y habitent, et les 'Abid, autre fraction du même makhzen, se tiennent à Berrouâguïa[1]. Les Arabes d'El-'Arba' viennent aussi dans ce canton en été. A 3 lieues au Sud-Ouest se trouvent des ruines romaines dites Achir; c'est du moins l'opinion des gens du pays. Mais il paraît plus probable que ce sont les restes de la ville d'Achir, fondée en 324 de l'hégire par Zeïri-ben-Monad, qui y faisait sa résidence[2]. Ebn-Khaldoun place cette cité dans les montagnes de Tit'erî, opinion qui corrobore mes conjectures. Nowaïri dit que la posi-

[1] Ainsi nommé de la grande quantité de berrouâk' « asphodèles » qui y croissent.

[2] Après avoir écrit ceci, j'ai visité les ruines d'El-Achir, en août 1843; elles sont en effet romaines. Quant à la ville arabe, quoique je n'aie pu en retrouver les traces, je persiste à croire qu'elle devait être de ce côté.

tion d'Achir était très-forte, et qu'elle ne pouvait être attaquée que du côté de l'Orient. Dix hommes, selon lui, auraient suffi pour la défendre contre toute une armée, et, quand elle n'aurait pas eu de remparts, elle eût été imprenable, tant elle s'élevait au-dessus de ses murs. Au milieu, coulaient deux fontaines d'eau douce. Ebn-Haukal parle de ses marchés, de ses fontaines d'eau courante, de ses jardins, de ses champs cultivés, et il ajoute que la province qui l'entoure est de la plus grande beauté. Dans le Kartas, il est dit que cette ville est la capitale du pays de S'enhâdja [1]. L'itinéraire d'Achir à Mers-Zedjdâj et celui de cette ville à Alger [2] confirment encore cette opinion.

2e JOURNÉE. — *'AÏN-TSELATSA.*

On suit la direction Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest; et, après une marche de 9 lieues, on arrive à cette étape. C'est le pays des Oulâd-Mokhtâr, dont le chef actuel est Ben-'Aouda. Les Oulâd-Mokhtâr se divisent en cheraga ou orientaux, et en r'eraba ou occidentaux. Les premiers s'appellent Oulâd-'Eudda, et les autres Oulâd-Bou-'Ali. Ce pays est entre le Tell et le S'ah'ra. Là commence à croître la plante appelée chih', qui est une sorte d'absinthe (*absinthium judaïcum*). Les Arabes prétendent que c'est le commencement du S'ah'ra; mais le vrai

[1] Traduction d'El-Bekri, par M. Quatremère, tom. XII des Notices des manuscrits, pag. 519.

[2] *Ibid.* pag. 517 et 519.

désert, dans le sens que nous donnons à ce mot, est encore assez loin de là au Sud.

3e JOURNÉE. — *'AÏN-OUÇARA.*

On continue de marcher plein Sud. Sur la route, on rencontre des térébinthes (el-bot'om). A une distance d'environ 9 lieues, on trouve 'Aïn-Ouçara, pays inhabité, où l'arbrisseau appelé sedra croît en grande quantité.

4e JOURNÉE. — *EL-MEK'SEM.*

On marche Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest pendant 15 lieues, et on arrive à El-Mek'sem, pays inhabité, où cependant les Oulâd-Naïl viennent quelquefois. Le h'alfa y est très-abondant.

5e JOURNÉE. — *K'C'ER-ECH-CHERF.*

A environ 12 lieues Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest de l'étape précédente, on arrive à K'c'er-ech-Cherf, petite bourgade où demeurent des gens de toutes tribus. Il ne faut pas croire, comme le nom le donne à entendre, qu'il y ait ici un, et encore moins plusieurs châteaux. Le mot k'c'er (que les Arabes du dehors prononcent *guec'eur*) ne désigne, dans ces endroits, que des constructions quelquefois sans importance. C'est à peu près comme on appelle bordj ou forteresse, dans les environs d'Alger, une simple maison de campagne.

6e JOURNÉE. — *OUAD-MTA'-EL-BID'A.*

On continue la direction Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest, et on arrive, après 9 lieues de marche, à cette étape, où le h'alfa et le chih' croissent en abondance.

7e JOURNÉE. — *ZEMINA.*

Après avoir fait 15 lieues dans le Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest, on arrive à ce bivac, où il y a une source; on y rencontre du h'alfa et du chih'. On voit les ruines d'un k'c'er dans ce lieu.

8e JOURNÉE. — *TEDJMOUT.*

On continue la direction Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest; on traverse le Djebel-Sah'ri-el-Guebli dans un endroit peu élevé, puis on descend à Tedjmout. La journée est d'à peu près 10 lieues.

Cette petite bourgade compte environ cent maisons; la population y est mêlée : il y a des Oulâd-Naïl, des El-'Arba', etc. On y trouve, en fait d'arbres, des pêchers, des coignassiers, des figuiers. Dans les environs, croissent le h'alfa, le chih' et le guettaf. Cette dernière plante est connue à Alger sous le nom de souoûâk'; on s'en sert comme de brosse à dents; pour cela, on coupe un morceau de la racine, qui est bien filandreuse, on l'effile par un bout, de manière à en former une petite touffe avec laquelle on se frotte les dents.

On dit que cette racine a un goût salé. Les pèlerins de l'Ouest, en traversant les contrées de l'intérieur, font provision de cette racine, qui se vend bien à Alexandrie et dans les villes des États barbaresques.

9e JOURNÉE. — *EL-AR'OUAT'.*

On marche droit au Sud pendant 8 lieues environ, et on arrive à El-Ar'ouât', assez grande ville habitée par les Oulâd-Ser'in et les H'alef, dont les quartiers sont séparés par l'Ouad-Emzi. On sait que ces deux fractions de la population sont souvent en guerre l'une contre l'autre.

Au Sud-Est d'El-Ar'ouât', on trouve la petite ville d'El-Açafïa, dont la population est mêlée.

10e JOURNÉE. — *FEDJ-ENTSILA.*

Il y a 18 lieues entre cette étape et la précédente. C'est à Fedj-Entsila qu'on commence à trouver les sables; ceux de cet endroit sont de couleur blanche. Il y a à Fedj des réservoirs d'eau de pluie, et, en outre, il suffit de creuser un peu pour trouver de l'eau fort douce et très-salubre. Le nom de cette localité vient de ce qu'elle est située sur une petite élévation où il y a un col (fedj). Pendant cette journée, la direction a été Sud-Est.

11e JOURNÉE. — *EL-OUT'ÎA.*

On marche pendant 15 lieues environ dans le Sud-Est. On trouve des sables de temps en temps. Le chih',

le guettaf et le harmel sont fort abondants; il y a peu de h'alfa. Out'ïa est un diminutif de out'a « plaine. »

12e JOURNÉE. — *CHEBKA.*

On marche en plaine pendant 15 lieues dans le Sud, et sans rencontrer de sables. On est en plaine, dans un terrain pierreux, où le h'alfa est abondant, et où l'on trouve peu de chih'. La première de ces plantes croît surtout dans les chemins pierreux ou élevés, et l'autre dans les lieux bas. Le nom de Chebka vient de ce que les pierres qui constituent le sol de cette localité rappellent, par leurs formes et leur disposition, les mailles d'un filet (chebka).

13e JOURNÉE. — *OUAD-DJEDI.*

On fait encore 15 lieues en plaine dans la direction du Sud-Est, et on arrive à l'Ouad-Djedi, rivière qui est à peu près aussi grande que l'Ouad-'Arach; l'eau en est bonne. Oulid-Bou-Mezrag prétend que l'Ouad-Djedi vient du Sud et coule vers l'Est. Cette assertion est contraire à ce qu'on savait du cours de cette rivière.

14e JOURNÉE. — *BENI-IZGUEN.*

A 5 lieues dans le Sud-Est, on trouve Beni-Izguen, ville d'environ mille maisons. On est alors dans le pays de Mzâb.

DE MÉDÉA AU PAYS DE MZAB.

ROUTE DES COURRIERS.

1re JOURNÉE.

On va coucher à S'ar'ouân.

2e JOURNÉE.

On va coucher à 'Aïn-Tselatsa. (Voyez, pour ces deux étapes, la route des caravanes.)

3e JOURNÉE.

On se dirige en plaine vers le Sud-Ouest; et, après une marche d'environ 9 lieues, on va coucher sur les bords d'un lac appelé Ed'-D'aïa-T'aïba. C'est sans doute celui qui figure sur nos cartes sous le nom de Dïa-Titterie-Geouli, ou de lac de Titterie. Ce lac, qui a plus d'un quart de lieue d'étendue, est couvert de flamands, de canards et autres oiseaux aquatiques. Les gens du pays prétendent que, tous les deux ou trois ans, tantôt dans une saison, tantôt dans une autre, il bouillonne, lance des gerbes d'eau, déborde et couvre une grande partie de la contrée. Ils assurent que bien des personnes ont péri par ces inondations imprévues, dont l'effet se fait sentir fort loin. On appelle ce pays Belâd-Douaceni.

4e JOURNÉE.

Après avoir fait 18 lieues dans le Sud, on arrive à

El-Guelta-el-Bid'a, petite mare alimentée par les eaux pluviales qui tombent des montagnes, et qui s'y conservent comme dans un réservoir. On peut aussi passer par Guelta-es'-S'al, qui est plus à l'Ouest. Pour arriver à Guelta-el-Bid'a, on traverse le Djebel-Sah'ri. La montagne qui domine ce bivac s'appelle Gada'-Meta'-Oulâd-Brâhim. Gada' veut dire « un pic isolé. »

5e JOURNÉE. — *BAB-AÏN-MEÇ'AOUD.*

Pour arriver à cette étape, on traverse d'abord la sebkha de Zar'ez, puis les chebka ou collines de Zar'ez. La marche, qui est de 18 lieues, se fait dans la direction du Sud.

Cette fontaine sort d'entre deux collines rapprochées, de sorte qu'elle paraît passer par une porte (bâb). On raconte qu'un nègre, venant du S'ah'ra, et près de mourir de soif, arriva dans cet endroit, se mit à creuser un peu la terre, et y trouva de l'eau. C'est celle qu'on y voit encore maintenant. Comme ce nègre s'appelait Meç'aoud, le lieu, par ces diverses causes, a pris le nom qu'il porte aujourd'hui.

6e JOURNÉE. — *AMRA.*

On traverse le Djebel-Sah'ri-el-Guebli à un endroit qu'on appelle Djellâl-Bellout, à cause de la grande quantité de bellout qu'on y trouve. Il y a dans cette montagne une partie plus élevée que le Djerdjera, et où cependant la neige ne persiste pas toute l'année. On le nomme Argou-Beni-Mzâb, ou Tendon des Beni-

Mzâb, à cause de la roideur et de la longueur de sa montée, qui fatigue le tendon des gens de cette nation qui y passent fréquemment. On descend ensuite à Amra, petite bourgade d'une cinquantaine de maisons, située en plaine, et dont la population se compose de gens de toutes les tribus environnantes. Dans les montagnes que l'on traverse pour y arriver, il y a beaucoup d'arbres, surtout des chênes, qui produisent le bellout. Les lions et les panthères s'y trouvent en grand nombre. La marche, pendant cette journée, est de 15 lieues, dans la direction du Sud.

7e JOURNÉE. — *ZAKKAR.*

Après une marche de 9 lieues en plaine, toujours dans la direction du Sud, on arrive à Zakkâr, petite bourgade de soixante à soixante et dix maisons. Le chih' croît en abondance entre ce bourg et Amra.

8e JOURNÉE. — *DEMMET.*

On fait 5 lieues en plaine, dans le Sud, et on arrive à Demmet, bourgade de trente ou quarante maisons, où il y a une source considérable, dont l'eau est excellente.

9e JOURNÉE. — *CHEBKA.*

Après une marche de 18 lieues en plaine, dans la direction du Sud, on arrive à Chebka sans rencontrer d'eau sur la route. Ici, on suit la route ordinaire des caravanes.

VOYAGE

PAR TERRE

DE T'AZA A TUNIS

PAR M. FABRE

VOYAGE

PAR TERRE,

DE T'AZA A TUNIS[1].

POINT DE DÉPART DE M. FABRE.

La mine de soufre que M. Fabre indique est située à 1 lieue $\frac{1}{4}$ de marche au Sud de T'aza, et à 3 lieues au Nord du Nahar-Ouâc'el (qui devient ensuite l'Ouad-Chelif). L'endroit où elle se trouve s'appelle Râs-bou-Kemouri, parce que c'est là que l'Ouad-bou-Kemouri prend sa source. La contrée porte le nom de Belâd-Belâl, ainsi que la montagne d'où sort cette rivière. Quant au Belâd-es'-S'ïouf, il existe en effet de ce côté, mais il est à l'Est de Belâd-Belâl, avec lequel il est limitrophe. Le cheikh Bourk'iza, dont parle M. Fabre, est en effet un chef de ces cantons ; seulement il administrait, conjointement avec un autre qu'on appelle Bou-H'afs, le pays de Belâl, et non celui de S'ïouf.

[1] Le voyage de M. Fabre, de T'aza à Tunis, avait un grand intérêt à l'époque où il fut fait, parce que nos troupes n'avaient pas encore pénétré dans les parties méridionales de l'Algérie. Aujourd'hui, sur plusieurs points, cette route a été visitée par nos colonnes, et on a dressé la carte du pays. Il conviendra, en lisant ce récit, de tenir compte de cette circonstance, qui atténue, sans le détruire entièrement, l'intérêt que la nouveauté eût donné aux impressions ressenties par l'Européen qui a parcouru ce pays l'un des premiers.

Mais cette confusion, qui n'a rien d'extraordinaire de la part d'un homme à peu près étranger à la langue arabe, loin d'infirmer le témoignage de notre voyageur, prouve qu'il a connu les lieux et les personnes par lui-même; car il ne pouvait pas autrement savoir ces choses, ainsi que d'autres qu'il raconte dans le cours de son récit. L'absence d'instruction, qui se remarque facilement dans la narration de son voyage, est une garantie de plus contre toute fraude de ce genre. Je fais cette remarque, parce que je suppose que le lecteur aura peut-être, sur sa véracité, les doutes que j'avais moi-même au premier abord, et avant qu'un examen attentif m'eût rassuré sur ce point capital.

Le travail qu'on va lire n'est pas la reproduction littérale du récit de M. Fabre; c'est une simple analyse, que je me suis efforcé de faire aussi exacte et aussi complète que possible.

VOYAGE

DEPUIS RAS-BOU-KEMOURI, AU SUD DE T'AZA, JUSQU'A TUNIS, PAR TERRE.

(Fin de février 1838.)

M. Fabre, parti de Médéa, avec deux ou trois Arabes, vers la fin de février 1838, arrive, après une marche de 15 lieues dans le Sud, puis dans le Sud-Est de cette ville, à des ruines situées sur un monticule[1]. Ces ruines, dit-il, forment une enceinte dans laquelle il y a un amas de briques et de pierres brutes. Il y a remarqué un trou où les Arabes lui ont raconté qu'on avait trouvé de l'argent.

Au bout de six jours de marche, pendant lesquels la pluie les a obligés souvent de s'arrêter, ils parviennent au pays des S'ïouf, vers les confins du K'ibla[2].

[1] Notre voyageur dit dans sa relation, que, parti de Médéa dans la direction du Sud, il était le lendemain en face de Miliâna, qu'il avait à sa droite. Il a dû alors traverser le Djebel-Ouâmri, puis descendre dans la vallée du Chélif, pour prendre la route de T'aza, laquelle est effectivement à peu près en face de Miliâna; mais alors, au lieu du Sud-Est, il faut lire Ouest, rectification sans laquelle il est impossible d'expliquer cette partie de son itinéraire.

[2] K'ibla signifie le Midi, et, dans un sens plus restreint, la zone qui est entre le Tell, ou pays à peu près intégralement habité et cultivé, et le désert proprement dit. On a vu précédemment que nous con-

Dans les deux premières journées, ils ont traversé un pays montueux, souvent beau, mais désert et inculte. Lorsqu'ils eurent dépassé Miliâna, ils prirent au Sud-Est, puis à l'Est[1], en suivant des collines presque toujours arrosées par de beaux ruisseaux, et dont le terrain, négligé par les indigènes, paraît cependant susceptible d'une culture avantageuse. Elles sont assez boisées, et on y rencontre même parfois des espèces de forêts de chênes d'une médiocre grosseur, et des massifs de superbes genévriers. C'est presque toujours dans ces lieux boisés que se remarquent les douars, autour desquels il y a beaucoup de champs de blé, de nombreux troupeaux et une grande quantité de volaille.

Lorsqu'ils furent arrivés au pays de S'ïouf, le cheikh Bourk'iza, qui commandait dans ce canton, leur montra la mine de soufre. Celle-ci est située dans une petite montagne qui parut à M. Fabre avoir une origine volcanique, à cause, dit-il, des bouleversements qu'on y observe[2]. Les bancs de soufre ont 33 centimètres d'é-

fondions trop souvent ce pays de transition avec le véritable S'ah'ra, ou désert de sable.

[1] Nous ne pensons pas qu'on puisse avoir une confiance absolue aux directions indiquées par M. Fabre, qui, ne possédant aucun instrument pour s'orienter avec exactitude, n'avait probablement pas, comme la plupart des Européens, l'habitude d'y suppléer par l'inspection du soleil et des étoiles. Heureusement, les deux points extrêmes, Médéa et la mine de soufre, étant connus, il est facile de rectifier les erreurs qu'il a pu commettre, ou de suppléer aux indications qu'il a négligé de donner.

[2] M. Fabre pourrait bien se tromper dans ses conjectures ; car si

paisseur, et ils alternent avec des bancs de terre mélangés en grande quantité de paillettes d'un jaune d'or pâle. On y remarque des traces du feu qui paraît en avoir calciné une grande partie. Il en reste cependant assez pour que six hommes, avec de faibles moyens, aient pu en extraire plusieurs quintaux par jour.

Non loin de la mine, est une fontaine qui exhale une odeur sulfureuse suffocante; et auprès de cette fontaine, on remarque une matière qui ressemble à de la houille.

Les Arabes ont montré à M. Fabre un morceau de roche écailleuse d'un blanc mat, qui lui a semblé du minerai d'argent[1]. L'endroit d'où ils avaient tiré ce prétendu minerai est auprès de la mine de soufre. Il y a aussi dans les environs une mine de fer.

Ce pays de S'ïouf est beau, mais mal cultivé. On y voit des vignes gigantesques, qui grimpent sur des

les volcans en activité vomissent du soufre en très-grande abondance, il est fort rare d'en trouver dans les anciens terrains ignés, et même dans les volcans éteints qui paraissent les plus rapprochés de notre âge. On ne connaît qu'un petit nombre d'exceptions à cette règle. (Voy. Beudant, *Minéralogie*, tom. II, pag. 387.)

[1] Il est possible que M. Fabre, qui n'avait aucune connaissance en minéralogie, se trompe. Le minerai d'argent, lorsqu'il se présente sous l'aspect filiforme, est impossible à méconnaître, et si celui qu'on lui a montré eût été de ce genre, on n'en aurait pas parlé d'une manière dubitative. Quant aux autres espèces de minerais, il faut être minéralogiste pour pouvoir les distinguer. M. Fabre aura été induit en erreur par les indigènes, qui, trompés par la couleur, prennent des pyrites pour de l'or, certains micas ou talcs pour de l'argent, etc.

arbres dont elles couvrent toutes les branches. Les Arabes de ce canton, de même que ceux des pays traversés précedemment par notre voyageur, récoltent de beauts artichauts sauvages dont la racine, étant cuite, constitue un mets assez agréable. Les douars sont clairsemés, et la population y est faible. Les habitants ont des fusils qui sont en mauvais état, sauf ceux des chefs. Ils savent fabriquer de la poudre.

M. Fabre, las du travail auquel on le soumettait, et poussé par un esprit aventureux, se décide à s'évader. Il réussit, ainsi que ses camarades européens, à tromper la surveillance des gens qui les gardaient, et ils se lancent, à peu près au hasard, dans l'intérieur du pays.

1er JOUR DE MARCHE.

Ils quittent la mine de soufre dans la soirée, et se dirigent au Sud-Est pour éviter le pays des K'obaïl. Ils marchent toute la nuit, en suivant une petite rivière qui est au Midi de la mine [1].

2e JOUR.

Lorsque le jour arrive, M. Fabre gravit, avec ses compagnons, une montagne rocheuse, d'où ils aperçurent des douars considérables, situés dans une plaine qui se trouve devant eux. Autour sont de nombreux

[1] L'Ouad-bou-Kemouri.

troupeaux. Il évite cette population trop rapprochée du lieu d'où il vient de s'échapper, et il trouve de vastes plaines incultes, où paissent des troupeaux considérables de chameaux, de bœufs et de moutons. Au delà, il trouve d'autres plaines, dont l'une est arrosée par une rivière coulant du Sud à l'Est[1]; celle-ci, peu large, est très-profonde et bordée de jolis arbres. Plus loin, il passe dans une autre plaine couverte de joncs[2] semblables à ceux de nos marais, et peuplée d'une grande quantité de chèvres.

En parlant des plaines qu'il traverse, M. Fabre néglige ordinairement de mentionner les collines qui doivent les séparer. Nous ferons cette observation une fois pour toutes.

3e JOUR.

Nos voyageurs arrivent au bord d'une rivière dont les alentours sont délicieux, à cause des jolies prairies qu'on y trouve. Cet endroit, malgré sa beauté, est dépourvu d'habitants.

4e JOUR.

Dans ces plaines, inhabitées pour la plupart, M. Fabre et ses compagnons avaient éprouvé beaucoup de priva-

[1] C'est probablement le haut Chélif.

[2] C'est sans doute le h'alfa dont il est si souvent question dans les relations des voyageurs indigènes qui ont parcouru ces régions.

tions. La provision d'aliments qu'ils avaient emportée de S'ïouf une fois épuisée, il avait fallu vivre de racines. Malgré leurs craintes, ils se décident à chercher des endroits où il y ait de la population; et, prenant leur direction vers l'Est, ils gagnèrent les montagnes qui sont de ce côté. Ils arrivent en effet à des douars où on les accueille assez bien, grâce au chahad ou profession de foi musulmane[1], qu'on leur avait fait apprendre à Médéa.

5e JOUR.

Ils continuent de marcher dans l'Est vers Msîla, ville sur laquelle ils donnent à entendre auxindigènes qu'ils se dirigent. Ils traversent de grandes plaines, séparées entre elles par des coteaux peu élevés, et couverts d'une herbe assez jolie, quoique petite.

6e JOUR.

Après avoir traversé plusieurs plaines incultes, ils gravissent une montagne du haut de laquelle ils aperçoivent un lac, une ville, et, dans les airs, une aiguille semblable à celle d'une boussole, s'élevant à une hau-

[1] *La illah ila Allah Moh'ammed raçoul Allah*, « il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » La plupart des indigènes de l'intérieur, sauf ceux qui habitent les villes, ne sachant guère autre chose de leur religion, on conçoit qu'ils soient portés à considérer comme musulmans ceux qui en connaissent autant qu'eux.

teur de plus de 100 mètres. Mais c'était un effet de mirage, et, au lieu de ces belles choses, ils ne trouvent en descendant qu'une triste plaine de sable. Après une demi-journée de marche, ils arrivent dans une plaine qui touche à la précédente, et qui est couverte de mauvaises broussailles, hautes au plus de 60 centimètres. On les accueille dans un douar situé au milieu d'une forêt de chênes et de genévriers.

7e JOUR.

Ils veulent continuer de marcher dans l'Est, mais la nature du pays, qui est trop montagneux, les oblige de tourner au Sud-Est. Ils atteignent bientôt une plaine superbe, qu'ils traversent difficilement dans l'après-midi. Elle était couverte de fourrages qui venaient jusqu'à la ceinture. Ils y virent des troupeaux de bœufs plus gros que ceux que les Arabes amènent au marché d'Alger. A l'extrémité de cette plaine, et au milieu d'un espace aride, s'élèvent des monticules de sable, que le vent augmente ou diminue de temps en temps. Au sommet et autour de ces élévations, il y a de petits arbres très-verts; mais dans la plaine il n'y a pas un seul arbrisseau.

8e, 9e ET 10e JOUR.

Au delà de la plaine dont on vient de parler, nos

voyageurs tournent au Sud-Est[1] pour arriver à une gorge ; ils trouvent un ruisseau d'eau salée, et en amont de ce ruisseau, un petit monticule de sel qui, de loin, ressemble à un bloc de neige[2].

Ils s'engagent ensuite dans des montagnes peu hautes, il est vrai, mais qui les jettent hors de leur route, par l'obligation où ils sont de traverser certains cols. Ils trouvent des douars au moins une fois par jour; mais ces villages sont chétifs, sans doute à cause des mauvais pâturages.

Ils trouvent avec surprise une espèce de caravansérail délabré dans une plaine déserte, qu'ils ne traversent qu'en deux jours. Dans cette plaine, ils voient de jolies pierres, dont les unes ont la blancheur nébuleuse de la cornaline, d'autres, le rouge vif du corail le plus beau.

Ils arrivent à une tribu composée de plusieurs douars. Quoique placés dans un pays où ils n'ont vu que de mauvais pâturages, il y a cependant beaucoup de troupeaux, surtout des chameaux. C'est là qu'ils mangent les premières dattes. Dans ce canton, les enfants des deux sexes vont nus jusqu'à un âge assez avancé; et les femmes elles-mêmes sont vêtues plus

[1] Il y a ici une erreur évidente; car ils suivaient déjà la direction du Sud-Est depuis la veille. C'est sans doute Sud qu'il faut lire.

[2] En suivant l'itinéraire avec soin, on voit que nos voyageurs se trouvaient alors dans les environs de Zar'ez (le Zaggus des cartes). Le ruisseau salé serait alors l'Ouad-Sebkha, les collines de sable de la veille, les naka de Zar'ez, et le monticule de sable, les salines de cette même localité.

simplement que la décence ne l'exigerait. Nos voyageurs remarquent, non sans étonnement, qu'on les laisse seuls avec ces dames, lesquelles, pour utiliser la confiance de leurs époux, s'empressent d'adresser par signes, à M. Fabre et à ses compagnons, des questions passablement indiscrètes.

En quittant cette tribu, ils veulent se diriger au Sud-Est, pour éviter les montagnes, qu'ils supposent habitées par les K'baïl; mais les Arabes et leurs femmes s'opposent fortement à ce qu'ils prennent cette direction, en s'efforçant de leur faire comprendre que du côté où ils veulent aller il n'y a rien à manger ni à boire, et qu'ils y rencontreront des lions.

11e, 12e, 13e, 14e ET 15e JOUR.

Ils marchent donc vers le Nord-Est, et parcourent un pays où les pâturages sont souvent bons, et où il y a de beaux douars très-peuplés. Cependant ils n'ont vu ni rivières ni ruisseaux sur cette route. Ils sont déshabillés par des bergers, race assez peu scrupuleuse, ainsi qu'ils ont plusieurs occasions de l'éprouver. C'est, du reste, la première violence qu'ils aient eu à souffrir depuis leur évasion. Ils arrivent à un douar où on les reçoit bien. Ils y trouvent un homme de Bou-Sa'da, qui était venu pour acheter de la laine et du beurre. Ils restent six jours dans cet endroit, où on leur donne du lait en abondance, quelques fruits, des dattes et une espèce de pomme de terre noire qu'ils appellent

teurf[1]. On la fait cuire dans les cendres, puis les femmes la pétrissent avec du beurre : c'est un mets excellent.

16e JOUR.

Ils arrivent à Bou-Sa'da quinze jours après leur évasion de Belâd-es'-S'ïouf[2].

Le pays, depuis S'ïouf jusqu'à Bou-Sa'da, dit M. Fabre, est en général peu fertile ; il présente beaucoup de beaux sites. On n'y voit point la trace d'anciens établissements fixes. Il y a des parties montueuses, quoiqu'on n'y rencontre pas de hautes montagnes. L'eau est presque partout salée; mais les habitants connaissent les endroits où se conserve l'eau des pluies, qui paraît être la seule qu'ils boivent.

La population est faible, et l'on marche souvent deux jours sans trouver un douar. Cependant il y a quelques plaines qui sont couvertes de tentes. On ne remarque aucun terrain ensemencé, et les indigènes vont faire leurs semailles à quelques journées de là, au Nord, dans l'Atlas, attendu que plus on arrive vers le Midi, plus le terrain paraît aride. Il est à croire que plusieurs tribus se réunissent pour labourer, semer et récolter en commun; car M. Fabre a vu, dans la suite de son voyage, de vastes contrées, plaines ou mon-

[1] C'est, avec une légère altération, le mot *teurfas*, dont les Arabes se servent pour désigner la truffe.

[2] En comptant sans doute le jour de leur arrivée et celui de leur départ; de la sorte, ils ont été en effet quinze jours en route pour arriver à Bou-Sa'da, ainsi qu'il est dit plus haut.

tagnes, couvertes de moissons, tandis qu'il n'a jamais trouvé de champs isolés.

Les Arabes de ce pays sont assez doux; mais ils aiment beaucoup l'argent, surtout les jeunes gens, et, parmi ceux-ci, les bergers. On ne remarque pas chez eux l'existence d'un gouvernement, et l'influence des marabouts paraît suppléer à cette lacune.

Ceci toutefois n'est vrai que pour l'administration intérieure des tribus; car la puissance d'Abd-el-K'âder s'étendait alors jusque dans ces lieux, et se révélait de temps à autre par la levée des impôts. Cette opération fiscale s'accomplissait militairement, comme du temps des Turcs. L'êmir choisissait, pour envoyer ses collecteurs armés, l'époque des moissons, où on trouve les Arabes réunis et disposés à faire des sacrifices afin de ne pas perdre le fruit de leurs travaux agricoles. Ce pays garde encore le souvenir de la campagne de 1837, commencée derrière les montagnes qui sont au Sud de Miliâna, et qui se termina vers Biskra.

D'après ce que M. Fabre put comprendre au récit des indigènes, on exerça alors sur ceux-ci des traitements fort barbares, et dont il leur est resté un amer souvenir. En opposition à ce pouvoir extérieur, qui s'est imposé par la force brutale, il existe une puissance volontairement acceptée par les indigènes, et qui est entre les mains d'un saint homme appelé chef des marabouts [1].

[1] La description que fait M. Fabre du pays situé entre Bou-Sa'da et la mine de soufre est beaucoup trop vague pour qu'on essaye de préciser

Nos voyageurs étaient arrivés à Bou-Sa'da dans la matinée du jour où ils avaient quitté le dernier douar. Cette ville est un assemblage de maisons placées sans ordre, au penchant d'une petite colline, construites avec des briques crues séchées au soleil, et cimentées avec de la boue. Dans les environs, la vue est agréablement attirée par l'aspect des forêts de dattiers. Au bas de la ville, il y a de beaux jardins, entourés de murs élevés et fermant à clef; les arbres fruitiers, tels que figuiers, abricotiers, jujubiers, grenadiers et vignes, y sont nombreux; mais ils sont plantés sans la moindre symétrie, et on ne les taille ni ne les émonde jamais, ce qui leur donne l'apparence d'une épaisse broussaille; il s'y récolte aussi des poivrons, des fèves et des oignons. Ces jardins sont arrosés par un très-fort ruisseau; au delà il y a encore des champs cultivés où l'on trouve de l'orge, de magnifique froment, mais ce terrain cultivé ne s'étend pas au delà d'une demi-lieue de la ville, et seulement au Nord, au Sud et à l'Est.

son itineraire. Cela serait d'ailleurs d'autant plus difficile, que les meilleures cartes et les plus recentes n'indiquent aucune route dans cette direction, et ne designent qu'une ou deux localités dans tout cet espace. On ne peut que supposer, d'une manière générale, qu'il a marché vers les sources du Chelif, entre le Djebel-R'ezoul et le lac de Tit'eri; que, dans la 3ᵉ journee, il se trouvait sur le bord du haut Chélif, qu'il a très-probablement traverse dans la 4ᵉ journée, lorsqu'il se décida à prendre la direction de l'Est; que, dans la 7ᵉ journée, il était arrivé au Djebel-Sah'ri, qui relie, du Nord au Sud, le Ouennour'a au Djebel-'Amour; que, dans la 8ᵉ journée, il était vers l'endroit où les cartes indiquent *collines et salines de Zagos*; qu'il traversa enfin le grand contrefort oriental, ou Djebel-Sah'ri.

Bou-Sa'da est entouré de murailles et fermé de portes qu'on ne garde pas plus la nuit que le jour; les clefs, qui sont en bois, comme toutes celles des maisons de la ville, se retirent le soir par les soins d'un homme qui est chargé de cette fonction. La population paraît être d'environ trois mille âmes. Les juifs y sont nombreux et fabriquent du vin; maltraités par les Arabes, ils ne peuvent se maintenir que parce qu'ils sont placés sous le patronage des grands de la ville, lesquels se font un revenu de la protection qu'ils leur accordent. Le chef de Bou-Sa'da est électif. La ville paye tribut à 'Abd-el-K'âder, moyennant quoi celui-ci s'est engagé à ne pas y entrer avec ses troupes.

SORTIE DE BOU-SA'DA.

1er JOUR [1].

M. Fabre avait reçu l'hospitalité chez Sid-Ah'med, marabout de ce pays. Malgré les bons traitements qu'il en éprouve, il prend le parti de quitter la ville avec ses compagnons. Ils s'échappent à la faveur de la nuit, et s'avancent dans une vaste plaine de sable; celle-ci suit de l'Est à l'Ouest une chaîne de montagnes élevées, qui se présentent au Sud comme une immense muraille d'une hauteur démesurée [2].

[1] M. Fabre ne dit pas combien de temps il est resté à Bou-Sa'da.

[2] Le Djebel-Tell.

2[e] JOUR.

Vers l'heure de midi, ils arrivent dans un endroit où la végétation est forte; une herbe magnifique couvre le sol, grâce au voisinage de la rivière [1]. Un fort joli bois, tapissé d'un gazon fin, règne sur les bords de celle-ci. Non loin de là, ils trouvent un emplacement couvert de débris de briques et de poteries, et çà et là, tout autour, de fortes pierres grossièrement travaillées. Sur un monticule qui paraît avoir été le centre des constructions qui existaient jadis en ce lieu, on voit encore un carré en maçonnerie, dans lequel est une espèce de cave [2].

En combinant toujours leur direction (qui était Ouest-Est), ils arrivent sur les bords d'une vaste plaine de sel, qui s'étendait du Nord-Ouest au Sud-Est [3]. Ils ne jugent pas d'abord devoir la traverser.

3[e] JOUR.

Le lendemain, ayant aperçu, de l'autre côté de la

[1] Ouad-el-Mâlah', un des affluents de l'Ouad-ech-Ch'aïr.

[2] Cette description paraît se rapporter à l'un de ces petits postes romains, pourvus d'une citerne, comme il s'en trouve de tous côtés dans la province de Constantine. C'est peut-être l'endroit désigné sur les cartes sous le nom de Gah'ara, et où Shaw signale l'existence de mines. (Tom. I, pag. 107.)

[3] Le Chot, ou les anciennes *Salinæ Nubonenses*.

plaine de sel, deux k'oubba [1], qui leur font supposer qu'il y a des douars dans les environs, et ne voulant cependant pas trop s'écarter de leur direction, ils se décident à traverser cette sebkha [2]. Après trois heures de marche dans le sel et dans la boue, dont ils avaient quelquefois jusqu'aux genoux, ils arrivent à une plaine, où ils voient des troupeaux. Les bergers qui gardaient ces troupeaux mènent nos voyageurs à un douar, chez des marabouts par lesquels ils sont bien accueillis. Ils restent trois jours en cet endroit.

5e JOUR.

Le marabout qui leur a accordé l'hospitalité leur donne une garde pour les conduire chez un certain Sid-Boucetta, autre marabout qui, sur la recommandation de son confrère, devra leur fournir les moyens d'aller à Biskra. Pendant leur séjour au douar de la sebkha, ils se sont dits médecins, et ont eu à traiter une grande quantité de rhumes, de teignes et de migraines. Sur la fin du jour même de leur départ, ils arrivent chez Sid-Boucetta; il y trouvent une cinquantaine d'autres marabouts qui paraissent venus pour lui faire hommage. Ils restent trois jours dans ce douar.

[1] On appelle k'oubba l'espèce de chapelle dans laquelle un marabout est enterré, ou seulement commémoré. Les Européens, en les nommant marabouts, ont fort improprement transporté à ces édifices une désignation qui n'appartient qu'à ceux pour lesquels ils sont construits.

[2] On a vu ce mot dans les voyages d'El-'Aïachi et de Moula-Ah'med.

6[e], 7[e] JOUR.

On les conduit à un endroit où on leur dit qu'il y a une mine d'argent, dans l'Est du village de Sid-Boucetta, puis on les fait changer de direction pour les mener manger du kouskouçou et des dattes dans un douar. Ce mets s'appelle t'a'âm[1] dans ces cantons, et il y entre beaucoup de viandes de mouton, animal qui, dans ce pays, présente une singularité remarquable. Sa queue plate, large au moins de deux pieds, recouvre les deux quartiers de derrière, en manière de manteau[2].

Après avoir satisfait leur appétit au douar, ils traversent les propriétés de Sid-Boucetta, lesquelles sont ensemencées, puis on les conduit à un endroit où on leur dit qu'on a trouvé du minerai d'argent; mais ils ne voient que la place. Ils quittent Boucetta, malgré les instances de celui-ci; ils reprennent leur route dans l'Est. Le pays qu'ils viennent de quitter n'obéit pas à 'Abd-el-K'âder : là, et en continuant vers l'Est, on ne connaît qu'Ah'med-Bey.

[1] T'a'âm veut dire un mets en général; mais effectivement, dans le K'ibla, il a la signification particulière de kouskouçou.

[2] Léon l'Africain, l'abbé Poiret et le docteur Shaw parlent de cette espèce de mouton, qu'ils disent être particulière à la régence de Tunis. Il paraît, par le récit de M. Fabre, qu'il s'en trouve aussi dans le Sud-Est de l'Algérie.

8e JOUR.

En les adressant à un de ses amis, Sid-Ah'med (surnommé El-K'obâïli, parce qu'il protége les marchands de cette nation), Sid-Boucetta leur défend d'entrer dans les montagnes qu'ils ont sur la gauche, de peur des K'baïl; après quoi il les embrasse, leur souhaite bon voyage, et fait des espèces d'exorcismes du côté où ils vont.

Il était deux heures de l'après-midi lorsqu'ils quittèrent Boucetta; ils arrivent bientôt à un ruisseau bordé de lauriers-roses et de buissons d'amandiers dont le fruit est amer. Ils observent sur ces lieux des restes d'oliviers, dont les troncs à demi pourris laissent cependant échapper quelques rejetons.

Non loin de là, ils aperçoivent sur leur gauche une infinité de ruines : des tronçons de colonnes, quelques colonnes entières encore debout, des débris de chapiteaux, des bassins en pierre, et des pierres taillées de toutes dimensions et de tous genres [1].

Ces restes sont entourés d'un mur d'enceinte quelquefois fort élevé au-dessus du sol, et dont l'immense développement annonce qu'il enceignait une ville considérable. Au Sud-Ouest, vers un angle, on voit la base d'un édifice; au centre de l'enceinte, paraît être l'emplacement d'une ancienne église; à en juger par une

[1] La ville antique dont on va lire la description paraît être Tubuna, actuellement Tobna.

espèce de chœur qui subsiste encore, la voûte ou le toit devait être supporté par des pierres carrées fort longues, et qui sont encore debout sur deux rangs. Du reste, sauf l'édifice placé au Sud-Ouest, les ruines n'annoncent pas l'élégance des constructions qui les frappe plus tard, dans d'autres cités antiques qu'ils trouvent sur leur chemin.

Le sol où gisent ces débris paraît ingrat; mais, un peu plus loin, il y a un pays tout couvert de blé et sans nul habitant. Cette singularité s'explique par les remarques faites antérieurement.

9ᵉ JOUR.

Il ne se présente à leur examen rien qui soit digne d'être noté.

10ᵉ JOUR.

Ils arrivent dans un fort joli vallon, arrosé par un ruisseau où ils puisent de l'eau, après avoir mangé des herbes qui croissent sur ses bords. Des hommes à cheval arrivent sur eux à l'improviste, et les déshabillent de la manière la plus singulière et la plus expéditive [1]. Il faut dire d'abord que M. Fabre et ses compagnons,

[1] Cette partie du récit de M. Fabre m'avait d'abord paru quelque peu suspecte, et je pensais qu'il n'avait pas résisté à la tentation d'user du privilége accordé à tous ceux qui viennent de loin. Mais après avoir pris des informations auprès des gens de l'intérieur, j'ai appris que le genre de vol qu'il décrit, et qu'on peut appeler *vol au galop*, est en effet pratiqué.

dès leur arrivée à Médéa, avaient été habillés à l'arabe; il faut rappeler en outre que, par l'effet de la rapacité de quelques bergers qu'ils avaient rencontrés, ce costume assez simple avait été encore plus simplifié; de sorte que, lorsque leur arriva l'aventure désagréable qu'on va raconter, ils en étaient réduits, pour tout vêtement, à une g'andoura ou chemise longue, et à une mauvaise couverture dans laquelle ils se drapaient tant bien que mal. Comme ils cherchaient à se dérober par la fuite aux attaques des cavaliers, ceux-ci les atteignirent facilement, et, les saisissant au col, ils les enlevèrent de terre. Nos voyageurs tinrent bon pendant quelque temps, serrant les bras contre le corps, comme si une sorte d'instinct les eût avertis de la nécessité de cette précaution; mais les voleurs mirent leurs chevaux au galop sans lâcher leur prise; de sorte qu'après une résistance plus ou moins prolongée, suivant la force musculaire des individus, M. Fabre et ses compagnons finirent par lever les bras en l'air. Les cavaliers continuant toujours de galoper, le résultat fut que les habits leur restèrent entre les mains, tandis que les propriétaires de ceux-ci retombèrent sur le sol dans un état de nudité tout à fait primitive. Leur malheur faillit ne point s'arrêter là; car les voleurs, revenus sur leurs pas, menaçaient de les tuer; ce qui aurait eu lieu, sans l'intervention d'un marabout k'baïl. Celui-ci les conduisit chez le chef le plus voisin, lequel se trouve être précisément Sid-Ah'med-el-K'baïli, auquel Sid-Boucetta leur avait dit de s'adresser.

11[e] ET 12[e] JOUR.

Ils restent deux jours dans cet endroit, et comme ils s'étaient donnés pour médecins, ils sont obligés de passer leur temps à masser et à frictionner[1] hommes, enfants et même les femmes, pour les douleurs auxquelles ces gens sont fort sujets. On manifeste beaucoup d'étonnement en les voyant faire des saignées par piqûres au bras; car dans ces contrées on ne connait pas d'autre méthode que d'inciser les jambes et la tête avec un couteau.

Pendant leur séjour dans ce douar, on changea les tentes de place, ce qui leur procura l'occasion de traverser un magnifique pays couvert de récoltes et arrosé par une infinité de ruisseaux. Presque à chaque pas, ils trouvent des restes d'édifices bâtis en superbes pierres de taille. Quand on fut arrivé au lieu du nouveau campement, Sid-Ah'med, qui avait remarqué l'empressement curieux avec lequel ils examinaient ces restes antiques, les conduisit sur une petite éminence qui était couverte de débris de superbes constructions. Ils y remarquèrent surtout un monument carré, construit en belles et fortes pierres de taille et entouré, à une distance de trois pas, d'une enceinte ronde en pierres aussi belles que les premières. Ces matériaux étaient pour la plupart entassés confusément les uns sur les autres; mais il restait assez de choses en place pour

[1] Cette méthode est généralement employée par les indigènes.

deviner le tracé de l'édifice. En outre, on remarquait dans ce lieu des colonnes, d'élégants chapiteaux, des bassins bien taillés et des restes d'urnes.

13ᵉ JOUR.

Sid-Ah'med leur donna un guide pour aller à Emgaous[1], où ils arrivèrent dans la matinée du jour du départ. Ils sont parfaitement reçus par le chef des marabouts.

Emgaous ou, pour mieux dire, Megaous, est à quatre ou cinq journées derrière Constantine. On y trouve beaucoup d'antiquités, des restes d'édifices en belles pierres de taille, où on voit encore des pierres bien conservées, mais à peu près remplies de terre. Les Arabes ont établi des toits sur quelques-unes et les habitent. En général, ils se contentent de placer leurs tentes dans les vastes enceintes qui subsistent encore. A côté de plusieurs ruines qui paraissent avoir été de belles maisons, il y a de larges bassins d'arrosement dont on ne sait plus se servir.

Il y a de beaux jardins à Megaous; celui du chef des marabouts est planté de magnifiques arbres fruitiers, poiriers, abricotiers, etc. Il y a auprès de la ville

[1] Il est probablement question ici de la ville de Nikous, dont les Arabes prononcent le nom Megaous, qui se rapproche assez de la désignation donnée par M. Fabre. L'auteur anonyme du traité de géographie, n° 146 du manuscrit de la bibliothèque d'Alger, place Megaous à trois étapes de Msîla, et à deux de Biskra.

une plaine qui est arrosée par un gros ruisseau, lequel se subdivise en une multitude de branches ; il y a en outre beaucoup de fontaines. M. Fabre y a vu de gros mûriers dont le tronc était entièrement creux, et qui cependant poussaient de vigoureuses branches.

Au milieu de la ville, on remarque une enceinte dans laquelle il y a trois rangs de colonnes, peu élevées au-dessus du sol, sans doute à cause des décombres qui sont amoncelés autour de la partie inférieure. A côté sont des chapiteaux qui paraissent leur avoir appartenu, et qui ont été sculptés avec goût dans une pierre tendre. M. Fabre fut très-surpris, en les examinant, d'y trouver une fort jolie croix, qu'il se garda bien de faire remarquer aux Arabes, de peur qu'il leur prît envie de détruire ce souvenir du christianisme africain. Du côté du Nord, où devait être l'entrée de l'édifice auquel appartenait cette colonnade, il y a une grande pierre remplie par une longue inscription. Cet endroit est le seul de la ville qui ne soit point habité.

Sid-Ah'med leur montra une pierre sculptée sur laquelle était un homme de petite taille, à ventre rebondi, à la tête grosse, et qui place sa main sur une grappe de raisins [1].

Ce marabout leur dit qu'il ordonnerait que cette pierre fût placée sur sa tombe. Il leur montra encore

[1] On reconnait aisement, dans la description de M. Fabre, une de ces stèles qui se rencontrent si frequemment dans le pays. Le marabout, qui voulait la placer sur son tombeau, ne se doutait pas que c'était rendre ce petit monument funeraire à son ancienne destination.

une autre pierre, qui est dans le mur d'enceinte, du côté du Nord, à gauche des peupliers : on y voit une inscription latine, surmontée d'une croix. Cette inscription, qui paraît récente, n'a pas été faite au ciseau. M. Fabre termine sa description de Megaous en disant que rien n'est plus riche en souvenirs que cette ville, et que la nature du sol lui a fait regretter de ne pouvoir s'y fixer.

14e JOUR [1].

Nos voyageurs partent pour aller chez un marabout, ami de Sid-Ah'med, lequel a son habitation à une journée de là. A moins d'une lieue de Megaous, ils trouvent la plus belle fontaine qu'ils aient encore vue. Celle-ci forme, très-près de son origine, une petite rivière qui va arroser une plaine couverte alors de riches moissons. Non loin de là sont de belles ruines. Ils arrivent de bonne heure chez le marabout, qu'ils trouvent occupé à faire la moisson [2] dans un endroit on ne peut plus pittoresque. Une jolie et abondante fontaine, entre des

[1] M. Fabre n'indique pas combien de jours il est resté à Megaous.

[2] M. Fabre, étant parti de Médéa à la fin de février, indique depuis cette époque trente-six jours de marche ou de séjour; mais il ne dit pas combien de temps il a passé à S'iouf, à Bou-Sa'da et à Megaous. Pour que les orges ou blés soient bons à couper comme il l'indique, même en tenant compte de la température plus élevée de ce pays, il faut admettre qu'on est alors dans le courant de mai, et que, par conséquent, il a dû passer près d'un mois dans les trois endroits cidessus.

mains plus habiles et plus laborieuses, aurait pu facilement servir à l'irrigation d'un charmant vallon, tapissé d'une herbe magnifique.

Pendant qu'ils partagent avec le marabout un modeste repas, composé de galettes cuites sous la cendre, de beurre et de lait, leur hôte leur fait comprendre qu'ils ne doivent pas aller à Biskra, parce qu'ils trouveraient sur leur route des hommes méchants [1]. Il les engage à aller chez Ah'med-Bey, qui est, dit-il, dans une contrée située dans l'Est, à cinq ou six journées de là.

15e JOUR.

Ils partent avec deux guides que le marabout leur a donnés, suivent la direction du Nord-Est en longeant le pied de la montagne, puis ils gagnent à l'Est un pays de montées rapides et de profonds ravins [2]. Ils trouvent sur leur route plusieurs villages, et ils sont bien accueillis. Dans le dernier, on leur montre la trousse d'un chirurgien français.

[1] Il leur aurait fallu passer dans les contrées peu habitées qui séparent Megaous du Zibân, et traverser des populations qui ne se piquent pas d'exercer l'hospitalité.

[2] Il est probable qu'ils traversent le nœud des chaînes de montagnes qui séparent les plaines de Sétif, des 'Abd-en-Nour et du Sebakh.

16e JOUR.

Ils passent la journée dans cet endroit, et le soir ils partent avec un marabout et ses quatre fils, qui les accompagnent pendant plus de deux lieues, à cause de quelques passages dangereux. Avant de les quitter, il fait la prière, exorcise l'endroit par lequel ils s'en vont, puis les embrasse. Ils marchent toute la nuit à travers une grande plaine [1], et se trouvent bientôt sur une route largement frayée.

17e JOUR.

Au jour, ils s'arrêtent sur un coteau couvert de bois, où ils passent la journée. Trois heures avant la nuit, ils descendent dans une vaste plaine, où ils aperçoivent une grande maison sans toit, puis, auprès, beaucoup de ruines. Ils trouvent ensuite une ville antique dont le mur d'enceinte, encore assez apparent, a dû enfermer une cité aussi grande que la partie de Lyon comprise entre le Rhône et la Saône. On y remarque trois portes; une au Sud et deux autres à l'Est. Celle du Sud, outre un grand passage au centre, en présente deux petits latéralement. Elle est très-bien conservée et d'une belle architecture.

Tout autour d'elles, la terre est semée de débris qui témoignent, malgré leur état de détérioration, de

[1] C'est sans doute les plaines des 'Abd-en-Nour.

la magnificence des monuments dont ils sont les seuls restes. Le tracé des rues est parfaitement visible, surtout dans la rue principale, quoiqu'elle soit couverte de gazon. Au delà de la grande porte du Sud, il y a de vastes chambres voûtées, rangées sur une même ligne, et qui paraissent avoir été des citernes. Il n'y a qu'une maison dans ces ruines, et les pans de murailles sont encore debout[1].

Dans cette enceinte antique, les Arabes avaient semé du blé, et c'était un coup d'œil singulier que ces belles moissons se balançant au milieu de ces ruines désertes.

A peine sortis de cette ville, et arrivés sur une hauteur qui est située à l'Est, ils aperçoivent une quatrième porte, presque aussi bien conservée que celle du Sud. M. Fabre s'éloigne un instant des guides pour aller passer dessous. Il se trouve bientôt au milieu de ruines aussi belles que les précédentes, et rejoint ses compagnons en suivant une voie romaine recouverte d'un joli gazon.

Ils arrivent à une belle fontaine[2], où ils trouvent d'excellent cresson. Ils continuent leur route en se dirigeant vers le Sud, pour contourner les montagnes et arriver à des habitations. Ils trouvent le chemin semé de ruines; mais ils ne rencontrent pas de douars.

[1] Cette description paraît s'appliquer aux restes de l'antique Diana.

[2] 'Aïn-Solt'ân.

18e JOUR.

Rien de remarquable.

19e JOUR.

Vers midi, après avoir traversé une rivière dont l'eau leur venait au-dessus des genoux, ils arrivent enfin à un douar où ils sont bien accueillis Depuis trois jours ils n'avaient mangé que quelques grains d'orge, du cresson et de la chicorée. Ils partent de ce douar sous l'escorte d'Arabes d'une tribu voisine, et marchent toute la nuit.

20e JOUR.

Ils arrivent de bonne heure dans une plaine, la plus vaste et la plus unie qu'ils eussent encore vue, à l'extrémité de laquelle ils aperçoivent une grande quantité de tentes. Ils n'y parviennent qu'à cinq heures du soir, et après avoir traversé des prairies très-étendues, qu'on irrigue au moyen des eaux d'une rivière. Ils restent trois jours dans ce douar.

21e, 22e, 23e JOUR.

Ils y avaient vu un jeune Arabe qui avait été dans les spahis, et qu'un officier français avait voulu emme-

ner à Paris. Le matin du troisième jour de leur arrivée, on leur annonce que le douar, qui fait partie d'une tribu de quinze cents cavaliers, doit changer d'emplacement, et qu'ils se disposent à partir.

Trois heures après, ils arrivent à un autre village où on les reçoit bien, parce qu'ils ont eu la précaution de parler du bey Ah'med. Les hommes montaient alors à cheval; et, réunis à d'autres cavaliers venus de l'Est, ils se disposaient à aller combattre une tribu d'où les Français sortaient. Ils reviennent, vers la nuit, avec beaucoup de butin, tentes, grains, bestiaux, etc. Ces gens sont des partisans du bey Ah'med, et ne vivent que de rapines, sous prétexte que la guerre ne leur a pas permis d'ensemencer la terre.

Ils partent le soir de ce jour, et se mettent en route pour le camp; ils traversent des pays constamment fertiles en grains, dont on faisait alors la moisson; ils rencontrent une grande quantité de ruines d'édifices, dont quelques-uns s'élèvent encore beaucoup au-dessus du sol.

24e, 25e, 26e, 27e, 28e JOUR[1].

Après plusieurs jours de marche (M. Fabre n'en indique pas le nombre), ils arrivent au camp du bey Ah'med.

[1] D'après la distance à parcourir pour arriver au Djebel-Senan, aux environs duquel se tenait alors le bey, on peut supposer au moins 5 ou 6 journées de marche.

On les conduisit devant le bey, dont ils trouvèrent le camp établi sur une jolie colline, très-près et au milieu d'une multitude de douars. Sa magnifique tente, entourée d'une enceinte d'étoffes comme d'un paravent, était au centre du camp, et le pavillon où il donnait audience se trouvait à une cinquantaine de pas en avant de la tente. M. Fabre et ses compagnons furent admis à lui baiser la main; il les accueillit avec bienveillance, et parut satisfait de leur arrivée. Il leur fit dire qu'ils seraient habillés à ses frais, aussitôt qu'il aurait à sa disposition les vêtements qu'il attendait. Il les envoya ensuite à la tente des mamelouks, ordonnant qu'ils y fussent nourris, comme eux, de ce qui proviendrait de sa desserte.

Ils trouvèrent dans cette tente un Italien déserteur, qui avait été sous-officier dans la légion étrangère, en 1833. C'était le gardien des coffres du bey, lequel l'aimait beaucoup, et avait en lui la plus grande confiance, au point que, lors de la dernière expédition de Constantine, il l'avait chargé du soin de transporter ses trésors chez un marabout qui habite des montagnes situées derrière Constantine.

Cet Italien, qui se prit sur-le-champ d'affection pour M. Fabre, et plus tard lui enseigna le moyen de s'échapper, lui montra le mamelouk qui avait pointé la pièce dont le boulet frappa le général Danrémont. Cet homme, né chrétien, a été enlevé jeune à ses parents; il a un physique agréable, mais il est vaniteux, comme le sont tous les renégats, lesquels, du reste, détestent

plus cordialement les chrétiens que ne le font les Arabes eux-mêmes.

D'après les renseignements recueillis auprès du mamelouk par M. Fabre, il paraît que le bey n'a pas de pays où il établisse particulièrement sa résidence; il va sans cesse d'un endroit à l'autre avec son monde, sans doute pour ne pas trop fouler les tribus qui l'hébergent. Il ne perçoit plus d'impôts; et cette année, comme il n'avait semé nulle part, on lui apportait du blé toute la journée, soit à titre d'offrande, soit à prix d'argent. Ce n'est plus le pacha impérieux, cruel, avide et despote de Constantine; le malheur et la nécessité en ont fait, d'après ce que rapporte M. Fabre, un chef doux, inoffensif, qui pousse l'amour de l'humanité jusqu'à défendre les r'azïa, en quoi on ne lui obéit guère. Il est d'une affabilité qui charme et étonne ceux qui l'ont connu jadis dans des temps plus prospères.

Il est bien fait, d'une taille bien prise; sa figure est imposante; il a la barbe encore noire; ses yeux, également noirs, auxquels il cherche à donner une expression de bienveillance, inspirent cependant de la crainte et ont quelque chose de dur. Quatre Européens, que M. Fabre a connus chez ce bey, et qui étaient avec lui depuis cinq ans, se sont accordés à dire qu'il a le caractère généreux, mais qu'il se laisse trop influencer par son entourage, qui abuse de sa facilité, ce qu'il reconnaît lui-même.

Lorsqu'il reçoit dans son pavillon, ce qui a lieu de huit heures du matin jusqu'au soir, il est toujours armé

d'une paire de pistolets et porte un poignard à sa ceinture. Il est alors entouré de plusieurs chefs, tous armés comme lui, et revêtus de beaux burnous rouges avec des broderies d'or; leurs longs fusils sont derrière eux et à leur portée. Ce pavillon, dont l'intérieur est garni d'une tenture rose, et qui ressemble presque à une chapelle dans un jour de fête, ces hommes, qu'on distinguait vaguement au milieu de l'épaisse fumée qui s'échappait de leurs pipes, tout cela produisait un effet pittoresque et assez imposant.

Lorsque M. Fabre arriva au camp du bey, celui-ci venait de faire une tournée dans le Sud. Le déserteur italien avait rapporté de ce pays une brassée de plumes d'autruches. L'armée d'Ah'med ne se composait alors que de cent réguliers, d'une quinzaine de mamelouks, et de deux ou trois mille Arabes, qui le suivaient avec leurs familles et leurs troupeaux.

Il paraît que dès lors ces indigènes désiraient beaucoup voir leurs anciennes relations avec Constantine se rétablir. Le bey, pour leur faire prendre patience, parlait tantôt d'une intervention du Grand Seigneur, tantôt d'un arrangement avec la France. Il disait que, moyennant le remboursement des frais de la seconde expédition de Constantine, on lui rendrait cette ville; mais, comme rien ne paraissait devoir se réaliser, on commençait à se décourager, et il y avait beaucoup de déserteurs.

Le camp changeait fréquemment de place; et comme il s'avançait toujours vers l'Est, nos voyageurs le sui-

vaient volontiers, afin de se rapprocher de Tunis, but vers lequel ils tendaient depuis longtemps. Enfin le bey vint planter ses tentes dans un beau pays, où l'on achevait alors de récolter de magnifiques moissons. Dans les endroits non cultivés croissaient spontanément des artichauts sauvages, aussi beaux que ceux que nous obtenons à force de soins et de travail dans nos jardins d'Europe. Il y avait beaucoup de ruines antiques dans ce canton, et quelques-unes s'élevaient encore au-dessus du sol. M. Fabre apprit que la ville de Kef, la première du royaume de Tunis, n'était qu'à vingt-quatre heures de marche de l'endroit où il se trouvait. La route qui y conduisait passait devant le camp, et on y voyait à chaque instant des caravanes aller et venir. La tentation était trop forte, aussi y succomba-t-il; et, profitant des conseils du déserteur italien, il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses camarades. Il y avait alors dix jours qu'ils étaient dans le camp d'Ah'med-bey.

38 ET 39e JOUR.

M. Fabre, feignant d'aller cueillir des artichauts sauvages, s'échappa avec deux de ses compagnons. Les autres n'ont pas osé le suivre, de peur de la colère d'Ah'med s'ils étaient rattrapés, et surtout par crainte des lions, dont ils avaient entendu faire des récits effrayants. Il était alors environ dix heures du matin. Les fugitifs s'enfoncent d'abord dans le plus épais d'un

fourré, pour ne pas être aperçus dans le cas où on ferait des recherches. La nuit venue, ils s'efforcent de gagner la route de Kef, et se jettent sur la gauche autant que les difficultés du chemin le leur permettent. Ce ne fut que la nuit suivante qu'ils purent s'orienter un peu. Arrivés au bord d'une rivière, ils trouvent un chemin largement frayé, qui les conduit à Kef en huit heures. La rivière[1] en question coule du Nord au Sud. Au delà, un enfant, disent les Arabes, peut voyager sans crainte avec une couronne d'or sur la tête et une chachïa garnie de sequins; il n'y a à redouter que les lions, dont ils ont souvent entendu les rugissements pendant la nuit.

Kef est une ancienne ville romaine bâtie au penchant d'une colline, ayant devant elle, au Sud et à l'Ouest, une plaine superbe. Elle a des remparts à l'européenne. Il s'y fait un très-grand commerce, qui est entre les mains des juifs. Ceux-ci se tiennent dans une rue couverte, qui est très-fréquentée. La ville, dominée par une forteresse, offre de remarquable, en fait de restes antiques, une forteresse, un beau portail et une voie romaine. Aux alentours sont de jolis jardins et des bois d'oliviers. L'eau y est bonne et abondante. Nos voyageurs sont souvent visités par des Maures, qui parlent la langue franque; et quelques juifs, qui sont allés à Alger pour le commerce, leur font un bon accueil.

[1] La Medjerda.

40ᵉ JOUR.

Le gouverneur propose à M. Fabre et à ses compagnons de les garder avec lui, et, sur leur refus, il les envoie à Tunis. Ils traversent, pour arriver à cette dernière ville, un pays magnifique, où ils trouvent des ponts, des restes d'aqueducs, des portions de voies romaines, des édifices dont quelques-uns presque entiers, des portes de villes, des espaces immenses couverts de matériaux antiques, semés d'inscriptions latines. Mais ce qui attira surtout leur attention, ce fut un magnifique péristyle, dont les colonnes cannelées, encore surmontées de leurs chapiteaux, s'élevaient au moins à six mètres au-dessus du sol. Ils virent ce beau monument dans un village où était alors le consul de Suède.

La route de Kef à Tunis n'était pas déserte comme celles qu'ils avaient parcourues jusqu'alors. On y voyait de nombreux voyageurs marchant isolément, ou par caravanes considérables. Celles-ci allaient généralement vers Constantine, ou en revenaient chargées de marchandises de toutes espèces.

Nous terminons ici l'analyse du récit de notre voyageur. Peu de temps après son arrivée à Tunis, il obtint, par l'entremise du consul français, de revenir à Alger.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

